

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME CENTIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
fren
2 · 15 - 89

VIE DE VOLTAIRE

PAR

LE MARQUIS DE CONDORCET;

SUIVIE

DES MÉMOIRES DE VOLTAIRE

ÉCRITS PAR LUI-MÊME;

DES TABLES DES ŒUVRES, &c.

VIE
DE VOLTAIRE.

VIE
DE VOLTAIRE.

La vie de *Voltaire* doit être l'hiſtoire des progrès que les arts ont dus à ſon génie, du pouvoir qu'il a exercé ſur les opinions de ſon ſiècle, enfin, de cette longue guerre contre les préjugés, déclarée dès ſa jeuneſſe, & ſoutenue juſqu'à ſes derniers momens.

Mais lorſque l'influence d'un philoſophe s'étend juſque ſur le peuple, qu'elle eſt prompte, qu'elle ſe fait ſentir à chaque inſtant, il la doit à ſon caractère, à ſa manière de voir, à ſa conduite, autant qu'à ſes ouvrages. D'ailleurs ces détails ſont encore utiles pour l'étude, de l'eſprit humain. Peut-on eſpérer de le connaître, ſi on ne l'a pas obſervé dans ceux en qui la nature a déployé toutes ſes richeſſes en toute ſa puiſſance, ſi même on n'a pas recherché en eux ce qui leur eſt commun avec les autres hommes, auſſi-bien que ce qui les en diſtingue? L'homme ordinaire reçoit d'autrui ſes opinions, ſes paſſions, ſon caractère; il tient tout des lois, des préjugés, des uſages de ſon pays, comme la plante reçoit tout du ſol qui la nourrit, et de l'air qui l'environne. En obſervant l'homme vulgaire, on apprend à connaître l'empire auquel la nature nous a ſoumis, et non le ſecret de nos forces et les lois de notre intelligence.

François-Marie Arouet, qui a rendu le nom

de *Voltaire* ſi célébre, naquit à Chatenay, le 20 de février 1694, et fut baptiſé à Paris, dans l'égliſe de Saint-André-des-Arcs, le 22 de novembre de la même année. Son exceſſive faibleſſe fut la cauſe de ce retard, qui pendant ſa vie a répandu des nuages ſur le lieu et ſur l'époque de ſa naiſſance. On fut auſſi obligé de baptiſer *Fontenelle* dans la maiſon paternelle, parce qu'on déſeſpérait de la vie d'un enfant ſi débile. Il eſt aſſez ſingulier que les deux hommes célébres de ce ſiècle, dont la carrière a été la plus longue, et dont l'eſprit s'eſt conſervé tout entier le plus longtemps, ſoient nés tous deux dans un état de faibleſſe et de langueur.

Le père de M. de *Voltaire* exerçait la charge de tréſorier de la chambre des comptes; ſa mère, *Marguerite d'Aumart*, était d'une famille noble du Poitou. On a reproché à leur fils d'avoir pris ce nom de *Voltaire*, c'eſt-à-dire, d'avoir ſuivi l'uſage alors généralement établi dans la bourgeoiſie riche où les cadets, laiſſant à l'aîné le nom de famille, portaient celui d'un fief ou même d'un bien de campagne. Dans une foule de libelles on a cherché à rabaiſſer ſa naiſſance. Les gens de lettres ſes ennemis ſemblaient craindre que les gens du monde ne ſacrifiaſſent trop aiſément leurs préjugés aux agrémens de ſa ſociété, à leur admiration pour ſes talens, & qu'ils ne traitaſſent un homme de lettres avec trop d'égalité. Ces reproches ſont un hommage, la ſatire n'attaque point la naiſſance d'un homme de lettres, à moins qu'un reſte de conſcience, qu'elle ne peut étouffer, ne lui apprenne qu'elle

ne parviendra point à diminuer sa gloire personnelle.

La fortune dont jouissait M. *Arouet* procura deux grands avantages à son fils ; d'abord celui d'une éducation soignée, sans laquelle le génie n'atteint jamais la hauteur où il aurait pu s'élever. Si on parcourt l'histoire moderne, on verra que tous les hommes du premier ordre, tous ceux dont les ouvrages ont approché de la perfection, n'avaient pas eu à réparer le défaut d'une première éducation.

L'avantage de naître avec une fortune indépendante n'est pas moins précieux. Jamais M. de *Voltaire* n'éprouva le malheur d'être obligé ni de renoncer à sa liberté pour assurer sa subsistance, ni de soumettre son génie à un travail commandé par la nécessité de vivre, ni de ménager les préjugés ou les passions d'un protecteur. Ainsi son esprit ne fût point enchaîné par cette habitude de la crainte, qui non-seulement empêche de produire, mais imprime à toutes les productions un caractère d'incertitude & de faiblesse. Sa jeunesse, à l'abri des inquiétudes de la pauvreté, ne l'exposa point à contracter ou cette timidité servile que fait naître dans une ame faible le besoin habituel des autres hommes, ou cette âpreté & cette inquiéte & soupçonneuse irritabilité, suite infaillible pour les ames fortes de l'opposition entre la dépendance à laquelle la nécessité les soumet, & la liberté que demandent les grandes pensées qui les occupent.

Le jeune *Arouet* fut mis au collége des jésuites, où étaient élevés les enfans de la première noblesse, excepté ceux des jansénistes,

& les janféniftes, odieux à la cour, étaient rares parmi des hommes qui alors obligés, par l'ufage, de choifir une religion fans la connaître, adoptaient naturellement la plus utile à leurs intérêts temporels. Il eut pour profeffeurs de rhétorique le père *Porée* qui, étant à la fois un homme d'efprit & un bon homme, voyait dans le jeune *Arouet* le germe d'un grand-homme; & le père *le Jay*, qui, frappé de la hardieffe de fes idées & de l'indépendance de fes opinions, lui prédifait qu'*il ferait en France le coryphée du déifme* : prophéties que l'événement a également juftifiées.

Au fortir du collége, il retrouva dans la maifon paternelle l'abbé de *Châteauneuf* fon parrain, ancien ami de fa mère. C'était un de ces hommes qui, s'étant engagés dans l'état eccléfiaftique par complaifance, ou par un mouvement d'ambition étrangère à leur ame, facrifient enfuite à l'amour d'une vie libre la fortune & la confidération des dignités facerdotales, ne pouvant fe réfoudre à garder toujours fur leur vifage le mafque de l'hypocrifie.

L'abbé de *Châteauneuf* était lié avec *Ninon*, à laquelle fa probité, fon efprit, fa liberté de penfer, avaient fait pardonner depuis longtemps les aventures un peu trop éclatantes de fa jeuneffe. La bonne compagnie lui avait fu gré d'avoir refufé fon ancienne amie, madame de *Maintenon*, qui lui avait offert de l'appeler à la cour, à condition qu'elle fe ferait dévote. L'abbé de *Châteauneuf* avait préfenté à *Ninon* *Voltaire* enfant, mais déjà poëte, défolant déjà par de petites épigrammes.

son janséniste de frère, & récitant avec complaisance la *Moïsade* de *Rousseau*.

Ninon avait goûté l'élève de son ami, & lui avait légué, par testament, deux mille francs pour acheter des livres. Ainsi, dès son enfance, d'heureuses circonstances lui apprenaient, même avant que sa raison fût formée, à regarder l'étude, les travaux de l'esprit, comme une occupation douce & honorable ; &, en le rapprochant de quelques êtres supérieurs aux opinions vulgaires, lui montraient que l'esprit de l'homme est né libre, & qu'il a droit de juger tout ce qu'il peut connaître ; tandis que, par une lâche condescendance pour les préjugés, les éducations ordinaires ne laissent voir aux enfans que les marques honteuses de sa servitude.

L'hypocrisie & l'intolérance régnaient à la cour de *Louis XIV* : on s'y occupait à détruire le jansénisme, beaucoup plus qu'à soulager les maux du peuple. La réputation d'incrédulité avait fait perdre à *Catinat* la confiance due à ses vertus & à son talent pour la guerre. On reprochait au duc de *Vendôme* de manquer à la messe quelquefois, & on attribuait à son indévotion les succès de l'hérétique *Marlboroug* & de l'incrédule *Eugène*. Cette hypocrisie avait révolté ceux qu'elle n'avait pu corrompre ; &, par aversion pour la sévérité de Versailles, les sociétés de Paris les plus brillantes affectaient de porter la liberté & le goût du plaisir jusqu'à la licence.

L'abbé de *Châteauneuf* introduisit le jeune *Voltaire* dans ces sociétés ; & particulièrement dans celle du duc de *Sulli*, du marquis de la

Fare, de l'abbé *Servien*, de l'abbé de *Chaulieu*, de l'abbé *Courtin*. Le prince de *Conti*, le grand prieur de *Vendôme*, s'y joignaient souvent.

M. *Arouet* crut son fils perdu en apprenant qu'il fesait des vers, & qu'il voyait bonne compagnie. Il voulait en faire un magistrat, & il le voyait occupé d'une tragédie. Cette querelle de famille finit par faire envoyer le jeune *Voltaire* chez le marquis de *Châteauneuf*, ambassadeur de France en Hollande.

Son exil ne fut pas long. Madame du *Noyer*, qui s'y était réfugiée avec ses deux filles, pour se séparer de son mari, plus que par zèle pour la religion protestante, vivait alors, à la Haie, d'intrigues & de libelles, & prouvait par sa conduite que ce n'était pas la liberté de conscience qu'elle y était allée chercher.

M. de *Voltaire* devint amoureux d'une de ses filles ; la mère trouvant que le seul parti qu'elle pût tirer de cette passion était d'en faire du bruit, se plaignit à l'ambassadeur, qui défendit à son jeune protégé de conserver des liaisons avec mademoiselle *du Noyer*, & le renvoya dans sa famille pour n'avoir pas suivi ses ordres.

Madame *du Noyer* ne manqua pas de faire imprimer cette aventure avec les *lettres* du jeune *Arouet* à sa fille, espérant que ce nom, déjà très-connu, ferait mieux vendre le livre ; & elle eut soin de vanter sa sévérité maternelle & sa délicatesse, dans le libelle même où elle déshonorait sa fille.

On ne reconnaît point dans ces *lettres* la sensibilité de l'auteur de Zaïre & de Tancrède. Un jeune homme passionné sent vivement, mais

ne diſtingue pas lui-même les nuances des ſentimens qu'il éprouve ; il ne ſait ni choiſir les traits courts & rapides qui caractériſent la paſſion, ni trouver des termes qui peignent à l'imagination des autres le ſentiment qu'il éprouve, & le faſſent paſſer dans leur ame. Exagéré ou commun, il paraît froid lorſqu'il eſt dévoré de l'amour le plus vrai & le plus ardent. Le talent de peindre les paſſions ſur le théâtre, eſt même un des derniers qui ſe développe dans les poëtes. *Racine* n'en avait pas même montré le germe dans les Frères ennemis & dans Alexandre, & Brutus a précédé Zaïre : c'eſt que pour peindre les paſſions, il faut non-ſeulement les avoir éprouvées, mais avoir pu les obſerver, en juger les mouvemens & les effets dans un temps où, ceſſant de dominer notre ame, elles n'exiſtent plus que dans nos ſouvenirs. Pour les ſentir, il ſuffit d'avoir un cœur ; il faut, pour les exprimer avec énergie & avec juſteſſe, une ame long-temps exercée par elles, & perfectionnée par la réflexion.

Arrivé à Paris, le jeune homme oublia bientôt ſon amour ; mais il n'oublia point de faire tous ſes efforts pour enlever une jeune perſonne eſtimable & née pour la vertu, à une mère intrigante & corrompue. Il employa le zèle du proſélitiſme. Pluſieurs évêques, & même des jéſuites, s'unirent à lui. Ce projet manqua ; mais *Voltaire* eut dans la ſuite le bonheur d'être utile à mademoiſelle *du Noyer*, alors mariée au baron de *Vinterfeld*.

Cependant ſon père le voyant toujours obſtiné à faire des vers & à vivre dans le monde, l'avait exclu de ſa maiſon. Les lettres les plus

foumises ne le touchaient point: il lui demandait même la permission de passer en Amérique, pourvu qu'avant son départ il lui permît d'embrasser ses genoux. Il fallut se résoudre, non à partir pour l'Amérique, mais à entrer chez un procureur.

Il n'y resta pas long-temps. M. de *Caumartin*, ami de M. *Arouet*, fut touché du sort de son fils, & demanda la permission de le mener à Saint-Ange, où loin de ces sociétés alarmantes pour la tendresse paternelle, il devait réfléchir sur le choix d'un état. Il y trouva le vieux *Caumartin*, vieillard respectable, passionné pour *Henri IV* & pour *Sulli*, alors trop oubliés de la nation. Il avait été lié avec les hommes les plus instruits du règne de *Louis XIV*, savait les anecdotes les plus secrètes, les savait telles qu'elles s'étaient passées, & se plaisait à les raconter. *Voltaire* revint de Saint-Ange, occupé de faire un poëme épique dont *Henri IV* serait le héros, & plein d'ardeur pour l'étude de l'histoire de France. C'est à ce voyage que nous devons la Henriade & le Siècle de *Louis XIV*.

Ce prince venait de mourir. Le peuple, dont il avait été si long-temps l'idole, ce même peuple qui lui avait pardonné ses profusions, ses guerres & son despotisme, qui avait applaudi à ses persécutions contre les protestans, insultait à sa mémoire par une joie indécente. Une bulle sollicitée à Rome contre un livre de dévotion, avait fait oublier aux Parisiens cette gloire dont ils avaient été si long-temps idolâtres. On prodigua les satires à la mémoire de *Louis le grand*, comme on lui avait prodigué

ses panégyriques pendant sa vie. *Voltaire* accusé d'avoir fait une de ces satires, fut mis à la bastille : elle finissait par ce vers :

J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.

Il en avait un peu plus de vingt-deux ; & la police regarda cette espèce de conformité d'âge comme une preuve suffisante pour le priver de sa liberté.

C'est à la bastille, que le jeune poëte ébaucha le poëme de la Ligue, corrigea sa tragédie d'Œdipe, commencée long-temps auparavant, & fit une pièce de vers fort gaie sur le malheur d'y être. M. le duc d'*Orléans*, instruit de son innocence, lui rendit sa liberté, & lui accorda une gratification.

Monseigneur, lui dit *Voltaire*, *je remercie votre Altesse royale de vouloir bien continuer à se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement.*

La tragédie d'Œdipe fut jouée en 1718. L'auteur n'était encore connu que par des pièces fugitives, par quelques épîtres où l'on trouve la philosophie de *Chaulieu*, avec plus d'esprit & de correction, & par une ode qui avait disputé vainement le prix de l'académie française. On lui avait préféré une pièce ridicule de l'abbé *du Jarri*. Il s'agissait de la décoration de l'autel de Notre-Dame, car *Louis XIV* s'était souvenu, après soixante & dix ans de règne, d'accomplir cette promesse de *Louis XIII* ; & le premier ouvrage en vers sérieux que *Voltaire* ait publié, fut un ouvrage de dévotion.

Né avec un goût sûr & indépendant, il n'aurait pas voulu mêler l'amour à l'horreur du sujet d'Œdipe, & il osa même présenter sa pièce aux comédiens sans avoir payé ce tribut à l'usage; mais elle ne fut pas reçue. L'assemblée trouva mauvais que l'auteur osât réclamer contre son goût. *Ce jeune homme mériterait bien*, disait *Dufresne*, *qu'en punition de son orgueil on jouât sa pièce avec cette grande vilaine scène traduite de Sophocle.*

Il fallut céder, & imaginer un amour épisodique & froid. La pièce réussit; mais ce fut malgré cet amour: & la scène de *Sophocle* en fit le succès. *La Motte*, alors le premier homme de la littérature, dit, dans son approbation, que cette tragédie promettait un digne successeur de *Corneille* & de *Racine*; & cet hommage rendu par un rival dont la réputation était déjà faite, & qui pouvait craindre de se voir surpassé, doit à jamais honorer le caractère de *la Motte*.

Mais *Voltaire*, dénoncé comme un homme de génie & comme un philosophe à la foule des auteurs médiocres, & aux fanatiques de tous les partis, réunit dès-lors les mêmes ennemis dont les générations renouvelées pendant soixante ans, ont fatigué & trop souvent troublé sa longue & glorieuse carrière. Ces vers si célèbres:

> Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
> Notre crédulité fait toute leur science.

furent le premier cri d'une guerre que la mort même de *Voltaire* n'a pu éteindre.

A une repréſentation d'Œdipe, il parut ſur le théâtre portant la queue du grand-prêtre. La maréchale de *Villars* demanda qui était ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce. On lui dit que c'était l'auteur. Cette étourderie, qui annonçait un homme ſi ſupérieur aux petiteſſes de l'amour propre, lui inſpira le déſir de le connaître. *Voltaire*, admis dans ſa ſociété, eut pour elle une paſſion, la première & la plus ſérieuſe qu'il ait éprouvée. Elle ne fut pas heureuſe, & l'enleva pendant aſſez long-temps à l'étude qui était déjà ſon premier beſoin; il n'en parla jamais depuis qu'avec le ſentiment du regret & preſque du remords.

Délivré de ſon amour, il continua la Henriade, & fit la tragédie d'Artémire. Une actrice formée par lui, & devenue à la fois ſa maîtreſſe & ſon élève, joua le principal rôle. Le public qui avait été juſte pour Œdipe, fut au moins ſévère pour Artémire; effet ordinaire de tout premier ſuccès. Une averſion ſecrète pour une ſupériorité reconnue n'en eſt pas la ſeule cauſe, mais elle fait profiter d'un ſentiment naturel qui nous rend d'autant moins faciles que nous eſpérons davantage.

Cette tragédie ne valut à *Voltaire* que la permiſſion de revenir à Paris, dont une nouvelle calomnie & ſes liaiſons avec les ennemis du régent, & entre autres avec le duc de *Richelieu* & le fameux baron de *Gortz*, l'avaient fait éloigner. Ainſi cet ambitieux dont les vaſtes projets embraſſaient l'Europe, & menaçaient de la bouleverſer, avait choiſi pour ami, & preſque pour confident, un jeune poëte: c'eſt que les hommes ſupérieurs ſe de-

vinent & ſe cherchent, qu'ils ont une langue commune qu'eux ſeuls peuvent parler & entendre.

En 1722, *Voltaire* accompagna madame de *Rupelmonde* en Hollande. Il voulait voir, à Bruxelles, *Rouſſeau* dont il plaignait les malheurs, & dont il eſtimait le talent poétique. L'amour de ſon art l'emportait ſur le juſte mépris que le caractère de *Rouſſeau* devait lui inſpirer. *Voltaire* le conſulta ſur ſon poëme de la Ligue, lui lut l'Epître à *Uranie*, faite pour madame de *Rupelmonde*, & premier monument de ſa liberté de penſer, comme de ſon talent pour traiter en vers & rendre populaires les queſtions de métaphyſique ou de morale. De ſon côté, *Rouſſeau* lui récita une *Ode à la poſtérité*, *qui*, comme *Voltaire* le lui dit alors, à ce qu'on prétend, *ne devait pas aller à ſon adreſſe*; & *le Jugement de Pluton*, allégorie ſatirique, & cependant auſſi promptement oubliée que l'ode. Les deux poëtes ſe ſéparèrent ennemis irréconciliables. *Rouſſeau* ſe déchaîna contre *Voltaire*, qui ne répondit qu'après quinze ans de patience. On eſt étonné de voir l'auteur de tant d'épigrammes licencieuſes, où les miniſtres de la religion ſont continuellement livrés à la riſée & à l'opprobre, donner ſérieuſement, pour cauſe de ſa haine contre *Voltaire* ſa contenance évaporée pendant la meſſe, & l'Epître à *Uranie*. Mais *Rouſſeau* avait pris le maſque de la dévotion; elle était alors un aſile honorable pour ceux que l'opinion mondaine avait flétris, aſile ſûr & commode que malheureuſement la philoſophie, qui a fait tant d'autres maux, leur a fermé depuis ſans retour.

En

En 1724, *Voltaire* donna Mariamne. C'était le sujet d'Artémire sous des noms nouveaux, avec une intrigue moins compliquée & moins romanesque ; mais c'était sur-tout le style de *Racine*. La pièce fut jouée quarante fois. L'auteur combattit, dans la préface, l'opinion de *la Motte* qui, né avec beaucoup d'esprit & de raison, mais peu sensible à l'harmonie, ne trouvait dans les vers d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue, & ne voyait dans la poésie qu'une forme de convention, imaginée pour soulager la mémoire, & à laquelle l'habitude seule fesait trouver des charmes. Dans ses lettres imprimées à la fin d'Œdipe, il avait déjà combattu le même poëte qui regardait la règle des trois unités comme un autre préjugé.

On doit savoir gré à ceux qui osent, comme *la Motte*, établir dans les arts des paradoxes contraires aux idées communes. Pour défendre les règles anciennes, on est obligé de les examiner ; si l'opinion reçue se trouve vraie, on a l'avantage de croire par raison ce qu'on croyait par habitude ; si elle est fausse, on est délivré d'une erreur.

Cependant il n'est pas rare de montrer de l'humeur contre ceux qui nous forcent à examiner ce que nous avons admis sans réflexion. Les esprits qui, comme *Montagne*, s'endorment tranquillement sur l'oreiller du doute, ne sont pas communs ; ceux qui sont tourmentés du désir d'atteindre à la vérité, sont plus rares encore. Le vulgaire aime à croire, même sans preuve, & chérit sa sécurité dans son aveugle croyance, comme une partie de son repos.

C'est vers la même époque que parut la

Henriade ſous le nom de la Ligue. Une copie imparfaite, enlevée à l'auteur, fut imprimée furtivement ; & non-ſeulement il y était reſté des lacunes, mais on en avait rempli quelques-unes.

La France eut donc enfin un poëme épique. On peut regretter, ſans doute, que *Voltaire* qui a mis tant d'action dans ſes tragédies, qui y fait parler aux paſſions un langage ſi naturel & ſi vrai, qui a ſu également les peindre, & par l'analyſe des ſentimens qu'elles font éprouver, & par les traits qui leur échappent, n'ait point déployé dans la Henriade ces talens que nul homme n'a encore réunis au même dégré; mais un ſujet ſi connu, ſi près de nous, laiſſait peu de liberté à l'imagination du poëte. La paſſion ſombre & cruelle du fanatiſme, s'exerçant ſur les perſonnages ſubalternes, ne pouvait exciter que l'horreur. Une ambition hypocrite était la ſeule qui animât les chefs de la ligue. Le héros, brave, humain & galant, mais n'éprouvant que les malheurs de la fortune, & les éprouvant ſeul, ne pouvait intéreſſer que par ſa valeur & ſa clémence: enfin, il était impoſſible que la converſion un peu forcée d'*Henri IV* formât jamais un dénouement bien héroïque.

Mais ſi, pour l'intérêt des événemens, pour la variété, pour le mouvement, la Henriade eſt inférieure aux poëmes épiques qui étaient alors en poſſeſſion de l'admiration générale, par combien de beautés neuves cette infériorité n'eſt-elle point compenſée ? Jamais une philoſophie ſi profonde & ſi vraie a-t-elle été embellie par des vers plus ſublimes ou plus tou-

chans? quel autre poëme offre des caractères dessinés avec plus de force & de noblesse, sans rien perdre de leur vérité historique? quel autre renferme une morale plus pure, un amour de l'humanité plus éclairé, plus libre des préjugés & des passions vulgaires? Que le poëte fasse agir ou parler ses personnages, qu'il peigne les attentats du fanatisme ou les charmes & les dangers de l'amour, qu'il transporte ses lecteurs sur un champ de bataille ou dans le ciel que son imagination a créé, par-tout il est philosophe, par-tout il paraît profondément occupé des vrais intérêts du genre-humain. Du milieu même des fictions on voit sortir de grandes vérités sous un pinceau toujours brillant & toujours pur.

Parmi tous les poëmes épiques, la Henriade seule a un but moral; non qu'on puisse dire qu'elle soit le développement d'une seule vérité, idée pédantesque, à laquelle un poëte ne peut assujettir sa marche, mais parce qu'elle respire par-tout la haine de la guerre & du fanatisme, la tolérance & l'amour de l'humanité. Chaque poëme prend nécessairement la teinte du siècle qui l'a vu naître; & la Henriade est née dans le siècle de la raison. Aussi plus la raison fera de progrès parmi les hommes, plus ce poëme aura d'admirateurs.

On peut comparer la Henriade à l'Enéide: toutes deux portent l'empreintre du génie dans tout ce qui a dépendu du poëte, & n'ont que les défauts d'un sujet dont le choix à également été dicté par l'esprit national. Mais *Virgile* ne voulait que flatter l'orgueil des Romains, & *Voltaire* eut le motif plus noble de pré-

server les Français du fanatisme, en leur retraçant les crimes où il avait entraîné leurs ancêtres.

La Henriade, Œdipe & Mariamne avaient placé *Voltaire* bien au-dessus de ses contemporains, & semblaient lui assurer une carrière brillante, lorsqu'un événement fatal vint troubler sa vie. Il avait répondu par des paroles piquantes au mépris que lui avait témoigné un homme de la cour, qui s'en vengea en le fesant insulter par ses gens, sans compromettre sa sureté personnelle. Ce fut à la porte de l'hôtel de Sulli, où il dînait, qu'il reçut cet outrage dont le duc de *Sulli* ne daigna témoigner aucun ressentiment, persuadé sans doute que les descendans des Francs ont conservé droit de vie & de mort sur ceux des Gaulois. Les lois furent muettes; le parlement de Paris, qui a puni ou fait punir de moindres outrages, lorsqu'ils ont eu pour objet quelqu'un de ses subalternes, crut ne rien devoir à un simple citoyen qui n'était que le premier homme de lettres de la nation, & garda le silence.

Voltaire voulût prendre les moyens de venger l'honneur outragé, moyens autorisés par les mœurs des nations modernes, & proscrits par leurs lois: la bastille, & au bout de six mois l'ordre de quitter Paris, furent la punition de ses premières démarches. Le cardinal de *Fleuri* n'eut pas même la petite politique de donner à l'agresseur la plus légère marque de mécontentement. Ainsi lorsque les lois abandonnaient les citoyens, le pouvoir arbitraire les punissait de chercher une vengeance.

que ce silence rendait légitime, & que les principes de l'honneur prescrivaient comme nécessaire. Nous osons croire que de notre temps la qualité d'homme serait plus respectée, que les lois ne seraient plus muettes devant le ridicule préjugé de la naissance, & que, dans une querelle entre deux citoyens, ce ne serait pas à l'offensé que le ministère enlèverait sa liberté & sa patrie.

Voltaire fit encore à Paris un voyage secret & inutile; il vit trop qu'un adversaire, qui disposait à son gré de l'autorité ministérielle & du pouvoir judiciaire, pourrait également l'éviter & le perdre. Il s'ensevelit dans la retraite, & dédaigna de s'occuper plus longtemps de sa vengeance, ou plutôt il ne voulut se venger qu'en accablant son ennemi du poids de sa gloire, & en le forçant d'entendre répéter, au bruit des acclamations de l'Europe, le nom qu'il avait voulu avilir.

L'Angleterre fut son asile. *Newton* n'était plus, mais son esprit régnait sur ses compatriotes qu'il avait instruits à ne reconnaître pour guides, dans l'étude de la nature, que l'expérience & le calcul. *Locke*, dont la mort était encore récente, avait donné le premier une théorie de l'ame humaine, fondée sur l'expérience, & montré la route qu'il faut suivre en métaphysique pour ne point s'égarer. La philosophie de *Shaftesbury*, commentée par *Bolingbroke*, embellie par les vers de *Pope*, avait fait naître en Angleterre un déisme qui annonçait une morale fondée sur des motifs faits pour émouvoir les ames élevées, sans offenser la raison.

Cependant en France les meilleurs e
cherchaient encore à ſubſtituer, dans nos éc
les hypothèſes de *Deſcartes* aux abſurdit
la phyſique ſcolaſtique : une thèſe où l'on
tenait ſoit le ſyſtème de *Copernic*, ſoi
tourbillons, était une victoire ſur les préj
Les idées innées étaient devenues preſqu
article de foi aux yeux des dévots, qui d'a
les avaient priſes pour une héréſie. *M*
branche, qu'on croyait entendre, était le
loſophe à la mode. On paſſait pour un
fort lorſqu'on ſe permettait de regarder l'
tence de *cinq propoſitions* dans le livre ill
de *Janſénius*, comme un fait indifférer
bonheur de l'éſpèce humaine, ou qu'on
lire *Bayle* ſans la permiſſion d'un docteu
théologie.

Ce contraſte devait exciter l'enthouſi
d'un homme qui, comme *Voltaire*, avai
ſon enfance ſecoué tous les préjugés. L'exe
de l'Angleterre lui montrait que la vérité
pas faite pour reſter un ſecret entre les n
de quelques philoſophes, & d'un petit no
de gens du monde inſtruits, ou plutôt en
trinés par les philoſophes ; riant avec eu
erreurs dont le peuple eſt la victime,
s'en rendant eux-mêmes les défenſeurs, lo
leur état ou leur places leur y fait trouve
intérêt chimérique ou réel, & prêts à l
proſcrire ou même à perſécuter leurs pré
teurs, s'ils oſent dire ce qu'eux-mêmes
ſent en ſecret.

Dès ce moment *Voltaire* ſe ſentit app
détruire les préjugés de toute eſpèce,
ſon pays était l'eſclave. Il ſentit la poſſil

d'y réussir par un mélange heureux d'audace & de souplesse, en sachant tantôt céder aux temps, tantôt en profiter ou les faire naître; en se servant tour à tour, avec adresse, du raisonnement, de la plaisanterie, du charme des vers ou des effets du théâtre; en rendant enfin la raison assez simple pour devenir populaire, assez aimable pour ne pas effrayer la frivolité, assez piquante pour être à la mode. Ce grand projet de se rendre, par les seules forces de son génie, le bienfaiteur de tout un peuple en l'arrachant à ses erreurs, enflamma l'ame de *Voltaire*, échauffa son courage. Il jura d'y consacrer sa vie, & il a tenu parole.

La tragédie de Brutus fut le premier fruit de son voyage en Angleterre.

Depuis Cinna notre théâtre n'avait point retenti des fiers accens de la liberté; &, dans Cinna, ils étaient étouffés par ceux de la vengeance. on trouva dans Brutus la force de *Corneille* avec plus de pompe & d'éclat, avec un naturel que *Corneille* n'avait pas, & l'élégance soutenue de *Racine*. Jamais les droits d'un peuple opprimé n'avaient été exposés avec plus de force, d'éloquence, de précision même, que dans la seconde scène de Brutus. Le cinquième acte est un chef-d'œuvre de pathétique.

On a reproché au poëte d'avoir introduit l'amour dans ce sujet si imposant & si terrible, & sur-tout un amour sans un grand intérêt; mais *Titus* entraîné par un autre motif que l'amour, eût été avili; la sévérité de *Brutus* n'eût plus déchiré l'ame des spectateurs; & si cet amour eût trop intéressé, il était à craindre

que leur cœur n'eût trahi la caufe de Rome. Ce fut après cette pièce que *Fontenelle* dit à *Voltaire*, *qu'il ne le croyait point propre à la tragédie, que fon ftyle était trop fort, trop pompeux, trop brillant. — Je vais donc relire vos paftorales*, lui répondit *Voltaire.*

Il crut alors pouvoir afpirer à une place à l'académie françaife, & on pouvait le trouver modefte d'avoir attendu fi long-temps; mais il n'eut pas même l'honneur de balancer les fuffrages. *Le Gros de Boze* prononça, d'un ton doctoral, que *Voltaire* ne ferait jamais un perfonnage académique.

Ce de *Boze*, oublié aujourd'hui, était un de ces hommes qui, avec peu d'efprit & une fcience médiocre, fe gliffent dans les maifons des grands & des gens en place, & y réuffiffent parce qu'ils ont précifément ce qu'il faut pour fatisfaire la vanité d'avoir chez foi des gens de lettres, & que leur efprit ne peut ni infpirer la crainte ni humilier l'amour propre. De *Boze* était d'ailleurs un perfonnage important; il exerçait alors à Paris l'emploi d'infpecteur de la librairie, que depuis la magiftrature a ufurpé fur les gens de lettres, à qui l'avidité des hommes riches ou accrédités ne laiffe que les places dont les fonctions perfonnelles exigent des lumières & des talens.

Après Brutus, *Voltaire* fit la Mort de Céfar, fujet déjà traité par *Shakefpeare* dont il imita quelques fcènes en les embelliffant. Cette tragédie ne fut jouée qu'au bout de quelques années, & dans un collége. Il n'ofait rifquer fur le théâtre une pièce fans amour, fans femmes, & une tragédie en trois actes; car les innovations

vations peu importantes ne ſont pas toujours celles qui ſoulèvent le moins les ennemis de la nouveauté. Les petits eſprits doivent être plus frappés des petites choſes. Cependant un ſtyle noble, hardi, figuré, mais toujours naturel & vrai ; un langage digne du vainqueur & des libérateurs du monde ; la force & la grandeur des caractères, le ſens profond qui règne dans les diſcours de ces derniers Romains, occupent & attachent les ſpectateurs faits pour ſentir ce mérite, les hommes qui ont dans le cœur ou dans l'eſprit quelque rapport avec ces grands perſonnages, ceux qui aiment l'hiſtoire, les jeunes gens enfin encore pleins de ces objets que l'éducation a mis ſous leurs yeux.

Les tragédies hiſtoriques, comme Cinna, la Mort de Pompée, Brutus, Rome ſauvée, le Triumvirat de *Voltaire*, ne peuvent avoir l'intérêt du Cid, d'Iphigénie, de Zaïre, ou de Mérope. Les paſſions douces & tendres du cœur humain ne pourraient s'y développer ſans diſtraire du tableau hiſtorique qui en eſt le ſujet ; les événemens ne peuvent y être diſpoſés avec la même liberté pour les faire ſervir à l'effet théâtral. Le poëte y eſt bien moins maître des caractères. L'intérêt, qui eſt celui d'une nation ou d'une grande révolution, plutôt que celui d'un individu, eſt dès-lors bien plus faible, parce qu'il dépend de ſentimens moins perſonnels & moins énergiques.

Mais, loin de proſcrire ce genre, comme plus froid, comme moins favorable au génie dramatique du poëte, il faudrait l'encourager, parce qu'il ouvre un champ vaſte au génie poétique, qui peut y développer toutes les

grandes vérités de la politique ; parce qu'il offre de grands tableaux hiſtoriques, & qu'enfin c'eſt celui qu'on peut employer avec plus de ſuccès à élever l'ame & à la former. On doit, ſans doute, placer au premier rang les poëmes qui, comme Mahomet, comme Alzire, ſont à la fois des tragédies intéreſſantes ou terribles, & de grands tableaux ; mais ces ſujets ſont très-rares, & ils exigent des talens que *Voltaire* ſeul a réunis juſqu'ici.

On ne voulut point permettre d'imprimer la Mort de Céſar. On fit un crime à l'auteur des ſentimens républicains répandus dans ſa pièce ; imputation d'autant plus ridicule que chacun parle ſon langage, que *Brutus* n'en eſt pas plus le héros que *Céſar* ; que le poëte, dans un genre purement hiſtorique, en traçant ſes portraits d'après l'hiſtoire, en a conſervé l'impartialité. Mais, ſous le gouvernement à la fois tyrannique & puſillanime du cardinal de *Fleuri*, le langage de la ſervitude était le ſeul qui pût paraître innocent.

Qui croirait aujourd'hui que l'élégie ſur la mort de mademoiſelle *le Couvreur*, ait été pour *Voltaire* le ſujet d'une perſécution ſérieuſe qui l'obligea de quitter la capitale, où il ſavait qu'heureuſement l'abſence fait tout oublier, même la fureur de perſécuter !

Les théâtres ſont une inſtitution vraiment utile : c'eſt par eux qu'une jeuneſſe inappliquée & frivole conſerve encore quelque habitude de ſentir & de penſer, que les idées morales ne lui deviennent point abſolument étrangères, que les plaiſirs de l'eſprit exiſtent pour elle. Les ſentimens qu'excite la repréſentation d'une tra-

gédie, élèvent l'ame, l'épurent, la tirent de cette apathie, de cette perſonnalité, maladies auxquelles l'homme riche & diſſipé eſt condamné par la nature. Les ſpectacles forment en quelque ſorte un lien entre la claſſe des hommes qui penſent & celle des hommes qui ne penſent point. Ils adouciſſent l'auſtérité des uns, & tempèrent dans les autres la dureté qui naît de l'orgueil & de la légéreté. Mais, par une fatalité ſingulière, dans le pays où l'art du théâtre a été porté au plus haut degré de perfection, les acteurs, à qui le public doit le plus noble de ſes plaiſirs, condamnés par la religion, ſont flétris par un préjugé ridicule.

Voltaire oſa le combattre. Indigné qu'une actrice célébre, long-temps l'objet de l'enthouſiaſme, enlevée par une mort prompte & cruelle, fût, en qualité d'excommuniée, privée de la ſépulture, il s'éleva & contre la nation frivole qui ſoumettait lâchement ſa tête à un joug honteux, & contre la puſillanimité des gens en place qui laiſſaient tranquillement flétrir ce qu'ils avaient admiré. Si les nations ne ſe corrigent guère, elles ſouffrent du moins les leçons avec patience. Mais les prêtres à qui les parlemens ne laiſſaient plus excommunier que les ſorciers & les comédiens, furent irrités qu'un poëte oſât leur diſputer la moitié de leur empire, & les gens en place ne lui pardonnèrent point de leur avoir reproché leur indigne faibleſſe.

Voltaire ſentit qu'un grand ſuccès au théâtre pouvait ſeul, en lui aſſurant la bienveillance publique, le défendre contre le fanatiſme. Dans les pays où il n'exiſte aucun pouvoir populaire,

le génie, la raiſon, ne garantiſſent pas toujours de ce malheur. Il eſt bien peu d'hommes qui n'aient pas en ſecret quelques idoles dont ils ne voient point de ſang froid qu'on oſe affaiblir ou détruire le culte.

Dans le grand nombre, ce ſentiment a pour origine l'orgueil & l'envie. On regarde, comme affectant ſur nous une ſupériorité qui nous bleſſe, l'écrivain qui, en critiquant ceux que nous admirons, a l'air de ſe croire ſupérieur à eux, & dès-lors à nous-mêmes. On craint qu'en abattant la ſtatue de l'homme qui n'eſt plus, il ne prétende élever à ſa place celle d'un homme vivant dont la gloire eſt toujours un ſpectacle affligeant pour la médiocrité. Mais ſi des eſprits ſupérieurs s'abandonnent à cette eſpèce d'intolérance, cette faibleſſe excuſable & paſſagère, née de la pareſſe & de l'habitude, cède bientôt à la vérité, & ne produit ni l'injuſtice ni la perſécution.

Dans ſa retraite, *Voltaire* avait conçu l'heureux projet de faire connaître à ſa nation la philoſophie, la littérature, les opinions, les ſectes de l'Angleterre; & il fit ſes Lettres ſur les Anglais. (*) *Newton*, dont on ne connaiſſait en France ni les opinions philoſophiques, ni le ſyſtème du monde, ni preſque même les expériences ſur la lumière; *Locke*, dont le livre traduit en français, n'avait été lu que par un petit nombre de philoſophes; *Bacon*, qui n'était célébre que comme chan-

(*) La matière de ces lettres eſt répandue, ſous d'autres titres, dans les Œuvres, & principalement dans le Dictionnaire philoſophique.

celier ; *Shakespeare*, dont le génie & les fautes grossières sont un phénomène dans l'histoire de la littérature ; *Congrève*, *Wicherley*, *Addisson*, *Pope*, dont les noms étaient presque inconnus même de nos gens de lettres ; ces quakers fanatiques, sans être persécuteurs, insensés dans leur dévotion, mais les plus raisonnables des chrétiens dans leur croyance & dans leur morale, ridicules aux yeux du reste des hommes pour avoir outré deux vertus, l'amour de la paix & celui de l'égalité ; les autres sectes qui se partageaient l'Angleterre ; l'influence qu'un esprit général de liberté y exerce sur la littérature, sur la philosophie, sur les arts, sur les opinions, sur les mœurs ; l'histoire de l'insertion de la petite vérole reçue presque sans obstacle, & examinée sans prévention, malgré la singularité & la nouveauté de cette pratique : tels furent les objets principaux traités dans cet ouvrage.

Fontenelle avait le premier fait parler, à la raison & à la philosophie, un langage agréable & piquant ; il avait su répandre sur les sciences la lumière d'une philosophie toujours sage, souvent fine, quelquefois profonde : dans les Lettres de *Voltaire*, on trouve le mérite de *Fontenelle* avec plus de goût, de naturel, de hardiesse & de gaieté. Un vieil attachement aux erreurs de *Descartes* n'y vient pas répandre sur la vérité des ombres qui la cachent ou la défigurent. C'est la logique & la plaisanterie des *Provinciales*, mais s'exerçant sur de plus grands objets, n'étant jamais corrompues par un vernis de dévotion monacale.

Cet ouvrage fut parmi nous l'époque d'une

révolution ; il commença à y faire naître le goût de la philosophie & de la littérature anglaise ; à nous intéresser aux mœurs, à la politique, aux connaissances commerciales de ce peuple ; à répandre sa langue parmi nous. Depuis, un engouement puéril a pris la place de l'ancienne indifférence ; & , par une singularité remarquable, *Voltaire* a eu encore la gloire de le combattre & d'en diminuer l'influence.

Il nous avait appris à sentir le mérite de *Shakespeare*, & à regarder son théâtre comme une mine d'où nos poëtes pourraient tirer des trésors ; & lorsqu'un ridicule enthousiasme a présenté comme un modèle à la nation de *Racine* & de *Voltaire*, ce poëte éloquent[1], mais sauvage & bizarre, & a voulu nous donner pour des tableaux énergiques & vrais de la nature, ses toiles chargées de compositions absurdes, & de caricatures dégoûtantes & grossières, *Voltaire* a défendu la cause du goût & de la raison. Il nous avait reproché la trop grande timidité de notre théâtre ; il fut obligé de nous reprocher d'y vouloir porter la licence barbare du théâtre anglais.

La publication de ces Lettres excita une persécution dont, en les lisant aujourd'hui, on aurait peine à concevoir l'acharnement ; mais il y combattait les idées innées ; & les docteurs croyaient alors que, s'ils n'avaient point d'idées innées, il n'y aurait pas de caractères assez sensibles pour distinguer leur ame de celle des bêtes. D'ailleurs il y soutenait avec *Locke* qu'il n'était pas rigoureusement prouvé que DIEU n'aurait pas le pouvoir, s'il le

voulait absolument, de donner à un élément de la matière la faculté de penser ; & c'était aller contre le privilége des théologiens qui prétendent savoir à point nommé, & savoir seuls, tout ce que DIEU a pensé, tout ce qu'il a fait ou pu faire, depuis & même avant le commencement du monde.

Enfin, il y examinait quelques passages des *Pensées* de *Pascal*, ouvrage que les jésuites même étaient obligés de respecter malgré eux, comme ceux de St *Augustin* ; on fut scandalisé de voir un poëte, un laïque, oser juger *Pascal*. Il semblait qu'attaquer le seul des défenseurs de la religion chrétienne qui eût auprès des gens du monde la réputation d'un grand-homme, c'était attaquer la religion même, & que ses preuves seraient affaiblies si le géomètre, qui avait promis de se consacrer à sa défense, était convaincu d'avoir souvent mal raisonné.

Le clergé demanda la supression des Lettres sur les Anglais, & l'obtint par un arrêt du conseil. Ces arrêts se donnent sans examen, comme une espèce de dédommagement du subside que le gouvernement obtient des assemblées du clergé, & une récompense de leur facilité à l'accorder. Les ministres oublient que l'intérêt de la puissance séculière n'est pas de maintenir, mais de laisser détruire, par les progrès de la raison, l'empire dont les prêtres ont si long-temps abusé avec tant de barbarie ; & qu'il n'est pas d'une bonne politique d'acheter la paix de ses ennemis, en leur sacrifiant ses défenseurs.

Le parlement brûla le livre, suivant un usage jadis inventé par *Tibère*, & devenu ri-

dicule depuis l'invention de l'imprimerie; mais il est des gens auxquels il faut plus de trois siècles pour commencer à s'apercevoir d'une absurdité.

Toute cette persécution s'exerçait dans le temps même où les miracles du diacre *Pâris* & ceux du père *Girard* couvraient les deux partis de ridicule & d'opprobre. Il était juste qu'ils se réunissent contre un homme qui osait prêcher la raison. On alla jusqu'à ordonner des informations contre l'auteur des *Lettres philosophiques*. Le garde des sçeaux fit exiler *Voltaire* qui, alors absent, fut averti à temps, évita les gens euvoyés pour le conduire au lieu de son exil, & aima mieux combattre de loin & d'un lieu sûr. Ses amis prouvèrent qu'il n'avait pas manqué à sa promesse de ne point publier ses Lettres en France, & qu'elles n'avaient paru que par l'infidélité d'un relieur. Heureusement le garde des sceaux était plus zélé pour son autorité que pour la religion, & beaucoup plus ministre que dévot. L'orage s'apaisa, & *Voltaire* eut la permission de reparaître à Paris.

Le calme ne dura qu'un instant. l'Epître à *Uranie*, jusqu'alors renfermée dans le secret, fut imprimée; & pour échapper à une persécution nouvelle, *Voltaire* fut obligé de la désavouer & de l'attribuer à l'abbé de *Chaulieu*, mort depuis plusieurs années. Cette imputation lui fesait honneur comme poëte, sans nuire à sa réputation de chrétien. (*)

La nécessité de mentir pour désavouer un ouvrage, est une extrémité qui répugne également à la conscience & à la noblesse du ca-

(*) Voyez les Œuvres de *Chaulieu*.

ractère ; mais le crime eſt pour les hommes injuſtes qui rendent ce déſaveu néceſſaire à la ſureté de celui qu'ils y forcent. Si vous avez érigé en crime ce qui n'en eſt pas un, ſi vous avez porté atteinte, par des lois abſurdes, ou par des lois arbitraires, au droit naturel qu'ont tous les hommes, non-ſeulement d'avoir une opinion, mais de la rendre publique ; alors vous méritez de perdre celui qu'a chaque homme d'entendre la vérité de la bouche d'un autre, droit qui fonde ſeul l'obligation rigoureuſe de ne pas mentir. S'il n'eſt pas permis de tromper, c'eſt parce que, tromper quelqu'un, c'eſt lui faire un tort ou s'expoſer à lui en faire un; mais le tort ſuppoſe un droit, & perſonne n'a celui de chercher à s'aſſurer les moyens de commettre une injuſtice.

Nous ne diſculpons point *Voltaire* d'avoir donné ſon ouvrage à labbé de *Chaulieu* ; une telle imputation, indifférente en elle-même, n'eſt, comme on ſait, qu'une plaiſanterie. C'eſt une arme qu'on donne aux gens en place, lorſqu'ils ſont diſpoſés à l'indulgence, ſans oſer en convenir, & dont ils ſe ſervent pour repouſſer les perſécuteurs plus ſérieux & plus acharnés.

L'indiſcrétion avec laquelle les amis de *Voltaire* récitèrent quelques fragmens de la Pucelle, fut la cauſe d'une nouvelle perſécution. Le garde des ſceaux menaça le poëte d'*un cul de baſſe-foſſe, ſi jamais il paraiſſait rien de cet ouvrage*. A une longue diſtance du temps où ces tyrans ſubalternes, ſi bouffis d'une puiſſance éphémère, ont oſé tenir un tel langage à des hommes qui ſont la gloire de leur pa-

trie & de leur ſiècle, le ſentiment de mépris qu'on éprouve ne laiſſe plus de place à l'indignation. L'oppreſſeur & l'opprimé ſont également dans la tombe, mais le nom de l'opprimé, porté par la gloire aux ſiècles à venir, préſerve ſeul de l'oubli, & dévoue à une honte éternelle celui de ſes lâches perſécuteurs.

Ce fut dans le cours de ces orages que le lieutenant de police *Hérault* dit un jour à *Voltaire* : *Quoi que vous écriviez, vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne.* -- *C'eſt ce que nous verrons*, répondit-il. (*)

Dans un moment où l'on parlait beaucoup d'un homme arrêté ſur une lettre de cachet ſuſpecte de fauſſeté, il demanda au même magiſtrat ce qu'on fesait à ceux qui fabriquaient de fauſſes lettres de cachet. -- *On les pend.* -- *C'eſt toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en ſignent de vraies.*

Fatigué de tant de perſécutions, *Voltaire* crut alors devoir changer ſa manière de vivre. Sa fortune lui en laiſſait la liberté. Les philoſophes anciens vantaient la pauvreté comme la ſauvegarde de l'indépendance ; *Voltaire* voulait devenir riche pour être indépendant ; & il eut également raiſon. On ne connaiſſait point chez les anciens ces richeſſes ſecrètes qu'on peut s'aſſurer à la fois dans différens pays, & mettre à l'abri de tous les orages. L'abus des confiſcations y rendait les richeſſes auſſi dangereuſes par elles-mêmes que la gloire ou la faveur populaire. L'immenſité de l'empire ro-

(*) Voyez la correſpondance générale.

main, & la petitesse des républiques grecques, empêchaient également de soustraire à ses ennemis ses richesses & sa personne. La différence des mœurs entre les nations voisines, l'ignorance presque générale de toute langue étrangère, une moins grande communication entre les peuples, étaient autant d'obstacles au changement de patrie.

D'un autre côté, les anciens connaissaient moins ces aisances de la vie, nécessaires parmi nous à tous ceux qui ne sont point nés dans la pauvreté. Leur climat les assujettissait à moins de besoins réels, & les riches donnaient plus à la magnificence, aux raffinemens de la débauche, aux excès, aux fantaisies, qu'aux commodités habituelles & journalières. Ainsi, en même temps qu'il leur était à la fois plus facile d'être pauvres, & plus difficile d'être riches sans danger, les richesses n'étaient pas chez eux, comme parmi nous, un moyen de se soustraire à une oppression injuste.

Ne blâmons donc point un philosophe d'avoir, pour assurer son indépendance, préféré les ressources que les mœurs de son siècle lui présentaient, à celles qui convenaient à d'autres mœurs & à d'autres temps.

Voltaire avait hérité de son père & de son frère une fortune honnête; l'édition de la Henriade, faite à Londres l'avait augmentée; des spéculations heureuses dans les fonds publics y ajoutèrent encore: ainsi, à l'avantage d'avoir une fortune qui assurait son indépendance, il joignait celui de ne la devoir qu'à lui-même. L'usage qu'il en fit aurait dû la lui faire pardonner.

Des secours à des gens de lettres, des encouragemens à des jeunes gens en qui il croyait apercevoir le germe du talent, en absorbaient une grande partie. C'est sur-tout à cet usage qu'il destinait le faible profit qu'il tirait de ses ouvrages ou de ses pièces de théâtre, lorsqu'il ne les abandonnait pas aux comédiens. Jamais auteur ne fut cependant plus cruellement accusé d'avoir eu des torts avec ses libraires ; mais ils avaient à leurs ordres toute la canaille littéraire, avide de calomnier la conduite de l'homme dont ils savaient trop qu'ils ne pouvaient étouffer les ouvrages. L'orgueilleuse médiocrité, quelques hommes de mérite blessés d'une supériorité trop incontestable, les gens du monde toujours empressés d'avilir des talens & des lumières, objets secrets de leur envie, les dévots intéressés à décrier *Voltaire* pour avoir moins à le craindre : tous s'empressaient d'accueillir les calomnies des libraires & des *Zoïles*. Mais les preuves de la fausseté de ces imputations subsistent encore avec celles des bienfaits dont *Voltaire* a comblé quelques-uns de ses calomniateurs ; & nous n'avons pu les voir sans gémir, & sur le malheur du génie condamné à la calomnie, triste compensation de la gloire, & sur cette honteuse facilité à croire tout ce qui peut dispenser d'admirer.

Voltaire n'ayant donc besoin, pour sa fortune, ni de cultiver des protecteurs, ni de solliciter des places, ni de négocier avec des libraires, renonça au séjour de la capitale. Jusqu'au ministère du cardinal de *Fleuri*, & jusqu'à son voyage en Angleterre, il avait vécu dans le plus grand monde. Les princes,

les grands, ceux qui étaient à la tête des affaires, les gens à la mode, les femmes les plus brillantes, étaient recherchés par lui & le recherchaient. Par-tout il plaisait, il était fêté; mais par-tout il inspirait l'envie & la crainte. Supérieur par ses talens, il l'était encore par l'esprit qu'il montrait dans la conversation; il y portait tout ce qui rend aimables les gens d'un esprit frivole, & y mêlait les traits d'un esprit supérieur. Né avec le talent de la plaisanterie, ses mots étaient souvent répétés, & c'en était assez pour qu'on donnât le nom de méchanceté à ce qui n'était que l'expression vraie de son jugement, rendue piquante par la tournure naturelle de son esprit.

A son retour d'Angleterre, il sentit que, dans les sociétés où l'amour propre & la vanité rassemblent les hommes, il trouverait peu d'amis; & il cessa de s'y répandre, sans cependant rompre avec elles. Le goût qu'il y avait pris pour la magnificence, pour la grandeur, pour tout ce qui est brillant & recherché, était devenu une habitude; il le conserva même dans la retraite; ce goût embellit souvent ses ouvrages; il influa quelquefois sur ses jugemens. Rendu à sa patrie, il se réduisit à ne vivre habituellement qu'avec un petit nombre d'amis. Il avait perdu M. de *Génonville* & M. de *Maisons* dont il a pleuré la mort dans des vers si touchans, monumens de cette sensibilité vraie & profonde que la nature avait mise dans son cœur, que son génie répandit dans ses ouvrages, & qui fut le germe heureux de ce zèle ardent pour le bonheur des hommes, noble & dernière passion de sa vieillesse. Il lui restait

M.

M. d'*Argental*, dont la longue vie n'a été qu'un ſentiment de tendreſſe & d'admiration pour *Voltaire*, & qui en fut récompenſé par ſon amitié & ſa confiance ; il lui reſtait MM. de *Formont* & de *Cideville* qui étaient les confidens de ſes ouvrages & de ſes projets.

Mais vers le temps de ces perſécutions, une autre amitié vint lui offrir des conſolations plus douces, & augmenter ſon amour pour la retraite. C'était celle de la marquiſe *du Châtelet*, paſſionnée comme lui pour l'étude & pour la gloire ; philoſophe, mais de cette philoſophie qui prend ſa ſource dans une ame forte & libre ; ayant approfondi la métaphyſique & la géométrie, aſſez pour analyſer *Leibnitz* & pour traduire *Newton* ; cultivant les arts, mais ſachant les juger & leur préférer la connaiſſance de la nature & des hommes ; n'aimant de l'hiſtoire que les grands réſultats qui portent la lumière ſur les ſecrets de la nature humaine ; ſupérieure à tous les préjugés par la force de ſon caractère comme par celle de ſa raiſon, & n'ayant pas la faibleſſe de cacher combien elle les dédaignait ; ſe livrant aux frivolités de ſon ſexe, de ſon état & de ſon âge ; mais les mépriſant & les abandonnant ſans regret pour la retraite, le travail & l'amitié ; excitant enfin, par ſa ſupériorité, la jalouſie des femmes, & même de la plupart des hommes avec leſquels ſon rang l'obligeait de vivre, & leur pardonnant ſans effort. Telle était l'amie que choiſit *Voltaire* pour paſſer avec lui des jours remplis par le travail, & embellis par leur amitié commune.

Fatigué de querelles littéraires, révolté de

voir la ligue que la médiocrité avait formée contre lui, foutenue en fecret par des hommes que leur mérite eût dû préferver de cette indigne affociation ; trouvant, depuis qu'il avait ofé dire des vérités, autant de délateurs qu'il avait de critiques, & les voyant armer fans ceffe contre lui la religion & le gouvernement, parce qu'il fefait bien des vers, il chercha dans les fciences une occupation plus tranquille.

Il voulait donner une expofition élémentaire des découvertes de *Newton* fur le fyftème du monde & fur la lumière, les mettre à la portée de tous ceux qui avaient une légère teinture des fciences mathématiques, & faire connaître en même temps les opinions philofophiques de *Newton*, & fes idées fur la chronologie ancienne.

Lorfque ces élémens parurent, le cartéfianifme dominait encore, même dans l'académie des fciences de Paris. Un petit nombre de jeunes géomètres avaient eu feuls le courage de l'abandonner, & il n'exiftait, dans notre langue, aucun ouvrage où l'on pût prendre une idée des grandes découvertes publiées en Angleterre depuis un demi-fiècle.

Cependant on refufa un privilége à l'auteur. Le chancelier d'*Agueffeau* s'était fait cartéfien dans fa jeuneffe, parce que c'était alors la mode parmi ceux qui fe piquaient de s'élever au-deffus des préjugés vulgaires ; & fes fentimens politiques & religieux s'uniffaient contre *Newton* à fes opinions philofophiques. Il trouvait qu'un chanchelier de France ne devait fouffrir qu'un philofophe anglais, à

peine chrétien, l'emportât fur un français qu'on fuppofait orthodoxe. D'*Agueffeau* avait une mémoire immenfe; une application continue l'avait rendu très-profond dans plufieurs genres d'érudition; mais fa tête fatiguée à force de recevoir & de retenir les opinions des autres, n'avait la force ni de combiner fes propres idées, ni de fe former des principes fixes & précis. Sa fuperftition, fa timidité, fon refpect pour les ufages anciens, fon indécifion, rétréciffaient fes vues pour la réforme des lois, & arrêtaient fon activité. Il mourut après un long miniftère, ne laiffant à la France que le regret de voir fes grandes vertus demeurées inutiles, & fes rares qualités perdues pour la nation.

Sa févérité pour les Elémens de la philofophie de *Newton* n'eft pas la feule petiteffe qui ait marqué fon adminiftration de la librairie : il ne voulait point donner de priviléges pour les romans; & il ne confentit à laiffer imprimer *Cléveland* qu'à condition que le héros changerait de religion.

Voltaire fe livrait en même temps à l'étude de la phyfique, interrogeait les favans dans tous les genres, répétait leurs expériences, ou en imaginait de nouvelles.

Il concourut pour le prix de l'académie des fciences fur la nature & la propagation du feu, prit pour devife ce diftique qui, par fa précifion & fon énergie, n'eft pas indigne de l'auteur de la Henriade.

Ignis ubique latet naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Le prix fut donné à l'illuſtre *Euler*, par qui, dans la carrière des ſciences, il n'était humiliant pour perſonne d'être vaincu. Madame *du Châtelet* avait concouru en même temps que ſon ami ; & ces deux pièces obtinrent une mention très-honorable.

La diſpute ſur la méſure des forces occupait alors les mathématiciens. *Voltaire*, dans un mémoire préſenté à l'académie, & approuvé par elle, prit le parti de *Deſcartes* & de *Newton* contre *Leibnitz* & les *Bernouilli*, & même contre madame *du Châtelet* qui était devenue leibnitzienne.

Nous ſommes loin de prétendre que ces ouvrages puiſſent ajouter à la gloire de *Voltaire*, ou même qu'ils puiſſent lui mériter une place parmi les ſavans ; mais le mérite d'avoir fait connaître aux Français qui ne ſont pas géomètres, *Newton*, le véritable ſyſtème du monde, & les principaux phénomènes de l'optique, peut être compté dans la vie d'un philoſophe.

Il eſt utile de répandre dans les eſprits des idées juſtes ſur des objets qui ſemblent n'appartenir qu'aux ſciences, lorſqu'il s'agit ou de faits généraux, importans dans l'ordre du monde, ou de faits communs qui ſe préſentent à tous les yeux. L'ignorance abſolue eſt toujours accompagnée d'erreurs, & les erreurs en phyſique ſervent ſouvent d'appui à des préjugés d'une eſpèce plus dangereuſe. D'ailleurs les connaiſſances phyſiques de *Voltaire* ont ſervi ſon talent pour la poéſie. Nous ne parlons pas ſeulement ici des pièces où il a eu le mérite rare d'exprimer en vers des vérités préciſes ſans

les défigurer, sans cesser d'être poëte, de s'adresser à l'imagination & de flatter l'oreille; l'étude des sciences agrandit la sphère des idées poétiques, enrichit les vers de nouvelles images: sans cette ressource la poésie, nécessairement resserrée dans un cercle étroit, ne serait plus que l'art de rajeunir avec adresse, & en vers harmonieux, des idées communes & des peintures épuisées.

Sur quelque genre que l'on s'exerce, celui qui a dans un autre des lumières étendues ou profondes, aura toujours un avantage immense. Le genie poétique de *Voltaire* aurait été le même; mais il n'aurait pas été un si grand poëte, s'il n'eût point cultivé la physique, la philosophie, l'histoire. Ce n'est pas seulement en augmentant le nombre des idées que ces études étrangères sont utiles, elles perfectionnent l'esprit même, parce qu'elles en exercent d'une manière plus égale les diverses facultés.

Après avoir donné quelques années à la physique, *Voltaire* consulta sur ses progrès *Clairaut* qui eut la franchise de lui répondre qu'avec un travail opiniâtre il ne parviendrait qu'à devenir un savant médiocre, & qu'il perdrait inutilement pour sa gloire un temps dont il devait compte à la poésie & à la philosophie. *Voltaire* l'entendit & céda au goût naturel qui sans cesse le ramenait vers les lettres, & au vœu de ses amis qui ne pouvaient le suivre dans sa nouvelle carrière. Aussi cette retraite de Cirey ne fut-elle point toute entière absorbée par les sciences.

C'est-là qu'il fit Alzire, Zulime, Mahomet, qu'il acheva ses Discours sur l'homme, qu'il

écrivit l'Hiſtoire de *Charles XII*, prépara le Siècle de *louis XIV*, & raſſembla des matériaux pour ſon Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations, depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours.

Alzire & Mahomet ſont des monumens immortels de la hauteur à laquelle la réunion du génie de la poéſie à l'eſprit philoſophique peut élever l'art de la tragédie. Cet art ne ſe borne point dans ces pièces à effrayer par le tableau des paſſions, à les réveiller dans les ames, à faire couler les douces larmes de la pitié ou de l'amour ; il y devient celui d'éclairer les hommes, & de les porter à la vertu. Ces citoyens oiſifs qui vont porter au théâtre le triſte embarras de finir une inutile journée, y ſont appelés à diſcuter les plus grands intérêts du genre-humain. On voit dans Alzire les vertus nobles, mais ſauvages & impétueuſes de l'homme de la nature, combattre les vices de la ſociété corrompue par le fanatiſme & l'ambition, & céder à la vertu perfectionnée par la raiſon dans l'ame d'*Alvarès* ou de *Guſman* mourant & déſabuſé. On y voit à la fois comment la ſociété corrompt l'homme en mettant des préjugés à la place de l'ignorance, & comment elle le perfectionne, dès que la vérité prend celle des erreurs. Mais le plus funeſte des préjugés eſt le fanatiſme ; & *Voltaire* voulut immoler ce monſtre ſur la ſcène, & employer, pour l'arracher des ames, ces effets terribles que l'art du théâtre peut ſeul produire.

Sans doute il était aiſé de rendre un fanatique odieux ; mais que ce fanatique ſoit un grand-homme, qu'en l'abhorrant on ne puiſſe

s'empêcher de l'admirer; qu'il descende à d'indignes artifices sans être avili; qu'occupé d'établir une religion & d'élever un empire, il soit amoureux sans être ridicule; qu'en commettant tous les crimes, il ne fasse pas éprouver cette horreur pénible qu'inspirent les scélérats; qu'il ait à la fois le ton d'un prophète & le langage d'un homme de génie; qu'il se montre supérieur au fanatisme dont il enivre ses ignorans & intrépides disciples, sans que jamais la bassesse attachée à l'hypocrisie dégrade son caractère; qu'enfin ses crimes soient couronnés par le succès, qu'il triomphe & qu'il paraisse assez puni par ses remords: voilà ce que le talent dramatique n'eût pu faire s'il n'avait été joint à un esprit supérieur.

Mahomet fut d'abord joué à Lille, en 1741. On remit à *Voltaire*, pendant la première représentation, un billet du roi de Prusse qui lui mandait la victoire de Molwitz, il interrompit la pièce pour le lire aux spectateurs. *Vous verrez*, dit-il à ses amis réunis autour de lui, *que cette pièce de Molwitz fera réussir la mienne.* On osa la risquer à Paris; mais les cris des fanatiques obtinrent de la faiblesse du cardinal de *Fleuri* d'en faire défendre la représentation. *Voltaire* prit le parti d'envoyer sa pièce à *Benoit XIV*, avec deux vers latins pour son portrait. *Lambertini*, pontife tolérant, prince facile, mais homme de beaucoup d'esprit, lui répondit avec bonté, & lui envoya des médailles. *Crébillon* fut plus scupuleux que le pape. Il ne voulut jamais consentir à laisser jouer une pièce qui, en prouvant qu'on pouvait porter la terreur tragique à son comble, sans sacrifier

l'intérêt & sans révolter par des horreurs dégoûtantes, était la satire du genre dont il avait l'orgueil de se croire le créateur & le modèle.

Ce ne fut qu'en 1751 que M. d'*Alembert*, nommé par M. le comte d'*Argenson* pour examiner Mahomet, eut le courage de l'approuver, & de s'exposer en même temps à la haine des gens de lettres ligués contre *Voltaire*, & à celle des dévots; courage d'autant plus respectable que l'approbateur d'un ouvrage n'en partageant pas la gloire, il ne pouvait avoir aucun autre dédommagement du danger auquel il s'exposait que le plaisir d'avoir servi l'amitié, & préparé un triomphe à la raison.

Zulime n'eut point de succès; & tous les efforts de l'auteur pour la corriger, & pour en pallier les défauts, ont été inutiles. *Une tragédie est une expérience sur le cœur humain*, & cette expérience ne réussit pas toujours, même entre les mains les plus habiles. Mais le rôle de *Zulime* est le premier au théâtre où une femme passionnée est entraînée à des actions criminelles, ait conservé la générosité & le désintéressement de l'amour. Ce caractère si vrai, si violent & si tendre, eût peut-être mérité l'indulgence des spectateurs, & les juges du théâtre auraient pu, en faveur de la beauté neuve de ce rôle, pardonner à la faiblesse des autres sur laquelle l'auteur s'était condamné lui-même avec tant de sévérité & de franchise.

Les Discours sur l'homme sont un des plus beaux monumens de la poésie française. S'ils n'offrent point un plan régulier comme les épîtres de *Pope*, ils ont l'avantage de renfermer une philosophie plus vraie, plus douce, plus

plus usuelle. La variété des tons, une sorte d'abandon, une sensibilité touchante, un enthousiasme toujours noble, toujours vrai, leur donne un charme que l'esprit, l'imagination & le cœur goûtent tour à tour; charme dont *Voltaire* a seul connu le secret; & ce secret est celui de toucher, de plaire, d'instruire sans fatiguer jamais, d'écrire pour tous les esprits comme pour tous les âges. Souvent on y voit briller des éclairs d'une philosophie profonde qui, presque toujours exprimée en sentiment ou en image, paraît simple & populaire: talent aussi utile, aussi rare que celui de donner un air de profondeur à des idées fausses & triviales est commun & dangereux.

En quittant la lecture de *Pope*, on admire son talent & l'adresse avec laquelle il défend son système; mais l'ame est tranquille, & l'esprit retrouve bientôt toutes ses objections plutôt éludées que détruites. On ne peut quitter *Voltaire* sans être encouragé ou consolé, sans emporter avec le sentiment douloureux des maux auxquels la nature a condamné les hommes, celui des ressources qu'elle leur a préparées.

La vie de *Charles XII* est le premier morceau d'histoire que *Voltaire* ait publié. Le style aussi rapide que les exploits du héros entraîne dans une suite non interrompue d'expéditions brillantes, d'anecdotes singulières, d'événemens romanesques qui ne laissent reposer ni la curiosité ni l'intérêt. Rarement quelques réflexions viennent interrompre le récit; l'auteur s'est oublié lui-même pour faire agir ses personnages. Il semble qu'il ne fasse que raconter ce qu'il

vient d'apprendre sur son héros. Il n'est question que de combats, que de projets militaires ; & cependant on y aperçoit par-tout l'esprit d'un philosophe, & l'ame d'un défenseur de l'humanité.

Voltaire n'avait écrit que sur des mémoires originaux, fournis par les témoins mêmes des événemens ; & son exactitude a eu pour garant le témoignage respectable de *Stanislas*, l'ami, le compagnon, la victime de *Charles XII*.

Cependant on accusa cette histoire de n'être qu'un roman, parce qu'elle en avait tout l'intérêt. Si peut-être jamais aucun homme n'excita autant d'enthousiasme, jamais peut-être personne ne fut traité avec moins d'indulgence que *Voltaire*. Comme en France la réputation d'esprit est de toutes la plus enviée, & qu'il était impossible que la sienne en ce genre n'effaçât toutes les autres, on s'acharnait à lui contester tout le reste ; & la prétention à l'esprit étant au moins aussi inquiète dans les autres classes que dans celle des gens de lettres, il avait presqu'autant de jaloux que de lecteurs.

C'était en vain que *Voltaire* avait cru que la retraite de Cirey le déroberait à la haine : il n'avait caché que sa personne ; & sa gloire importunait encore ses ennemis. Un libelle où l'on calomniait sa vie entière, vint troubler son repos. On le traitait comme un prince ou comme un ministre, parce qu'il excitait autant d'envie. L'auteur de ce libelle était cet abbé *Desfontaines* qui devait à *Voltaire* la liberté, & peut-être la vie. Accusé d'un vice honteux que la superstition a mis au rang des crimes, il avait été emprisonné dans un temps où, par

une atroce & ridicule politique, on croyait très-à-propos de brûler quelques hommes, afin d'en dégoûter un autre de ce vice pour lequel on le soupçonnait faussement de montrer quelque penchant.

Voltaire instruit du malheur de l'abbé *Desfontaines* dont il ne connaissait pas la personne, & qui n'avait auprès de lui d'autre recommandation que de cultiver les lettres, courut à Fontainebleau trouver madame de *Prie*, alors toute puissante, & obtint d'elle la liberté du prisonnier, à condition qu'il ne se montrerait point à Paris. Ce fut encore *Voltaire* qui lui procura une retraite dans la terre d'une de ses amies. *Desfontaines* y fit un libelle contre son bienfaiteur. On l'obligea de le jeter au feu, mais jamais il ne lui pardonna de lui avoir sauvé la vie. Il saisissait avidement dans les journaux toutes les occasions de le blesser; c'était lui qui avait fait dénoncer, par un prêtre de séminaire, le Mondain, badinage ingénieux où *Voltaire* a voulu montrer comment le luxe, en adoucissant les mœurs, en animant l'industrie, prévient une partie des maux qui naissent de l'inégalité des fortunes & de la dureté des riches.

Cette dénonciation l'exposa au danger d'une nouvelle expatriation, parce qu'au reproche de prêcher la volupté, si grave aux yeux des gens qui ont besoin de couvrir des vices plus réels du manteau de l'austérité, on joignit le reproche plus dangereux de s'être moqué des plaisirs de nos premiers pères.

Enfin, le journaliste publia *la Voltairomanie*. Ce fut alors que *Voltaire*, qui depuis long-

temps souffrait en silence les calomnies de *Desfontaines* & de *Rousseau*, s'abandonna aux mouvemens d'une colère dont ces vils ennemis n'étaient pas dignes.

Non content de se venger en livrant ses adversaires au mépris public, en les marquant de ces traits que le temps n'efface point, il poursuivit *Desfontaines* qui en fut quitte pour désavouer le libelle, & se mit à en faire d'autres pour se consoler. C'est donc à quarante-quatre ans, après vingt années de patience, que *Voltaire* sortit pour la première fois de cette modération dont il serait à désirer que les gens de lettres ne s'écartassent jamais. S'ils ont reçu de la nature le talent si redoutable de dévouer leurs ennemis au ridicule & à la honte, qu'ils dédaignent d'employer cette arme dangereuse à venger leurs propres querelles, & qu'ils la réservent contre les persécuteurs de la vérité & les ennemis des droits des hommes !

La liaison qui se forma, vers le même temps, entre *Voltaire* & le prince royal de Prusse, était une des premières causes des emportemens où ses ennemis se livrèrent alors contre lui. Le jeune *Frédéric* n'avait reçu de son père que l'éducation d'un soldat; mais la nature le destinait à être un homme d'un esprit aimable, étendu & élevé, aussi-bien qu'un grand général. Il était relégué à Rémusberg par son père qui, ayant formé le projet de lui faire couper la tête en qualité de déserteur, parce qu'il avait voulu voyager sans sa permission, avait cédé aux représentations du ministre de l'empereur,

& s'était contenté de le faire assister au supplice d'un de ses compagnons de voyage.

Dans cette retraite, *Frédéric* passionné pour la langue française, pour les vers, pour la philosophie, choisit *Voltaire* pour son confident & pour son guide. Ils s'envoyaient réciproquement leurs ouvrages ; le prince consultait le philosophe sur ses travaux, lui demandait des conseils & des leçons. Ils discutaient ensemble les questions de la métaphysique les plus curieuses comme les plus insolubles. Le prince étudiait alors *Volf* dont il abjura bientôt les systèmes & l'inintelligible langage, pour une philosophie plus simple & plus vraie. Il travaillait en même temps à réfuter *Machiavel*, c'est-à-dire, à prouver que la politique la plus sûre pour un prince, est de conformer sa conduite aux règles de la morale, & que son intérêt ne le rend pas nécessairement ennemi de ses peuples & de ses voisins, comme *Machiavel* l'avait supposé, soit par esprit de système, soit pour dégoûter ses compatriotes du gouvernement d'un seul, vers lequel la lassitude d'un gouvernement populaire, toujours orageux & souvent cruel, semblait les porter.

Dans le siècle précédent, *Ticho-Brahé*, *Descartes*, *Leibnitz*, avaient joui de la société des souverains, & avaient été comblés des marques de leur estime ; mais la confiance, la liberté ne régnaient pas dans ce commerce trop inégal. *Frédéric* en donna le premier exemple que malheureusement pour sa gloire il n'a pas soutenu. Le prince envoya son ami, le baron de *Keyserling*, visiter *les divinités de Cirey*, & porter à *Voltaire* son portrait & ses

manuscrits. Le philosophe était touché, peut-être même flatté de cet hommage ; mais il l'était encore plus de voir un prince destiné pour le trône, cultiver les lettres, se montrer l'ami de la philosophie, & l'ennemi de la superstition. Il espérait que l'auteur de l'*Anti-Machiavel* serait un roi pacifique ; & il s'occupait avec délices de faire imprimer secrétement le livre qu'il croyait devoir lier le prince à la vertu, par la crainte de démentir ses propres principes, & de trouver sa condamnation dans son propre ouvrage.

Frédéric, en montant sur le trône, ne changea point pour *Voltaire*. Les soins du gouvernement n'affaiblirent ni son goût pour les vers, ni son avidité pour les ouvrages conservés alors dans le porte-feuille de *Voltaire*, & dont avec madame *du Châtelet* il était presque le seul confident ; mais une de ses premières démarches, fut de faire suspendre la publication de l'*Anti-Machiavel*. *Voltaire* obéit ; & ses soins qu'il donnait à regret, furent infructueux. Il désirait encore plus que son disciple, devenu roi, prît un engagement public qui répondît de sa fidélité aux maximes philosophiques. Il alla le voir à Vésel, & fut étonné de trouver un jeune roi en uniforme, sur un lit de camp, ayant le frisson de la fièvre. Cette fièvre n'empêcha point le roi de profiter du voisinage pour faire payer à l'évêque de Liége une ancienne dette oubliée. *Voltaire* écrivit le mémoire qui fut appuyé par des soldats ; & il revint à Paris content d'avoir vu que son héros était un homme très-aimable : mais il résista aux offres qu'il lui fit pour l'attirer auprès

de lui, & préféra l'amitié de madame *du Châtelet* à la faveur d'un roi, & d'un roi qui l'admirait.

Le roi de Prusse déclara la guerre à la fille de *Charles VI*, & profita de sa faiblesse pour faire valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie. Deux batailles lui en assurèrent la possession. Le cardinal de *Fleuri* qui avait entrepris la guerre malgré lui, négociait toujours en secret. L'impératrice sentit que son intérêt n'était pas de traiter avec la France contre laquelle elle espérait des alliés utiles, qui se chargeraient des frais de la guerre, tandis que, si elle n'avait plus à combattre que le roi de Prusse, elle resterait abandonnée à elle-même, & verrait les vœux & les secours secrets des mêmes puissances se tourner vers son ennemi. Elle aima mieux étouffer son ressentiment, instruire le roi de Prusse des propositions du cardinal, le déterminer à la paix par cette confidence, & acheter, par le sacrifice de la Silésie, la neutralité de l'ennemi le plus à craindre pour elle.

La guerre n'avait pas interrompu sa correspondance du roi de Prusse & de *Voltaire*. Le roi lui envoyait des vers du milieu de son camp, en se préparant à une bataille, ou pendant le tumulte d'une victoire ; & *Voltaire*, en louant ses exploits, en caressant sa gloire militaire, lui prêchait toujours l'humanité & la paix.

Le cardinal de *Fleuri* mourut. *Voltaire* avait été assez lié avec lui, parce qu'il était curieux de connaître les anecdotes du règne de *Louis XIV*, & que *Fleuri* aimait à les conter,

s'arrêtant sur-tout à celles qui pouvaient le regarder, & ne doutant pas que *Voltaire* ne s'empressât d'en remplir son histoire ; mais la haine naturelle de *Fleuri*, & de tous les hommes faibles, pour qui s'élève au-dessus des forces communes, l'emporta sur son goût & sur sa vanité.

Fleuri avait voulu empêcher les Français de parler, & même de penser, pour les gouverner plus aisément. Il avait, toute sa vie, entretenu dans l'Etat une guerre d'opinions, par ses soins mêmes pour empêcher ces opinions de faire du bruit, & de troubler la tranquillité publique. La hardiesse de *Voltaire* l'effrayait. Il craignait également de compromettre son repos en le défendant, ou sa petite renommée en l'abandonnant avec trop de lâcheté ; & *Voltaire* trouva dans lui moins un protecteur qu'un persécuteur caché, mais contenu par son respect pour l'opinion & l'intérêt de sa propre gloire.

Voltaire fut désigné pour lui succéder dans l'académie française. Il venait d'y acquérir de nouveaux droits qui auraient imposé silence à l'envie, si elle pouvait avoir quelque pudeur ; il venait d'enrichir la scène d'un nouveau chef-d'œuvre, de Mérope, jusqu'ici la seule tragédie où des larmes abondantes & douces ne coulent point sur les malheurs de l'amour. L'auteur de *Zaïre* avait déjà combattu cette maxime de *Despréaux* :

> De cette passion la sensible peinture
> Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

Il avait avancé que la nature peut produire

au théâtre des effets plus pathétiques & plus déchirans ; & il le prouva dans Mérope.

Cependant si *Despréaux* entend par *sûre la moins difficile*, les faits sont en sa faveur. Plusieurs poëtes ont fait des tragédies touchantes, fondées sur l'amour ; & Mérope est seule jusqu'ici.

Entraîné par l'intérêt des situations, par une rapidité de dialogue inconnue au théâtre, par le talent d'une actrice qui avait su prendre l'accent vrai & passionné de la nature, le parterre fut agité d'un enthousiasme sans exemple. Il força *Voltaire*, caché dans un coin du spectacle, à venir se montrer aux spectateurs : il parut dans la loge de la maréchale de *Villars* ; on cria à la jeune duchesse de *Villars* d'embrasser l'auteur de Mérope ; elle fut obligée de céder à l'impérieuse volonté du public, ivre d'admiration & de plaisir.

C'est la première fois que le parterre ait demandé l'auteur d'une pièce. Mais ce qui fut alors un hommage rendu au génie, dégénéré depuis en usage, n'est plus qu'une cérémonie ridicule & humiliante, à laquelle les auteurs qui se respectent, refusent de se soumettre.

A ce nouveau titre que la dévotion même était obligée de respecter, se joignait l'appui de madame de *Châteauroux*, alors gouvernée par le duc de *Richelieu*. Cet homme extraordinaire qui à vingt ans avait été deux fois à la bastille pour la témérité de ses galanteries ; qui par l'éclat & le nombre de ses aventures avait fait naître parmi les femmes une espèce de mode, & presque regarder comme un honneur d'être déshonorées par lui ; qui avait

établi parmi ses imitateurs une sorte de galanterie où l'amour n'était plus même le goût du plaisir, mais la vanité de séduire : ce même homme qu'on vit ensuite contribuer à la gloire de Fontenoi, affermir la révolution de Gênes, prendre Mahon, forcer une armée anglaise à lui rendre les armes ; & lorsqu'elle eut rompu ce traité, lorsqu'elle menaçait ses quartiers dispersés & affaiblis, l'arrêter par son activité & son audace ; & qui vint ensuite reperdre dans les intrigues de la cour, & dans les manœuvres d'une administration tyrannique & corrompue, une gloire qui eût pu couvrir les premières fautes de sa vie.

Le duc de *Richelieu* avait été l'ami de *Voltaire* dès l'enfance. *Voltaire* qui eut souvent à s'en plaindre, conserva pour lui ce goût de la jeunesse que le temps n'efface point, & une espèce de confiance que l'habitude soutenait plus que le sentiment ; & le maréchal de *Richelieu* demeura fidelle à cet ancien attachement, autant que le permit la légéreté de son caractère, ses caprices, son petit despotisme sur les théâtres, son mépris pour tout ce qui n'était pas homme de la cour, sa faiblesse pour le crédit, & son insensibilité pour ce qui était noble ou utile.

Il servit alors *Voltaire* auprès de madame de *Châteauroux* ; mais M. de *Maurepas* n'aimait pas *Voltaire*. L'abbé de *Chaulieu* avait fait une épigramme contre Œdipe, parce qu'il était blessé qu'un jeune homme, déjà son rival dans le genre des poésies fugitives, mêlées de philosophie & de volupté, joignît à cette gloire celle de réussir au théâtre ; & M. de *Maurepas*, qui

mettait de la vanité à montrer plus d'esprit qu'un autre dans un souper, ne perdonnait pas à *Voltaire* de lui ôter trop évidemment cet avantage dont il n'était pas trop ridicule alors qu'un homme en place pût être flatté.

Voltaire avait essayé de le désarmer par une épître où il lui donnait les louanges auxquelles le genre d'esprit & le caractère de M. de *Maurepas* pouvaient prêter le plus de vraisemblance. Cette épître qui renfermait autant de leçons que d'éloges, ne changea rien aux sentimens du ministre. Il se lia, pour empêcher *Voltaire* d'entrer à l'académie, avec le théatin *Boyer* que *Fleuri* avait préféré, pour l'éducation du dauphin, à *Massillon* dont il craignait les talens & la vertu, & qu'il avait ensuite désigné au roi, en mourant, pour la feuille des bénéfices, apparemment dans l'espérance de se faire regretter des jansénistes. D'ailleurs M. de *Maurepas* était bien aise de trouver une occasion de blesser, sans se compromettre, madame de *Châteauroux* dont il connaissait toute la haine pour lui. *Voltaire*, instruit de cette intrigue, alla trouver le ministre, & lui demanda si, dans le cas où madame de *Châteauroux* secondât son élection, il la traverserait : *Oui*, lui répondit le ministre, *& je vous écraserai*. (*)

(*) Dans le dessein constant d'être justes envers tout le monde, nous devons dire ici que depuis la mort de *Voltaire*, ayant parlé de cette anecdote à M. le comte de *Maurepas*, au caractère duquel ce mot nous parut étranger, il nous répondit, en riant, que c'était le roi lui-même qui n'avait pas voulu que *Voltaire* succédât au cardinal de *Fleuri* dans sa place d'académicien ; sa Majesté trouvant qu'il y avait une dissemblance trop marquée entre ces deux hommes, pour mettre l'éloge de

Il savait qu'un homme en place en aurait la facilité, & que, sous un gouvernement faible, le crédit d'une maîtresse doit céder à celui des prêtres intrigans ou fanatiques, plus méprisables aux yeux de la raison, mais encore respectès par la populace : il laissa triompher *Boyer*.

Peu de temps après, le ministre sentit combien l'alliance du roi de Prusse était nécessaire à la France ; mais ce prince craignait de s'engager de nouveau avec une puissance dont la politique incertaine & timide ne lui inspirait aucune confiance. On imagina que *Voltaire* pourrait le déterminer. Il fut chargé de cette négociation, mais en secret. On convint que les persécutions de *Boyer* seraient le prétexte de son voyage en Prusse. Il y gagna la liberté de se moquer du pauvre théatin qui alla se plaindre au roi que *Voltaire* le fesait *passer pour un sot* dans les cours étrangères, & à qui le roi répondit que *c'était une chose convenue.*

l'un dans la bouche de l'autre, & donner à rire au public par un rapprochement semblable.

M. de *Maurepas* nous a même ajouté qu'il savait depuis très-long-temps que *Voltaire* avait dit & écrit à ses amis : Minot ! *je vous écraserai.* Mais que cette légère injustice d'un homme aussi célèbre, ne l'avait pas empêché de solliciter le roi régnant, & d'en obtenir que celui qui avait tant honoré son siècle & sa nation, vînt jouir de sa gloire au milieu d'elle, à la fin de sa carrière.

Nous avons déjà dit ailleurs que, sans adopter ni blâmer les opinions de notre auteur sur une infinité d'objets, nous nous sommes sévèrement renfermés dans notre devoir d'éditeurs ; être impartiaux & fidelles, est ce que l'Europe attend de nous, le reste nous est étranger. (*Note du correspondant général de la société littéraire-typographique.*)

Voltaire partit ; & *Piron*, à la tête de ses ennemis, l'accabla d'épigrammes & de chansons sur sa prétendue disgrace. Ce *Piron* avait l'habitude d'insulter à tous les hommes célébres qui essuyaient des persécutions. Ses œuvres sont remplies des preuves de cette basse méchanceté. Il passait cependant pour un bon homme, parce qu'il était paresseux, & que n'ayant aucune dignité dans le caractère, il n'offensait pas l'amour propre des gens du monde.

Cependant, après avoir passé quelque temps avec le roi de Prusse, qui se refusait constamment à toute négociation avec la France, *Voltaire* eut l'adresse de saisir le véritable motif de ce refus : c'était la faiblesse qu'avait eue la France de ne pas déclarer la guerre à l'Angleterre, & de paraître, par cette conduite, demander la paix quand elle pouvait prétendre à en dicter les conditions.

Il revint alors à Paris, & rendit compte de son voyage. Le printemps suivant, le roi de Prusse déclara de nouveau la guerre à la reine d'Hongrie, & par cette diversion utile força ses troupes d'évacuer l'Alsace. Ce service important, celui d'avoir pénétré, en passant à la Haie, les dispositions des Hollandais encore incertaines en apparence, n'obtint à *Voltaire* aucune de ces marques de considération dont il eût voulu se faire un rempart contre ses ennemis littéraires.

Le marquis d'*Argenson* fut appelé au ministère. Il mérite d'être compté parmi le petit nombre de gens en place qui ont aimé véritablement la philosophie & le bien public. Son

goût pour les lettres l'avait lié avec *Voltaire*. Il l'employa plus d'une fois à écrire des manifestes, des déclarations, des depêches qui pouvaient exiger dans le ſtyle de la correction, de la nobleſſe & de la meſure.

Tel fut le manifeſte qui devait être publié par le prétendant à ſa deſcente en Ecoſſe, avec une petite armée Françaiſe que le duc de *Richelieu* aurait commandée. *Voltaire* eut alors l'occaſion de travailler avec le comte de *Lalli*, jacobite zélé, ennemi acharné des Anglais, dont il a depuis défendu la mémoire avec tant de courage, lorſqu'un arrêt injuſte, exécuté avec barbarie, le ſacrifia au reſſentiment de quelques employés de la compagnie des Indes.

Mais il eut dans le même temps un appui plus puiſſant, la marquiſe de *Pompadour*, avec laquelle il avait été lié lorſqu'elle était encore madame d'*Etiole*. Elle le chargea de faire une pièce pour le premier mariage du dauphin. Une charge de gentilhomme de la chambre, le titre d'hiſtoriographe de France, & enfin la protection de la cour, néceſſaire pour empêcher la cabale des dévots de lui fermer l'entrée de l'académie françaiſe, furent la récompenſe de cet ouvrage. C'eſt à cette occaſion qu'il fit ces vers :

> Mon Henri quatre & ma Zaïre,
> Et mon américaine Alzire,
> Ne m'ont valu jamais un ſeul regard du roi ;
> J'eus beaucoup d'ennemis avec très-peu de gloire ;
> Les honneurs & les biens pleuvent enfin ſur moi,
> Pour une farce de la foire.

C'était juger un peu trop févèrement la Princeffe de Navarre, ouvrage rempli d'une galanterie noble & touchante.

Cependant la faveur de la cour ne fuffifait pas pour lui ouvrir les portes de l'académie. Il fut obligé, pour défarmer les dévots, d'écrire une lettre au père de *Latour*, où il proteftait de fon refpect pour la religion, & , ce qui était bien plus néceffaire, de fon attachement aux jéfuites. Malgré l'adreffe avec laquelle il ménage fes expreffions dans cette lettre, il valait mieux fans doute renoncer à l'académie, que d'avoir la faibleffe de l'écrire : & cette faibleffe ferait inexcufable, s'il avait fait ce facrifice à la vanité de porter un titre qui depuis long-temps ne pouvait plus honorer le nom de *Voltaire*. Mais il le fefait à fa fureté ; il croyait qu'il trouverait dans l'académie un appui contre la perfécution ; & c'était préfumer trop du courage & de la juftice de fes confrères.

Dans fon difcours à l'académie, il fecoua le premier le joug de l'ufage qui femblait condamner ces difcours à n'être qu'une fuite de complimens, plus encore que d'éloges. *Voltaire* ofa parler dans le fien de littérature & de goût ; & fon exemple eft devenu, en quelque forte, une loi dont les académiciens gens de lettres ofent rarement s'écarter. Mais il n'alla point jufqu'à fupprimer les éternels éloges de *Richelieu*, de *Séguier* & de *Louis XIV* ; & jufqu'ici deux ou trois académiciens feulement ont eu le courage de s'en difpenfer. Il parla de *Crébillon*, dans ce difcours, avec la noble générofité d'un homme qui ne craint point d'honorer

le talent dans un rival, & de donner des armes à ſes propres détracteurs.

Un nouvel orage de libelles vint tomber ſur lui, & il n'eut pas la force de les mépriſer. La police était alors aux ordres d'un homme qui avait paſſé quelque mois à la campagne avec madame de *Pompadour*. On arrêta un malheureux violon de l'opéra, nommé *Travenol*, qui, avec l'avocat *Rigoley de Juvigny*, colportait ces libelles. Le père de *Travenol*, vieillard de quatre-vingts ans, va chez *Voltaire* demander la grâce du coupable; toute ſa colère cède au premier cri de l'humanité. Il pleure avec le vieillard, l'embraſſe, le conſole, & court avec lui demander la liberté de ſon fils.

La faveur de *Voltaire* ne fut pas de longue durée. Madame de *Pompadour* fit accorder à *Crébillon* des honneurs qu'on lui refuſait. *Voltaire* avait rendu conſtamment juſtice à l'auteur de Rhadamiſte; mais il ne pouvait avoir l'humilité de le croire ſupérieur à celui d'Alzire, de Mahomet & de Mérope. Il ne vit dans cet enthouſiaſme exagéré pour *Crébillon* qu'un déſir ſecret de l'humilier; & il ne ſe trompait pas.

Le poëte, le bel eſprit aurait pu conſerver des amis puiſſans; mais ces titres cachaient dans *Voltaire* un philoſophe, un homme plus occupé encore des progrès de la raiſon que de ſa gloire perſonnelle.

Son caractère, naturellement fier & indépendant, ſe prêtait à des adulations ingénieuſes; il prodiguait la louange, mais il conſervait ſes ſentimens, ſes opinions, & la liberté

de les montrer. Des leçons fortes ou touchantes sortaient du sein des éloges ; & cette manière de louer, qui pouvait réussir à la cour de *Frédéric*, devait blesser dans toute autre.

Il retourna donc encore à Cirey, & bientôt après à la cour de *Stanislas*. Ce prince deux fois élu roi de Pologne, l'une par la volonté de *Charles XII*, l'autre par le vœu de la nation, n'en avait jamais possédé que le titre. Retiré en Lorraine où il n'avait encore que le nom de souverain, il réparait par ses bienfaits le mal que l'administration française fesait à cette province où le gouvernement paternel de *Léopold* avait réparé un siècle de dévastations & de malheurs. Sa dévotion ne lui avait ôté ni le goût des plaisirs ni celui des gens d'esprit. Sa maison était celle d'un particulier très-riche ; son ton, celui d'un homme simple & franc qui, n'ayant jamais été malheureux que parce qu'on avait voulu qu'il fût roi, n'était pas ébloui d'un titre dont il n'avait éprouvé que les dangers. Il avait désiré d'avoir à sa cour, ou plutôt chez lui, madame *du Châtelet* & *Voltaire*. L'auteur des *Saisons*, le seul poëte français qui ait réuni, comme *Voltaire*, l'ame & l'esprit d'un philosophe, vivait alors à Lunéville où il n'était connu que comme un jeune militaire aimable ; mais ses premiers vers, pleins de raison, d'esprit & de goût, annonçaient déjà un homme fait pour honorer son siècle.

Voltaire menait à Lunéville une vie occupée, douce & tranquille, lorsqu'il eut le malheur d'y perdre son amie. Madame *du Châtelet* mourut au moment où elle venait de terminer sa tra-

duction de *Newton* dont le travail forcé abrégea ses jours. Le roi vint consoler *Voltaire* dans sa chambre, & pleurer avec lui. Revenu à Paris, il se livra au travail; moyen de dissiper la douleur que la nature a donné à très-peu d'hommes. Ce pouvoir sur nos propres idées, cette force de tête que les peines de l'ame ne peuvent détruire, sont des dons précieux qu'il ne faut point calomnier en les confondant avec l'insensibilité. La sensibilité n'est point de la faiblesse; elle consiste à sentir les peines, & non à s'en laisser accabler. On n'en a pas moins une ame sensible & tendre, la douleur n'en a pas été moins vive, parce qu'on a eu le courage de la combattre, & que des qualités extraordinaires ont donné la force de la vaincre.

Voltaire se lassait d'entendre tous les gens du monde, & la plupart des gens de lettres, lui préférer *Crébillon*, moins par sentiment que pour le punir de l'universalité de ses talens; car on est toujours plus indulgent pour les talens bornés à un seul genre, qui paraissant une espèce d'instinct, & laissant en repos plus d'espèces d'amour propre, humilient moins l'orgueil.

Cette opinion de la supériorité de *Crébillon* était soutenue avec tant de passion que depuis, dans le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, M. d'*Alembert* eut besoin de courage pour accorder l'égalité à l'auteur d'Alzire & de Mérope, & n'osa porter plus loin la justice. Enfin, *Voltaire* voulut se venger, & forcer le public à le mettre à sa véritable place, en donnant Sémiramis, Oreste & Rome sauvée, trois sujets que *Crébillon* avait traités. Toutes les cabales animées contre *Voltaire* s'étaient

réunies pour faire obtenir un succès éphémère au Catilina de son rival, pièce dont la conduite est absurde & le style barbare, où *Cicéron* propose d'employer sa fille pour séduire *Catilina*, où un grand-prêtre donne aux amans des rendez-vous dans un temple, y introduit une courtisane en habit d'homme, & traite ensuite le sénat d'impie, parce qu'il y discute des affaires de la république.

Rome sauvée, au contraire, est un chef-d'œuvre de style & de raison; *Cicéron* s'y montre avec toute sa dignité & toute son éloquence; *César* y parle, y agit comme un homme fait pour soumettre Rome, accabler ses ennemis de sa gloire, & se faire pardonner la tyrannie à force de talens & de vertus; *Catilina* y est un scélérat, mais qui cherche à excuser ses vices sur l'exemple, & ses crimes sur la nécessité. L'énergie républicaine & l'ame des Romains ont passé tout entières dans le poëte.

Voltaire avait un petit théâtre où il essayait ses pièces. Il y joua souvent le rôle de *Cicéron*. Jamais, dit-on, l'illusion ne fut plus complète; il avait l'air de créer son rôle en le récitant; & quand, au cinquième acte, *Cicéron* reparaissait au sénat, quand il s'excusait d'aimer la gloire, quand il récitait ces beaux vers:

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire;
Des travaux des humains c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant, il la faut acheter:
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.

alors le personnage se confondait avec le poëte.

On croyait entendre *Cicéron* ou *Voltaire* avouer & excuser cette faiblesse des grandes ames.

Il n'y avait qu'un beau rôle dans l'Electre de *Crébillon*, & c'était celui d'un personnage subalterne. *Oreste*, qui ne se connaît pas, est amoureux de la fille d'*Egisthe*, qui a le malheur de s'appeler *Iphianasse*. L'implacable *Electre* a un tendre penchant pour le fils d'*Egisthe*; c'est au milieu des furies qui conduisent au parricide un fils égaré & condamné par les dieux à cette horrible vengeance, que ces insipides amours remplissent la scène.

Voltaire sentit qu'il fallait rendre *Clytemnestre* intéressante par ses remords, la peindre plus faible que coupable, dominée par le cruel *Egisthe*, mais honteuse de l'avoir aimé, & sentant le poids de sa chaîne comme celui de son crime. Si l'on compare cette pièce aux autres tragédies de *Voltaire*, on la trouvera sans doute bien inférieure à ses chefs-d'œuvres; mais si on le compare à *Sophocle* qu'il voulait imiter, dont il voulait faire connaître aux Français le caractère & la manière de concevoir la tragédie, on verra qu'il a su en conserver les beautés, en imiter le style, en corriger les défauts, rendre *Clytemnestre* plus touchante, & *Electre* moins barbare. Aussi quand, malgré les cabales, ces beautés de tous les temps, transportées sur notre scène par un homme digne de servir d'interprète au plus éloquent des poëtes grecs, forcèrent les applaudissemens, *Voltaire*, plus occupé des intérêts du goût que de sa propre gloire, ne put s'empêcher de crier au parterre, dans

un mouvement d'enthousiasme : *Courage, Athéniens, c'est du Sophocle.*

La Sémiramis de *Crébillon* avait été oubliée dès sa naissance. Celle de *Voltaire* est le même sujet que quinze ans auparavant il avait traité sous le nom d'Eriphyle, & qu'il avait retiré du théâtre, quoique la pièce eût été fort applaudie ; il avait mieux senti aux représentations toutes les difficultés de ce sujet ; il avait vu que, pour rendre intéressante une femme qui avait fait périr son mari dans la vue de régner à sa place, il fallait que l'éclat de son règne, ses conquêtes, ses vertus, l'étendue de son empire, forçassent au respect, & s'emparassent de l'ame des spectateurs ; que la femme criminelle fût la maîtresse du monde, & eût les vertus d'un grand roi. Il sentit qu'en mettant sur le théâtre les prodiges d'une religion étrangère, il fallait, par la magnificence, le ton auguste & religieux du style, ne pas laisser à l'imagination le temps de se refroidir ; montrer par-tout les dieux qu'on voulait faire agir, & couvrir le ridicule d'un miracle, en présentant sans cesse l'idée consolante d'un pouvoir divin, exerçant sur les crimes secrets des princes une vengeance lente, mais inévitable.

L'amour, révoltant dans Oreste, était nécessaire dans Sémiramis. Il fallait que *Ninias* eût une amante, pour qu'il pût aimer *Sémiramis*, répondre à ses bontés, se sentir entraîné vers elle avant de la connaître pour sa mère, sans que l'horreur naturelle pour l'inceste se répandît sur le personnage qui doit exciter l'intérêt. Le style de Sémiramis, la majesté du sujet,

la beauté du ſpectacle, le grand intérêt de quelques ſcènes, triomphèrent de l'envie & des cabales; mais on ne rendit juſtice que long-temps après à Oreſte & à Rome ſauvée.

Peut-être même n'eſt-on pas encore abſolument juſte. Et ſi on ſonge que tous les colléges, toutes les maiſons où ſe forment les inſtituteurs particuliers, ſont dévoués au fanatiſme, que dans preſque toutes les éducations on inſtruit les enfans à être injuſtes envers *Voltaire*, on n'en ſera pas étonné.

Il fit ces trois pièces à Sceaux, chez madame la ducheſſe *du Maine*. Cette princeſſe aimait le bel eſprit, les arts, la galanterie; elle donnait dans ſon palais une idée de ces plaiſirs ingénieux & brillans qui avaient embelli la cour de *Louis XIV*, & ennobli ſes faibleſſes. Elle aimait *Cicéron*; & c'était pour le venger des outrages de *Crébillon* qu'elle excita *Voltaire* à faire Rome ſauvée. Il avait envoyé Mahomet au pape; il dédia Sémiramis à un cardinal. Il ſe feſait un plaiſir malin de montrer aux fanatiques français que des princes de l'Egliſe ſavaient allier l'eſtime pour le talent au zèle de la religion, & ne croyaient pas ſervir le chriſtianiſme en traitant comme ſes ennemis, les hommes dont le génie exerçait ſur l'opinion publique un empire redoutable.

Ce fut à cette époque qu'il conſentit enfin à céder aux inſtances du roi de Pruſſe, & qu'il accepta le titre de chambellan, la grande croix de l'ordre du mérite, & une penſion de vingt mille livres. Il ſe voyait, dans ſa patrie, l'objet de l'envie & de la haine des gens de lettres, ſans leur avoir jamais diſputé ni places ni

pension ; sans les avoir humiliés par des critiques ; sans s'être jamais mêlé d'aucune intrigue littéraire ; après avoir obligé tous ceux qui avaient eu besoin de lui, cherché à se concilier les autres par des éloges, & saisi toutes les occasions de gagner l'amitié de ceux que l'amour-propre avait rendus injustes.

Les dévots qui se souvenaient des Lettres philosophiques & de Mahomet, en attendant les occasions de le persécuter, cherchaient à décrier ses ouvrages & sa personne, employaient contre lui leur ascendant sur la première jeunesse, & celui que, comme directeurs, ils conservaient encore dans les familles bourgeoises & chez les dévotes de la cour. Un silence absolu pouvait seul le mettre à l'abri de la persécution ; il n'aurait pu faire paraître aucun ouvrage sans être sûr que la malignité y chercherait un prétexte pour l'accuser d'impiété, ou le rendre odieux au gouvernement. Madame de *Pompadour* avait oublié leur ancienne liaison dans une place où elle ne voulait plus que des esclaves. Elle ne lui pardonnait point de n'avoir pas souffert, avec assez de patience, les préférences accordées à *Crébillon*. *Louis XV* avait pour *Voltaire* une sorte d'éloignement. Il avait flatté ce prince plus qu'il ne convenait à sa propre gloire ; mais l'habitude rend les rois presqu'insensibles à la flatterie publique. La seule qui les séduise est la flatterie adroite des courtisans qui, s'exerçant sur les petites choses, se répète tous les jours & sait choisir ses momens ; qui consiste moins dans des louanges directes que dans une adroite approbation des passions, des goûts, des actions,

des discours du prince. Un demi-mot, un signe, une maxime générale qui les rassure sur leurs faiblesses ou sur leurs fautes, font plus d'effet que les vers les plus dignes de la postérité. Les louanges des hommes de génie ne touchent que les rois qui aiment véritablement la gloire.

On prétend que *Voltaire* s'étant approché de *Louis XV* après la représentation du Temple de la gloire, où *Trajan* donnant la paix au monde après ses victoires, reçoit la couronne refusée aux conquérans, & réservée à un héros, ami de l'humanité, & lui ayant dit: *Trajan est-il content ?* le roi fut moins flatté du parallèle que blessé de la familiarité.

M. d'*Argenson* n'avait pas voulu prêter à *Voltaire* son appui pour lui obtenir un titre d'associé libre dans l'académie des sciences, & pour entrer dans celle des belles-lettres, places qu'il ambitionnait alors comme un asile contre l'armée des critiques hebdomadaires que la police oblige à respecter les corps littéraires, excepté lorsque des corps ou des particuliers plus puissans croient avoir intérêt de les avilir, en les abandonnant aux traits de ces méprisables ennemis.

Voltaire alla donc à Berlin ; & le même prince qui le dédaignait, la même cour où il n'essuyait plus que des désagrémens, furent offensés de ce départ. On ne vit plus que la perte d'un homme qui honorait la France, & la honte de l'avoir forcé à chercher ailleurs un asile. Il trouva, dans le palais du roi de Prusse, la paix & presque la liberté, sans aucun autre assujettissement que celui de passer quelques heures avec le roi, pour corriger ses

ſes ouvrages, & lui apprendre les ſecrets de l'art d'écrire. Il ſoupait preſque tous les jours avec lui. Ces ſoupers où la liberté était extrême, où l'on traitait avec une franchiſe entière toutes les queſtions de la métaphyſique & de la morale, où la plaiſanterie la plus libre égayait ou tranchait les diſcuſſions les plus ſérieuſes, où le roi diſparaiſſait preſque toujours pour ne laiſſer voir que l'homme d'eſprit, n'étaient pour *Voltaire* qu'un délaſſement agréable. Le reſte du temps était conſacré librement à l'étude.

Il perfectionnait quelques-unes de ſes tragédies, achevait le Siècle de *Louis XIV*, corrigeait la Pucelle, travaillait à ſon Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations, & feſait le Poëme de la loi naturelle, tandis que *Frédéric* gouvernait ſes Etats ſans miniſtre, inſpectait & perfectionnait ſon armée, feſait des vers, compoſait de la muſique, écrivait ſur la philoſophie & ſur l'hiſtoire. La famille royale protégeait les goûts de *Voltaire*; il adreſſait des vers aux princeſſes, jouait la tragédie avec les frères & les ſœurs du roi; &, en leur donnant des leçons de déclamation, il leur apprenait à mieux ſentir les beautés de notre poéſie : car les vers doivent être déclamés, & on ne peut connaître la poéſie d'une langue étrangère, ſi on n'a point l'habitude d'entendre réciter les vers par des hommes qui ſachent leur donner l'accent & le mouvement qu'ils doivent avoir.

Voilà ce que *Voltaire* appelait le palais d'*Alcine*; mais l'enchantement fut trop tôt diſſipé. Les gens de lettres appelés plus ancien-

nement que lui à Berlin, furent jaloux d'une préférence trop marquée, & sur-tout de cette espèce d'indépendance qu'il avait conservée, de cette familiarité qu'il devait aux grâces piquantes de son esprit, & à cet art de mêler la vérité à la louange, & de donner à la flatterie le ton de la galanterie & du badinage.

La Métrie dit à *Voltaire* que le roi, auquel il parlait un jour de toutes les marques de bonté dont il accablait son chambellan, lui avait répondu : *J'en ai encore besoin pour revoir mes ouvrages ; on suce l'orange, & on jette l'écorce.* Ce mot désenchanta *Voltaire*, & lui jeta dans l'ame une défiance qui ne lui permit plus de perdre de vue le projet de s'échapper. En même temps on dit au roi que *Voltaire* avait répondu un jour au général *Manstein* qui le pressait de revoir ses mémoires : *Le roi m'envoie son linge sale à blanchir, il faut que le vôtre attende.* Qu'une autre fois, en montrant sur la table un paquet de vers du roi, il avait dit dans un mouvement d'humeur : *Cet homme-là, c'est César & l'abbé Cottin.*

Cependant un penchant naturel rapprochait le monarque & le philosophe. *Frédéric* disait, long-temps après leur séparation, que jamais il n'avait vu d'homme aussi aimable que *Voltaire* ; & *Voltaire*, malgré un ressentiment qui jamais ne s'éteignit absolument, avouait que quand *Frédéric* le voulait, il était le plus aimable des hommes. Ils étaient encore rapprochés par un mépris ouvert pour les préjugés & les superstitions, par le plaisir qu'ils prenaient à en faire l'objet éternel de leurs plaisanteries, par

un goût commun pour une philoſophie gaie & piquante, par une égale diſpoſition à chercher, à ſaiſir, dans les objets graves, le côté qui prête au ridicule. Il paraiſſait que le calme devait ſuccéder à de petits orages, & que l'intérêt commun de leur plaiſir devait toujours finir par les rapprocher. La jalouſie de *Maupertuis* parvint à les déſunir ſans retour.

Maupertuis, homme de beaucoup d'eſprit, ſavant médiocre, & philoſophe plus médiocre encore, était tourmenté de ce déſir de la célébrité qui fait choiſir les petits moyens lorſque les grands nous manquent, dire des choſes bizarres quand on n'en trouve point de piquantes qui ſoient vraies, généraliſer des formules ſi l'on ne peut en inventer, & entaſſer des paradoxes quand on n'a point d'idées neuves. On l'avait vu à Paris ſortir de la chambre, ou ſe cacher derrière un paravent, quand un autre occupait la ſociété plus que lui; & à Berlin, comme à Paris, il eût voulu être par-tout le premier, à l'académie des ſciences comme au ſouper du roi. Il devait à *Voltaire* une grande partie de ſa réputation, & l'honneur d'être le préſident perpétuel de l'académie de Berlin, & d'y exercer la prépondérance ſous le nom du prince.

Mais quelques plaiſanteries échappées à *Voltaire* ſur ce que *Maupertuis*, ayant voulu ſuivre le roi de Pruſſe à l'armée, avait été pris à Molwitz, l'aigrirent contre lui; & il ſe plaignit avec humeur. *Voltaire* lui répondit avec amitié, & l'apaiſa en feſant quatre vers pour ſon portrait. Quelques années après, *Maupertuis* trouva

très-mauvais que *Voltaire* n'eût point parlé de lui dans son discours de réception à l'académie française; mais l'arrivée de *Voltaire* à Berlin acheva de l'aigrir. Il le voyait l'ami du souverain dont il n'était parvenu qu'à devenir un des courtisans, & donner des leçons à celui dont il recevait des ordres.

Voltaire entouré d'ennemis, se défiant de la constance des sentimens du roi, regrettait en secret son indépendance, & cherchait à la recouvrer. Il imagine de se servir d'un juif pour faire sortir du Brandebourg une partie de ses fonds. Ce juif trahit sa confiance; & pour se venger de ce que *Voltaire* s'en est aperçu à temps, & n'a pas voulu se laisser voler, il lui fait un procès absurde, sachant que la haine n'est pas difficile en preuves. Le roi pour punir *son ami* d'avoir voulu conserver son bien & sa liberté, fait semblant de le croire coupable, a l'air de l'abandonner, & l'exclut même de sa présence jusqu'à la fin du procès. *Voltaire* s'adresse à *Maupertuis* dont la haine ne s'était pas encore manifestée, & le prie de prendre sa défense auprès du chef de ses juges. *Maupertuis* le refuse avec hauteur, *Voltaire* s'aperçoit qu'il a un ennemi de plus. Enfin, ce ridicule procès eut l'issue qu'il devait avoir; le juif fut condamné, & *Voltaire* lui fit grâce. Alors le roi le rappelle auprès de lui, & ajoute à ses anciennes bontés, de nouvelles marques de considération, telle que la jouissance d'un petit château près de Potsdam.

Cependant la haine veillait toujours, & attendait ses momens. *La Beaumelle*, né en Languedoc d'une famille protestante, d'abord

apprenti ministre à Genève, puis bel esprit français en Danemarck, renvoyé bientôt de Copenhague, vint chercher fortune à Berlin, n'ayant pour titre de gloire qu'un libelle qu'il venait de publier. Il va chez *Voltaire*, lui présente son livre où *Voltaire* lui-même est maltraité, où *la Beaumelle* compare aux singes, aux nains qu'on avait autrefois dans certaines cours, les beaux esprits appelés à celle de Prusse, parmi lesquels il venait lui-même solliciter une place. Cette ridicule étourderie fut un moment l'objet des plaisanteries du souper du roi. *Maupertuis* rapporta ces plaisanteries à *la Beaumelle*, en chargea *Voltaire* seul, lui fit un ennemi irréconciliable, & s'assura d'un instrument qui servirait sa haine par de honteux libelles, sans que sa dignité de président d'académie en fût compromise.

Maupertuis avait besoin de secours; il venait d'avancer un nouveau principe de mécanique, celui de *la moindre action*. Ce principe à qui l'illustre Euler fesait l'honneur de le défendre, en même temps qu'il en apprenait à l'auteur même toute l'étendue & le véritable usage, essuya beaucoup de contradictions. *Koënig* non-seulement le combattit, mais il prétendit de plus qu'il n'était pas nouveau, & cita un fragment d'une lettre de *Leibnitz*, où ce principe se trouvait indiqué. *Maupertuis* instruit par *Koënig* même qu'il n'a qu'une copie de la lettre de *Leibnitz*, imagine de le faire sommer juridiquement, par l'académie de Berlin, de produire l'original. *Koënig* mande qu'il tient sa copie du malheureux *Hienzi*, décapité longtemps auparavant pour avoir voulu délivrer

les habitans du canton de Berne de la tyrannie du sénat. La lettre ne se trouva plus dans ce qui pouvait rester de ses papiers ; & l'académie, moitié crainte, moitié bassesse, déclara *Koënig* indigne du titre d'académicien, & le fit rayer de la liste. *Maupertuis* ignorait apparemment que l'opinion générale des savans peut seule donner ou enlever les découvertes ; mais qu'il faut qu'elle soit libre & volontairement énoncée ; & qu'une forme solennelle, en la rendant suspecte, peut lui ôter son autorité & sa force.

Voltaire avait connu *Koënig* chez madame *du Châtelet*, à laquelle il était venu donner des leçons de leibnitianisme ; il avait conservé de l'amitié pour lui, quoiqu'il se fût permis quelquefois de le plaisanter pendant son séjour en France. Il n'aimait pas *Maupertuis*, & haïssait la persécution sous quelque forme qu'elle tourmentât les hommes : il prit donc ouvertement le parti de *Koënig*, & publia quelques ouvrages où la raison & la justice étaient assaisonnées d'une plaisanterie fine & piquante. *Maupertuis* intéressa l'amour propre du roi à l'honneur de son académie, & obtint de lui d'exiger de *Voltaire* la promesse de ne plus se moquer ni d'elle ni de son président. *Voltaire* le promit. Malheureusement le roi qui avait ordonné le silence, se crut dispensé de le garder. Il écrivit des plaisanteries qui se partageaient, mais avec un peu d'inégalité, entre *Maupertuis* & *Voltaire*. Celui-ci crut que, par cette conduite, le roi lui rendait sa parole, & que le privilége de se moquer seul des deux partis ne pouvait être compris dans

la prérogative royale. Il profita donc d'une permiſſion générale, anciennement obtenue, pour faire imprimer la Diatribe d'*Akakia*, & dévouer *Maupertuis* à un ridicule éternel.

Le roi rit ; il aimait peu *Maupertuis*, & ne pouvait l'eſtimer ; mais jaloux de ſon autorité, il fit brûler cette plaiſanterie par le bourreau : manière de ſe venger qu'il eſt aſſez ſingulier qu'un roi philoſophe ait empruntée de l'inquiſition.

Voltaire outragé, lui renvoya ſa croix, ſa clef & le brevet de ſa penſion, avec ces quatre vers :

> Je les reçus avec tendreſſe,
> Je les renvoie avec douleur,
> Comme un amant, dans ſa jalouſe ardeur,
> Rend le portrait de ſa maîtreſſe.

Il ne ſoupirait qu'après la liberté ; mais pour l'obtenir, il ne ſuffiſait pas qu'il eût renvoyé ce qu'il avait d'abord appelé *de magnifiques bagatelles*, mais qu'il ne nommait plus que *les marques de ſa ſervitude*. Il écrivait de Berlin où il était malade, pour demander une permiſſion de partir. Le roi de Pruſſe, qui ne voulait que l'humilier & le conſerver, lui envoyait du quinquina, mais point de permiſſion. Il écrivait qu'il avait beſoin des eaux de Plombières ; on lui répondait qu'il y en avait d'auſſi bonnes en Siléſie.

Enfin, *Voltaire* prend le parti de demander à voir le roi : il ſe flatte que ſa vue réveillera des ſentimens qui étaient plutôt révoltés qu'éteints. On lui renvoie ſes anciennes breloques.

Il court à Potſdam, voit le roi ; quelques inſtans ſuffiſent pour tout changer. La familiarité renaît, la gaieté reparaît, même aux dépens de *Maupertuis* ; & *Voltaire* obtint la permiſſion d'allér à Plombières, mais en promettant de revenir : promeſſe peut-être peu ſincère, mais auſſi obligeait-elle moins qu'une parole donnée entre égaux ; & les cent cinquante mille hommes qui gardaient les frontières de la Pruſſe, ne permettaient pas de la regarder comme faite avec une entière liberté.

Voltaire ſe hâta de ſe rendre à Leipſick où il s'arrêta pour réparer ſes forces épuiſées par cette longue perſécution. *Maupertuis* lui envoie un cartel ridicule qui n'a d'autre effet que d'ouvrir une nouvelle ſource à ſes intariſſables plaiſanteries. De Leipſick il va chez la ducheſſe de *Saxe-Gotha*, princeſſe ſupérieure aux préjugés, qui cultivait les lettres & aimait la philoſophie. Il y commença pour elle ſes Annales de l'Empire.

De Gotha il part pour Plombières, & prend la route de Francfort. *Maupertuis* voulait une vengeance : ſon cartel n'avait pas réuſſi, les libelles de *la Beaumelle* ne lui ſuffiſaient pas. Ce malheureux ſecond avait été forcé de quitter Berlin après une aventure ridicule, & quelques ſemaines de priſon ; il s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui vola ſa maîtreſſe en partant ; ſes libelles l'avaient fait chaſſer de Francfort ; & à peine arrivé à Paris, il s'était fait mettre à la baſtille. Il fallut donc que le préſident de l'academie de Berlin cherchât un autre vengeur. Il excita l'humeur du roi de Pruſſe. La lenteur du voyage de *Voltaire*,

son séjour à Gotha, un placement considérable sur sa tête & celle de madame *Denis* sa nièce, fait sur le duc de *Virtemberg*, tout annonçait la volonté de quitter pour jamais la Prusse ; & *Voltaire* avait emporté avec lui le recueil des œuvres poétiques du roi, alors connu seulement des beaux esprits de sa cour.

On fit craindre à *Frédéric* une vengeance qui pouvait être terrible, même pour un poëte couronné : au moins il était impossible que *Voltaire* se crût en droit de reprendre les vers qu'il avait donnés, ou d'avertir de ceux qu'il avait corrigés. Le roi donna ordre à un fripon breveté qu'il entretenait à Francfort pour y acheter ou y voler des hommes, d'arrêter *Voltaire*, & de ne le relâcher que lorsqu'il aurait rendu sa croix, sa clef, le brevet de pension, & les vers que *Freitag* appelait *l'œuvre de poeshies du roi son maître*. Malheureusement ces volumes étaient restés à Leipsick. *Voltaire* fut étroitement gardé pendant trois semaines ; madame *Denis* sa nièce qui était venue au-devant de lui, fut traitée avec la même rigueur. Des gardes veillaient à leur porte. Un satellite de *Freitag* restait dans la chambre de chacun d'eux, & ne les perdait pas de vue, tant on craignait que l'*œuvre de poeshies* ne pût s'échapper. Enfin on remit entre les mains de *Freitag* ce précieux dépôt ; & *Voltaire* fut libre, après avoir été cependant forcé de donner de l'argent à quelques aventuriers qui profitèrent de l'occasion pour lui faire des petits procès. Echappé de Francfort, il vint à Colmar.

Le roi de Prusse honteux de sa ridicule colère, désavoua *Freitag*; mais il eut assez de

morale pour ne pas le punir d'avoir obéi. Il eſt étrange qu'une ville qui ſe dit libre, laiſſe une puiſſance étrangère exercer de telles vexations au milieu de ſes murs; mais la liberté & l'indépendance ne ſont jamais pour le faible qu'un vain nom. *Frédéric*, dans le temps de ſa paſſion pour *Voltaire*, lui baiſait ſouvent les mains dans le tranſport de ſon enthouſiaſme; & *Voltaire* comparant, après ſa ſortie de Francfort, ces deux époques de ſa vie, répétait à ſes amis: *Il a cent fois baiſé cette main qu'il vient d'enchaîner.*

Il n'avait publié à Berlin que le Siècle de *Louis XIV*, la ſeule hiſtoire de ce règne que l'on puiſſe lire. C'eſt ſur le témoignage des anciens courtiſans de *Louis XIV*, ou de ceux qui avaient vécu dans leur ſociété, qu'il raconte un petit nombre d'anecdotes choiſies avec diſcernement parmi celles qui peignent l'eſprit & le caractère des perſonnages & du ſiècle même. Les événemens politiques ou militaires y ſont racontés avec intérêt & avec rapidité: tout y eſt peint à grands traits. Dans des chapitres particuliers, il rapporte ce que *Louis XIV* a fait pour la réforme des lois ou des finances, pour l'encouragement du commerce & de l'induſtrie; & on doit lui pardonner d'en avoir parlé ſuivant l'opinion des hommes les plus éclairés du temps où il écrivait, & non d'après des lumières qui n'exiſtaient pas encore.

Ses chapitres ſur le calviniſme, le janſéniſme, le quiétiſme, la diſpute ſur les cérémonies chinoiſes, ſont les premiers modèles de la manière dont un ami prudent de la vérité doit parler de ces honteuſes maladies de l'humanité,

lorſque le nombre & le pouvoir de ceux qui en ſont encore attaqués oblige de ſoulever avec adreſſe le voile qui en cache la turpitude. On peut lui reprocher ſeulement une ſévérité trop grande contre les calviniſtes qui ne ſe rendirent coupables que lorſqu'on les força de le devenir, & dont les crimes ne furent en quelque ſorte que les repréſailles des aſſaſſinats juridiques exercés contre eux dans quelques provinces.

Les découvertes dans les ſciences, les progrès des arts, ſont expoſés avec clarté, avec exactitude, avec impartialité, & les jugemens toujours dictés par une raiſon ſaine & libre, par une philoſophie indulgente & douce.

La Liſte des écrivains du ſiècle de *Louis XIV* eſt un ouvrage neuf. On n'avait pas encore imaginé de peindre ainſi, par un trait, par quelques lignes, des philoſophes, des ſavans, des littérateurs, des poëtes, ſans ſéchereſſe comme ſans prétention, avec un goût ſûr & une préciſion preſque toujours piquante.

Cet ouvrage apprit aux étrangers à connaître *Louis XIV* défiguré chez eux dans une foule de libelles, & à reſpecter une nation qu'ils n'avaient vue juſque-là qu'au travers des préventions de la jalouſie & de la haine. On fut moins indulgent en France. Les eſclaves par état & par caractère furent indignés qu'un français eût oſé trouver des faibleſſes dans *Louis XIV*. Les gens à préjugés furent ſcandaliſés qu'il eût parlé avec liberté des fautes des généraux, & des défauts des grands écrivains; d'autres lui reprochaient, avec plus de juſtice à quelques égards, trop d'indulgence ou d'enthouſiaſme. Mais l'hiſtoire d'un pays

n'eſt jamais jugée avec impartialité que par les étrangers; une foule d'intérêts, de préventions, de préjugés, corrompt toujours le jugement des compatriotes.

Voltaire paſſa près de deux années en Alſace. C'eſt pendant ce ſéjour qu'il publia les Annales de l'Empire, le ſeul des abrégés chronologiques qu'on puiſſe lire de ſuite, parce qu'il eſt écrit d'un ſtyle rapide, & rempli de réſultats philoſophiques exprimés avec énergie. Ainſi *Voltaire* a été encore un modèle dans ce genre dont ſon amitié pour le préſident *Hénault* lui a fait exagérer le mérite & l'utilité.

Il avait d'abord ſongé à s'établir en Alſace; mais malheureuſement les jéſuites eſſayèrent de le convertir, & n'ayant pu y réuſſir, répandirent contre lui ces calomnies ſourdes qui annoncent & préparent la perſécution. *Voltaire* fit une tentative pour obtenir, non la permiſſion de revenir à Paris (il en eut toujours la liberté), mais l'aſſurance qu'il n'y ſerait pas déſagréable à la cour. Il connaiſſait trop la France pour ne pas ſentir qu'odieux à tous les corps puiſſans par ſon amour pour la vérité, il deviendrait bientôt l'objet de leur perſécution, ſi on pouvait être sûr que Verſailles le laiſſerait opprimer.

La réponſe ne fut pas raſſurante. *Voltaire* ſe trouva ſans aſile dans ſa patrie dont ſon nom ſoutenait l'honneur alors avili dans l'Europe par les ridicules querelles des billets de confeſſion, & au moment même où il venait d'élever, dans ſon Siècle de *Louis XIV*, un monument à ſa gloire. Il ſe détermina à aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. A ſon paſſage

par Lyon, le cardinal de *Tencin*, si fameux par la conversion de *Lass* & le concile d'Embrun, lui fit dire qu'il ne pouvait lui donner à dîner, parce qu'il était mal avec la cour : mais les habitans de cette ville opulente, où l'esprit du commerce n'a point étouffé le goût des lettres, le dédommagèrent de l'impolitesse politique de leur archevêque. Alors, pour la première fois, il reçut les honneurs que l'enthousiasme public rend au génie. Ses pièces furent jouées devant lui, au bruit des acclamations d'un peuple enivré de la joie de posséder celui à qui il devait de si nobles plaisirs ; mais il n'osa se fixer à Lyon. La conduite du cardinal l'avertissait qu'il n'était pas assez loin de ses ennemis.

Il passa par Genève pour consulter *Tronchin*. La beauté du pays, l'égalité qui paraissait y régner, l'avantage d'être hors de la France, dans une ville où l'on ne parlait que français, la liberté de penser plus étendue que dans un pays monarchique & catholique, celle d'imprimer, fondée à la vérité moins sur les lois que sur les intérêts du commerce, tout le déterminait à y choisir sa retraite.

Mais il vit bientôt qu'une ville où l'esprit de rigorisme & de pédantisme, apporté par *Calvin*, avait jeté des racines profondes ; où la vanité d'imiter les républiques anciennes, & la jalousie des pauvres contre les riches, avaient établi des lois somptuaires ; où les spectacles révoltaient à la fois le fanatisme calviniste & l'austérité républicaine, n'était pour lui un séjour ni agréable ni sûr ; il voulut avoir contre la persécution des catholiques un

asile sur les terres de Genève, & une retraite en France contre l'humeur des réformés, & prit le parti d'habiter alternativement d'abord Tourney, puis Ferney en France, & les Délices aux portes de Genève. C'est là qu'il fixa enfin sa demeure avec madame *Denis* sa nièce, alors veuve & sans enfans, libre de se livrer à son amitié pour son oncle, & de reconnaître le soin paternel qu'il avait pris d'augmenter son aisance. Elle se chargea d'assurer sa tranquillité, & son indépendance domestique, de lui épargner les soins fatigans du détail d'une maison. C'était tout ce qu'il était obligé de devoir à autrui. Le travail était pour lui une source inépuisable de jouissances; &, pour que tous ses momens fussent heureux, il suffisait qu'ils fussent libres.

Jusqu'ici nous avons décrit la vie orageuse d'un poëte philosophe, à qui son amour pour la vérité, & l'indépendance de son caractère avaient fait encore plus d'ennemis que ses succès, qui n'avait répondu à leurs méchancetés que par des épigrammes ou plaisantes ou terribles, & dont la conduite avait été plus souvent inspirée par le sentiment qui le dominait dans chaque circonstance, que combinée d'après un plan formé par sa raison.

Maintenant dans la retraite, éloigné de toutes les illusions, de tout ce qui pouvait élever en lui des passions personnelles & passagères, nous allons le voir abandonné à ses passions dominantes & durables, l'amour de la gloire, le besoin de produire plus puissant encore, & le zèle pour la destruction des préjugés, la plus forte & la plus active des

toutes celles qu'il a connues. Cette vie paisible, rarement troublée par des menaces de perſécution plutôt que par des perſécutions réelles, ſera embellie, non-ſeulement comme ſes premières années, par l'exercice de cette bienfeſance particulière, qualité commune à tous les hommes dont le malheur ou la vanité n'ont point endurci l'ame & corrompu la raiſon, mais par des actions de cette bienfeſance courageuſe & éclairée, qui, en adouciſſant les maux de quelques individus, ſert en même temps l'humanité entière.

C'eſt ainſi qu'indigné de voir un miniſtère corrompu pourſuivre la mort du malheureux *Bing*, pour couvrir ſes propres fautes, & flatter l'orgueil de la populace anglaiſe, il employa, pour ſauver cette innocente victime du machiavelïſme de *Pitt*, tous les moyens ıe le génie de la pitié put lui inſpirer, & ul éleva ſa voix contre l'injuſtice, tandis ue l'Europe étonnée contemplait en ſilence et exemple d'atrocité antique que l'Angleterre ſait donner dans un ſiècle d'humanité & de ımières.

Le premier ouvrage qui ſortit de ſa retraite ıt la tragédie de l'Orphelin de la Chine, ompoſée pendant ſon ſéjour en Alſace, lorſ-u'eſpérant pouvoir vivre à Paris, il voulait ı'un ſuccès au théâtre raſſurât ſes amis & ırçât ſes ennemis au ſilence.

Dans les commençemens de l'art tragique, poëtes étaient aſſurés de frapper les eſprits, donnant à leurs perſonnages des ſentimens ntraires à ceux de la nature, en ſacrifiant ſentimens que chaque homme porte au

fond du cœur, aux paſſions plus rares de la gloire, du patriotiſme exagéré, du dévouement à ſes princes.

Comme alors la raiſon eſt encore moins formée que le goût, l'opinion commune ſeconde ceux qui emploient ces moyens, ou eſt entraînée par eux. *Léontine* dut inſpirer de l'admiration, & la hauteur de ſon caractère lui faire pardonner le ſacrifice de ſon fils, par un parterre idolâtre de ſon prince. Mais quand ces moyens de produire des effets, en s'écartant de la nature, commencent à s'épuiſer; quand l'art ſe perfectionne, alors il eſt forcé de ſe rapprocher de la raiſon, & de ne plus chercher de reſſources que dans la nature même. Cependant telle eſt la force de l'habitude, que le ſacrifice de *Zamti* fondé, à la vérité, ſur des motifs plus nobles, plus puiſſans que celui de *Léontine*, expié par ſes larmes, par ſes regrets, avait ſéduit les ſpectateurs. A la première repréſentation de l'*Orphelin*, ces vers d'*Idamé*, ſi vrais, ſi philoſophiques,

> La nature & l'hymen, voilà les lois premières,
> Les devoirs, les liens des nations entières;
> Ces lois viennent des dieux, le reſte eſt des humains.

n'excitèrent d'abord que l'étonnement; les ſpectateurs balancèrent, & le cri de la nature eut beſoin de la réflexion pour ſe faire entendre. C'eſt ainſi qu'un grand poëte peut quelquefois décider les eſprits flottans entre d'anciennes erreurs & les vérités qui, pour en prendre la place, attendent qu'un dernier coup achève

de renverser la barrière chancelante que le préjugé leur oppose. Les hommes n'osent souvent s'avouer à eux-mêmes les progrès lents que la raison à faits dans leur esprit, mais ils sont prêts à la suivre, si, en la leur présentant d'une manière vive & frappante, on les force à la reconnaître. Aussi ces mêmes vers n'ont plus été entendus qu'avec transport, & *Voltaire* eut le plaisir d'avoir vengé la nature.

Cette pièce est le triomphe de la vertu sur la force, & des lois sur les armes. Jusqu'alors, excepté dans Mahomet, on n'avait pu réussir à rendre amoureux, sans l'avilir, un de ces hommes dont le nom impose à l'imagination, & présente l'idée d'une force d'ame extraordinaire. *Voltaire* vainquit pour la seconde fois cette difficulté. L'amour de *Gengis-kan* intéresse malgré la violence & la férocité de son caractère, parce que cet amour est vrai, passionné; parce qu'il lui arrache l'aveu du vide que son cœur éprouve au milieu de sa puissance; parce qu'il finit par sacrifier cet amour à sa gloire, & sa fureur des conquêtes au charme, nouveau pour lui, des vertus pacifiques.

Le repos de *Voltaire* fut bientôt troublé par la publication de la Pucelle.

Ce poëme qui réunit la licence & la philosophie, où la vérité prend le masque d'une gaieté satirique & voluptueuse, commencé vers 1730, n'avait jamais été achevé. L'auteur en avait confié les premiers essais à un petit nombre de ses amis & à quelques princes. Le seul bruit de son existence lui avait attiré des menaces, & il avait pris, en ne l'achevant

pas, le moyen le plus sûr d'éviter la tentation dangereuse de le rendre public. Malheureusement on laissa multiplier les copies; une d'elles tomba entre des mains avides & ennemies; & l'ouvrage parut, non-seulement avec les défauts que l'auteur y avait laissés, mais avec des vers ajoutés par les éditeurs, & remplis de grossièreté, de mauvais goût, de traits satiriques qui pouvaient compromettre la sureté de *Voltaire.* L'amour du gain, le plaisir de faire attribuer leurs mauvais vers à un grand poëte; le plaisir plus méchant de l'exposer à la persécution, furent les motifs de cette infidélité dont *la Beaumelle* & l'ex-capucin *Maubert* ont partagé l'honneur.

Ils ne réussirent qu'à troubler un moment le repos de celui qu'ils voulaient perdre. Ses amis détournèrent la persécution, en prouvant que l'ouvrage était falsifié; & la haine des éditeurs le servit malgré eux.

Mais cette infidélité l'obligea d'achever la Pucelle, & de donner au public un poëme dont l'auteur de Mahomet & du Siècle de *Louis XIV* n'eut plus à rougir. Cet ouvrage excita un enthousiasme très-vif dans une classe nombreuse de lecteurs, tandis que les ennemis de *Voltaire* affectèrent de le décrier comme indigne d'un philosophe, & presque comme une tache pour les œuvres & même pour la vie du poëte.

Mais, si l'on peut regarder comme utile le projet de rendre la superstition ridicule aux yeux des hommes livrés à la volupté, & destinés, par la faiblesse même qui les entraîne au plaisir, à devenir un jour les victimes in-

fortunées où les instrumens dangereux de ce vil tyran de l'humanité ; si l'affectation de l'austérité dans les mœurs, si le prix excessif attaché à leur pureté, ne fait que servir les hypocrites qui, en prenant le masque facile de la chasteté, peuvent se dispenser de toutes les vertus, & couvrir d'un voile sacré les vices les plus funestes à la société, la dureté de cœur & l'intolérance ; si en accoutumant les hommes à regarder comme autant de crimes, des fautes dont ceux qui ont de l'honneur & de la conscience ne sont pas exempts, on étend sur les ames même les plus pures, le pouvoir de cette caste dangereuse qui, pour gouverner & troubler la terre, s'est rendue exclusivement l'interprète de la justice céleste : alors on ne verra dans l'auteur de la Pucelle que l'ennemi de l'hypocrisie & de la superstition.

Voltaire lui-même, en parlant de *la Fontaine*, a remarqué avec raison que des ouvrages où la volupté est mêlée à la plaisanterie, amusent l'imagination sans l'échauffer & sans la séduire ; & si des images voluptueuses & gaies sont pour l'imagination une source de plaisirs qui allègent le poids de l'ennui, diminuent le malheur des privations, délassent un esprit fatigué par le travail, remplissent des momens que l'ame abattue ou épuisée ne peut donner ni à l'action ni à une méditation utile, pourquoi priver les hommes d'une ressource que leur offre la nature ? Quel effet résultera-t-il de ces lectures ? aucun, sinon de disposer les hommes à plus de douceur & d'indulgence. Ce n'étaient point de pareils livres que lisaient *Gérard* ou

Clément, & que les ſatellites de *Cromwell* portaient à l'arçon de leur ſelle.

Deux ouvrages bien différens parurent à la même époque, le poëme ſur la Loi naturelle, & celui de la Deſtruction de Lisbonne. Expoſer la morale dont la raiſon révèle les principes à tous les hommes, dont ils trouvent la ſanction au fond de leur cœur, & à laquelle le remords les avertit d'obéir; montrer que cette loi générale eſt la ſeule qu'un DIEU, père commun des hommes, ait pu leur donner, puiſqu'elle eſt la ſeule qui ſoit la même pour tous; prouver que le devoir des particuliers eſt de ſe pardonner réciproquement leurs erreurs, & celui des ſouverains d'empêcher par une ſage indifférence ces vaines opinions, appuyées par le fanatiſme & par l'hypocriſie, de troubler la paix de leurs peuples : tel eſt l'objet du poëme de la Loi naturelle.

Ce poëme, le plus bel hommage que jamais l'homme ait rendu à la Divinité, excita la colère des dévots qui l'appelaient le poëme de la religion naturelle, quoiqu'il n'y fût queſtion de religion que pour combattre l'intolérance, & qu'il ne puiſſe exiſter de religion naturelle. Il fut brûlé par le parlement de Paris qui commençait à s'effrayer des progrès de la raiſon autant que de ceux du moliniſme. Conduit à cette époque par quelques chefs ou aveuglés par l'orgueil, ou égarés par une fauſſe politique, il crut qu'il lui ferait plus facile d'arrêter les progrès des lumières, que de mériter le ſuffrage des hommes éclairés. Il ne ſentit pas le beſoin qu'il avait de l'opinion publique, ou méconnut ceux à qui il était donné de la diriger, & ſe

déclara l'ennemi des gens de lettres, précisément à l'instant où le suffrage des gens de lettres français commençait à exercer quelque influence sur la France même & sur l'Europe.

Cependant le poëme de *Voltaire*, commenté depuis dans plusieurs livres célébres, est encore celui où la liaison de la morale avec l'existence d'un DIEU, est exposée avec le plus de force & de raison ; & trente ans plus tard ce qui avait été brûlé comme impie, eût paru presque un ouvrage religieux.

Dans le poëme sur le Désastre de Lisbonne, *Voltaire* s'abandonne au sentiment de terreur & de mélancolie que ce malheur lui inspire ; il appelle au milieu de ces ruines sanglantes les tranquilles sectateurs de l'optimisme ; il combat leurs froides & puériles raisons avec l'indignation d'un philosophe profondément sensible aux maux de ses semblables ; il expose dans toute leur force les difficultés sur l'origine du mal, & avoue qu'il est impossible à l'homme de les résoudre. Ce poëme, dans lequel, à l'âge de plus de soixante ans, l'ame de *Voltaire*, échauffée par la passion de l'humanité, a toute la verve & tout le feu de la jeunesse, n'est pas le seul ouvrage qu'il voulut opposer à l'optimisme.

Il publia Candide, un de ses chefs-d'œuvres dans le genre des romans philosophiques, qu'il transporta d'Angleterre en France en le perfectionnant. Ce genre a le malheur de paraître facile ; mais il exige un talent rare, celui de savoir exprimer par une plaisanterie, par un trait d'imagination, ou par les événemens du roman, les résultats d'une philo-

ſophie profonde, ſans ceſſer d'être naturelle;
piquante, ſans ceſſer d'être vraie. Il faut don
choiſir ceux de ces réſultats, qui n'ont beſoi
ni de développemens ni de preuves; éviter
la fois & ce qui étant commun ne vaut pas
peine d'être répété, & ce qui étant ou trc
abſtrait ou trop neuf encore, n'eſt fait
pour un petit nombre d'eſprits. Il faut êu
philoſophe, & ne point le paraître.

En même temps peu de livres de philoſo
ſont plus utiles; ils ſont lus par des homı
frivoles que le nom ſeul de philoſophe rebu
ou attriſte, & que cependant il eſt importan
d'arracher aux préjugés, & d'oppoſer au gr
nombre de ceux qui ſont intéreſſés à les ae
fendre. Le genre-humain ſerait condamné
d'éternelles erreurs, ſi, pour l'en affranchir
il fallait étudier ou méditer les preuves de
vérité. Heureuſement la juſteſſe naturelle d
l'eſprit y peut ſuppléer pour les vérités ſimple
qui ſont auſſi les plus néceſſaires. Il ſuffit alor
de trouver un moyen de fixer l'attention de
hommes inappliqués, & ſur-tout de grave
ces vérités dans leur mémoire. Telle eſt l
grande utilité des romans philoſophiques, &
le mérite de ceux de *Voltaire*, où il a ſurp
également & ſes imitateurs & ſes modèles.

Une traduction libre de l'Eccléſiaſte & d'un
partie du Cantique des cantiques, ſuivit d
près Candide.

On avait perſuadé à madame de *Pompadou*
qu'elle ferait un trait de politique profonde e
prenant le maſque de la dévotion, que par-l
elle ſe mettrait à l'abri des ſcrupules &
l'inconſtance du roi, & qu'en même temps eu

calmerait la haine du peuple. Elle imagina de faire de *Voltaire* un des acteurs de cette comédie. Le duc de *la Vallière* lui proposa de traduire les psaumes & les ouvrages sapientiaux ; l'édition aurait été faite au louvre, & l'auteur serait revenu à Paris sous la protection de la dévote favorite. *Voltaire* ne pouvait devenir hypocrite, pas même pour être cardinal, comme on lui en fit entrevoir l'espérance à peu près dans le même temps. Ces sortes de propositions se font toujours trop tard ; & si on les fesait à temps, elles ne feraient pas d'une politique bien sûre : celui qui devait être un ennemi dangereux, deviendrait souvent un allié plus dangereux encore. Supposez *Calvin* ou *Luther* appelés à la pourpre, lorsqu'ils pouvaient encore l'accepter sans honte, & voyez ce qu'ils auraient osé. On ne satisfait pas, avec les hochets de la vanité, les ames dominées par l'ambition de régner sur les esprits ; on leur fournit des armes nouvelles.

Cependant *Voltaire* fut tenté de faire quelques essais de traduction, non pour rétablir sa réputation religieuse, mais pour exercer son talent dans un genre de plus. Lorsqu'ils parurent, les dévots s'imaginèrent qu'il n'avait voulu que parodier ce qu'il avait traduit, & crièrent au scandale. Ils n'imaginaient pas que *Voltaire* avait adouci & purifié le texte ; que son Ecclésiaste était moins matérialiste, & son Cantique moins indécent que l'original sacré. Ces ouvrages furent donc encore brûlés. *Voltaire* s'en vengea par une lettre remplie à la fois d'humeur & de gaieté, où il se moque de cette

hypocrifie de mœurs, vice particulier aux nations modernes de l'Europe, & qui a contribué plus qu'on ne croit à détruire l'énergie de caractère qui diftingue les nations antiques.

En 1757 parut la première édition de fes œuvres vraiment faite fous fes yeux. Il avait tout revu avec une attention févère, fait un choix éclairé, mais rigoureux, parmi le grand nombre de pièces fugitives échappées à fa plume, & y avait ajouté fon immortel Effai fur les mœurs & l'efprit des nations.

Long-temps *Voltaire* s'était plaint que, chez les modernes fur-tout, l'hiftoire d'un pays fût celle de fes rois ou de fes chefs; qu'elle ne parlât que des guerres, des traités ou des troubles civils; que l'hiftoire des mœurs, des arts, des fciences, celle des lois, de l'adminiftration publique, eût été prefque oubliée. Les anciens même, où l'on trouve plus de détails fur les mœurs, fur la politique intérieure, n'ont fait en général que joindre à l'hiftoire des guerres, celle des factions populaires. On croirait, en lifant ces hiftoriens, que le genre-humain n'a été créé que pour fervir à faire briller les talens politiques ou militaires de quelques individus, & que la fociété a pour objet, non le bonheur de l'efpèce entière, mais le plaifir d'avoir des révolutions à lire ou à raconter.

Voltaire forma le plan d'une hiftoire où l'on trouverait ce qu'il importe le plus aux hommes de connaître : les effets qu'ont produit fur le repos ou le bonheur des nations, les préjugés, les lumières, les vertus ou les vices, les ufages ou les arts des différens fiècles.

Il choifit l'époque qui s'étend depuis *Charlemagne*

lemagne jusqu'à nos jours ; mais, ne se bornant pas aux seules nations européennes, un tableau abrégé de l'état des autres parties du globe, des révolutions qu'elles ont éprouvées, des opinions qui les gouvernent, ajoute à l'intérêt & à l'instruction. C'était pour réconcilier madame *du Châtelet* avec l'étude de l'histoire, qu'il avait entrepris ce travail immense qui le força de se livrer à des recherches d'érudition qu'on aurait crues incompatibles avec la mobilité de son imagination, & l'activité de son esprit. L'idée d'être utile le soutenait ; & l'érudition ne pouvait être ennuyeuse pour un homme qui, s'amusant du ridicule, & ayant la sagacité de le saisir, en trouvait une source inépuisable dans les absurdités spéculatives ou pratiques de nos pères, & dans la sottise de ceux qui les ont transmises ou commentées en les admirant avec une bonne foi ou une hypocrisie également risibles.

Un tel ouvrage ne pouvait plaire qu'à des philosophes. On l'accusa d'être frivole, parce qu'il était clair, & qu'on le lisait sans fatigue ; on prétendit qu'il était inexact, parce qu'il s'y trouvait des erreurs de noms & de dates absolument indifférentes ; & il est prouvé, par les reproches même des critiques qui se sont déchaînés contre lui, que jamais, dans une histoire si étendue, aucun historien n'a été plus fidelle. On l'a souvent accusé de partialité, parce qu'il s'élevait contre des préjugés que la pusillanimité où la bassesse avait trop long-temps ménagés : & il est aisé de prouver que, loin d'exagérer les crimes du despotisme sacerdotal, il en a plutôt diminué le nombre &

adouci l'atrocité. Enfin, on a trouvé mauvais que, dans ce tableau d'horreurs & de folies, il ait quelquefois répandu sur celles-ci les traits de la plaisanterie, qu'il n'ait pas toujours parlé sérieusement des extravagances humaines, comme si elles cessaient d'être ridicules, parce qu'elles ont été souvent dangereuses.

Ces préjugés, que des corps puissans étaient intéressés à répandre, ne sont pas encore détruits. L'habitude de voir presque toujours la lourdeur réunie à l'exactitude, de trouver à côté des décisions de la critique l'échafaudage insipide employé pour les former, a fait prendre celle de ne regarder comme exact que ce qui porte l'empreinte de la pédanterie. On s'est accoutumé à voir l'ennui accompagner la fidélité historique, comme à voir les hommes de certaines professions porter les couleurs lugubres. D'ailleurs les gens d'esprit ne tirent aucune vanité d'un mérite que des sots peuvent partager avec eux, & on croit qu'ils ne l'ont point, parce qu'ils sont les seuls à ne pas s'en vanter. Les *Voyages du jeune Anacharsis* détruiront peut-être cette opinion trop accréditée.

Mais l'Essai de *Voltaire* sera toujours, pour les hommes qui exercent leur raison, une lecture délicieuse par le choix des objets que l'auteur a présentés, par la rapidité du style, par l'amour de la vérité & de l'humanité qui en anime toutes les pages, par cet art de présenter des contrastes piquans, des rapprochemens inattendus, sans cesser d'être naturel & facile, d'offrir, dans un style toujours simple, de grands résultats & des idées profondes. Ce n'est

pas l'hiſtoire des ſiècles que l'auteur à parcourue, mais ce qu'on aurait voulu retenir de la lecture de l'hiſtoire, ce qu'on aimerait à s'en rappeler.

En même temps peu de livres ſeraient plus utiles dans une éducation raiſonnable. On y apprendrait, avec les faits, l'art de les voir & de les juger ; on y apprendrait à exercer ſa raiſon dans ſon indépendance naturelle, ſans laquelle elle n'eſt plus que l'inſtrument ſervile des préjugés ; on y apprendrait enfin à mépriſer la ſuperſtition, à craindre le fanatiſme, à déteſter l'intolérance, à haïr la tyrannie ſans ceſſer d'aimer la paix, & cette douceur de mœurs auſſi néceſſaire au bonheur des nations que la ſageſſe même des lois.

Juſqu'ici dans l'éducation publique ou particulière, également dirigée par des préjugés, les jeunes gens n'apprennent l'hiſtoire que défigurée par des compilateurs vils ou ſuperſtitieux. Si depuis la publication de l'Eſſai de *Voltaire*, deux hommes, l'abbé de *Condillac* & l'abbé *Millot*, ont mérité de n'être pas confondus dans cette claſſe, gênés par leur état, ils ont trop laiſſé à deviner ; pour les bien entendre, il faut n'avoir plus beſoin de s'inſtruire avec eux.

Cet ouvrage plaça *Voltaire* dans la claſſe des hiſtoriens originaux ; & il a l'honneur d'avoir fait, dans la manière d'écrire l'hiſtoire, une révolution, dont à la vérité l'Angleterre a preſque ſeule profité juſqu'ici. *Hume*, *Robertſon*, *Gibbon*, *Watſon* peuvent, à quelques égards, être regardés comme ſortis de ſon école. L'hiſtoire de *Voltaire* a encore un autre

avantage ; c'est qu'elle peut être enseignée en Angleterre comme en Russie, en Virginie comme à Berne ou à Venise. Il n'y a placé que ces vérités dont tous les gouvernemens peuvent convenir : qu'on laisse à la raison humaine le droit de s'éclairer, que le citoyen jouisse de sa liberté naturelle, que les lois soient douces, que la religion soit tolérante ; il ne va pas plus loin. C'est à tous les hommes qu'il s'adresse, & il ne leur dit que ce qui peut les éclairer également, sans révolter aucune de ces opinions qui, liées avec les constitutions & les intérêts d'un pays, ne peuvent céder à la raison, tant que la destruction des errreurs plus générales ne lui aura point ouvert un accès plus facile.

A la tête de ses poésies fugitives, *Voltaire* avait placé dans cette édition une épître adressée à sa maison des Délices, ou plutôt un hymne à la Liberté : elle suffirait pour répondre à ceux qui, dans leur zèle aristocratique, l'ont accusé d'en être l'ennemi. Dans ces pièces où règnent tour à tour la gaieté, le sentiment ou la galanterie, *Voltaire* ne cherche point à être poëte, mais des beautés poétiques de tous les genres semblent lui échapper malgré lui. Il ne cherche point à montrer de la philosophie, mais il a toujours celle qui convient au sujet, aux circonstances, aux personnes. Dans ses poésies comme dans les romans, il faut que la philosophie de l'ouvrage paraisse au-dessous de la philosophie de l'auteur. Il en est de ces écrits comme des livres élémentaires qui ne peuvent être bien faits à moins que l'auteur n'en sache beaucoup au-delà de ce qu'ils con-

tiennent. Et c'eſt par cette raiſon que dans ces genres, regardés comme frivoles, les premières places ne peuvent appartenir qu'à des hommes d'une raiſon ſupérieure.

Cette même année fut l'époque d'une réconciliation entre *Voltaire* & ſon ancien diſciple. Les Autrichiens, déjà au milieu de la Siléſie, étaient près d'en achever la conquête; une armée françaiſe était ſur les frontières du Brandebourg. Les Ruſſes, déjà maîtres de la Pruſſe, menaçaient la Poméranie & les Marches; la monarchie pruſſienne paraiſſait anéantie, & le prince qui l'avait fondée, n'avait plus d'autre reſſource que de s'enterrer ſous ſes ruines, & de ſauver ſa gloire en périſſant au milieu d'une victoire. La margrave de *Bareith* aimait tendrement ſon frère; la chute de ſa maiſon l'affligeait; elle ſavait combien la France agiſſait contre ſes intérêts en prodigant ſon ſang & ſes tréſors pour aſſurer à la maiſon d'Autriche la ſouveraineté de l'Allemagne; mais le miniſtre de France avait à ſe plaindre d'un vers du roi de Pruſſe. La marquiſe de *Pompadour* ne lui pardonnait pas d'avoir feint d'ignorer ſon exiſtence politique, & on avait eu ſoin de lui envoyer auſſi des vers que l'infidélité d'un copiſte avait fait tomber entre les mains du miniſtre de Saxe. Il fallait donc faire adopter l'idée de négocier, à des ennemis aigris par des injures perſonnelles, au moment même où ils ſe croyaient aſſurés d'une victoire facile. La margrave eut recours à *Voltaire* qui s'adreſſa au cardinal de *Tencin*, ſachant que ce miniſtre, oublié depuis la mort de *Fleuri* qui l'employait en le mépriſant, avait conſervé

avec le roi une correfpondance particulière. *Tencin* écrivit, mais il reçut, pour toute réponfe, l'ordre du miniftre des affaires étrangères de refufer la négociation, par une lettre dont on lui avait même envoyé le modèle. Le vieux politique qui n'avait pas voulu donner à dîner à *Voltaire* pour ménager la cour, ne fe confola point de s'être brouillé avec elle, par fa complaifance pour lui; & le chagrin de cette petite mortification abrégea fes jours. Etant plus jeune, des aventures plus cruelles n'avaient fait que redoubler & enhardir fon talent pour l'intrigue, parce que l'efpérance le foutenait & qu'il était du nombre des hommes que le crédit & les dignités confolent de la honte; mais alors il voyait fe rompre le dernier fil qui le liait encore à la faveur.

Voltaire entama une autre négociation, non moins inutile, par le maréchal de *Richelieu*. Une troifième enfin, quelques années plus tard, fut conduite jufqu'à obtenir de M. de *Choifeul* qu'il recevrait un envoyé fecret du roi de Pruffe. Cet envoyé fut découvert par les agens de l'impératrice-reine; &, foit faibleffe, foit que M. de *Choifeul* eût agi fans confulter madame de *Pompadour*, il fut arrêté & fes papiers fouillés : violation du droit des gens qui fe perd dans la foule des petits crimes que les politiques fe permettent fans remords.

Dans cette époque fi dangereufe & fi brillante pour le roi de Pruffe, *Voltaire* paraiffait tantôt reprendre fon ancienne amitié, tantôt ne conferver que la mémoire de Francfort. C'eft alors qu'il compofa ces mémoires

finguliers (*) où le fouvenir profond d'un jufte reffentiment n'étonne ni la gaieté ni la juftice. Il les avait généreufement condamnés à l'oubli ; le hafard les a confervés pour venger le génie des attentats du pouvoir.

La margrave de *Bareith* mourut au milieu de la guerre. Le roi de Pruffe écrivit à *Voltaire* pour le prier de donner au nom de fa fœur une immortalité dont fes vertus aimables & indulgentes, fon ame également fupérieure aux préjugés, à la grandeur & aux revers, l'avaient rendue digne. L'ode que *Voltaire* a confacrée à fa mémoire, eft remplie d'une fenfibilité douce, d'une philofophie fimple & touchante. Ce genre eft un de ceux où il a eu le moins de fuccès, parce qu'on y exige une perfection qu'il ne put jamais fe réfoudre à chercher dans les petits ouvrages, & que fa raifon ne pouvait fe prêter à cet enthoufiafme de commande qu'on dit convenir à l'ode. Celles de *Voltaire* ne font que des pièces fugitives où l'on retrouve le grand poëte, le poëte philofophe, mais gêné & contraint par une forme qui ne convenait pas à la liberté de fon génie. Cependant il faut avouer que les ftances à une princeffe fur le jeu, & fur-tout ces ftances charmantes fur la vieilleffe :

Si vous voulez que j'aime encore, &c.

font des odes anacréontiques fort au-deffus de celles d'*Horace*, qui cependant, du moins pour

(*) On les a inférés dans ce volume, à la fuite de cette vie.

les gens d'un goût un peu moderne, a surpassé son modèle.

La France, si supérieure aux autres nations dans la tragédie & la comédie, n'a point été aussi heureuse en poëtes lyriques. Les odes de *Rousseau* n'offrent guère qu'une poésie harmonieuse & imposante, mais vide d'idées ou remplie de pensées fausses. *La Motte*, plus ingénieux, n'a connu ni l'harmonie ni la poésie du style; & on cite à peine des autres poëtes un petit nombre de strophes.

Voltaire était encore à Berlin lorsque MM. *Diderot* & d'*Alembert* formèrent le projet de l'*Encyclopédie*, & en publièrent le premier volume. Un ouvrage qui devait renfermer les vérités de toutes les sciences, tracer entre elles des lignes de communication, entrepris par deux hommes qui joignaient, à des connaissances étendues ou profondes, beaucoup d'esprit & une philosophie libre & courageuse, parut aux yeux pénétrans de *Voltaire* le coup le plus terrible que l'on pût porter aux préjugés. L'*Encyclopédie* devenait le livre de tous les hommes qui aiment à s'instruire, & surtout de ceux qui, sans être habituellement occupés de cultiver leur esprit, sont jaloux cependant de pouvoir acquérir une instruction facile sur chaque objet qui excite en eux quelque intérêt passager ou durable. C'était un dépôt où ceux qui n'ont pas le temps de se former des idées d'après eux-mêmes, devaient aller chercher celles qu'avaient eues les hommes les plus éclairés & les plus célébres; dans lequel enfin les erreurs respectées seraient ou trahies par la faiblesse de leurs preuves, ou

ébranlées par le ſeul voiſinage des vérités qui en ſapent les fondemens.

Voltaire, retiré à Ferney, donna pour l'*Encyclopédie* un petit nombre d'articles de littérature ; il en prépara quelques-uns de philoſophie, mais avec moins de zèle, parce qu'il ſentait qu'en ce genre les éditeurs avaient moins beſoin de lui, & qu'en général ſi ſes grands ouvrages en vers ont été faits pour ſa gloire, il n'a preſque jamais écrit en proſe que dans des vues d'utilité générale. Cependant les mêmes raiſons qui l'intéreſſaient aux progrès de l'*Encyclopédie*, ſuſcitèrent à cet ouvrage une foule d'ennemis. Compoſé ou applaudi par les hommes les plus célèbres de la nation, il devint comme une eſpèce de marque qui ſéparait les littérateurs diſtingués, & ceux qui s'honoraient d'être leurs diſciples ou leurs amis, de cette foule d'écrivains obſcurs & jaloux qui, dans la triſte impuiſſance de donner aux hommes ou des vérités nouvelles ou de nouveaux plaiſirs, haïſſent ou déchirent ceux que la nature a mieux traités.

Un ouvrage où l'on devait parler avec franchiſe & avec liberté, de théologie, de morale, de juriſprudence, de légiſlation, d'économie publique, devait effrayer tous les partis politiques ou religieux, & tous les pouvoirs ſecondaires qui craignaient d'y voir diſcuter leur utilité & leurs titres. L'inſurrection fut générale. Le *Journal de Trévoux*, la *Gazette eccléſiaſtique*, les journaux ſatiriques, les jéſuites & les janſéniſtes, le clergé, les parlemens, tous, ſans ceſſer de ſe combattre ou de ſe haïr, ſe réunirent contre l'*Encyclopédie*.

Elle ſuccomba. On fut obligé d'achever & d'imprimer en ſecret cet ouvrage, à la perfection duquel la liberté & la publicité étaient ſi néceſſaires : & le plus beau monument dont jamais l'eſprit humain ait conçu l'idée, ſerait demeuré imparfait ſans le courage de *Diderot*, ſans le zèle d'un grand nombre de ſavans & de littérateurs diſtingués que la perſécution ne put arrêter.

Heureuſement l'honneur d'avoir donné l'*Encyclopédie* à l'Europe, compenſa pour la France la honte de l'avoir perſécutée. Elle fut regardée, avec juſtice, comme l'ouvrage de la nation, & la perſécution comme celui d'une jalouſie ou d'une politique également mépriſables.

Mais la guerre dont l'*Encyclopédie* était l'occaſion, ne ceſſa point avec la proſcription de l'ouvrage. Ses principaux auteurs & leurs amis, déſignés par le nom de *philoſophes* & d'*encyclopédiſtes*, qui devenaient des injures dans la langue des ennemis de la raiſon, furent forcés de ſe réunir par la perſécution même, & *Voltaire* ſe trouva naturellement leur chef, par ſon âge, par ſa célébrité, ſon zèle & ſon génie. Il avait depuis long-temps des amis & un grand nombre d'admirateurs ; alors il eut un parti. La perſécution rallia ſous ſon étendard tous les hommes de quelque mérite que peut-être ſa ſupériorité aurait écartés de lui, comme elle en avait éloigné leurs prédéceſſeurs ; & l'enthouſiaſme prit enfin la place de l'ancienne injuſtice.

C'eſt dans l'année 1760 que cette guerre littéraire fut la plus vive. *Le Franc de Pom-*

pignan, littérateur eſtimable & poëte médiocre, dont il reſte une belle ſtrophe, & une tragédie faible où le génie de *Virgile* & de *Métaſtaſe* n'ont pu le ſoutenir, fut appelé à l'académie françaiſe. Revêtu d'une charge de magiſtrature, il crut que ſa dignité autant que ſes ouvrages le diſpenſaient de toute reconnaiſſance; il ſe permit d'inſulter dans ſon diſcours de réception, les hommes dont le nom feſait le plus d'honneur à la ſociété qui daignait le recevoir, & déſigna clairement *Voltaire*, en l'accuſant d'irréligion & de menſonge. Bientôt après, *Paliſſot*, inſtrument vénal de la haine d'une femme, joue les philoſophes ſur le théâtre. Les lois qui défendent de jouer les perſonnes, ſont violées. La magiſtrature trahit ſon devoir, & voit, avec une joie maligne, immoler ſur la ſcène les hommes dont elle craint les lumières & le pouvoir ſur l'opinion, ſans ſonger qu'en ouvrant la carrière à la ſatire, elle s'expoſe à en partager les traits. *Crébillon* déshonore ſa vieilleſſe, en approuvant la pièce. Le duc de *Choiſeul*, alors miniſtre en crédit, protège cette indignité par faibleſſe pour la même femme dont *Paliſſot* ſervait le reſſentiment. Les journaux répètent les inſultes du théâtre. Cependant *Voltaire* ſe réveille. Le Pauvre diable, le Ruſſe à Paris, la Vanité, une foule de plaiſanteries en proſe ſe ſuccédent avec une étonnante rapidité.

Le Franc de Pompignan ſe plaint au roi, ſe plaint à l'académie, & voit avec une douleur impuiſſante que le nom de *Voltaire* y écraſe le ſien. Chaque démarche multiplie les traits que toutes les bouches répètent, & les vers

pour jamais attachés à son nom. Il propose à un protecteur auguste de manquer *à ce qu'il s'est promis à lui-même*, en retournant à l'académie pour donner sa voix à un hom auquel le prince s'intéressait, il n'obtient qu'un refus poli de ce sacrifice, a le malheur, en se retirant, d'entendre répéter, par son protecteur même, ce vers si terrible :

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

& va cacher dans sa province son orgueil humilié, & son ambition trompée : exemple effrayant, mais salutaire du pouvoir du génie & des dangers de l'hypocrisie littéraire.

Fréron, ex-jésuite comme *Desfontaines*, lui avait succédé dans le métier de flatter, par des satires périodiques, l'envie des ennemis de la vérité, de la raison & des talens. s'était distingué dans la guerre contre les philosophes. *Voltaire*, qui depuis long - te supportait ses injures, en fit justice & v ge ses amis. Il introduisit, dans la comédie l'Ecossaise, un journaliste méchant, ca niateur & vénal : le parterre y reconnut *Fr* qui, livré au mépris public dans une piec que des scènes attendrissantes & le caractèr original & piquant du bon & brusque *Fréepor* devaient conserver au théâtre, fut condamn à traîner, le reste de sa vie, un nom ridicul & déshonoré. *Fréron*, en applaudissant à l'in sulte faite aux philosophes, avait perdu droit de se plaindre ; & ses protecteurs aime rent mieux l'abandonner que d'avouer une par tialité trop révoltante.

D'autres ennemis moins acharnés avaient été ou corrigés ou punis ; & *Voltaire*, triomphant au milieu de ces victimes immolées à la raison & à sa gloire, envoya au théâtre à soixante six ans le chef-d'œuvre de Tancrède. La pièce fut dédiée à la marquise de *Pompadour*. C'était le fruit de l'adresse avec laquelle *Voltaire* avait su, sans blesser le duc de *Choiseul*, venger les philosophes dont les adversaires avaient obtenu de ce ministre une protection passagère. Cette dédicace apprenait à ses ennemis que leurs calomnies ne compromettraient pas davantage sa sureté que leurs critiques ne nuiraient à sa gloire ; & c'était mettre le comble à sa vengeance.

Cette même année, il apprend qu'une petite nièce de *Corneille* languissait dans un état indigne de son nom : *C'est le devoir d'un soldat de secourir la nièce de son général*, s'écrie-t-il. Mademoisellle *Corneille* fut appelée à Ferney ; elle y reçut l'éducation qui convenait à l'état que sa naissance lui marquait dans la société. *Voltaire* porta même la délicatesse jusqu'à ne pas souffrir que l'établissement de mademoiselle *Corneille* parût un des ses bienfaits ; il voulut qu'elle le dût aux ouvrages de son oncle. Il en entreprit une édition avec des notes. Le créateur du théâtre français, commenté par celui qui avait porté ce théâtre à sa perfection ; un homme de génie né dans un temps où le goût n'était pas encore formé, jugé par un rival qui joignait au génie le don presqu'aussi rare d'un goût sûr sans être sévère, délicat sans être timide, éclairé enfin par une longue & heureuse expérience de l'art : voilà

ce qu'offrait cet ouvrage. *Voltaire* y parle des défauts de *Corneille* avec franchise, de ses beautés avec enthousiasme. Jamais on n'avait jugé *Corneille* avec tant de rigueur, jamais on ne l'avait loué avec un sentiment plus profond & plus vrai. Occupé d'instruire & la jeunesse française & ceux des étrangers qui cultivent notre littérature, il ne pardonne point aux vices du langage, à l'exagération, aux fautes contre la bienséance ou contre le goût; mais il apprend en même temps à reconnaître les progrès que l'art doit à *Corneille*, l'élévation extraordinaire de son esprit, la beauté presque inimitable de sa poésie dans les morceaux que son génie lui a inspirés, & ces mots profonds ou sublimes qui naissent subitement du fond des situations, ou qui peignent d'un trait de grands caractères.

La foule des littérateurs lui reprocha néanmoins d'avoir voulu avilir *Corneille* par une basse jalousie, tandis que par-tout, dans ce commentaire, il saisit, il semble chercher les occasions de répandre son admiration pour *Racine*, rival plus dangereux, qu'il n'a surpassé que dans quelques parties de l'art tragique, & dont au milieu de sa gloire il eût pu envier *la perfection désespérante.*

Cependant, tranquille dans sa retraite, occupé de continuer la guerre heureuse qu'il fesait aux préjugés, *Voltaire* voit arriver une famille infortunée dont le chef a été traîné sur la roue par des juges fanatiques, instrumens des passions féroces d'un peuple superstitieux. Il apprend que *Calas*, vieillard infirme, a été accusé d'avoir pendu son fils, jeune &

vigoureux, au milieu de sa famille, en présence d'une servante catholique ; qu'il avait été porté à ce crime par la crainte de voir embrasser la religion catholique à ce fils qui passait sa vie dans les salles d'armes & dans les billards, & dont personne, au milieu de l'effervescence générale ne put jamais citer un seul mot, une seule démarche qui annonçassent un pareil dessein ; tandis qu'un autre fils de *Calas*, déjà converti, jouissait d'une pension que ce père très-peu riche consentait à lui faire. Jamais, dans un événement de ce genre, un tel concours de circonstances n'avait plus éloigné les soupçons d'un crime, plus fortifié les raisons de croire à un suicide. La conduite du jeune homme, son caractère, le genre de ses lectures, tout confirmait cette idée. Cependant un capitoul, dont la tête ardente & faible était enivrée de superstition, & dont la haine pour les protestans n'hésitait pas à leur imputer des crimes, fait arrêter la famille entière. Bientôt la populace catholique s'échauffe ; le jeune homme est un martyr. Des confréries de pénitens qui, à la honte de la nation, subsistent encore à Toulouse, lui font un service solennel où l'on place son image tenant d'une main la palme du martyre, & de l'autre la plume qui devait signer l'abjuration.

On répand bientôt que la religion protestante prescrit aux pères d'assassiner leurs enfans, quand ils veulent abjurer ; que pour plus de sureté on élit, dans les assemblées du désert, le bourreau de la secte. Le tribunal inférieur, conduit par le furieux *David*,

prononce que le malheureux *Calas* eſt coupable. Le parlement confirme le jugement à cette pluralité très-faible, malheureuſement regardée comme ſuffiſante par notre abſurde juriſprudence. Condamné à la roue & à la queſtion, ce père infortuné meurt, en proteſtant qu'il n'eſt pas coupable; & les juges abſolvent ſa famille, complice néceſſaire du crime ou de l'innocence de ſon chef.

Cette famille ruinée & flétrie par le préjugé, va chercher chez les hommes d'une même croyance une retraite, des ſecours; & ſurtout des conſolations. Elle s'arrête auprès de Genève. *Voltaire*, attendri & indigné, ſe fait inſtruire de ces horribles détails, & bientôt sûr de l'innocence du malheureux *Calas*, il oſe concevoir l'eſpérance d'obtenir juſtice. Le zèle des avocats eſt excité, & leur courage ſoutenu par ſes lettres. Il intéreſſe à la cauſe de l'humanité l'ame naturellement ſenſible du duc de *Choiſeul*. La réputation de *Tronchin* avait appelé à Genève la ducheſſe d'*Enville*, arrière petite-fille de l'auteur des *Maximes*, ſupérieure à la ſuperſtition par ſon caractère comme par ſes lumières, ſachant faire le bien avec activité comme avec courage, embelliſſant par une modeſtie ſans faſte l'énergie de ſes vertus; ſa haine pour le fanatiſme & pour l'oppreſſion aſſurait aux *Calas* une protectrice dont les obſtacles & les lenteurs ne rallentiraient pas le zèle. Le procès fut commencé. Aux mémoires des avocats, trop remplis de longueurs & de déclamations, *Voltaire* joign des écrits plus courts, ſéduiſans par le ſtyle, propres tantôt à exciter la pitié, tantôt à réveiller

réveiller l'indignation publique, si prompte à se calmer dans une nation alors trop étrangère à ses propres intérêts. En plaidant la cause de *Calas*, il soutenait celle de la tolérance; car c'était beaucoup alors de prononcer ce nom, rejeté aujourd'hui avec indignation par les hommes qui pensent comme paraissant reconnaître le droit de donner des chaînes à la pensée & à la conscience. Des lettres remplies de ces louanges fines qu'il savait répandre avec tant de grâce, animaient le zèle des défenseurs, des protecteurs & des juges. C'est en promettant l'immortalité qu'il demandait justice.

L'arrêt de Toulouse fut cassé, le duc de *Choiseul* eut la sagesse & le courage de faire renvoyer à un tribunal de maîtres des requêtes, cette cause devenue celle de tous les parlemens dont les préjugés & l'esprit de corps ne permettaient point d'espérer un jugement équitable. Enfin, *Calas* fut déclaré innocent. Sa mémoire fut réhabilitée; & un ministre généreux fit réparer, par le trésor public, le tort que l'injustice des juges avait fait à la fortune de cette famille aussi respectable que malheureuse: mais il n'alla point jusqu'à forcer le parlement de Languedoc à reconnaître l'arrêt qui détruisait une de ces injustices. Ce tribunal préféra la triste vanité de persévérer dans son erreur, à l'honneur de s'en repentir & de la réparer.

Cependant les applaudissemens de la France & de l'Europe parvinrent jusqu'à Toulouse; & le malheureux *David* succombant sous le poids du remords & de la honte, perdit bientôt la raison & la vie. Cette affaire, si grande en elle-même, si importante par ses suites,

puisqu'elle ramena sur les crimes de l'intolérance & la nécessité de les prévenir, les regards & les vœux de la France & de l'Europe, cette affaire occupa l'ame de *Voltaire* pendant plus de trois années. *Durant tout ce temps*, disait-il, *il ne m'est pas échappé un sourire, que je ne me le sois reproché comme un crime*. Son nom, cher depuis long-temps aux amis éclairés de l'humanité, comme celui de son plus zélé, de son plus infatigable défenseur, ce nom fut alors béni par cette foule de citoyens qui, voués à la persécution depuis quatre-vingts ans, voyaient enfin s'élever une voix pour leur défense. Quand il revint à Paris, en 1778, un jour que le public l'entourait sur le Pont-royal, on demanda à une femme du peuple qui était cet homme qui traînait la foule après lui : *Ne savez vous pas*, dit-elle, *que c'est le sauveur des Calas !* Il sut cette réponse, & au milieu de toutes les marques d'admiration qui lui furent prodiguées, ce fut ce qui le toucha le plus.

Peu de temps après la malheureuse mort de *Calas*, une jeune fille de la même province, qui suivant un usage barbare avait été enlevée à ses parens & renfermée dans un couvent dans l'intention d'aider, par des moyens humains, la grâce de la foi, lassée des mauvais traitemens qu'elle y essuyait, s'échappa, & fut retrouvée dans un puits. Le prêtre qui avait sollicité la lettre de cachet, les religieuses qui avaient usé avec barbarie du pouvoir qu'elle leur donnait sur cette infortunée, pouvaient sans doute mériter une punition ; mais c'est sur la famille de la victime que le

fanatiſme veut la faire tomber. Le reproche calomnieux qui avait conduit *Calas* au ſupplice, ſe renouvelle avec une nouvelle fureur. *Sirven* a heureuſement le temps de ſe ſauver; & condamné à la mort, par contumace, il va chercher un refuge auprès du protecteur des *Calas*; mais ſa femme qu'il traîne après lui ſuccombe à ſa douleur, à la fatigue d'un voyage entrepris à pied, au milieu des neiges.

La forme obligeait *Sirven* à ſe préſenter devant ce même parlement de Toulouſe qui avait verſé le ſang de *Calas*. *Voltaire* fit des tentatives pour obtenir d'autres juges. Le duc de *Choiſeul* ménageait alors les parlemens qui, après la chute de ſon crédit ſur la marquiſe de *Pompadour*, & enſuite après ſa mort, lui étaient devenus inutiles, tantôt pour le délivrer d'un ennemi, tantôt pour lui donner les moyens de ſe rendre néceſſaire par l'art avec lequel il ſavait calmer leurs mouvemens que ſouvent lui-même avait excités.

Il fallut donc que *Sirven* ſe déterminât à comparaître à Toulouſe; mais *Voltaire* avait ſu pourvoir à ſa ſureté, & préparer ſon ſuccès. Il avait des diſciples dans le parlement. Des avocats habiles voulurent partager la gloire que ceux de Paris avaient acquiſe en défendant *Calas*. Le parti de la tolérance était devenu puiſſant dans cette ville même : en peu d'années les ouvrages de *Voltaire* avaient changé les eſprits; on n'avait plaint *Calas* qu'avec une horreur muette, *Sirven* eut des protecteurs déclarés, grâce à l'éloquence de *Voltaire*, à ce talent de répandre à propos des vérités &

des louanges. Ce parti l'emporta sur celui des pénitens ; & *Sirven* fut sauvé.

Les jésuites s'étaient emparés du bien d'une famille de gentilshommes que leur pauvreté empêchait d'y rentrer. *Voltaire* leur en donna les moyens ; & les oppresseurs de tous les genres, qui depuis long temps craignaient ses écrits, apprirent à redouter son activité, sa générosité & son courage.

Ce dernier événement précéda, de très-peu, la destruction des jésuites. *Voltaire*, élevé par eux, avait conservé des relations avec ses anciens maîtres ; tant qu'ils vécurent, ils empêchèrent leurs confrères de se déchaîner ouvertement contre lui ; & *Voltaire* ménagea les jésuites, & par considération pour ces liaisons de sa jeunesse, & pour avoir quelques alliés dans le parti qui dominait alors parmi les dévots. Mais, après leur mort, fati des clameurs du *Journal de Trévoux* qui, par d'éternelles accusations d'impiété, semblait appeler la persécution sur sa tête, il ne garda plus les mêmes ménagemens ; & son zèle pour la défense des opprimés ne s'étendit point jusques sur les jésuites.

Il se réjouit de la destruction d'un ordre ami des lettres, mais ennemi de la raison, qui eût voulu étouffer tous les talens, ou les attirer dans son sein pour les corrompre, en les employant à servir ses projets, & tenir le genre-humain dans l'enfance pour le gouverner. Mais il plaignit les individus traités avec barbarie par la haine des jansénistes, & retira chez lui un jésuite, pour montrer aux dévots que la véritable humanité ne connaît que

malheur, & oublie les opinions. Le père *Adam*, à qui son séjour à Ferney donna une sorte de célébrité, n'était pas absolument inutile à son hôte; il jouait avec lui aux échecs, & y jouait avec assez d'adresse pour cacher quelquefois sa supériorité. Il lui épargnait des recherches d'érudition; il lui servait même d'aumônier, parce que *Voltaire* voulait pouvoir opposer aux accusations d'impiété, sa fidélité à remplir les devoirs extérieurs de la religion romaine.

Il se préparait alors une grande révolution dans les esprits. Depuis la renaissance de la philosophie, la religion exclusivement établie dans toute l'Europe n'avait été attaquée qu'en Angleterre. *Leibnitz*, *Fontenelle* & les autres philosophes moins célèbres, accusés de penser librement, l'avaient respectée dans leurs écrits. *Bayle* lui-même, par une précaution nécessaire à sa sureté, avait l'air, en se permettant toutes les objections, de vouloir prouver uniquement que la révélation seule peut les résoudre, & d'avoir formé le projet d'élever la foi en rabaissant la raison. Chez les Anglais, ces attaques eurent peu de succès & de suite. La partie la plus puissante de la nation crut qu'il lui était utile de laisser le peuple dans les ténèbres, apparemment pour que l'habitude d'adorer les mystères de la *Bible* fortifiât sa foi pour ceux de la constitution; & ils firent, comme une espèce de bienséance sociale, du respect pour la religion établie. D'ailleurs dans un pays où la chambre des communes conduit seule à la fortune, & où les membres de cette chambre sont élus tumultuairement par le peuple, le respect apparent pour ses opinions doit

être érigé en vertu par tous les ambitieux.

Il avait paru en France quelques ouvrages hardis, mais les attaques qu'ils portaient n'étaient qu'indirectes. Le livre même *de l'Esprit* n'était dirigé que contre les principes religieux en général ; il attaquait toutes les religions par leur base, & laissait aux lecteurs le soin de tirer les conséquences & de faire les applications. *Emile* parut : la profession de foi du vicaire savoyard ne contenait rien sur l'utilité de la croyance d'un Dieu pour la morale, & sur l'inutilité de la révélation, qui ne se trouvât dans le poëme de la Loi naturelle ; mais on y avertissait ceux qu'on attaquait, que c'était d'eux que l'on parlait. C'était sous leur nom, & non sous celui des prêtres de l'Inde ou du Thibet, qu'on les amenait sur la scène. Cette hardiesse étonna *Voltaire*, & excita son émulation. Le succès d'*Emile* l'encouragea, & la persécution ne l'effraya point. *Rousseau* n'avait été décrété à Paris que pour avoir mis son nom à l'ouvrage ; il n'avait été persécuté à Genève que pour avoir soutenu, dans une autre partie d'*Emile*, que le peuple ne pouvait renoncer au droit de réformer une constitution vicieuse. Cette doctrine autorisait les citoyens de cette république à détruire l'aristocratie que ces magistrats avaient établie, & qui concentrait une autorité héréditaire dans quelques familles riches.

Voltaire pouvait se croire sûr d'éviter la persécution, en cachant son nom, & en ayant soin de ménager les gouvernemens, de diriger tous ses coups contre la religion, d'intéresser même la puissance civile à en affaiblir l'empire.

Une foule d'ouvrages où il emploie tour à tour l'éloquence, la discussion & sur-tout la plaisanterie, se répandirent dans l'Europe sous toutes les formes que la nécessité de voiler la vérité, ou de la rendre piquante, a pu faire inventer. Son zèle contre une religion qu'il regardait comme la cause du fanatisme qui avait désolé l'Europe, depuis sa naissance, de la superstition qui l'avait abrutie, & comme la source des maux que ces ennemis de l'humanité continuaient de faire encore, semblait doubler son activité & ses forces. *Je suis las*, disait-il un jour, *de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, & j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire.*

La critique des ouvrages que les chrétiens regardent comme inspirés, l'histoire des dogmes qui, depuis l'origine de cette religion, se sont successivement introduits, les querelles ridicules ou sanglantes qu'ils ont excitées, les miracles, les prophéties, les contes répandus dans les historiens ecclésiastiques & les légendaires, les guerres religieuses, les massacres ordonnés au nom de DIEU, les bûchers, les échafauds couvrant l'Europe à la voix des prêtres, le fanatisme dépeuplant l'Amérique, le sang des rois coulant sous le fer des assassins : tous ces objets reparaissaient sans cesse dans tous ses ouvrages sous mille couleurs différentes. Il excitait l'indignation, il fesait couler les larmes, il prodiguait le ridicule. On frémissait d'une action atroce, on riait d'une absurdité. Il ne craignait point de remettre souvent sous les yeux les mêmes tableaux,

les mêmes raifonnemens. *On dit que je me répète,* écrivait-il : *Eh bien, je me répèterai jufqu'à ce qu'on fe corrige.*

D'ailleurs ces ouvrages févèrement défendus en France, en Italie, à Vienne, en Portugal, en Efpagne, ne fe répandaient qu'avec lenteur. Tous ne pouvaient parvenir à tous les lecteurs; mais il n'y avait, dans les provinces aucun coin reculé, dans les pays étrangers aucune nation écrafée fous le joug de l'intolérance, où il n'en parvînt quelques-uns.

Les libres penfeurs, qui n'exiftaient auparavant que dans quelques villes où les fciences étaient cultivées, & parmi les littérateurs, les favans, les grands, les gens en place, fe multiplièrent à fa voix dans toutes les claffes la fociété, comme dans tous les pays. Bie connaiffant leur nombre & leurs forces, ils osèrent fe montrer, & l'Europe fut éton de fe trouver incrédule.

Cependant ce même zèle fefait à *Voltaire* des ennemis de tous ceux qui avaient obten ou qui attendaient de cette religion leur exiftence ou leur fortune. Mais ce parti n'avait plus de *Boffuet*, d'*Arnaud*, de *Nicole*; ceux qui les remplaçaient par le talent, dans la philofophie ou dans les lettres, avaient paffé dans le parti contraire; & les membres du clergé qui leur étaient le moins inférieurs, cédant à l'intérêt de ne point fe perdre dans l'opinion des hommes éclairés, fe tenaient à l'écart, ou fe bornaient à foutenir l'utilité politique d'une croyance qu'ils auraient été honteux de paraître partager avec le peuple, & fubftituaient à la fuperftition crédule de l

prédéceff

prédécesseurs une sorte de machiavéliste religieux.

Les libelles, les réfutations paraissaient en ule; mais *Voltaire* seul, en y répondant, a conserver le nom de ces ouvrages, lus uniquement par ceux à qui ils étaient inutiles, & qui ne voulaient ou ne pouvaient entendre les objections ni les réponses.

Aux cris des fanatiques *Voltaire* opposait les bontés des souverains. L'impératrice de Russie, le roi de Prusse, ceux de Pologne, de Danemarck & de Suède s'intéressaient à ses travaux, lisaient ses ouvrages, cherchaient à mériter ses éloges, le secondaient quelquefois dans sa bienfesance. Dans tous les pays les grands, les ministres qui prétendaient à la gloire, qui voulaient occuper l'Europe de leur nom, briguaient le suffrage du philosophe de Ferney, lui confiaient leurs espérances ou leurs craintes pour le progrès de la raison, leurs projets pour l'accroissement des lumières & de la destruction du fanatisme. Il avait formé dans l'Europe entière une ligue dont il était l'ame, & dont le cri de ralliement était *raison & tolérance.* S'exerçait-il chez une nation quelque grande injustice, apprenait-on quelque acte de fanatisme, quelque insulte faite à l'humanité, un écrit de *Voltaire* dénonçait les coupables à l'Europe. Et qui sait combien de fois la crainte de cette vengeance sûre & terrible, a pu arrêter les bras des oppresseurs.

C'était sur-tout en France qu'il exerçait ce ministère de la raison. Depuis l'affaire de *Calas*, toutes les victimes injustement immolées ou

pourfuivies par le fer des lois, trouvaient en lui un appui ou un vengeur.

Le fupplice du comte de *Lalli* excita fon indignation. Des jurifconfultes jugeant à Paris la conduite d'un général dans l'Inde ; un arrêt de mort prononcé fans qu'il eût été poffible de citer un feul crime déterminé, & de plus annonçant un fimple foupçon fur l'accufation la plus grave ; un jugement rendu fur le témoignage d'ennemis déclarés, fur les mémoires d'un jéfuite qui en avait compofé deux contradictoires entre eux, incertain s'il accuferait le général ou fes ennemis, ne fachant qui il haïffait le plus, ou qui il lui ferait plus utile de perdre : un tel arrêt devait exciter l'indignation de tout ami de la juftice, quand même les opprobres entaffés fur la tête du malheureux général, & l'horrible barbarie de le traîner au fupplice avec un bâillon, n'auraient pas fait frémir jufque dans leurs dernières fibres tous les cœurs que l'habitude de difpofer de la vie des hommes n'avait pas endurcis.

Cependant *Voltaire* parla long-temps feul. Le grand nombre d'employés de la compagnie des Indes, intéreffés à rejeter fur un homme qui n'exiftait plus, les fuites funeftes de leur conduite ; le tribunal puiffant qui l'avait condamné ; tout ce que ce corps traîne à fa fuite d'hommes dont la voix lui eft vendue ; les autres corps qui, réunis avec lui par le même nom, des fonctions communes, des intérêts femblables, regardent fa caufe comme la leur ; enfin, le miniftère honteux d'avoir eu la faibleffe ou la politique cruelle de facrifier le comte de *Lalli* à l'efpérance de cacher dans

son tombeau les fautes qui avaient causé la perte de l'Inde : tout semblait s'opposer à une justice tardive. Mais *Voltaire*, en revenant souvent sur ce même objet, triompha de la prévention & des intérêts attentifs à l'étendre & à la conserver. Les bons esprits n'eurent besoin que d'être avertis ; il entraîna les autres : & lorsque le fils du comte de *Lalli*, si célèbre depuis par son éloquence & par son courage, eut atteint l'âge où il pouvait demander justice, les esprits étaient préparés pour y applaudir & pour la solliciter. *Voltaire* était mourant lorsqu'après douze ans, cet arrêt injuste fut cassé ; il en apprit la nouvelle, ses forces se ranimèrent, & il écrivit : *Je meurs content, je vois que le roi aime la justice* ; derniers mots qu'ait tracés cette main qui avait si long-temps soutenu la cause de l'humanité & de la justice.

Dans la même année 1766, un autre arrêt étonna l'Europe qui, en lisant les ouvrages de nos philosophes, croyait que les lumières étaient répandues en France, du moins dans les classes de la société où c'est un devoir de s'instruire, & qu'après plus de quinze années, les confrères de *Montesquieu* avaient eu le temps de se pénétrer de ses principes.

Un crucifix de bois, placé sur le pont d'Abbeville, fut insulté pendant la nuit. Le scandale du peuple fut exalté & prolongé par la cérémonie ridicule d'une *amende honorable*. L'évêque d'Amiens, gouverné dans sa vieillesse par des fanatiques, & n'étant plus en état de prévoir les suites de cette farce religieuse, y donna de l'éclat par sa présence.

Cependant la haine d'un bourgeois d'Abbeville dirigea les ſoupçons du peuple ſur le chevalier de *la Barre*, jeune militaire, d'une famille de robe, alliée à la haute magiſtrature, & qui vivait alors chez une de ſes parentes abbeſſe de Villancourt, aux portes d'Abbeville. On inſtruiſit le procès. Les juges d'Abbeville condamnèrent à des ſupplices, dont l'horreur effrayerait l'imagination d'un cannibale, le chevalier de *la Barre* & d'*Etallonde* ſon ami, qui avait eu la prudence de s'enfuir. Le chevalier de *la Barre* s'était expoſé au jugement; il avait plus à perdre en quittant la France, & comptait ſur la protection de ſes parens qui occupaient les premières places dans le parlement & dans le conſeil. Son eſpérance fut trompée; la famille craignit d'attirer les regards du public ſur ce procès, au lieu de chercher un appui dans l'opinion; & à l'âge d'environ dix-ſept ans, il fut condamné, par la pluralité de deux voix, à avoir la tête tranchée, après avoir eu la langue coupée & ſubi les tourmens de la queſtion.

Cette horrible ſentence fut exécutée; & cependant les accuſations étaient auſſi ridicules que le ſupplice était atroce. Il n'était que *véhémentement* ſoupçonné d'avoir eu part à l'aventure du crucifix. Mais on le déclarait convaincu d'avoir chanté, dans des parties de débauche, quelques-unes de ces chanſons moitié obſcènes, moitié religieuſes, qui, malgré leur groſſièreté, amuſent l'imagination dans les premières années de ſa jeuneſſe, par leur contraſte avec le reſpect ou le ſcrupule que l'éducation inſpire à l'égard des mêmes objets;

d'avoir récité une ode dont l'auteur connu publiquement, jouissait alors d'une pension sur la cassette du roi ; d'avoir fait des génuflexions en passant devant quelques-uns de ces ouvrages libertins, qui étaient à la mode dans un temps où les hommes égarés par l'austérité de la morale religieuse, ne savaient pas distinguer la volupté de la débauche ; on lui reprochait enfin d'avoir tenu des discours dignes de ces chansons & de ces livres.

Toutes ces accusations étaient appuyées sur le témoignage de gens du peuple qui avaient servi ces jeunes gens, dans leurs parties de plaisir, ou de tourrières de couvent faciles à scandaliser.

Cet arrêt révolta tous les esprits. Aucune loi ne prononçait la peine de mort ni pour le bris d'images, ni pour les blasphèmes de ce genre ; ainsi les juges avaient été au-delà des peines portées par des lois que tous les hommes éclairés ne voyaient qu'avec horreur souiller encore notre code criminel. Il n'y avait point de père de famille qui ne dût trembler, puisqu'il y a peu de jeunes gens auxquels il n'échappe de semblables indiscrétions : & les juges condamnaient à une mort cruelle, pour des discours que la plupart d'entre eux s'étaient permis dans leur jeunesse, que peut-être ils se permettaient encore, & dont leurs enfans étaient aussi coupables que celui qu'ils condamnaient.

Voltaire fut indigné & en même temps effrayé. On avait adroitement placé le Dictionnaire philosophique au nombre des livres devant lesquels on disait que le chevalier de *la*

Barre s'était prosterné. On voulait faire entendre que la lecture des ouvrages de *Voltaire* avait été la cause de ces étourderies transformées en impiétés. Cependant le danger ne l'empêcha point de prendre la défense de ces victimes du fanatisme. D'*Etallonde*, réfugié à Vésel, obtint, à sa recommandation, une place dans un régiment prussien. Plusieurs ouvrages imprimés instruisirent l'Europe des détails de l'affaire d'Abbeville ; & les juges furent effrayés, sur leur tribunal même, du jugement terrible qui les arrachait à leur obscurité, pour les dévouer à une honteuse immortalité.

Le rapporteur de *Lalli*, accusé d'avoir contribué à la mort du chevalier de *la Barre*, forcé de reconnaître ce pouvoir, indépendant des places, que la nature a donné au génie pour la consolation & la défense de l'humanité, écrivit une lettre où, partagé entre la honte & l'orgueil, il s'excusait en laissant échapper des menaces ; *Voltaire* lui répondit par ce trait de l'histoire chinoise : *Je vous défends*, disait un empereur au chef du tribunal de l'histoire, *de parler davantage de moi.* Le mandarin se mit à écrire *Que faites-vous donc?* dit l'empereur. *J'écris l'ordre que votre Majesté vient de me donner.*

Pendant douze années que *Voltaire* survécut à cette injustice, il ne perdit point de vue l'espérance d'en obtenir la réparation, mais il ne put avoir la consolation de réussir. La crainte de blesser le parlement de Paris, l'emporta toujours sur l'amour de la justice, & dans les momens où les chefs du

miniftère avaient un intérêt contraire, celle de déplaire au clergé les arrêta. Les gouvernemens ne favent pas affez quelle confidération leur donnent, & parmi le peuple qui leur eft foumis, & auprès des nations étrangères, ces actes éclatans d'une juftice particulière, & combien l'appui de l'opinion eft plus fûr que les ménagemens pour des corps rarement capables de reconnaiffance, & auxquels il ferait plus politique d'ôter, par ces grands exemples, une partie de leur autorité fur les efprits, que de l'augmenter en prouvant par ces ménagemens mêmes combien ils ont fu infpirer de crainte.

Voltaire fongeait cependant à conjurer l'orage, à fe préparer les moyens d'y dérober fa tête : il diminua fa maifon, s'affura de fonds difponibles avec lefquels il pouvait s'établir dans une nouvelle retraite. Tel avait toujours été fon but fecret dans fes arrangemens de fortune. Pour lui faire éprouver le befoin & lui ravir fon indépendance, il aurait fallu une conjuration entre les puiffances de l'Europe. Il avait parmi fes créanciers des princes & des grands qui ne payaient pas avec exactitude ; mais il avait calculé les degrés de la corruption humaine, & il favait que ces mêmes hommes peu délicats en affaires, fauraient trouver de quoi le payer dans le moment d'une perfécution où leur négligence les rendrait l'objet de l'horreur & du mépris de l'Europe indignée.

Cette perfécution parut un moment prête à fe déclarer. Ferney eft fitué dans le diocèfe de Genève, dont l'évêque titulaire fiége dans

la petite ville d'Annecy. *François de Salles*, qu'on a mis au rang des saints, ayant eu cet évêché, l'on avait imaginé que, pour ne pas scandaliser les hérétiques dans leur métropole, il ne fallait plus confier cette place qu'à un homme à qui l'on ne pût reprocher l'orgueil, le luxe, la molesse dont les protestans accusent les prélats catholiques. Mais depuis long-temps il était difficile de trouver des saints qui, avec de l'esprit ou de la naissance, daignassent se contenter d'un petit siége. Celui qui occupait le siége d'Annecy en 1767 était un homme du peuple, élevé dans un séminaire de Paris où il ne s'était distingué que par des mœurs austères, une dévotion minutieuse & un fanatisme imbécille. Il écrivit au comte de *Saint-Florentin* pour l'engager à faire sortir de son diocèse, & par conséquent du royaume, *Voltaire* qui faisait alors élever une église à ses frais, & répandait l'abondance dans un pays que la persécution contre les protestans avait dépeuplé. Mais l'évêque prétendait que le seigneur de *Ferney* avait fait dans l'église, après la messe, une exhortation morale contre le vol; & que les ouvriers employés par lui à construire cette église, n'avaient pas déplacé une vieille croix avec assez de respect; motifs bien graves pour chasser de sa patrie un vieillard qui en était la gloire, & l'arracher d'un asile où l'Europe s'empressait de lui apporter le tribut de son admiration. Le ministre n'eût - il fait que peser les noms & l'existence politique, ne pouvait être tenté de plaire à l'évêque; mais il avertit *Voltaire* de se mettre à l'abri de ces délations que l'union de l'évêque d'Annecy

avec des prélats français, plus accrédités, pouvait rendre dangereuses.

C'est alors qu'il imagina de faire une communion solennelle, qui fut suivie d'une protestation publique de son respect pour l'Eglise, & de son mépris pour les calomniateurs : démarche inutile qui annonçait plus de faiblesse que de politique, & que le plaisir de forcer son curé à l'administrer par la crainte des juges séculiers, & de dire juridiquement des injures à l'évêque d'Annecy, ne peut excuser aux yeux de l'homme libre & ferme qui pèse de sang froid les droits de la vérité, & ce qu'exige la prudence lorsque des lois contraires à la justice naturelle rendent la vérité dangereuse & la prudence nécessaire.

Les prêtres perdirent le petit avantage qu'ils auraient pu tirer de cette scène singulière, en falsifiant la déclaration que *Voltaire* avait donnée.

Il n'avait plus alors sa retraite auprès de Genève. Il s'était lié à son arrivée avec les familles qui, par leur éducation, leurs opinions, leurs goûts & leur fortune, étaient plus rapprochées de lui; & ces familles avaient alors le projet d'établir une espèce d'aristocratie. Dans une ville sans territoire, où la force des citoyens peut se réunir avec autant de facilité & de promptitude que celle du gouvernement, un tel projet eût été absurde, si les citoyens riches n'avaient eu l'espérance d'employer en leur faveur une influence étrangère.

Les cabinets de Versailles & de Turin furent aisément séduits. Le sénat de Berne intéressé à éloigner des yeux de ses sujets le spectacle

de l'égalité républicaine, a pour politi
constante de protéger autour de lui toutes
entreprises aristocratiques; & par-tout, c
la Suisse, les magistrats oppresseurs sont
de trouver en lui un protecteur ardent &
delle: ainsi le misérable orgueil d'obtenir c
une petite ville une autorité odieuse, & d'
haï sans être respecté, priva les citoyens
Genève de leur liberté, & la république
son indépendance. Les chefs du parti popul
employèrent l'arme du fanatisme, parce q
avaient assez lu pour savoir quelle influe
la religion avait eue autrefois dans les dis
tions politiques, & qu'ils ne connaissaient
assez leur siècle pour sentir jusqu'à quel p
la raison aidée du ridicule, avait émoussé c
arme jadis si dangereuse.

On parla donc de remettre en vigueur
lois qui défendaient aux catholiques d'a
du bien dans le territoire génevois; on rep
cha aux magistrats leurs liaisons avec *Volta*
qui avait osé s'élever contre l'assassinat barl
de *Servet*, commandé au nom de DIEU
Calvin aux lâches & superstitieux sénateurs
Genève. *Voltaire* fut obligé de renoncer
maison des Délices.

Bientôt après, *Rousseau* établit dans l
des principes qui révélaient aux citoyens
Genève toute l'étendue de leurs droits, &
les appuyaient sur des vérités simples que
les hommes pouvaient sentir, que tous deva
adopter. Les aristocrates voulurent l'en pu
Mais ils avaient besoin d'un prétexte;
prirent celui de la religion, & se réuni
aux prêtres qui, dans tous les pays, in

férens à la forme de la conſtitution & à la liberté des hommes, promettent les ſecours du ciel au parti qui favoriſe le plus leur intolérance, & deviennent, ſuivant leurs intérêts, tantôt les appuis de la tyrannie d'un prince perſécuteur ou d'un ſénat ſuperſtitieux, tantôt les défenſeurs de la liberté d'un peuple fanatique.

Expoſé alternativement aux attaques des deux partis, *Voltaire* garda la neutralité; mais il reſta fidelle à ſa haine pour les oppreſſeurs. Il favoriſait la cauſe du peuple contre les magiſtrats, & celle des natifs contre les citoyens; car ces natifs, condamnés à ne jamais partager le droit de cité, ſe trouvaient plus malheureux depuis que les citoyens plus inſtruits des principes du droit politique, mais moins éclairés ſur le droit naturel, ſe regardaient comme des ſouverains dont les natifs n'étaient que des ſujets qu'ils ſe croyaient en droit de ſoumettre à cette même autorité arbitraire à laquelle ils trouvaient leurs magiſtrats ſi coupables de prétendre.

Voltaire fit donc un poëme où il répandit le ridicule ſur tous les partis, & auquel on ne peut reprocher que des vers contre *Rouſſeau*, dicté par une colère dont la juſtice des motifs qui l'inſpiraient ne peut excuſer ni l'excès ni les expreſſions. Mais lorſque dans un tumulte, les citoyens eurent tué quelques natifs, il s'empreſſa de recueillir à Ferney les familles que ces troubles forçèrent d'abandonner Genève; & dans le moment où la banqueroute de l'abbé *Terrai*, qui n'avait pas même l'excuſe de la néceſſité, & qui ne ſervit qu'à faciliter

des dépenses honteuses, venait de lui enlever une partie de sa fortune, on le vit donner des secours à ceux qui n'avaient pas de ressources, bâtir pour les autres des maisons qu'il leur vendit à bas prix & en rentes viagères, en même temps qu'il sollicitait pour eux la bienfesance du gouvernement, qu'il employait son crédit auprès des souverains, des ministres, des grands de toutes les nations, pour procurer du débit à cette manufacture naissante d'horlogerie qui fut bientôt connue de toute l'Europe.

Cependant le gouvernement s'occupait d'ouvrir aux Génevois un asile à Versoy, sur les bords du lac. Là devait s'établir une ville où l'industrie & le commerce seraient libres, où un temple protestant s'élèverait vis-à-vis d'une église catholique. *Voltaire* avait fait adopter ce plan, mais le ministre n'eut pas le crédit d'obtenir une loi de liberté religieuse; une tolérance secrète, bornée au temps de son ministère, était tout ce qu'il pouvait offrir; & Versoy ne put exister.

L'année 1771, fut une des époques les plus difficiles de la vie de *Voltaire*. Le chancelier *Maupeou* & le duc d'*Aiguillon*, tous deux objets de la haine des parlemens, se trouvaient forcés de les attaquer pour n'en être pas la victime. L'un ne pouvait s'élever au ministère, l'autre s'y conserver, sans la disgrâce du duc de *Choiseul*. Réunis à madame *du Barri*, que ce ministre avait eu l'imprudence de s'aliéner sans retour, ils persuadèrent au roi que son autorité méconnue ne pouvait se relever; que l'Etat sans cesse agité depuis la paix, par

es querelles parlementaires, ne pouvait reprendre sa tranquillité, si, par un acte de rigueur, on ne marquait aux prétentions des corps de magistrature, une limite qu'ils n'osassent plus franchir ; si l'on ne fixait un terme au-delà duquel ils n'osassent plus opposer de résistance à la volonté royale.

Le duc de *Choiseul* ne pouvait s'unir à ce projet sans perdre cette opinion publique long-temps déclarée contre lui, alors son unique appui, & cet avilissement forcé ne lui eût pas fait regagner la confiance du monarque qui s'éloignait de lui. Il était donc vraisemblable que ses liaisons avec les parlemens achèveraient de la lui faire perdre, & qu'il serait aisé de persuader, ou que son existence dans le ministère était le plus grand obstacle au succès des nouvelles mesures du gouvernement, ou qu'il cherchait à faire naître la guerre pour se conserver dans sa place malgré la volonté du roi.

L'attaque contre les parlemens fut dirigée avec la même adresse. Tout ce qui pouvait intéresser la nation fut écarté. Le roi ne paraissait revendiquer que la plénitude du pouvoir législatif, pouvoir que la doctrine de la nécessité d'un enregistrement libre transférait non à la nation, mais aux parlemens : & il était aisé de voir que ce pouvoir réuni à la puissance judiciaire la plus étendue, partagé entre douze tribunaux perpétuels, tendait à établir en France une aristocratie tyrannique plus dangereuse que la monarchie, pour la sureté, la liberté, la propriété des citoyens. On pouvait donc compter sur le suffrage des hommes

éclairés, fur celui des gens de lettres que le parlement de Paris avait également bleffés par la perfécution & par le mépris, par fon attachement aux préjugés, & par fon obftination à rejeter toute lumière nouvelle.

Mais il eft plus aifé de former avec adreffe une intrigue politique, que d'exécuter avec fageffe un plan de réforme. Plus les principes que l'autorité voulait établir effrayaient la liberté, plus elle devait montrer d'indulgence & de douceur envers les particuliers : & l'on porta les rigueurs de détail jufqu'à un raffinement puéril. Un monarque paraît dur fi, dans les punitions qu'il inflige, il ne refpecte pas jufqu'au fcrupule tout ce qui intéreffe la fanté, l'aifance, & même la fenfibilité naturelle de ceux qu'il punit ; & dans cette occafion tous les égards étaient négligés. On refufait à un fils la permiffion d'embraffer fon père mourant; on retenait un homme dans un lieu infalubre, où il ne pouvait appeler fa famille fans l'expofer à partager fes dangers ; un malade obtenait avec peine la liberté de chercher dans la capitale des fecours qu'elle feule peut offrir. Un gouvernement abfolu, s'il montre de la crainte, annonce ou la défiance de fes forces, ou l'incertitude du monarque, ou l'inftabilité des miniftres, & par-là il encourage à la réfiftance. Et l'on montrait cette crainte en fefant dépendre le retour des exilés d'un confentement inutile dans l'opinion de ceux même qui l'exigeaient

Une opération falutaire ne change point de nature, fi elle eft exécutée avec dureté; mais alors l'homme honnête & éclairé qui l'ap-

ouve, s'il se croit obligé de la défendre, ne la défend qu'à regret ; son ame révoltée n'a plus ni zèle ni chaleur pour un parti que ses chefs déshonorent. Ceux qui manquent de lumières passent, de la haine pour le ministre, à l'aversion des mesures qu'il soutient par l'oppression ; & la voix publique condamne ce que, laissée à elle-même, elle eût peut-être ·prouvé.

Le grand nombre des magistrats que cette révolution privait de leur état, le mérite & les vertus de quelques-uns, la foule des mi- ;istres subalternes de la justice liés à leur sort ır honneur & par intérêt, ce penchant na- ·urel qui porte les hommes à s'unir à la cause les persécutés, la haine non moins naturelle ›ur le pouvoir : tout devait à la fois rendre ›dicules les opérations du ministère, & lui ıfciter des obstacles, lorsque forcé de rem- acer les tribunaux qu'il voulait détruire, la orce devenait inutile & la confiance néces- aire.

Cependant la barbarie des lois criminelles, es vices révoltans des lois civiles, offraient ıx auteurs de la révolution un moyen sûr de egagner l'opinion, & de donner à ceux qui :onsentiraient à remplacer les parlemens, une ·xcuse que l'honneur & le patriotisme auraient u avouer hautement. Les ministres dédaignè- ent ce moyen. Le parlement s'était rendu dieux à tous les hommes éclairés, par les ›stacles qu'il opposait à la liberté d'écrire, ar son fanatisme dont le supplice récent du ·valier *de la Barre* était un exemple aux yeux l'Europe entière. Mais, irrité des libelles

publiés contre lui, effrayé des ouvrages où l'on attaquait ses principes, jaloux enfin de se faire un appui du clergé, le chancelier se plut à charger de nouvelles chaînes la liberté d'imprimer. La mémoire de *la Barre* ne fut pas réhabilitée, son ami ne put obtenir une révision qui eût couvert d'opprobre ceux à qui le chef de la justice était pourtant si intéressé à ravir la faveur publique. La procédure criminelle subsista dans toute son horreur ; & cependant huit jours auraient suffi pour rédiger une loi qui aurait supprimé la peine de mort si cruellement prodiguée, aboli toute espèce de torture, proscrit les supplices cruels ; qui aurait exigé une grande pluralité pour condamner, admis un certain nombre de récusations sans motif, accordé aux accusés le secours d'un conseil ; qui enfin leur aurait assuré la faculté de connaître & d'examiner tous les actes de la procédure, le droit de présenter des témoins, de faire entendre des faits justificatifs. La nation, l'Europe entière auraient applaudi ; les magistrats dépossédés n'auraient plus été que les ennemis de ces innovations salutaires ; & leur chute, que l'époque où le souverain aurait recouvré la liberté de se livrer à ses vues de justice & d'humanité.

A la vérité, la vénalité des charges fut supprimée ; mais les juges étant toujours nommés par la cour, on ne vit dans ce changement que la facilité de placer dans les tribunaux des hommes sans fortune & plus faciles à séduire.

On diminua les ressorts les plus étendus, mais on n'érigea pas en parlemens ces nouvelles cours ;

cours ; on ne leur accorda point l'enregiſtrement, & par là on mit entre elles & les anciens tribunaux une différence, préſage de leur deſtruction ; enfin, on ſupprima les épices des juges, remplacées par des appointemens fixés : ſeule opération que la raiſon put approuver toute entière.

Ceux qui conduiſaient cette révolution parvinrent cependant à la conſommer malgré une réclamation preſque générale. Le duc de *Choiſeul*, accuſé de fomenter en ſecret la réſiſtance un peu incertaine du parlement de Paris, & d'avoir retardé la concluſion d'une pacification entre l'Angleterre & l'Eſpagne, fut exilé dans ſes terres. Le parlement, obligé de prendre par reconnaiſſance le parti de la fermeté, fut bientôt diſperſé. Le duc d'*Aiguillon* devint miniſtre ; un nouveau tribunal remplaça le parlement. Quelques parlemens de province eurent le ſort de celui de Paris ; d'autres conſentirent à reſter, & ſacrifièrent une partie de leurs membres. Tout ſe tut devant l'autorité, & il ne manqua au ſuccès des miniſtres que l'opinion publique qu'ils bravaient, & qui au bout de quelques années eut le pouvoir de les détruire.

Voltaire haïſſait le parlement de Paris, & aimait le duc de *Choiſeul* ; il voyait dans l'un, un ancien perſécuteur que ſa gloire avait aigri & n'avait pas déſarmé ; dans l'autre, un bienfaiteur & un appui. Il fut fidelle à la reconnaiſſance & conſtant dans ſes opinions. Dans toutes ſes lettres, il exprime ſes ſentimens pour le duc de *Choiſeul* avec franchiſe, avec énergie ; & il n'ignorait pas que ſes lettres

(grâces à l'infame uſage de violer la foi publique) étaient lues par les ennemis du miniſtre exilé. Un joli conte, intitulé *Barmécide*, (*) eſt le ſeul monument durable de l'intérêt que cette diſgrace avait excité. L'injuſtice avec laquelle les amis ou les partiſans du miniſtre, l'accusèrent d'ingratitude, fut un des chagrins les plus vifs que *Voltaire* ait éprouvés. Il le fut d'autant plus que le miniſtre partagea cette injuſtice. En vain *Voltaire* tenta de le déſabuſer ; il invoqua vainement les preuves qu'il donnait de ſon attachement & de ſes regrets.

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même,

écrivait-il dans ſa douleur. Mais il ne fut pas entendu.

Les grands, les gens en place ont des intérêts, & rarement des opinions : combattre celle qui convient à leurs projets actuels, c'eſt, à leurs yeux, ſe déclarer contre eux. Cet attachement à la vérité, l'une des plus fortes paſſions des eſprits élevés & des ames indépendantes, n'eſt pour eux qu'un ſentiment chimérique. Ils croient qu'un raiſonneur, un philoſophe, n'a, comme eux, que des opinions d'un moment, profeſſe ce qu'il veut, parce qu'il ne tient fortement à rien, & doit par conſéquent changer de principes, ſuivant les intérêts paſſagers de ſes amis ou de ſes bienfaiteurs. Ils le regardent comme un homme fait pour défendre la cauſe qu'ils ont embraſſée,

(*) L'Epître de *Benaldaki à Caramouftée*. Vol. d'Epîtres.

& non pour soutenir ses principes personnels; pour servir sous eux, & non pour juger de la justice de la guerre. Aussi le duc de *Choiseul* & ses amis paraissaient-ils croire que *Voltaire* aurait dû, par respect pour lui, ou trahir ou cacher ses opinions sur des questions de droit public. Anecdote curieuse, qui prouve à quel point l'orgueil de la grandeur ou de la naissance peut faire oublier l'indépendance naturelle de l'esprit humain, & l'inégalité des esprits & des talens, plus réelle que celle des rangs & des places.

Voltaire voyait avec plaisir la destruction de la vénalité, celle des épices, la diminution du ressort immense du parlement de Paris; abus qu'il combattait par le raisonnement & le ridicule depuis plus de quarante années. Il préférait un seul maître à plusieurs, un souverain dont on ne peut craindre que les préjugés, à une troupe de despotes dont les préjugés sont encore plus dangereux; mais dont on doit craindre de plus les intérêts & les petites passions, & qui plus redoutables aux hommes ordinaires, le sont sur-tout à ceux dont les lumières les effrayent, & dont la gloire les irrite. Il disait : *J'ai les reins peu flexibles; je consens à faire une révérence, mais cent de suite me fatiguent.*

Il applaudit donc à ces changemens; & parmi les hommes éclairés qui partageaient son opinion, il osa seul la manifester. Sans doute il ne pouvait se dissimuler avec quelle petitesse de moyens & de vues, on avait laissé échapper cette occasion si heureuse de réformer la législation française, de rendre aux esprits la liberté,

aux hommes leurs droits, de profcrire à la fois l'intolérance & la barbarie, de faire enfin de ce moment l'époque d'une révolution heureufe pour la nation, glorieufe pour le prince & fes miniftres. Mais *Voltaire* était auffi trop pénétrant pour ne pas fentir que fi les lois étaient les mêmes, les tribunaux étaient changés; que fi même ils avaient hérité de l'efprit de leurs prédéceffeurs, ils n'avaient pu hériter de leur crédit ni de leur audace; que la nouveauté, en leur ôtant ce refpect aveugle du vulgaire pour tout ce qui porte la rouille de l'antiquité, leur ôtait une grande partie de leur puiffance; que l'opinion feule pouvait la leur rendre, & que pour obtenir fon fuffrage, il ne leur reftait plus d'autre moyen que d'écouter la raifon & de s'unir aux ennemis des préjugés, aux amis de l'humanité.

L'approbation que *Voltaire* accorda aux opérations du chancelier *Maupeou*, fut du moins utile aux malheureux. S'il ne put obtenir juftice pour la mémoire de l'infortuné *la Barre*; s'il ne put rendre le jeune *d'Etallonde* à fa patrie; fi un ménagement pufillanime pour le clergé l'emporta dans le miniftre fur l'intérêt de fa gloire, du moins *Voltaire* eut le bonheur de fauver la femme de *Montbailli*. Cet infortuné fauffement accufé d'un parricide, avait péri fur la roue; fa femme était condamnée à la mort: elle fuppofa une groffeffe, & eut le bonheur d'obtenir un furfis.

Nos tribunaux viennent de rejeter une loi fage qui, mettant entre le jugement & l'exécution un intervalle dont l'innocence peut profiter, eût prévenu prefque toutes leurs injuf-

tices ; & ils l'ont refusée avec une humeur qui suffit pour en prouver la nécessité. (*) Les femmes seules, en se déclarant grosses, échappent au danger de ces exécutions précipitées. Dans l'espace de moins de vingt ans, ce moyen a sauvé la vie à trois personnes innocentes sur lesquelles des circonstances particulières ont attiré la curiosité publique : autre preuve de l'utilité de cette loi à laquelle un orgueil barbare peut seul s'opposer, & qui doit subsister jusqu'au temps où l'expérience aura prouvé que la législation nouvelle (qui sans doute va bientôt remplacer l'ancienne) n'expose l'innocence à aucun danger.

On revit le procès de la femme *Montballi* ; le conseil d'Artois qui l'avait condamnée, la déclara innocente : & plus noble ou moins orgueilleux que le parlement de Toulouse, il pleura sur le malheur irréparable d'avoir fait périr un innocent ; il s'imposa lui-même le devoir d'assurer des jours paisibles à l'infortunée dont il avait détruit le bonheur (*).

Si *Voltaire* n'avait montré son zèle que contre des injustices liées à des événemens publics ; ou à la cause de la tolérance, on eût pu l'accuser de vanité ; mais ce zèle fut le même pour

(*) Il est juste d'observer que tous les magistrats n'ont pas cette haute idée de leurs droits, cet amour du pouvoir. L'un d'eux vient de mériter l'estime & la vénération de tous les citoyens, en prononçant, dans le parlement de Paris, ces paroles remarquables : *Les citoyens seuls ont des droits ; les magistrats, comme magistrats, n'ont que des devoirs.*

(*) Voyez la Méprise d'Arras, 1771 : Politique & Législation.

cette cause obscure à laquelle son nom seul a donné de l'éclat.

C'est ainsi qu'on a vu depuis un magistrat enlevé trop tôt à ses amis & aux malheureux (**) intéresser l'Europe à la cause de trois paysans de Champagne, & obtenir par son éloquence & par la persécution, une gloire brillante & durable pour prix d'un zèle que le sentiment de l'humanité, l'amour de la justice, avaient seuls inspiré. Les hommes incapables de ces actions ne manquent jamais de les attribuer au désir de la renommée; ils ignorent quelles angoisses le spectacle d'une injustice fait éprouver à une ame fière & sensible, à quel point il tourmente la mémoire & la pensée, combien il fait sentir le besoin impérieux de prévenir ou de réparer le crime; ils ne connaissent point ce trouble, cette horreur involontaire qu'excite dans tous les sens la vue, l'idée seule d'un oppresseur triomphant ou impuni; & l'on doit plaindre ceux qui ont pu croire que l'auteur d'Alzire & de Brutus avait besoin de la gloire d'une bonne action pour défendre l'innocence & s'élever contre la tyrannie.

Une nouvelle occasion de venger l'humanité outragée s'offrit à lui. La servitude, solennellement abolie en France par *Louis Hutin*, subsistait encore sous *Louis XV* dans plusieurs provinces. En vain avait-on plus d'une fois formé le projet de l'abolir. L'avarice & l'orgueil avaient opposé à la justice une résistance qui avait fatigué la paresse du gouvernement. Les tribunaux

(**) M. *Dupati*.

ſupérieurs, compoſés de nobles, favoriſaient les prétentions des ſeigneurs.

Ce fléau affligeait la Franche-Comté, & particulièrement le territoire du couvent de Saint-Claude. Ces moines ſécularisés en 1742, ne devaient qu'à des titres faux, la plupart de leurs droits de main-morte, & les exerçaient avec une rigueur qui réduiſait à la misère un peuple ſauvage, mais bon & induſtrieux. A la mort de chaque habitant, ſi ſes enfans n'avaient pas conſtamment habité la maiſon paternelle, le fruit de ſes travaux appartenait aux moines. Les enfans, la veuve, ſans meubles, ſans habits, ſans domicile, paſſaient du ſein d'une vie laborieuſe & paiſible, à toutes les horreurs de la mendicité. Un étranger mourait-il après un an de ſéjour ſur cette terre frappée de l'anathème féodal, ſon bien appartenait encore aux moines. Une fille n'héritait pas de ſon père, ſi on pouvait prouver qu'elle eût paſſé la nuit de ſes noces hors de la maiſon paternelle.

Ce peuple ſouffrait ſans oſer ſe plaindre, & voyait, avec une douleur muette, paſſer aux mains des moines, ſes épargnes qui auraient dû fournir à l'induſtrie & à la culture des capitaux utiles. Heureuſement la conſtruction d'une grande route ouvrit une communication entre eux & les cantons voiſins. Ils apprirent qu'aux pieds du mont Jura exiſtait un homme dont la voix intrépide avait plus d'une fois fait retentir les plaintes de l'opprimé juſque dans le palais des rois, & dont le nom ſeul feſait pâlir la tyrannie ſacerdotale. Ils lui peignirent leurs maux, & ils eurent un appui.

La France, l'Europe entière connurent les

usurpations, & la dureté de ces prêtres hypocrites qui osaient se dire les disciples d'un Dieu humilié, & voulaient conserver des esclaves. Mais après plusieurs années de sollicitations, on ne put obtenir du timide successeur de M. de *Maupeou*, un arrêt du conseil qui proscrivît cette lâche violation des droits de l'humanité ; il n'osa, par ménagement pour le parlement de Besançon, soustraire à son jugement une cause qui ne pouvait être regardée comme un procès ordinaire, sans reconnaître honteusement la légitimité de la servitude. Les serfs de Saint-Claude furent renvoyés devant un tribunal dont les membres, seigneurs de terres où la servitude est établie, se firent un plaisir barbare de resserrer leurs fers ; & ces fers subsistent encore.

Ils ont seulement obtenu, en 1778, de pouvoir, en abandonnant leur patrie & leurs chaumières, se soustraire à l'empire monacal. Mais un autre article de cette même loi a plus que compensé ce bienfait si faible pour des infortunés, que la pauvreté plus que la loi attache à leur terre natale. C'est dans ce même édit que le souverain a donné pour la première fois le nom & le caractère sacré de propriété à des droits odieux, regardés, même au milieu de l'ignorance & de la barbarie du treizième siècle, comme des usurpations que ni le temps ni les titres ne pouvaient rendre légitimes ; & un ministre hypocrite a fait dépendre la liberté de l'esclave non de la justice des lois, mais de la volonté de ses tyrans.

Qui croirait en lisant ces détails, que c'est ici

ici la vie d'un grand poëte, d'un écrivain fécond & infatigable ? Nous avons oublié sa gloire littéraire, comme il l'avait oubliée lui-me. Il semblait n'en plus connaître qu'une seule, celle de venger l'humanité, & d'arracher des victimes à l'oppression.

Cependant son génie incapable de souffrir le repos, s'exerçait dans tous les genres qu'il avait embrassés, & même osait en essayer de nouveaux. Il imprimait des tragédies auxquelles on peut sans doute reprocher de la faiblesse, & qui ne pouvaient plus arracher les applaudissemens d'un parterre que lui-même avait rendu si difficile, mais où l'homme de lettres peut admirer de beaux vers, & des idées philosophiques & profondes, tandis que le jeune homme qui se destine au théâtre peut encore y étudier les secrets de son art ; des contes où ce genre, borné jusqu'alors à présenter des images voluptueuses ou plaisantes qui amusent l'imagination, ou réveillent la gaieté, prit un caractère plus philosophique & devint, comme l'apologue, une école de morale & de raison ; des épîtres où, si on les compare à ses premiers ouvrages, l'on trouve moins de correction, un ton moins soutenu & une poésie moins brillante, mais aussi plus de simplicité & de variété, une philosophie plus usuelle & plus libre, un plus grand nombre de ces traits d'un sens profond que produit l'expérience de la vie ; des satires enfin où les préjugés & leurs protecteurs sont livrés au ridicule sous mille formes piquantes.

En même temps il donnait, dans sa Philosophie de l'histoire, des leçons aux historiens,

en bravant la haine des pédans dont il dévoilait la ſtupide crédulité, & l'envieuſe admiration pour les temps antiques. Il perfectionnait ſon Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations, ſon Siècle de *Louis XIV*, & y ajoutait l'Hiſtoire du ſiècle de *Louis XV*, hiſtoire incomplète, mais exacte : la ſeule où l'on puiſſe prendre une idée des événemens de ce règne, & où l'on trouve toute la vérité qu'on peut eſpérer dans une hiſtoire contemporaine qui ne doit être ni une dénonciation ni un libelle.

Des nouveaux romans ; des ouvrages ou ſérieux ou plaiſans, inſpirés par les circonſtances, n'ajoutaient pas à ſa gloire, mais continuaient à la rendre toujours préſente, ſoutenaient l'intérêt de ſes partiſans, & humiliaient cette foule d'ennemis ſecrets qui, pour ſe refuſer à l'admiration que l'Europe leur commandait, prenaient le maſque de l'auſtérité.

Enfin, il entreprit de raſſembler, ſous la forme de dictionnaire, toutes les idées, toutes les vues qui s'offraient à lui, ſur les divers objets de ſes réflexions, c'eſt-à-dire, ſur l'univerſalité preſque entière des connaiſſances humaines. Dans ce recueil, intitulé modeſtement : *Queſtions à des amateurs, ſur l'Encyclopédie*, il parle tour à tour de théologie & de grammaire, de phyſique & de littérature ; il diſcute tantôt des points d'antiquité, tantôt des queſtions de politique, de légiſlation, de droit public. Son ſtyle, toujours animé & piquant, répand ſur ces objets divers un charme dont juſqu'ici lui ſeul a connu le ſecret, & qui naît ſur-tout de l'abandon avec lequel, cédant à ſon premier mouvement, proportionnant ſon

ſtyle moins à ſon ſujet qu'à la diſpoſition nouvelle de ſon eſprit, tantôt il répand le ridicule ſur des objets qui ſemblent ne pouvoir inſpirer que l'horreur ; & bientôt après, entraîné par l'énergie & la ſenſibilité de ſon ame, il tonne avec force contre les abus dont il vient de plaiſanter. Ailleurs, il s'irrite contre le mauvais goût, s'aperçoit bientôt que ſon indignation doit être réſervée pour de plus grands intérêts, & finit par rire de ſa propre colère. Quelquefois il interrompt une diſcuſſion de morale ou de politique par une obſervation de littérature, & au milieu d'une leçon de goût, il laiſſe échapper quelques maximes d'une philoſophie profonde, ou s'arrête pour livrer au fanatiſme ou à la tyrannie, une attaque terrible & ſoudaine.

L'intérêt conſtant que prit *Voltaire* au ſuccès de la Ruſſie contre les Turcs, mérite d'être remarqué. Comblé des bontés de l'impératrice, ſans doute la reconnaiſſance animait ſon zèle ; mais on ſe tromperait ſi on imaginait qu'elle en fut l'unique cauſe. Supérieur à ces politiques de comptoir qui prennent l'intérêt de quelques marchands connus dans les bureaux, pour l'intérêt du commerce, & l'intérêt du commerce pour l'intérêt du genre-humain ; non moins ſupérieur à ces vaines idées d'équilibre de l'Europe, ſi chères aux compilateurs politiques, il voyait dans la deſtruction de l'empire turc, des millions d'hommes aſſurés du moins d'éviter ſous le deſpotiſme d'un ſouverain, le deſpotiſme inſupportable d'un peuple ; il voyait renvoyer dans les climats infortunés qui les ont vu naître, ces mœurs tyranniques de l'Orient

qui condamnent un fexe entier à un honteux efclavage. D'immenfes contrées, placées fous un beau ciel, deftinées par la nature à fe couvrir des productions les plus utiles à l'homme, auraient été rendues à l'induftrie de leurs habitans ; ces pays, les premiers où l'homme ait eu du génie, auraient vu renaître, dans leur fein, les arts dont ils ont donné les modèles les plus parfaits, les fciences dont ils ont pofé les fondemens.

Sans doute les fpéculations routinières de quelques marchands auraient été dérangées, leurs profits auraient diminué; mais le bien-être réel de tous les peuples auraient augmenté, parce qu'on ne peut étendre fur le globe l'efpace où fleurit la culture, où le commerce eft sûr, où l'induftrie eft active, fans augmenter pour tous les hommes la maffe des jouiffances & des reffources. Pourquoi voudrait-on qu'un philofophe préférât la richeffe de quelques nations à la liberté d'un peuple entier, le commerce de quelques villes, au progrès de la culture & des arts dans un grand empire ? Loin de nous ces vils calculateurs qui veulent ici tenir la Grèce dans les fers des Turcs ; là, enlever des hommes, les vendre comme de vils troupeaux, les obliger à force de coups à fervir leur infatiable avarice, & qui calculent gravement les prétendus millions que rapportent ces outrages à la nature.

Que par-tout les hommes foient libres, que chaque pays jouiffe des avantages que lui a donnés la nature. Voilà ce que demande l'intérêt commun de tous les peuples, de ceux qui reprendraient leurs droits, comme de ceux

où quelques individus, & non la nation, ont profité du malheur d'autrui. Qu'importe auprès de ces grands objets, & des biens éternels qui naîtraient de cette grande révolution, la ruine de quelques hommes avides qui avaient fondé leur fortune sur les larmes & le sang de leurs semblables !

Voilà ce que devait penser *Voltaire*, voilà ce que pensait M. *Turgot*.

On a parlé de l'injustice d'une guerre contre les Turcs. Peut-on être injuste envers une horde de brigands qui tiennent dans les fers un peuple esclave ; à qui leur avide férocité prodigue les outrages. Qu'ils rentrent dans ces déserts dont la faiblesse de l'Europe leur a permis de sortir, puisque dans leur brutal orgueil ils ont continué à former une race de tyrans, & qu'enfin la patrie de ceux à qui nous devons nos lumières, nos arts, nos vertus même, cesse d'être déshonorée par la présence d'un peuple qui unit les vices infames de la mollesse à la férocité des peuples sauvages. Vous craignez pour la balance de l'Europe, comme si ces conquêtes ne devaient pas diminuer la force des conquérans, au lieu de l'augmenter ; comme si l'Asie ne devait pas long-temps offrir à des ambitieux une proie facile qui les dégoûterait des conquêtes hasardeuses qu'ils pourraient tenter en Europe. Ce n'est point la politique des princes, ce sont les lumières des peuples civilisés qui garantiront à jamais l'Europe des invasions ; & plus la civilisation s'étendra sur la terre, plus on en verra disparaître la guerre & les conquêtes, comme l'esclavage & la misère.

Louis XV mourut. Ce prince qui depuis long-temps bravait, dans sa conduite, les préceptes de la morale chrétienne, ne s'était cependant jamais élevé au-dessus des terreurs religieuses. Les menaces de la religion revenaient l'effrayer à l'apparence du moindre danger; mais il croyait qu'une promesse de continence, si facile à faire sur un lit de mort, & quelques paroles d'un prêtre, pouvaient expier les fautes d'un règne de soixante ans. Plus timide encore que superstitieux, accoutumé par le cardinal de *Fleuri* à regarder la liberté de penser comme une cause du trouble dans les Etats, ou du moins d'embarras pour les gouvernemens, ce fut malgré lui que, sous son règne, la raison humaine fit en France des progrès rapides. Celui qui y travaillait avec le plus d'éclat & de succès, était devenu l'objet de sa haine. Cependant il respectait en lui la gloire de la France, & ne voyait pas sans orgueil l'admiration de l'Europe placer un de ses sujets au premier rang des hommes illustres. Sa mort ne changea rien au sort de *Voltaire*, & M. de *Maurepas* joignait aux préjugés de *Fleuri* une haine plus forte encore pour tout ce qui s'élevait au-dessus des hommes ordinaires.

Voltaire avait prodigué à *Louis XV*, jusqu'à son voyage en Prusse, des éloges exagérés, sans pouvoir le désarmer; il avait gardé un silence presque absolu depuis cette époque où les malheurs & les fautes de ce règne auraient rendu ses louanges avilissantes. Il osa être juste envers lui après sa mort, dans l'instant où la nation presque entière semblait se plaire

à déchirer ſe mémoire : & on a remarqué que les philoſophes, qu'il ne protégea jamais, furent alors les ſeuls qui montraſſent quelque impartialité, tandis que des prêtres chargés de ſes bienfaits, inſultaient à ſes faibleſſes.

Le nouveau règne offrit bientôt à *Voltaire* des eſpérances qu'il n'avait oſé former. M. *Turgot* fut appelé au miniſtère. *Voltaire* connaiſſait ce génie vaſte & profond, qui dans tous les genres de connaiſſances s'était créé des principes sûrs & précis auxquels il avait attaché toutes ſes opinions, d'après leſquelles il dirigeait toute ſa conduite, gloire qu'aucun autre homme d'Etat n'a mérité de partager avec lui. Il ſavait qu'à une ame paſſionnée pour la vérité & pour le bonheur des hommes, M. *Turgot* uniſſait un courage ſupérieur à toutes les craintes, une grandeur de caractère au-deſſus de toutes les diſſimulations, qu'à ſes yeux les plus grandes places n'étaient qu'un moyen d'exécuter ſes vues ſalutaires, & ne lui paraîtraient plus qu'un vil eſclavage, s'il perdait cette eſpérance. Enfin, il ſavait qu'affranchi de tous les préjugés, & haïſſant en eux les ennemis les plus dangereux du genre-humain, M. *Turgot* regardait la liberté de penſer & d'imprimer comme un droit de chaque citoyen, un droit des nations entières dont les progrès de la raiſon peuvent ſeuls appuyer le bonheur ſur une baſe inébranlable.

Voltaire vit dans la nomination de M. *Turgot* l'aurore du règne de cette raiſon ſi long-temps méconnue, plus long-temps perſécutée ; il oſa eſpérer la chute rapide des préjugés, la deſtruction de cette politique

lâche & tyrannique qui, pour flatter l'orgueil ou la pareſſe des gens en place, condamnait le peuple à l'humiliation & à la misère.

Cependant ſes tentatives en faveurs des ſerfs du mont Jura furent inutiles, & il eſſaya vainement d'obtenir pour d'*Etallonde*, & pour la mémoire du chevalier de *la Barre*, cette juſtice éclatante que l'humanité & l'honneur national exigeaient également. Ces objets étaient étrangers au département des finances, & cette ſupériorité de lumières, de caractère & de vertu, que M. *Turgot* ne pouvait cacher, lui avait fait de tous les autres miniſtres, de tous les intrigans ſubalternes, autant d'ennemis qui, n'ayant à combattre en lui ni ambition ni projets perſonnels, s'acharnaient contre tout ce qu'ils croyaient d'accord avec ſes vues juſtes & bienfeſantes.

On ne pouvait d'ailleurs rendre la liberté aux ſerfs du mont Jura, ſans bleſſer le parlement de Beſançon ; la reviſion du procès d'Abbeville eût humilié celui de Paris ; & une politique mal-adroite avait rétabli les anciens parlemens, ſans profiter de leur deſtruction & du peu de crédit de ceux qui les avaient remplacés, pour porter dans les lois & dans les tribunaux une réforme entière dont tous les hommes inſtruits ſentaient la néceſſité. Mais un miniſtère faible & ennemi des lumières, n'oſa ou ne voulut pas ſaiſir cette occaſion où le bien eût encore moins trouvé d'obſtacles que dans l'inſtant ſi honteuſement manqué par le chancelier *Maupeou*.

C'eſt ainſi que par complaiſance pour les préjugés des parlemens, le miniſtère laiſſa

perdre pour la réforme de l'éducation les avantages que lui offrait la destruction des jésuites. On n'avait même pris, en 1774, aucune précaution pour empêcher la renaissance des querelles qui, en 1770, avaient amené la destruction de la magistrature. On n'avait eu qu'un seul objet, l'avantage de s'assurer une reconnaissance personnelle qui donnât aux auteurs du changement un moyen d'employer utilement contre leurs rivaux de puissance, le crédit des corps dont le rétablissement était leur ouvrage.

Ainsi le seul avantage que *Voltaire* put obtenir du ministère de M. *Turgot*, fût de soustraire le petit pays de Gex à la tyrannie des fermes. Séparé de la France par des montagnes, ayant une communication facile avec Genève & la Suisse, cette malheureuse contrée ne pouvait être assujettie au régime fiscal sans devenir le théâtre d'une guerre éternelle entre les employés du fisc & les habitans, sans payer des frais de perception plus onéreux que la valeur même des impositions. Le peu d'importance de cette opération aurait dû la rendre facile. Cependant elle était depuis long-temps inutilement sollicitée par M. de *Voltaire*.

Une partie des provinces de la France ont échappé par différentes causes au joug de la ferme générale, ou ne l'ont porté qu'à moitié; mais les fermiers ont souvent avancé leurs limites, enveloppé dans leurs chaînes des cantons isolés que des priviléges féodaux avaient long-temps défendus. Ils croyaient que leur dieu *Terme*, comme celui des Romains, ne devait reculer jamais, & que son premier

pas en arrière ſerait le préſage de la deſtruction de l'empire. Leur oppoſition ne pouvait balancer auprès de M. *Turgot* une opération juſte & bienfeſante qui, ſans nuire au fiſc, ſoulageait les citoyens, épargnait des injuſtices & des crimes, rappelait dans un canton dévaſté, la proſpérité & la paix.

Le pays de Gex fut donc affranchi, moyennant une contribution de trente mille livres; & *Voltaire* put écrire à ſes amis, en parodiant un vers de Mithridate :

Et mes derniers regards ont vu fuir les commis.

Les édits de 1776 auraient augmenté le reſpect de *Voltaire* pour M. *Turgot* ſi d'avance il n'avait pas ſenti ſon ame & connu ſon génie. Ce grand homme d'Etat avait vu que, placé à la tête des finances dans un moment où gêné par la maſſe de la dette, par les obſtacles que les courtiſans & le miniſtre prépondérant oppoſaient à toute grande réforme dans l'adminiſtration, à toute économie importante, il ne pouvait diminuer les impôts, & il voulut du moins ſoulager le peuple & dédommager les propriétaires en leur rendant les droits dont un régime oppreſſeur les avait privés.

Les corvées qui portaient la déſolation dans les campagnes, qui forçait le pauvre à travailler ſans ſalaire, & enlevaient à l'agriculture les chevaux du laboureur, furent changées en un impôt payé par les ſeuls propriétaires. Dans toutes les villes, de ridicules corporations feſaient acheter à une partie de leurs habitans

le droit de travailler ; ceux qui subsistaient par leur industrie ou par le commerce, étaient obligés de vivre sous la servitude d'un certain nombre de privilégiés, ou de leur payer un tribut. Cette institution absurde disparut, & le droit de faire un usage libre de leurs bras ou de leur temps fut restitué aux citoyens.

La liberté du commerce des grains, celle du commerce des vins ; l'une gênée par des préjugés populaires, l'autre par des priviléges tyranniques, extorqués par quelques villes, fut rendue aux propriétaires ; & ces lois sages devaient accélérer les progrès de la culture, & multiplier les richesses nationales en assurant la subsistance du peuple.

Mais ces édits bienfaiteurs furent le signal de la perte du ministre qui avait osé les concevoir. On souleva contre eux les parlemens intéressés à maintenir les jurandes, source féconde de procès lucratifs ; non moins attachés au régime réglémentaire qui était pour eux un moyen d'agiter l'esprit du peuple ; irrités de voir porter sur les propriétaires riches le fardeau de la construction des chemins, sans espérer qu'une lâche condescendance continuât d'alléger pour eux le poids des subsides, & sur-tout effrayés de la prépondérance que semblait acquérir un ministre dont l'esprit populaire les menaçait de la chute de leur pouvoir.

Cette ligue servit l'intrigue des ennemis de M. *Turgot* ; & on vit alors combien la manière dont ils avaient rétabli les tribunaux était utile à leurs desseins secrets & funestes à la nation. On apprit alors combien il est dangereux pour

un miniſtre de vouloir le bien du peuple ; & peut-être qu'en remontant à l'origine des événemens, on trouverait que la chute même des miniſtres réellement coupables a eu pour cauſe le bien qu'ils ont voulu faire, & non le mal qu'ils ont fait.

Voltaire vit dans le malheur de la France, la deſtruction des eſpérances qu'il avait conçues pour les progrès de la raiſon humaine. Il avait cru que l'intolérance, la ſuperſtition, les préjugés abſurdes qui infectaient toutes les branches de la légiſlation, toutes les parties de l'adminiſtration, tous les états de la ſociété, diſparaîtraient devant un miniſtre ami de la juſtice, de la liberté & des lumières. Ceux qui l'ont accuſé d'une baſſe flatterie, ceux qui lui ont reproché avec amertume l'uſage qu'il a fait, trop ſouvent peut-être, de la louange pour adoucir les hommes puiſſans, & les forcer à être humains & juſtes, peuvent comparer ces louanges à celles qu'il donnait à M. *Turgot*, ſur-tout à cette *Epître à un homme* qu'il adreſſa au moment de ſa diſgrace. Ils diſtingueront alors l'admiration ſentie de ce qui n'eſt qu'un compliment ; & ce qui vient de l'ame, de ce qui n'eſt qu'un jeu d'imagination ; ils verront que *Voltaire* n'a eu d'autre tort que d'avoir cru pouvoir traiter les gens en place comme les femmes. On prodigue à toutes à peu près les mêmes louanges & les mêmes proteſtations ; & le ton ſeul diſtingue ce qu'on ſent, de ce qu'on accorde à la galanterie.

Voltaire encenſant les rois, les miniſtres pour les attirer à la cauſe de la vérité, & *Voltaire* célébrant le génie & la vertu, n'a

le même langage. Ne veut-il que louer, prodigue les charmes de son imagination llante, il multiplie ces idées ingénieuses qui sont si familières ; mais rend-il un hom- avoué par son cœur, c'est son ame qui iappe, c'est sa raison profonde qui pro- nce. Dans son voyage à Paris, son admira- on pour M. *Turgot* perçait dans tous ses ours ; c'était l'homme qu'il opposait à ceux se plaignaient à lui de la décadence de tre siècle, c'était à lui que son ame accordait respect. Je l'ai vu se précipiter sur ses ains, les arroser de ses larmes, les baiser algré ses efforts, & s'écriant d'une voix recoupée de sanglots : *Laissez-moi baiser te main qui a signé le salut du peuple.*

Depuis long-temps *Voltaire* désirait de voir patrie, & de jouir de sa gloire au milieu u même peuple témoin de ses premiers succès, trop souvent complices de ses envieux. M. de *Villette* venait d'épouser à Ferney mademoiselle e *Varicour*, d'une famille noble du pays de ex, que ses parens avaient confiée à madame *nis*. *Voltaire* les suivit à Paris, séduit en tie par le désir de faire jouer devant lui la ie d'Irène qu'il venait d'achever. Le t avait été gardé. La haine n'avait pas eu temps de préparer ses poisons, & l'enthou- sme public ne lui permit pas de se montrer. ne foule d'hommes, de femmes de tous les angs, de toutes les professions, à qui ses vers vaient fait verser de douces larmes, qui vaient tant de fois admiré son génie sur la scène dans ses ouvrages, qui lui devaient leur nstruction, dont il avait guéri les préjugés,

à qui il avait inſpiré une partie de ce zèle contre le fanatiſme, dont il était dévoré, brûlaient du déſir de voir le grand-homme qu'ils admiraient. La jalouſie ſe tut devant une gloire qu'il était impoſſible d'atteindre, devant le bien qu'il avait fait aux hommes. Le miniſtère, l'orgueil épiſcopal furent obligés de reſpecter l'idole de la nation. L'enthouſiaſme avait paſſé juſque dans le peuple ; on s'arrêtait devant ſes fenêtres ; on y paſſait des heures entières, dans l'eſpérance de le voir un moment ; ſa voiture forcée d'aller au pas, était entourée d'une foule nombreuſe qui le béniſſait & célébrait ſes ouvrages.

L'académie françaiſe qui ne l'avait qu'à cinquante - deux ans, lui [illegible] honneurs, & le reçut moins comme égal comme le ſouverain de l'empire des lettres. Les enfans de ces courtiſans orgueilleux l'avaient vu avec indignation vivre dans ſociété ſans baſſeſſe, & qui ſe plaiſai[illegible] humilier en lui la ſupériorité de l'eſprit & talens, briguaient l'honneur de lui être [illegible]ſentés, & de pouvoir ſe vanter de l'av[illegible]

C'était au théâtre où il avait régné [illegible] temps, qu'il devait attendre les plus [illegible] honneurs. Il vint à la troiſième repr[illegible] d'Irène, pièce faible, à la vérité, mais [illegible] de beautés, & où les rides de l'âge la[illegible] voir encore l'empreinte ſacrée du génie. Lui ſeul attira les regards d'un peuple avide de démêler ſes traits, de ſuivre ſes mouvemens, d'obſerver ſes geſtes. Son buſte fut couronné ſur le théâtre au milieu des applaudiſſemens, [illegible]s cris de joie, des larmes d'enthouſiaſme &

attendrissement. Il fut obligé, pour sortir, percer la foule entassée sur son passage; le, se soutenant à peine, les gardes qu'on avait donnés pour l'aider lui étaient inutiles; son approche on se retirait avec une resueuse tendresse; chacun se disputait la oire de l'avoir soutenu un moment sur l'eslier; chaque marche lui offrait un secours uveau, & on ne souffrait pas que personne rogeât le droit de le soutenir trop longnps.

Les spectateurs le suivirent jusque dans son artement: les cris de *vive Voltaire, vive Henriade, vive Mahomet, vive la Pucelle,* tentissaient autour de lui. On se précipitait ses pieds, on baisait ses vêtemens. Jamais mme n'a reçu des marques plus touchantes l'admiration, de la tendresse publique; nais le génie n'a été honoré par un hommage is flatteur. Ce n'était point à sa puissance, etait au bien qu'il avait fait que s'adressait hommage. Un grand poëte n'aurait eu que applaudissemens, les larmes coulaient sur ilosophe qui avait brisé les fers de la aison & vengé la cause de l'humanité.

L'ame subline & passionnée de *Voltaire* fut tendrie de ces tributs de respect & de zèle. *n veut me faire mourir de plaisir*, disait-il; s c'était le cri de la sensibilité, & non ıresse de l'amour-propre. Au milieu des hommages de l'académie française, il était frappé -tout de la possibilité d'y introduire une iosophie plus hardie. *On me traite mieux ue je ne mérite*, me disait-il un jour, *Savez*

vous que je ne désespère point de faire pr l'éloge de Coligny ?

Il s'occupait, pendant les représent d'Irène, à revoir son Essai sur les mœ l'esprit des nations, & à y porter de nou coups au fanatisme. Au milieu des acclam du théâtre, il avait observé avec un secret que les vers les plus applaudis ceux où il attaquait la superstition & les qu'elle a consacrés. C'était vers cet obje raportait tout ce qu'il recevait d'hom Il voyait, dans l'admiration générale, la de l'empire qu'il avait exercé sur les e de la chute des préjugés qui était son ou

Paris possédait en même temps le *Franklin* qui, dans un autre Hémisphère été aussi l'apôtre de la philosophie & tolérance. Comme *Voltaire*, il avait employé l'arme de la plaisanterie qui la folie humaine, & apprend à en perversité comme une folie plus funeste digne aussi de pitié. Il avait honoré la sophie par le génie de la physique, *Voltaire* par celui de la poésie. *Franklin* vait de délivrer les vastes contrées de rique du joug de l'Europe, & *Volta* délivrer l'Europe du joug des ancienne craties de l'Asie. *Franklin* s'empressa un homme dont la gloire occupait long-temps les deux mondes : *Voltaire*, qu'il eût perdu l'habitude de parler a essaya de soutenir la conversation dan langue, puis bientôt reprenant la sienn *n'ai pu résister au désir de parler un la langue de M. Franklin.*

Le philosophe américain lui présenta son petit-fils en demandant pour lui sa bénédiction: *God and Liberty*, (*) dit *Voltaire*, *voilà la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de M. Franklin.* Ils se revirent à une séance publique de l'académie des sciences; le public contemplait avec attendrissement, placés à côté l'un de l'autre, ces deux hommes nés dans des mondes différens, respectables par leur vieillesse, par leur gloire, par l'emploi de leur vie, & jouissant tous deux de l'influence qu'ils avaient exercée sur leur siècle. Ils s'embrassèrent au bruit des acclamations; on a dit que c'était *Solon* qui embrassait *Sophocle*. Mais le *Sophocle* français avait détruit l'erreur, & avancé le règne de la raison; & le *Solon* de Philadelphie appuyant sur la base inébranlable des droits des hommes, la constitution de son pays, n'avait point à craindre de voir pendant sa vie même ses lois incertaines préparer des fers à son pays, & ouvrir la porte à la tyrannie.

L'âge n'avait point affaibli l'activité de *Voltaire*, & les transports de ses compatriotes semblaient la redoubler encore. Il avait formé le projet de réfuter tout ce que le duc de *Saint-Simon*, dans ses *Mémoires* encore secrets, avait accordé à la prévention & à la haine, dans la crainte que ces *Mémoires*, auxquels la probité reconnue de l'auteur, son état, son titre de contemporain pouvaient donner quelque autorité, ne parussent dans un temps où personne ne fût assez voisin des

(*) Dieu & la Liberté.

événemens pour défendre la vérité, & confondre l'erreur.

En même temps il avait déterminé l'académie française à faire son dictionnaire sur un nouveau plan. Ce plan consistait à suivre l'histoire de chaque mot depuis l'époque où il avait paru dans la langue, de marquer les sens divers qu'il avait eus dans les différens siècles, les acceptions différentes qu'il avait reçues; d'employer, pour faire sentir ces différentes nuances, non des phrases faites au hasard, mais des exemples choisis dans les auteurs qui avaient eu le plus d'autorité. On aurait eu alors le véritable Dictionnaire littéraire & grammatical de la langue; les étrangers, & même les Français, y auraient appris à en connaître toutes les finesses.

Ce Dictionnaire aurait offert aux gens de lettre une lecture instructive qui eût contribué à former le goût, qui eût arrêté les progrès de la corruption. Chaque académicien devait se charger d'une lettre de l'alphabet. *Voltaire* avait pris l'A; & pour exciter ses confrères, pour montrer combien il était facile d'exécuter ce plan, il voulait en peu de mois terminer la partie dont il s'était chargé.

Tant de travaux avaient épuisé ses forces. Un crachement de sang, causé par les efforts qu'il avait faits pendant les répétitions d'Irène, l'avait affaibli. Cependant l'activité de son ame suffisait à tout, & lui cachait sa faiblesse réelle. Enfin, privé du sommeil par l'effet de l'irritation d'un travail trop continu, il voulut s'en assurer quelques heures pour être en état de faire adopter à l'académie, d'une manière irrévo-

cable, le plan du Dictionnaire contre lequel quelques objections s'étaient élevées ; & il résolut de prendre de l'opium. Son esprit avait toute sa force ; son ame, toute son impétuosité, & toute sa mobilité naturelle ; son caractère, toute son activité & toute sa gaieté, lorsqu'il prit le calmant qu'il croyait nécessaire. Ses amis l'avaient vu se livrer, dans la soirée même, à toute sa haine contre les préjugés, l'exhaler avec éloquence, & bientôt après ne plus les envisager que du côté ridicule, s'en moquer avec cette grâce & ces rapprochemens singuliers qui caractérisaient ses plaisanteries. Mais il prit de l'opium à plusieurs reprises, & se trompa sur les doses, vraisemblablement dans l'espèce d'ivresse que les premières avaient produite. Le même accident lui était arrivé près de trente ans auparavant, & avait fait craindre pour sa vie. Cette fois, ses forces épuisées ne suffirent point pour combattre le poison. Depuis long-temps il souffrait des douleurs de vessie, & dans l'affaiblissement général de ses organes, celui qui déjà était affecté, contracta bientôt un vice incurable.

A peine dans le long intervalle entre cet accident funeste & sa mort, pouvait-il reprendre sa tête pendant quelques momens de suite, & sortir de la léthargie où il était plongé. C'est pendant un de ces intervalles qu'il écrivit au jeune comte de *Lalli*, déjà si célébre par son courage, & qui depuis a mérité de l'être par son éloquence & son patriotisme, ces lignes, les dernières que sa main ait tracées, où il applaudissait à l'autorité royale dont la justice venait d'anéantir un des attentats du

defpotifme parlementaire. Enfin, il expira le 30 de mai 1778.

Grâce aux progrès de la raifon & au ridicule répandu fur la fuperftition, les habitans de Paris font, tant qu'ils fe portent bien, à l'abri de la tyrannie des prêtres ; mais ils y retombent, dès qu'ils font malades. L'arrivée de *Voltaire* avait allumé la colère des fanatiques, bleffé l'orgueil des chefs de la hiérarchie eccléfiaftiques ; mais en même temps elle avait infpiré à quelques prêtres l'idée de bâtir leur réputation & leur fortune fur la converfion de cet illuftre ennemi. Sans doute ils ne fe flattaient pas de le convaincre, mais ils efpéraient le réfoudre à diffimuler. *Voltaire* qui défirait pouvoir refter à Paris, fans y être troublé par les délations facerdotales, & qui par une vieille habitude de fa jeuneffe croyait utile pour l'intérêt même des amis de la raifon, que des fcènes d'intolérance ne fuiviffent point fes derniers momens, envoya chercher dès fa première maladie un aumônier des incurables qui lui avait offert fes fervices, & qui fe vantait d'avoir concilié avec l'Eglife l'abbé de l'*Attaignant*, connu par des fcandales d'un autre genre.

L'abbé *Gauthier* confeffa *Voltaire*, & reçut de lui une profeffion de foi par laquelle il déclarait qu'il mourait dans la religion catholique où il était né.

A cette nouvelle qui fcandalifa un peu plus les hommes éclairés qu'elle n'édifia les dévots, le curé de Saint-Sulpice courut chez fon paroiffien qui le reçut avec politeffe & lui donna, fuivant l'ufage, une aumône honnête pour fes

pauvres. Mais jaloux que l'abbé *Gauthier* l'eût gagné de vîtesse, il trouva que l'aumônier des incurables avait été trop facile ; qu'il aurait fallu exiger une profession de foi plus détaillée, un désaveu exprès de toutes les doctrines, contraires à la foi, que *Voltaire* avait pu être accusé de soutenir. L'abbé *Gauthier* prétendait qu'on aurait tout perdu en voulant tout avoir. Pendant cette dispute *Voltaire* guérit ; on joua Irène, & la conversion fut oubliée. Mais au moment de la rechute, le curé revint bien déterminé à ne pas enterrer *Voltaire* s'il n'obtenait pas cette rétractation si désirée.

Ce curé était un de ces hommes moitié hypocrites, moitié imbécilles, parlant avec la persuasion stupide d'un énergumène, agissant avec la souplesse d'un jésuite, humble dans ses manières jusqu'à la bassesse, arrogant dans ses prétentions sacerdotales, rampant auprès des grands, charitable pour cette populace dont on dispose avec des aumônes, & fatigant les simples citoyens de son impérieux fanatisme. Il voulait absolument faire reconnaître au moins à *Voltaire* la divinité de *Jésus-Christ* à laquelle il s'intéressait plus qu'aux autres dogmes. Il le tira un jour de sa léthargie, en lui criant aux oreilles : *Croyez-vous à la divinité de Jésus-Christ ? Au nom de* DIEU, *Monsieur, ne me parlez plus de cet homme-là, & laissez-moi mourir en repos*, répondit *Voltaire*.

Alors le prêtre annonça qu'il ne pouvait s'empêcher de lui refuser la sépulture. Il n'en avait pas le droit, car, suivant les loix, ce

refus doit être précédé d'une sentence d'excommunication, ou d'un jugement séculier. On peut même appeler comme d'abus de l'excommunication. La famille, en se plaignant au parlement, eût obtenu justice. Mais elle craignit le fanatisme de ce corps, la haine de ses membres pour *Voltaire* qui avait tonné tant de fois contre ses injustices & combattu ses prétentions. Elle ne sentit point que le parlement ne pouvait sans se déshonorer, s'écarter des principes qu'il avait suivis en faveur des jansénistes, qu'un grand nombre de jeunes magistrats n'attendaient qu'une occasion d'effacer, par quelque action éclatante, ce reproche de fanatisme qui les humiliait, de s'honorer en donnant une marque de respect à la mémoire d'un homme de génie qu'ils avaient eu le malheur de compter parmi leurs ennemis, & de montrer qu'ils aimaient mieux réparer leurs injustices, que venger leurs injures. La famille ne sentit pas combien lui donnait de force cet enthousiasme que *Voltaire* avait excité, enthousiasme qui avait gagné toutes les classes de la nation, & qu'aucune autorité n'eût osé attaquer de front.

On préféra de négocier avec le ministère. N'osant ni blesser l'opinion publique en servant la vengeance du clergé, ni déplaire aux prêtres en les forçant de se conformer aux lois, ni les punir en érigeant un monument public au grand-homme dont ils troublaient si lâchement les cendres, & en le dédommageant des honneurs ecclésiastiques qu'il méritait si peu, par des honneurs civiques dûs à son génie & au bien qu'il avait fait à la nation,

les miniftres approuvèrent la propofition de tranfporter le corps de *Voltaire* dans l'Eglife d'un monaftère dont fon neveu était abbé. Il fut donc conduit à Scellières. Les prêtres étaient convenus de ne pas troubler l'exécution de ce projet. Cependant deux grandes dames, très-dévotes, écrivirent à l'évêque de Troyes pour l'engager à s'oppofer à l'inhumation, en qualité d'évêque diocéfain. Mais heureufement, pour l'honneur de l'évêque, ces lettres arrivèrent trop tard: & *Voltaire* fut enterré.

L'académie françaife était dans l'ufage de faire un fervice aux cordeliers pour chacun de fes membres. L'archevêque de Paris, *Beaumont*, fi connu par fon ignorance & fon fanatifme, défendit de faire ce fervice. Les cordeliers obéirent à regret, fachant bien que les confeffeurs de *Beaumont* lui pardonnaient la vengeance, & ne lui prêchaient pas la juftice. L'académie réfolut alors de fufpendre cet ufage jufqu'à ce que l'infulte faite au plus illuftre de fes membres, eût été réparée. Ainfi *Beaumont* fervit malgré lui à détruire une fuperftition ridicule.

Cependant le roi de Pruffe ordonna pour *Voltaire* un fervice folennel dans l'Eglife catholique de Berlin. L'académie de Pruffe y fut invitée de fa part; & ce qui était plus glorieux pour *Voltaire*, dans le camp même où à la tête de cent cinquante mille hommes il défendait les droits des princes de l'Empire, & en impofait à la puiffance autrichienne, il écrivit l'éloge de l'homme illuftre dont il avait été le difciple & l'ami, à qui peut-être il n'avait jamais pardonné l'indigne & honteufe

violence exercée contre lui à Francfort par ses ordres, mais vers lequel un sentiment d'admiration & un goût naturel le ramenaient sans cesse, même malgré lui. Cet éloge était une bien noble compensation de l'indigne vengeance des prêtres.

De tous les attentats contre l'humanité, que dans les temps d'ignorance & de superstition les prêtres ont obtenu le pouvoir de commettre avec impunité, celui qui s'exerce sur des cadavres est, sans doute, le moins nuisible ; & à des yeux philosophiques, l[es] outrages ne peuvent paraître qu'un titre [de] gloire. Cependant le respect pour les r[estes] des personnes qu'on a chéries, n'est point un préjugé : c'est un sentiment inspiré par la nature même qui a mis au fond de nos cœurs une sorte de vénération religieuse pour tout ce qui nous rappelle des êtres que l'amitié ou la reconnaissance nous ont rendus sacrés. La liberté d'offrir à leurs dépouilles ces tristes hommages est donc un droit précieux pour l'homme sensible ; & l'on ne peut sans injustice lui enlever la liberté de choisir ceux que son cœur lui dicte, encore moins lui interdire cette consolation, au gré d'une caste intolérante qui a usurpé, avec une audace trop long-temps soufferte, le droit de juger & de punir les pensées.

D'ailleurs son empire sur l'esprit de la populace n'est pas encore détruit ; un chrétien privé de la sépulture est encore, aux yeux du petit peuple, un homme digne d'horreur & de mépris, & cette horreur dans les ames soumises aux préjugés s'étend jusque sur la famille. Sans

doute

doute si la haine des prêtres ne poursuivait que des hommes immortalisés par des chefs-d'œuvres, dont le nom a fatigué la renommée, dont la gloire doit embrasser tous les siècles, on pourrait leur pardonner leurs impuissans efforts ; mais leur haine peut s'attacher à des victimes moins illustres ; & tous les hommes ont les mêmes droits.

Le ministère un peu honteux de sa faiblesse, crut échapper au mépris public en empêchant de parler de *Voltaire* dans les écrits, ou dans endroits où la police est dans l'usage de oler la liberté, sous prétexte d'établir le n ordre qu'elle confond trop souvent avec e respect pour les sottises établies ou protégées.

On défendit aux papiers publics de parler de sa mort, & les comédiens eurent ordre de ne jouer aucune de ses pièces. Les ministres ne songèrent pas que de pareils moyens d'empêcher qu'on s'irritât contre leur faiblesse, ne serviraient qu'à en donner une nouvelle preuve, & montreraient qu'ils n'avaient ni le courage de mériter l'approbation publique ni celui de supporter le blâme.

Ce simple récit des événemens de la vie de *Voltaire* a fait assez connaître son caractère & son ame ; la bienfesance, l'indulgence pour les faiblesses, la haine de l'injustice & de l'oppression en forment les principaux traits. On peut le compter parmi le très-petit nombre des hommes en qui l'amour de l'humanité a été une véritable passion. Cette passion, la plus noble de toutes, n'a été connue que dans nos nps modernes ; elle est née du progrès des

lumières; & sa seule existence suffit pour confondre les aveugles partisans de l'antiquité, & les calomniateurs de la philosophie.

Mais les heureuses qualités de *Voltaire* étaient souvent égarées par une mobilité naturelle que l'habitude de faire des tragédies avait encore augmentée. Il passait en un instant de la colère à l'attendrissement, de l'indignation à la plaisanterie. Né avec des passions violentes, elles l'entraînèrent trop loin quelquefois, & sa mobilité le priva des avantages ordinaires aux ames passionnées; la fermeté dans la conduite, & ce courage que la crainte ne peut arrêter quand il faut agir, & qui ne s'ébranle point par la présence du danger qu'il a prévu. On l'a vu souvent s'exposer à l'orage presqu'avec témérité, rarement on l'a vu le braver avec constance: & ces alternatives d'audace & de faiblesse ont souvent affligé ses amis, & préparé d'indignes triomphes à ses lâches ennemis.

Il fut constant dans l'amitié. Celle qui le liait à *Genonville*, au président *de Maisons*, à *Formont*, à *Cideville*, à la marquise *du Châtelet*, à d'*Argental*, à d'*Alembert*, troublée rarement par des nuages passagers, ne se termina que par la mort. On voit dans ses ouvrages que peu d'hommes sensibles ont conservé aussi long-temps que lui le souvenir des amis qu'ils ont perdus dans la jeunesse.

On lui a reproché ses nombreuses querelles; mais dans aucune, il n'a été l'aggresseur; mais ses ennemis, ceux du moins pour lesquels il fut irréconciliable, ceux qu'il dévoua au mépris public, ne s'étaient point bornés à des attaques personnelles; ils s'étaient rendus ses

délateurs auprès des fanatiques & avaient voulu appeler fur fa tête le glaive de la perfécution. Il eft affligeant fans doute d'être obligé de placer dans cette lifte des hommes d'un mérite réel : le poëte *Rouffeau*, les deux *Pompignan* (*), *Larcher*, & même *Rouffeau* de Genève. Mais n'eft-il pas plus excufable de porter trop loin, dans fa vengeance, les droits de la défenfe naturelle, & d'être injufte en cédant à une colère dont le motif eft légitime, que de violer les lois de l'humanité en compromettant les droits, la liberté, la fureté d'un citoyen pour fatisfaire fon orgueil, fes projets d'hypocrifie, ou fon attachement opiniâtre à fes opinions.

On a reproché à *Voltaire* fon acharnement contre *Maupertuis*; mais cet acharnement ne fe borna-t-il pas à couvrir de ridicule un homme qui, par de baffes intrigues, avait cherché à le déshonorer & à le perdre, & qui pour fe venger de quelques plaifanteries avait appelé à fon fecours la puiffance d'un roi irrité par fes infidieufes délations.

(*) L'un d'eux vient d'effacer, par une conduite noble & patriotique, les taches que fes délations épifcopales avaient répandues fur fa vie. On le voit adopter aujourd'hui, avec courage, les mêmes principes de liberté que dans fes ouvrages il reprochait avec amertume aux philofophes, & contre lefquels il invoquait la vengeance du defpotifme. On fe tromperait fi, d'après cette contradiction, on l'accufait de mauvaife foi. Rien n'eft plus commun que des hommes qui joignant à une ame honnête & à un fens droit, un efprit timide, n'ofent examiner certains principes, ni penfer d'après eux-mêmes, fur certains objets, avant de fe fentir appuyés par l'opinion.

On a prétendu que *Voltaire* était jaloux, & on y a répondu par ce vers de Tancrède :

> De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?

Mais, dit-on, *il l'était de Buffon ?* Quoi ? l'homme dont la main puiſſante ébranlait les antiques colonnes du temple de la ſuperſtition, & qui aſpirait à changer en hommes ces vils troupeaux qui gémiſſaient depuis ſi long-temps ſous la verge ſacerdotale, eût-il été jaloux de la peinture heureuſe & brillante des mœurs de quelques animaux, ou de la combinaiſon plus ou moins adroite de quelques vains ſyſtèmes démentis par les faits.

Il l'était de J. J. Rouſſeau : il eſt vrai que ſa hardieſſe excita celle de *Voltaire*, mais le philoſophe qui voyait le progrès des lumières adoucir, affranchir & perfectionner l'eſpèce humaine, & qui jouiſſait de cette révolution comme de ſon ouvrage, était-il jaloux de l'écrivain éloquent qui eût voulu condamner l'eſprit humain à une ignorance éternelle ? L'ennemi de la ſuperſtition était-il jaloux de celui qui ne trouvant plus aſſez de gloire à détruire les autels, eſſayait vainement de les relever ?

Voltaire ne rendit pas juſtice aux talens de *Rouſſeau*, parce que ſon eſprit juſte & naturel avait une répugnance involontaire pour les opinions exagérées ; que le ton de l'auſtérité lui préſentait une teinte d'hypocriſie dont la moindre nuance devait révolter ſon ame indépendante & franche ; qu'enfin, accoutumé à répandre la plaiſanterie ſur tous les objets,

la gravité dans les petits détails des passions, ou de la vie humaine, lui paraissait toujours un peu ridicule. Il fut injuste, parce que *Rousseau* l'avait irrité en répondant par des injures, à des offres de service; parce que *Rousseau*, en l'accusant de le persécuter, lorsqu'il prenait sa défense, se permettait de le dénoncer lui-même aux persécuteurs.

Il était jaloux de Montesquieu : mais il avait à se plaindre de l'auteur de l'Esprit des lois qui affectait pour lui de l'indifférence, & presque du mépris, moitié par une morgue maladroite, moitié par une politique timide; & cependant ce mot célébre de *Voltaire* : *L'humanité avait perdu ses titres*, *Montesquieu les a retrouvés & les lui a rendus*, est encore le plus bel éloge de l'Esprit des lois; & ce mot passe même les bornes de la justice. Il n'est vrai du moins que pour la France; puisque, sans parler des ouvrages d'*Althusius* (*) & de quelques autres, les droits de l'humanité sont réclamés avec plus de force & de franchise dans *Locke* & dans *Sidney* que dans *Montesquieu*.

Voltaire a souvent critiqué l'Esprit des lois, mais presque toujours avec justice. Et ce qui prouve qu'il a eu raison de combattre *Montesquieu*, c'est que nous voyons aujourd'hui les préjugés les plus absurdes & les plus funestes s'appuyer de l'autorité de cet homme célébre, & que, si le progrès des lumières n'avait enfin

(*) Jurisconsulte allemand, du XVI siècle. Il soutenait, dès ce temps-là, que la souveraineté des Etats appartient au peuple.

brisé le joug de toute espèce d'autorité dans les questions qui ne doivent être soumises qu'à la raison, l'ouvrage de *Montesquieu* ferait aujourd'hui plus de mal à la France qu'il n'a pu faire de bien à l'Europe. L'enthousiasme de ses partisans a été porté jusqu'à dire que *Voltaire* n'était pas en état de le juger, ni même de l'entendre. Irrité du ton de ces critiques, il a pu mêler quelque teinte d'humeur à ses justes observations. N'est-elle pas justifiée par une hauteur si ridicule ?

La mode d'accuser *Voltaire* de jalousie était même parvenue au point que l'on attribuait à ce sentiment, & ses sages observations sur l'ouvrage d'*Helvétius*, que par respect pour un philosophe persécuté, il avait eu la délicatesse de ne publier qu'après sa mort, & jusqu'à sa colère contre le succès éphémère de quelques mauvaises tragédies : comme si on ne pouvait être blessé, sans aucun retour sur soi-même, de ces réputations usurpées, souvent si funestes aux progrès des arts & de la philosophie. Combien, dans un autre genre, les louanges prodiguées à *Richelieu*, à *Colbert* & quelques autres ministres, n'ont-elles pas arrêté la marche de la raison dans les sciences politiques ?

En lisant les ouvrages de *Voltaire*, on voit que personne n'a possédé peut-être la justesse d'esprit à un plus haut degré. Il la conserve au milieu de l'enthousiasme poétique, comme dans l'ivresse de la gaieté ; par-tout elle dirige son goût & règle ses opinions : & c'est une des principales causes du charme inexprimable que ses ouvrages ont pour tous les bons esprits. Aucun esprit n'a pu, peut-être, embrasser plus

d'idées à la fois, n'a pénétré avec plus de ſagacité tout ce qu'un ſeul inſtant peut ſaiſir, n'a montré même plus de profondeur dans tout ce qui n'exige pas ou une longue analyſe, ou une forte méditation. Son coup d'œil d'aigle a plus d'une fois étonné ceux mêmes qui devaient à ces moyens des idées plus approfondies, des combinaiſons plus vaſtes & plus préciſes. Souvent, dans la converſation, on le voyait en un inſtant choiſir entre pluſieurs idées, les ordonner à la fois, & pour la clarté & pour l'effet, les revêtir d'une expreſſion heureuſe & brillante.

De là ce précieux avantage d'être toujours clair & ſimple, ſans jamais être inſipide, & d'être lu avec un égal plaiſir, & par le peuple des lecteurs & par l'élite des philoſophes. En le liſant avec réflexion, on trouve dans ſes ouvrages une foule de maximes d'une philoſophie profonde & vraie qui échappent aux lecteurs ſuperficiels, parce qu'elles ne commandent point l'attention, & qu'elles n'exigent aucun effort pour être entendues.

Si on le conſidère comme poëte, on verra que dans tous les genres où il s'eſt eſſayé, l'ode & la comédie ſont les ſeuls où il n'ait pas mérité d'être placé au premier rang. Il ne réuſſit point dans la comédie, parce qu'il avait, comme on l'a déjà remarqué, le talent de ſaiſir le ridicule des opinions, & non celui des caractères, qui, pouvant être mis en action, eſt ſeul propre à la comédie. Ce n'eſt pas que dans un pays où la raiſon humaine ferait affranchie de toutes ſes liſières, où la philoſophie ferait populaire, on ne pût mettre avec

succès sur le théâtre des opinions à la fois dangereuses & absurdes ; mais ce genre de liberté n'existe encore pour aucun peuple.

La poésie lui doit la liberté de pouvoir s'exercer dans un champ plus vaste ; & il a montré comment elle peut s'unir avec la philosophie ; de manière que la poésie, sans rien perdre de ses grâces, s'élève à de nouvelles beautés, & que la philosophie, sans sécheresse & sans enflure, conserve son exactitude & sa profondeur.

On ne peut lire son théâtre sans observer que l'art tragique lui doit les seuls progrès qu'il ait faits depuis *Racine ;* & ceux mêmes qui lui refuseraient la supériorité ou l'égalité du talent de la poésie, ne pourraient sans aveuglement ou sans injustice, méconnaître ces progrès. Ses dernières tragédies prouvent qu'il était bien éloigné de croire avoir atte le but de cet art si difficile. Il sentait que l' pouvait encore rapprocher davantage la tr de la nature, sans lui rien ôter de sa pou & de sa noblesse ; qu'elle peignait encore trop souvent des mœurs de convention, que les femmes y parlaient trop de leur amour, qu'il fallait les offrir sur le théâtre comme elles sont dans la société, ne montrant d'abord leur passion que par les efforts qu'elles font pour la cacher, & ne s'y abandonnant que dans les momens où l'excès du danger & du malheur ne permet plus de rien ménager. Il croyait que des hommes simples, grands par leur seul caractère, étrangers à l'intérêt & à l'ambition, pouvaient offrir une source de beautés nouvelles, donner à la tragédie plus

de variété & de vérité. Mais il était trop faible pour exécuter ce qu'il avait conçu ; & si l'on excepte le rôle du père d'Irène, ses dernières tragédies sont plutôt des leçons que des modèles.

Si donc un homme de génie dans les arts est, sur-tout, celui qui en les enrichissant de nouveaux chefs-d'œuvres en a reculé les bornes, quel homme a plus mérité que *Voltaire* ce titre qui lui a été cependant refusé par des écrivains, la plupart trop éloignés d'avoir du génie pour sentir ce qui en est le vrai caractère.

C'est à *Voltaire* que nous devons d'avoir conçu l'histoire sous un point de vue plus vaste, plus utile que les anciens. C'est dans ses écrits qu'elle est devenue, non le récit des événemens, le tableau des révolutions d'un peuple, mais celui de la nature humaine, tracé d'après les faits ; mais le résultat philosophique de l'expérience de tous les siècles & de toutes les nations. C'est lui qui le premier a introduit dans l'histoire la véritable critique, qui a montré le premier que la probabilité naturelle des événemens, devait entrer dans la balance avec la probabilité des témoignages ; & que l'historien philosophe doit non seulement rejeter les faits miraculeux, mais peser avec scrupule les motifs de croire ceux qui s'écartent de l'ordre commun de la nature.

Peut être a-t-il abusé quelquefois de cette règle si sage qu'il avait donnée, & dont le calcul peut rigoureusement démontrer la vérité. Mais on lui devra toujours d'avoir débarrassé l'histoire de cette foule de faits extraordi-

naires, adoptés ſans preuves, qui frappant davantage les eſprits, étouffaient les événemens les plus naturels & les mieux conſtatés; & avant lui la plupart des hommes ne ſavaient de l'hiſtoire que les fables qui la défigurent. Il a prouvé que les abſurdités du politheiſme n'avaient jamais été chez les grandes nations que la religion du vulgaire, & que la croyance d'un DIEU unique, commune à tous les peuples, n'avait pas eu beſoin d'être révélée par des moyens ſurnaturels. Il a montré que tous les peuples ont reconnu les grands principes de la morale, toujours d'autant plus pure que les hommes ont été plus civiliſés & plus éclairés. Il nous a fait voir que ſouvent l'influence des religions a corrompu la morale, & que jamais elle ne l'a perfectionnée.

Comme philoſophe, c'eſt lui qui le premier a préſenté le modèle d'un ſimple citoyen embraſſant dans ſes vœux & dans ſes travaux, tous les intérêts de l'homme dans tous les pays & dans tous les ſiècles, s'élevant contre toutes les erreurs, contre toutes les oppreſſions, défendant, répandant toutes les vérités utiles.

L'hiſtoire de ce qui s'eſt fait en Europe en faveur de la raiſon & de l'humanité, eſt celle de ſes travaux & de ſes bienfaits. Si l'uſage abſurde & dangereux d'enterrer les morts dans l'enceinte des villes, & même dans les temples, a été aboli dans quelques contrées; ſi dans quelques parties du continent de l'Europe, les hommes échappent par l'inoculation à un fléau qui menace la vie & ſouvent détruit le bonheur; ſi le clergé des pays ſoumis à la

religion romaine, a perdu sa dangereuse puissance, & va perdre ses scandaleuses richesses; si la liberté de la presse y a fait quelques progrès; si la Suède, la Russie, la Pologne, la Prusse, les Etats de la maison d'Autriche ont vu disparaître une intolérance tyrannique; si même en France, & dans quelques Etats d'Italie on a osé lui porter quelques atteintes; si les restes honteux de la servitude féodale ont été ébranlés en Russie, en Danemarck, en Bohème & en France; si la Pologne même en sent aujourd'hui l'injustice & le danger; si les lois absurdes & barbares de presque tous les peuples, ont été abolies, ou sont menacées d'une destruction prochaine; si partout on a senti la nécessité de réformer les lois & les tribunaux; si dans le continent de l'Europe les hommes ont senti qu'ils avaient le droit de se servir de leur raison; si les préjugés religieux ont été détruits dans les premières classes de la société, affaiblis dans les cours & dans le peuple; si leurs défenseurs ont été réduits à la honteuse nécessité d'en soutenir l'utilité politique; si l'amour de l'humanité est devenu le langage commun de tous les gouvernemens; si les guerres sont devenues moins fréquentes; si on n'ose plus leur donner pour prétexte l'orgueil des souverains, ou des prétentions que la rouille des temps a couvertes; si l'on a vu tomber tous les masques imposteurs sous lesquels des castes privilégiées étaient en possession de tromper les hommes; si pour la première fois la raison commence à répandre sur tous les peuples de l'Europe un jour égal & pur: par-tout dans l'histoire de

ces changemens on trouvera le nom de *Vol-taire*, presque par-tout on le verra ou c mencer le combat ou décider la victoire.

Mais obligé presque toujours de cacher intentions, de masquer ses attaques, si ouvrages sont dans toutes les mains, les cipes de sa philosophie sont peu connus.

L'erreur & l'ignorance sont la cause un des malheurs du genre-humain, & les superstitieuses sont les plus funestes, qu'elles corrompent toutes les sources raison, & que leur fatal enthousiasme à commettre le crime sans remords. La do des mœurs, compatible avec toutes les fo de gouvernement, diminue les maux raison doit un jour guérir, & en rend progrès plus faciles. L'oppression prend même le caractère des mœurs chez un humain; elle conduit plus rarement a grandes barbaries; & dans un pays aime les arts, & sur-tout les lettres, on par respect pour elles la liberté de pen n'a point encore le courage d'aimer po même.

Il faut donc chercher à inspirer ces douces qui consolent, qui conduis raison, qui sont à la portée de tous les qui conviennent à tous les âges de l'hu & dont l'hypocrisie même fait encore q bien. Il faut sur-tout les préférer à ces austères qui dans les ames ordinaires ne sistent guère sans un mélange de dureté l'hypocrisie est à la fois si facile & si reuse; qui souvent effraient des tyr, qui rarement consolent les ho

in la néceffité prouve le malheur des nations qui elles embelliffent l'hiftoire.

C'eft en éclairant les hommes, c'eft en les uciffant qu'on peut efpérer de les condnire a liberté par un chemin sûr & facile. Mais ne peut efpérer ni de répandre les lumières d'adoucir les mœurs, fi des guerres fréentes accoutument à verfer le fang fans nords, & à méprifer la gloire des talens ibles; fi, toujours occupés d'opprimer ou fe défendre, les hommes mefurent leur rtu par le mal qu'ils ont pu faire, & font l'art de détruire le premier des arts utiles. *Plus les hommes feront éclairés, plus ils ont libres* (*), & il leur en coûtera moins ur y parvenir. Mais n'avertiffons point les oppreffeurs de former une ligue contre la iifon, cachons-leur l'étroite & néceffaire ion des lumières & de la liberté, ne leur prenons point d'avance qu'un peuple fans jugés eft bientôt un peuple libre.

Tous les gouvernemens, fi on en excepte : théocraties, ont un intérêt préfent de regner fur un peuple doux, & de commander à des hommes éclairés. Ne les avertiffons pas qu'ils peuvent avoir un intérêt plus éloigné à laiffer les hommes dans l'abrutiffement. Ne les igeons pas à choifir entre l'intérêt de leur gueil, & celui de leur repos & de leur oire. Pour leur faire aimer la raifon, il faut u'elle fe montre à eux toujours douce, tous urs paifible; qu'en demandant leur appui, ue leur offre le fien, loin de les effrayer par

(*) Queftions fur les miracles.

des menaces imprudentes. En attaquant oppreſſeurs avant d'avoir éclairé les citoy on riſquera de perdre la liberté & d'étoi la raiſon. L'hiſtoire offre la preuve de c vérité. Combien de fois, malgré les gé efforts des amis de la liberté, une ſeule taille n'a-t-elle pas réduit des nations à ſervitude de pluſieurs ſiècles ?

De quelle liberté même ont joui les nations qui l'ont recouvrée par la violence des ar , & non par la force de la raiſon ? d'une li paſſagère, & tellement troublée par des or qu'on peut preſque douter qu'elle ait été p elles un véritable avantage. Preſque t n'ont-elles pas confondu les formes républi-caines avec la jouiſſance de leurs droits, & la tyrannie de pluſieurs avec la liberté ? Com-bien de lois injuſtes, & contraires aux droits de la nature, ont déshonoré le code de toutes les nations qui ont recouvré leur liberté dans les ſiècles où la raiſon était encore dans l'en-fance ?

Pourquoi ne pas profiter de cette expérience funeſte, & ſavoir attendre des progrès des lumières une liberté plus réelle, plus durable & plus paiſible ? pourquoi acheter par des torrens de ſang, par des bouleverſemens iné-vitables, & livrer au haſard ce que le temps doit amener ſurement & ſans ſacrifice ? C'eſt pour être plus libre, c'eſt pour l'être toujours qu'il faut attendre le moment où les hommes, affranchis de leurs préjuges, guidés par la raiſon, feront enfin dignes de l'être, parce qu'ils connaîtront les véritables droits de la liberté.

Quel ſera donc le devoir d'un philoſophe ?

Il attaquera la superstition, il montrera aux gouvernemens la paix, la richesse, la puissance, comme l'infaillible récompense des lois qui assurent la liberté religieuse, il les éclairera sur-tout ce qu'ils ont à craindre des prêtres dont la secrète influence menacera toujours le repos des nations où la liberté d'écrire n'est pas entière : car peut-être avant l'invention de l'imprimerie était-il impossible de se soustraire à ce joug aussi honteux que funeste ; & tant que l'autorite sacerdotale n'est pas anéantie par la raison, il ne reste point de milieu entre un abrutissement absolu & des troubles dangereux.

Il fera voir que sans la liberté de penser le même esprit, dans le clergé, ramènerait les mêmes assassinats, les mêmes supplices, les mêmes proscriptions, les mêmes guerres civiles ; que c'est seulement en éclairant les peuples qu'on peut mettre les citoyens & les princes à l'abri de ces attentats sacrés. Il montrera que des hommes qui veulent se rendre les arbitres de la morale, substituer leur autorité à la raison, leurs oracles à la conscience, loin de donner à la morale une base plus solide en l'unissant à des croyances religieuses, la corrompent & la détruisent, & cherchent non à rendre les hommes vertueux, mais à en faire les instrumens aveugles de leur ambition & de leur avarice ; & si on lui demande ce qui remplacera les préjugés qu'il a détruits, il répondra : *Je vous ai délivrés d'une bête féroce qui vous dévorait, & vous demandez ce que je mets à la place !* (*)

(*) Examen important, &c.

Et si on lui reproche de revenir trop souvent sur les mêmes objets, d'attaquer avec acharnement des erreurs trop méprisables, il répondra qu'elles sont dangereuses tant que le peuple n'est pas désabusé, & que s'il est moins glorieux de combattre les erreurs populaires que d'enseigner aux sages des vérités nouvelles, il faut, lorsqu'il s'agit de briser les fers de la raison, d'ouvrir un chemin libre à la vérité, savoir préférer l'utilite à la gloire.

Au lieu de montrer que la superstition est l'appui du despotisme, s'il écrit pour des peuples soumis à un gouvernement arbitraire, il prouvera qu'elle est l'ennemie des rois ; & entre ces deux vérités, il insistera sur celle qui peut servir la cause de l'humanité, & non sur celle qui peut y nuire, parce qu'elle peut être mal entendue.

Au lieu de déclarer la guerre au despotisme, avant que la raison ait rassemblé assez de force, & d'appeler à la liberté des peuples qui savent encore ni la connaître ni l'aimer, dénoncera aux nations, & à leurs chefs toutes ces oppressions de détail, commun toutes les constitutions, & que dans ceux qui commandent comme ceux qui o sent, ont également intérêt de détruire. parlera d'adoucir & de simplifier les lois, de réprimer les vexations des traitans, de détruire les entraves dans lesquelles une fausse politique enchaîne la liberté & l'activité des citoyens, afin que du moins il ne manque au bonheur des hommes que d'être libres, & que bientôt on puisse présenter à la liberté des peuples plus dignes d'elle.

Tel

Tel eſt le réſultat de la philoſophie de *oltaire*, & tel eſt l'eſprit de tous ſes ouvrages.

Que des hommes qui, s'il n'avait pas écrit, raient encore les eſclaves des préjugés, ou embleraient d'avouer qu'ils en ont ſecoué le ug, accuſent *Voltaire* d'avoir trahi la cauſe e la liberté, parce qu'il l'a défendue ſans inatiſme & ſans imprudence; qu'ils le jugent 'après une diſpoſition des eſprits poſtérieure e dix ans à ſa mort, & d'un demi-ſiècle à philoſophie, d'après des opinions qui ſans ui n'auraient jamais été qu'un ſecret entre les ages; qu'ils le condamnent pour avoir diſtinué le bien qui peut exiſter ſans la liberté, u bonheur qui naît de la liberté même; qu'ils e voyent pas que ſi *Voltaire* eût mis dans ſes remiers ouvrages philoſophiques les principes u vieux *Brutus*, c'eſt-à-dire, ceux de l'acte l'indépendance des Américains, ni *Monteſquieu*, i *Rouſſeau* n'auraient pu écrire leurs ourages; que ſi, comme l'auteur du *Syſtème de a nature*, il eût invité les rois de l'Europe maintenir le crédit des prêtres, l'Europe erait encore ſuperſtitieuſe, & reſterait longemps eſclave; qu'ils ne ſentent pas que dans es écrits, comme dans la conduite, il ne faut léployer que le courage qui peut être utile: eu importe à la gloire de *Voltaire*. C'eſt par es hommes éclairés qu'il doit être jugé, par eux qui ſavent diſtinguer, dans une ſuite l'ouvrages différens, par leur forme, par leur tyle, par leurs principes même, le plan ecret d'un philoſophe qui fait aux préjugés ne guerre courageuſe, mais adroite; plus ccupé de les vaincre que de montrer ſon énie, trop grand pour tirer vanité de ſes

opinions, trop ami des hommes pour ne pas mettre sa première gloire à leur être utile.

Voltaire a été accusé d'aimer trop le gouvernement d'un seul, & cette accusation ne peut en imposer qu'à ceux qui n'ont pas lu ses ouvrages. Il est vrai qu'il haïssait davantage le despotisme aristocratique qui joint l'austérité à l'hypocrisie, & une tyrannie plus dure à une morale plus perverse ; il est vrai qu'il n'a jamais été la dupe des corps de magistrature de France, des nobles Suédois & Polonais qui appelaient *liberté* le joug sous lequel ils voulaient écraser le peuple : & cette opinion de *Voltaire* a été celle de tous les philosophes qui ont cherché la définition d'un État libre dans leur cœur & dans leur raison, & non, comme le pédant *Mabli*, dans les exemples des anarchies tyranniques de l'Italie & de la Gréce.

On l'accuse d'avoir trop loué le faste de la cour de *Louis XIV*: cette accusation est fondée. C'est le seul préjugé de sa jeunesse qu'il ait conservé. Il y a bien peu d'hommes qui puissent se flatter de les avoir secoués tous. On l'accuse d'avoir cru qu'il suffisait au bonheur d'un peuple d'avoir des artistes célébres, des orateurs & des poëtes : jamais il n'a pu le penser. Mais il croyait que les arts & les lettres adoucissent les mœurs, préparent à la raison une route plus facile & plus sûre ; il pensait que le goût des arts & des lettres dans ceux qui gouvernent, en amolissant leur cœur, leur épargne souvent des actes de violence & des crimes, & que dans des circonstances semblables, le peuple le plus ingénieux & le plus poli sera toujours le moins malheureux.

Ses pieux ennemis l'ont accusé d'avoir atta-

ié, de mauvaise foi, la religion de son pays, de porter l'incrédulité jusqu'à l'athéisme : ces deux inculpations sont également fausses. Dans une foule d'objections fondées sur des faits, sur des passages tirés de livres regardés comme inspirés par DIEU même, à peine a-t-on pu lui reprocher, avec justice, un petit nombre d'erreurs qu'on ne pouvait imputer à la mauvaise foi, puisqu'en les comparant au nombre des citations justes, des faits rapportés avec exactitude, rien n'était plus inutile à sa cause. Dans sa dispute avec ses adversaires, il a toujours dit : On ne doit croire que ce qui est prouvé, on doit rejeter ce qui blesse la raison, ce qui manque de vraisemblance ; & ils lui ont toujours répondu : On doit adopter & adorer tout ce qui n'est pas démontré impossible.

Il a paru constamment persuadé de l'existence d'un Etre suprême, sans se dissimuler la force des objections qu'on oppose à cette opinion. Il croyait voir dans la nature un ordre régulier, mais sans s'aveugler sur des irrégularités frappantes qu'il ne pouvait expliquer.

Il était persuadé, quoiqu'il fût encore éloigné de cette certitude absolue devant laquelle se taisent toutes les difficultés ; & l'ouvrage intitulé : *Il faut prendre un parti, ou le principe d'action* (*) renferme peut-être les preuves les plus fortes de l'existence d'un Etre suprême, qu'il ait été possible jusqu'ici aux hommes de rassembler.

Il croyait à la liberté dans le sens où un homme raisonnable peut y croire, c'est-à-dire, qu'il croyait au pouvoir de résister à nos pen-

(*) Philosophie.

chans, & de peser les motifs de nos actions.

Il resta dans une incertitude presque absolue sur la spiritualité, & même sur la permanence de l'ame après le corps; mais comme il croyait cette dernière opinion utile, de même que celle de l'existence de DIEU, il s'est permis rarement de montrer ses doutes, & a presque toujours plus insisté sur les preuves que sur les objections.

Tel fut *Voltaire* dans sa philosophie: & l'on trouvera peut-être, en lisant sa vie, qu'il a été plus admiré que connu; que malgré le fiel répandu dans quelques-uns de ses ouvrages polémiques, le sentiment d'une bonté active le dominait toujours; qu'il aimait les malheureux plus qu'il ne haïssait ses ennemis; que l'amour de la gloire ne fut jamais en lui qu'une passion subordonnée à la passion plus noble de l'humanité. Sans faste dans ses vertus & sans dissimulation dans ses erreurs, dont l'aveu lui échappait avec franchise, mais qu'il ne publiait pas avec orgueil, il a existé peu d'hommes qui aient honoré leur vie par plus de bonnes actions, & qui l'aient souillée par moins d'hypocrisie. Enfin, on se souviendra qu'au milieu de sa gloire, après avoir illustré la scène française par tant de chefs-d'œuvres, lorsqu'il exerçait en Europe, sur les esprits un empire qu'aucun homme n'avait jamais exercé sur les hommes, ce vers si touchant:

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage,

était l'expression naïve du sentiment habituel qui remplissait son ame.

Fin de la Vie de Voltaire.

CHOIX
DE PIÈCES JUSTIFICATIVES
POUR LA VIE
DE VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

NOUS avons joint ici quelques lettres qui peuvent ſervir à faire mieux connaître M. de *Voltaire* & ſes ennemis.

Un hommage rendu par un prince du ſang à un jeune homme que ſon état éloignait de lui, & que la gloire n'en rapprochait pas encore, nous a paru mériter d'être conſervé.

La *note* qui a été remiſe par le célèbre *le Kain*, doit intéreſſer les gens de lettres; le grand acteur y peint naïvement l'enthouſiaſme de *Voltaire* pour l'art dramatique, & pour le talent du théâtre; & on y voit en même temps comment, malgré cet enthouſiaſme & l'intérêt d'avoir des acteurs dignes de ſes ouvrages, il cherchait à détourner ce jeune homme d'un état trop avili par le préjugé, & joignait noblement à ſes conſeils les moyens d'en embraſſer un autre. Ce trait eſt un de ceux qui prouvent le mieux que la bonté était le ſentiment dominant de l'ame de *Voltaire*.

CHOIX
DE PIÈCES JUSTIFICATIVES.

VERS
DE S. A. S. LE PRINCE DE CONTI,
A M. DE VOLTAIRE.
1718.

PLUTON ayant fait choix d'une jeune pucelle,
Et voulant donner à ſa belle
Une marque de ſon amour,
Commanda qu'une fête & ſuperbe & galante
parât les horreurs de ſon triſte ſéjour.
Pour ſatisfaire ſon attente,
Il fait aſſembler à ſa cour
Tous ceux dont le bon goût & la délicateſſe
Pouvaient contribuer au ſpectacle pompeux
Qu'il préparait à ſa maîtreſſe.
Parmi tous ces hommes fameux,
Il choiſit ceux dont le génie
S'était ſignalé dans tous lieux
Par la plus noble poéſie.
Chacun à réuſſir travailla de ſon mieux.
Pour remporter le prix & Corneille & Racine
Unirent leur veine divine :

Chaque auteur en vain diſputa,
Et voulut gagner le ſuffrage
Du Dieu qui demandait l'ouvrage;
Bien que des deux eſprits la pièce l'emportât;
L'on ignorait encor qu'elle eût eu l'avantage.
Enfin, le jour venu de cet événement,
De tant d'auteurs la cohorte nombreuſe
Recherchait la gloire flatteuſe
De remporter l'honneur de l'applaudiſſement.
Tandis qu'à faire cette brigue,
Toute la troupe ſe fatigue,
Sans ſe donner du mouvement,
Racine avec Corneille, au ſein de l'Élyſée,
Rappelaient l'hiſtoire paſſée
Du temps où de la France ils étaient l'ornement.
Ils avaient ſu par ceux qui venaient de la Terre,
Du théâtre français le funeſte abandon,
Que depuis leur décès le délicat parterre
Ne pouvait rien trouver de bon.
Ce malheur leur cauſait une triſteſſe extrême.
Ils connaiſſaient que dans Paris l'on aime
D'un ſpectacle nouveau les doux amuſemens;
Qu'abandonnés par Melpomène,
Les auteurs n'avaient plus ces nobles ſentimens
Qui font la grâce de la ſcène.
Depuis leur ſéjour en ces lieux,
Ils avaient fait la connaiſſance
D'un démon ſans expérience,
Mais dont l'eſprit vif, gracieux,
Surpaſſait déjà les plus vieux
Par ſes talens & ſa ſcience.

Pour réparer les maux du théâtre obscurci,
Ce démon fut par eux choisi.
Ils lui font prendre forme humaine ;
Des règles de leur art à fond l'ayant instruit ;
Sur les bords fameux de la Seine
Sous le nom d'Arouet cet esprit fut conduit.
Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganipe,
Pour son premier projet il fait le choix d'Œdipe :
Et quoique dès long-temps ce sujet fût connu,
Par un style plus beau cette pièce changée,
Fit croire des Enfers Racine revenu,
Ou que Corneille avait la sienne corrigée. (*)

LETTRE
DE L'ABBÉ DESFONTAINES,
A M. DE VOLTAIRE.

Ce 31 mai 1724.

Je n'oublierai jamais, Monsieur, les obligations infinies que je vous ai. Votre bon cœur est encore bien au-dessus de votre esprit, & vous êtes l'ami le plus essentiel qui ait jamais été. Le zèle avec lequel vous m'avez servi,

(*) Ces vers font autant d'honneur au prince de *Conti* qu'en a fait à *La Motte* son approbation d'Œdipe. Ils annoncèrent tous deux à la France un digne successeur de *Corneille* & de *Racine*, & jamais prophétie ne fut mieux accomplie.

me fait en quelque sorte plus d'honneur que la malice & la noirceur de mes ennemis ne m'a causé d'affront par l'indigne traitement qu'ils m'ont fait souffrir. Il faut se retirer pendant quelque temps. *Fallax infamia terret.*

J'ai une lettre de cachet qui m'exile à trente lieues de Paris. C'est avec plaisir que je vais chercher la solitude ; mais je suis bien fâché que cette retraite me soit ordonnée. C'est un reste de triomphe pour les malheureux auteurs de ma disgrace. Je consens d'aller en province, & j'y vais très-volontiers. Mais tâchez Monsieur, de faire en sorte que l'ordre du roi soit levé par une autre lettre de cachet en cette forme :

Le roi, informé de la fausseté de l'accusation intentée contre le sieur abbé Desfontaines, consent qu'il demeure à Paris.

Si vous obtenez cet ordre de M. de *Maurepas*, c'est un coup essentiel. Au surplus je promets, *parole d'honneur*, à M. de *Maurepas*, de m'en aller incessamment & de ne point revenir à Paris qu'après lui en avoir demandé la permission secrétement.

Voilà, mon cher ami, ce que je vous prie à présent d'obtenir pour moi. Je vous aurai encore une obligation infinie de ce nouveau service. C'est, à mon gré, ce qu'on peut faire de plus simple pour réparer le scandale & l'injustice, en attendant que je puisse faire mieux & que j'aie les lumières nécessaires pour découvrir les ressorts cachés de l'horrible intrigue de mes ennemis. Malgré la noirceur de l'accusation & le penchant du public à croire tous les accusés coupables, j'ai la satisfaction de

voir les personnes même indifférentes prendre mon parti. Les *Nadal*, les *Danchet*, les *de Pons*, les *Frèret* sont les seuls, dit-on, qui traitent ma personne comme toute ma vie je traiterai leurs infames ouvrages & leur indigne caractère. *Genus irritabile vatum.*

J'ai un plan d'apologie qui sera beau & curieux, & que je travaillerai à la campagne. Je suis trop connu dans le monde pour qu'il convienne à un homme comme moi de me taire après un si exécrable affront ; & je le ferai de façon que j'aurai l'honneur de le présenter à M. de *Maurepas* pour le prier de me permettre de le faire paraître. On y verra tout ce qui m'est arrivé de malheureux, & mes malheurs toujours causés par des gens de lettres, sur-tout l'histoire de ma sortie des jésuites.

Adieu, mon cher ami, je me recommande à vous.

Desfontaines.

LETTRE

DU SIEUR DEMOULIN, A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 12 d'auguste 1738.

MONSIEUR,

Nous vous remercions très-humblement de toutes vos bontés, & des facilités que vous

voulez bien nous accorder pour vous payer. Nous en conserverons un précieux souvenir, & nous vous en marquerons notre vive reconnaissance dans toutes les occasions. Votre créance est bien assurée, & nous vous prions d'être persuadé que nous l'acquitterons le plutôt qu'il nous sera possible. Je suis en avance dans plusieurs bonnes affaires, & notre zèle à obliger est cause que nous ne sommes pas à notre aise.

Vous me rendez justice, Monsieur, en ne me croyant point coupable d'aucune mauvaise intention. J'ose même vous protester que jamais je n'en ai eu, & que jamais amant n'a aimé plus tendrement une maîtresse, que je vous ai toujours aimé, malgré tout ce qui est arrivé. J'ai des vivacités, il est vrai ; vous me les avez souvent reprochées avec raison, mais je ne le cède à personne pour la droiture de cœur, la pureté des intentions & la fidelle exécution, quand il s'agit de rendre service.

Je sais qu'on m'a fort calomnié, & je sais encore que les personnes qui déclamaient le plus contre moi, en vous quittant venaient au logis pour m'animer contre vous. Depuis ce temps-là j'ai rendu à une de ces personnes, des services assez considérables ; & si les occasions se présentaient d'obliger les autres, je le ferais volontiers. C'est la seule vengeance que je prétends en tirer.

Si vous me croyez utile à quelque chose, & même dans ce qui peut exiger de la discrétion, honorez-moi de vos commissions, & soyez, je vous supplie, assuré d'une prompte & secrète expédition.

Ma femme vous assure de ses très-humbles respects.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Demoulin.

Billet du même.

Je soussigné reconnais que M. de *Voltaire* ayant prêté à ma femme & à moi la somme de *vingt-sept mille livres*, & vu le mauvais état de nos affaires, ayant bien voulu se restreindre à la somme de *trois mille livres* par contrat obligatoire, passé entre nous chez *Ballot*, notaire, le 12 de juin 1736, il nous a remis & accordé 750 livres restant des trois mille livres à payer, & m'en a donné une rétrocession pleine & entière. Ce 19 de janvier 1743.

Demoulin (*)

LETTRES DU LIBRAIRE JORE, A M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

A Paris, ce 20 de décembre 1738.

MONSIEUR,

Je vous supplie d'excuser le mauvais état de ma fortune, & la soustraction de tous mes

(*) Voyez dans la correspondance générale une lettre de M. de *Voltaire* à la dame *Demoulin*, du mois de décembre

papiers qui m'a empêché juſqu'ici de reconnaître le mauvais procédé de ceux qui ont abuſé de mon malheur, pour me forcer à vous faire un procès injuſte, & à laiſſer imprimer un factum odieux. Je les déſavoue tous deux entièrement. La malice de vos ennemis n'a ſervi qu'à me faire connaître la bonté de votre caractère. Vous avez la bonté de me pardonner d'avoir écouté de mauvais conſeils. Je vous jure que je m'en ſuis repenti au moment même que j'ai eu le malheur d'agir contre vous. J'ai bien reconnu combien on m'avait trompé. Vous n'ignorez pas la jalouſie des gens de lettres; voilà à quoi elle s'eſt portée. On m'a aigri, on s'eſt ſervi de moi pour vous nuire; j'en ſuis ſi fâché que je vous promets de ne jamais voir ceux qui m'ont forcé à vous manquer à ce point; & je réparerai le tort extrême que j'ai eu, par l'attachement conſtant que je v[...] vous vouer toute ma vie.

Je vous prie, Monſieur, de me [...] votre amitié, & de croire que mon c[...] n jamais eu de part à la malice de vos [...] & que c'eſt mon cœur ſeul qui m'e[...] à vous le dire.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

Monſieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

1738. On y trouvera auſſi pluſieurs lettres relatives à celles qui ſuivent ici. Les tables des noms & des dates en faciliteront la recherche.

LETTRE II.

A Paris, le 30 de décembre 1738.

MONSIEUR,

J'AI déjà eu l'honneur de vous écrire, le 20 du présent mois, dans l'amertume de mon cœur, pour vous demander pardon, & pour vous marquer le sincère repentir que j'éprouve du procès injuste que votre ennemi (que vous connaissez) m'avait engagé de vous intenter. Je vous ai déjà marqué mon regret, & l'horreur que j'ai d'avoir attaqué si cruellement celui qui était mon bienfaiteur. Je vous disais que j'avais reconnu l'erreur où l'on m'avait mis. Soyez sûr, Monsieur, que mon affliction est égale à ma faute. Daignez, Monsieur, pousser votre générosité jusqu'à m'accorder le pardon que j'ose vous demander. Je désavoue le factum injuste & calomnieux que l'on a mis sous mon nom; & que j'ai eu le malheur de signer. J'étais aveuglé; on m'a séduit. Je vous le répète encore, j'en suis au désespoir. J'en ai tombé malade. Il n'y a rien que je ne fasse, le reste de ma vie, pour réparer ma faute. Enfin, Monsieur, si vous étiez témoin de mon affliction d'avoir été trompé par de mauvais conseils, vous auriez pitié de mon état. Ayez la bonté au moins de me faire dire que vous avez celle de me pardonner, si vous ne daignez m'écrire de votre main. Je payerais tous les frais du procès, si j'avais de l'argent; & il

n'y a rien que je ne faſſe, tout le reſte de ma vie, pour vous témoigner en particulier & en public le repentir, l'admiration pour votre caractère, & le très-profond reſpect avec lequel je ſuis,

Monſieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

LETTRE III.

Paris, le 3 de juin 1742.

J'AI reçu, Monſieur, les 300 livres que vous avez eu encore la bonté de me faire donner. Cette nouvelle manière de vous venger d'un homme infortuné, dont le plus grand malheur a été de s'oublier avec vous, & qui en est au déſeſpoir depuis ſi long-temps, ne ſortira jamais de mon cœur. Vos bontés augmentent le ſincère repentir que j'en ai; elles m'é nent, elles m'inſpirent le reſpect & l ment le plus tendre. Il faut que ceux m'avaient ſéduit, ſoient des monſtres. vous connaiſſent pas comme je vo c Ma vie doit être employée à vous mon dévouement. Je n'ai point de termes vous dire ce que vous m'inſpirez. Per mez-moi ſeulement de me préſenter devant vous, & de venir vous remercier. C'eſt la grâce que je vous prie d'ajouter à vos générosités.

Je ſuis avec reſpect & la plus tendre reconnaiſſance,

Monſieur, Votre très-humble, &c.

Jore.

LETTRE IV.

A Milan, ce 20 d'octobre 1768.

MONSIEUR,

GRACE à la penſion que vous avez la bonté de me faire, je me ſuis trouvé en état de ſubſiſter à Milan, joint à quelques écoliers que j'avais, auxquels j'aidais à ſe perfectionner ns la langue françaiſe, & qui, malheureuſement pour moi, quittent cette ville pour voyager. Dans quel état vais-je me trouver, grand Dieu ! privé de ce ſecours. Je vous fus autrefois utile pour écrire ſous votre dictée ; ne pourrai-je plus vous être d'aucune utilité ? Si Milan était un endroit où l'on imprimât en français, je pourrais m'y occuper à corriger les épreuves, & par cette occupation me garantir de la misère qui me menace, & que vous pourriez me faire éviter, Monſieur, en m'appelant auprès de vous où je me perſuade que vous devez avoir quelqu'un qui peut vous être moins néceſſaire que je pourrais vous l'être.

J'eſpère, Monſieur, que réfléchiſſant ſur mon état préſent, & combien il eſt différent de celui dans lequel vous m'avez vu, vous vous porterez à le ſoulager, d'autant que ce changement ne m'eſt arrivé ni par libertinage ni par mauvaiſe conduite.

Lorſque M. de *Cideville* me procura l'honneur de vous connaître, il n'enviſageait, ainſi

que moi, que d'augmenter ma fortune ; aurait-il pu prévoir l'injustice que l'on m'a faite, & que ma ruine totale devait s'ensuivre ?

Je me flatte que, touché de mon triste sort, vous m'honorerez d'une réponse qui dissipera cet avenir affreux que j'envisage, & q je ne puis éviter sans vos bontés. Dans c confiance, permettez que je me dise a respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

Chez M. le comte *Alari*

LETTRE V.

A Milan, ce 23 d'avril 1769.

MONSIEUR,

A mon retour des îles Boromée, où son excellence M. le comte *Frédéric* m'a gardé trois semaines, pour y prendre l'air, & me remettre de la maladie que j'ai eue, MM. *Origoni* & *Perraviccini* m'ont remis 25 seq de Florence, par votre ordre, dont je i ai donné reçu au compte de MM. *François* & *Louis Bontems* de Genève.

Je ne puis assez vous en marquer ma reconnaissance, & vous ne pouviez, Monsieur, m'envoyer plus à propos ce secours, manquant de linge & d'habits. Quoique votre générosité portât l'ordre de me compter ce que j'aurais besoin sans en limiter la somme, j'ai cru ne

devoir pas abuſer de vos bontés ; & j'ai, ſur l'inſtant même, employé ces 25 ſequins en un habit que j'ai trouvé fait ſur ma taille, & en quatre chemiſes que je fais faire : ce qui me mettra au moins en état de paraître décemment dans les maiſons de condition où l'on a la bonté de m'admettre. J'y ai fait part de vos bontés, & l'on m'a loué de n'avoir exigé que cette ſomme, quoique votre générosité ne l'eût pas bornée.

Que je finirais avec tranquillité ma carrière, au cas que j'euſſe le malheur de vous ſurvivre, ſi vous vouliez bien m'aſſurer de quoi ſupporter l'état affreux de ma ſituation ! état que j'ai ſi peu mérité ! Je l'eſpère de vos bontés, Monſieur. Je n'aurais alors plus à déſirer que de me procurer l'occaſion de vous en aller marquer ma vive reconnaiſſance. J'en attends l'heureux moment avec impatience, & vous ſupplie d'être perſuadé du reſpectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

Chez M. le comte *Alari*, où mes lettres me viennent franches de port.

LETTRE VI.

A Milan, le 25 de ſeptembre 1773.

MONSIEUR,

VIVEMENT pénétré de gratitude & tranſporté de joie, je vous remercie de la con-

folante promesse que vous me faites de tirer de ma misère, & des 8 louis que v m'avez envoyés. Ils ne pouvaient m' ri plus à propos pour me tirer du plus g embarras. Je ne vous dis point, crainte vous accabler, tout ce qui se passe dans ame, me flattant que les dispositions de vôtre ont changé à mon avantage, vous surant que je le mérite par les sentimens reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'ê avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c

Jore.

LETTRE

DE M. SAINT-HYACINTHE

A M. DE BURIGNY.

A Belleville, le 2 de mai 1739.

Je vous renvoie, Monsieur, le manus que vous m'avez fait la grâce de me conf Vous croyez peut-être que je l'ai lu a plaisir, vous ne vous trompez pas; mai vous concluez que j'ai été content après l'av lu, vous vous trompez. Charmé de ce j'avais vu, je n'ai que mieux senti le bes que j'avais du reste; au plaisir de la lectu succédé beaucoup de colère contre l'aute

Votre indolence, Monsieur, ou, pour pa

plus franchement, votre pareſſe doit exciter contre vous tous ceux qui ſavent juger de ce que vous êtes capable de faire. Si vous êtes aſſez indifférent à la gloire pour dédaigner les applaudiſſemens qui vous reviendraient de la perfection de cet ouvrage, la juſtice que le public vous a rendue ſur ce que vous lui avez donné, vous engage à lui donner encore une choſe qu'il attend & qu'il ſouhaite avec impatience. Perſonne n'a remonté avec plus de juſteſſe ni avec plus de fineſſe juſqu'aux ſources, perſonne ne les a expliquées avec plus de délicateſſe & d'exactitude. Je vais ameuter tous vos amis pour vous perſécuter juſqu'à ce que vous ayez donné l'ouvrage complet. Je mettrai à la tête cette comteſſe ſur les lévres de laquelle les Grâces ont mis la perſuaſion ; après quoi nous verrons ſi nous vous laiſſerons être, à votre aiſe, pareſſeux pour quelque temps. »

Vous m'avez rendu juſtice, Monſieur, lorſque vous avez aſſuré que je n'étais en nulle liaiſon avec l'auteur de la *Voltairomanie*, quel qu'il ſoit ; & je vous proteſte encore à préſent que je n'ai point lu cette pièce en ſon entier. J'y jetai ſimplement les yeux, parce qu'on me dit que l'auteur m'y avait cité au ſujet de M. de *Voltaire* : ce que je ne vis pas ſans indignation. Je voudrais bien ſavoir de quel droit on cite le nom de M. de *Voltaire* & le mien, lorſque ni l'un ni l'autre ne ſe trouve dans l'ouvrage qu'on cite ? On fait plus ; eh ! qu'en avez-vous penſé, Monſieur ? on y décide de mon intention. La déification dont on parle, n'eſt qu'un ouvrage d'imagination, un tiſſu de fictions qu'on a liées enſemble pour

en faire un récit ſuivi. On y a eu en
de marquer en général les défauts où t
bent les ſavans de divers genres & de dive
nations. On y a donc été obligé d'imag
des choſes qui, quoique rapportées comme
choſes particulières, ne doivent être regar
que comme des généralités applicables à
les ſavans qui peuvent tomber dans ces défa
On ne peut faire une allégorie ni un car
tère, que l'imagination d'un lecteur ne
appliquer à quelqu'un que l'auteur même n'a
jamais connu. Ainſi, ce qui n'aura dans un
vrage de fiction qu'un objet général, en de
un particulier par la malignité d'une fa
interprétation. Si cela eſt permis, Monſi
il ne faut plus ſonger à écrire, à moins
le public, plus réſervé, ne juge de l'intent
d'un auteur conformément au but général
l'ouvrage, & qu'il ne faſſe retomber ſur l'
terprète, la malignité de l'interprétation.

Quand je vis de quelle manière l'écriv
de la *Voltairomanie* décidait de mon in
tion, je vous avoue, Monſieur, q je
extrêmement ſurpris que celui qu'on
l'auteur, pût ainſi manquer à tous les e
Ma ſurpriſe égala mon indignation & ſa
rité, pour ne pas me ſervir d'un terme p
dur. Il eſt vrai que par la nature de l'ouvr
on doit s'attendre à tout.

J'appris que M. de *Voltaire* mépriſait ce
pièce au point de n'y pas répondre. Il fai
merveille, le ſort de ces ſortes d'ouvrages
de périr en naiſſant. C'eſt les conſerver q
d'en parler. M. de *Voltaire* a quelque ch
de mieux à faire. Cultivant à préſent

usas severiores, il apprend d'elles à s'élever ns ces régions tranquilles où les vapeurs de terre ne s'élèvent point : *Sapientum templa ena.*

Voici, Monsieur, les deux madrigaux de . de *Bignicourt* que je ne pus vous dire imparfaitement la dernière fois que j'eus onneur de vous voir à Paris.

Des traits d'une injuste colère
Vous payez mes feux en ce jour :
Iris, pourquoi voulez-vous faire
La Haine fille de l'Amour ?

Autre.

Iris, vous dédaignez les feux
Qu'en moi vos charmes ont fait naître ;
Mon destin n'est pas d'être heureux,
Mais mon cœur méritait de l'être.

Faites-moi savoir, je vous prie, si vous maissez le manuscrit sur les tournois que de *Rieux* a acheté, & quand le temps conforme à la saison, n'oubliez point, nsieur, que vous avez à Belleville un très-nble & très-obéissant serviteur,

Saint-Hyacinthe.

LETTRE

DE M. D'ARGENSON, l'a

A M. DE VOLTAIRE.

Paris, le 7 de février 1739.

C'EST un vilain homme que l'abbé *D*
taines, Monsieur; son ingratitude est a
ment pire encore que les crimes qui vous a
donné lieu de l'obliger. N'appréhendez
de n'avoir pas les puissances pour vous
fois il m'arriva, en dînant chez monsi
cardinal, d'avancer la proposition qu'il
curé d'une grosse cure en Normandie;
voltai toute l'assistance contre moi. Son
nence me le fit répéter trois fois. Je me v
perdu d'estime & de fortune sans le p
des marchands qui me témoigna ce fait.
sieur le chancelier pense de même sur le c
de ce... de police. M. *Hérault* doit pen
même ou il serait justiciable de ceux
justicie. Monsieur le chancelier estime v
vrages; il m'en a parlé plusieurs fois da
promenades à Fresne. Mais de tous les
valiers, le plus prévenu contre votre en
c'est mon frère. J'ai été le voir à la réc
de votre lettre, il m'a dit que l'affai
était à ce que monsieur le chancelier
ordonné, que l'abbé *Desfontaines* serait
pour déclarer si les libelles en question é
de lui, & pour signer l'affirmatif ou le né

ſinon contraint. Je vous aſſure que cela ſera bien mené. Je ſolliciterai monſieur le chancelier en mon particulier ces jours-ci.

J'embraſſe vos intérêts avec chaleur & avec plaiſir. La choſe eſt bien juſte. Je vous ai toujours connu ennemi de la ſatire ; vous vous indignez contre les fripons, vous riez des ſots : je compte en faire tout autant, tout de mon mieux, & je me crois honnête homme. Ce n'eſt là que juger ; faire part de ſon jugement à ſes amis, c'eſt médire : la religion le défend ainſi que le bon ſens, & même l'inſtinct. Ainſi vous m'avez toujours paru éloigné d'un ſi mauvais penchant ; vos écrits avoués, & dignes de vous, & vos diſcours m'y ont toujours confirmé. Travaillez en repos, Monſieur, vingt-cinq autres ans ; mais faites des vers, malgré votre ſerment qui eſt dans la préface de *Newton*. Avec quelque clarté, quelque beauté, quelque dignité que vous ayez entendu & rendu le ſyſtème philoſophique de cet anglais, ne mépriſez pas pour cela les poëmes, les tragédies, & les épîtres en vers : nous ſerons toujours éclairés & nourris dans la ſcène phyſique, mais nous ne lirons bientôt plus pour nous amuſer, & nous n'irons plus à la comédie, faute de bons auteurs en vers & en proſe.

Adieu, Monſieur ; pourquoi allez-vous parler de protection & de reſpect à un ancien ami, & qui le ſera toujours.

LETTRE

DU SIEUR DE BONNEVAL,(*)

A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 27 de février 1737.

J'AI été chez vous hier matin, Monsieur, pour avoir l'honneur de vous voir ; on dit que vous étiez à la cour. Vous ei doute été surpris de ma visite, mais l'eussiez été davantage du motif qui l'occ nait. Cependant je m'étais rassuré par re- flexions qui viennent naturellement à un du premier ordre ; & je me disais : Il est que depuis 1725 je n'ai presque jamais eu l'h neur de voir M. de *Voltaire*, mais il n'igno pas qu'il est dans une sphère qui ne pas à tout le monde de le voir ; il ignorer l'admiration que je lui ai v ee, ne pourrait en douter sans faire t r à discernement. Personne n'est plus en état jourd'hui que moi de lui rendre justice, l'habitude où j'ai été pendant un an de le voir dans ces sociétés où l'esprit & le cœur peuvent se montrer ce qu'ils sont sans dan

(*) Ce *Bonneval* est un fripon qui m'a volé autrefois dix louis, qui a été chassé de chez *Montmartel*, & qui a fait un libelle contre moi.

(*Apostille de M. de Voltaire sur l'original de cette lettre.*)

C'eſt de là que j'en ai jugé aſſez favorablement pour être perſuadé qu'il aime à obliger.

Cette manière de penſer, Monſieur, m'a conduit chez vous pour vous prier de me prêter dix piſtoles dont j'ai un beſoin inſtant, de vous offrir pour la reſtitution une délé- ion de la même ſomme ſur les arrérages ıne rente que m'a laiſſée une dame de votre connaiſſance, & qui ne vit plus depuis plu- ſieurs années. Si les morts avaient quelque crédit, j'emploîrais ſa médiation auprès de vous. Vous ne l'auriez pas refuſée vivante : ut-être vit-elle encore dans votre mémoire ; moins elle le méritait par ſes ſentimens ır vous. Je les ai connus juſqu'à ſa mort, ınt j'ai été le triſte témoin.

Cette prière que je vous aurais faite chez vous, Monſie.., je vous la fais aujourd'hui par écrit ; & ſi vous voulez y faire droit, vous le pouvez en m'adreſſant à qui il vous aira, de votre part, & je lui remettrai la égation. Je croirais offenſer la délicateſſe de ıs ſentimens, ſi j'employais ici ces tours d'une oquence uſée pour vous diſpoſer à me rendre ſervice que je vous demande. Expoſer un ıoin à une perſonne qui penſe noblement, c'eſt avoir tout dit ; j'ajouterai ſeulement que ma reconnaiſſance ſera auſſi vive que durable.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, Mon- ieur, votre très-humble, &c.

De Bonneval.

Rue Sainte-Anne, chez M. *Dionis.*

LETTRE

DE M. PRAULT, *fils*, *libraire à Paris*,

A MADAME DE CHAMPBONIN, *à Vassy*.

Paris, le 24 de janvier 1739.

MADAME,

Vous savez que c'est à un magistrat, par sa vertu & son mérite, que j'ai l'obli de connaître M. de *Voltaire* dont il e J'ai souhaité pendant long-temps illustre commerce des ouvrages d'un homme q ne connaissais encore que par les ta son esprit, & qui depuis m'a si fort at à lui par les qualités de son cœur. Ma nesse, ma bonne volonté, ma sincérité, qui valent toujours auprès de lui, ont a ce que la recommandation avait co Depuis ce temps, sa confiance m'a l'instrument de tant d'actions de génér qu'autant par justice pour lui que par re naissance pour celles dont je me suis culièrement ressenti, je me crois obligé rendre part-tout un témoignagne authenti & de répondre à l'injuste accusation du libeu intitulé : *la Voltairomanie*, que tous h nêtes gens ne voient qu'avec indignat

Voici l'histoire des ouvrages de *Voltaire* depuis que je le connais,

en état de la prouver par des pièces justificatives.

J'ai commencé par imprimer la Henriade avec des corrections considérables ; & M. de *Voltaire*, en me la donnant, en abandonna le profit à un jeune homme que ses talens lui ont attaché, & à qui il a fait encore présent de sa tragédie de la mort de César. Il permit, dans le même temps, à un autre libraire de réimprimer Zaïre dont le privilége était expiré. Il m'a donné, à moi, ses tragédies d'Œdipe, Mariamne, & Brutus. J'ai imprimé l'Enfant prodigue : celui qui fut chargé d'en faire le marché m'en demanda un prix si honnête, que bien loin de contester avec lui, je lui donnai cent francs au-dessus du prix qu'il m'en avait demandé. Quelques jours après, M. de *Voltaire* m'écrivit qu'il n'exigerait jamais d'argent (*) pour le prix de ses pièces, ni pour aucun autre de ses ouvrages, mais seulement des livres. Enfin, il a fait présent de ses Elémens de *Newton* à ses libraires d'Hollande. Peu de temps après, on en a fait une édition sous le titre de Londres ; & je sais que le libraire qui l'avait faite à l'insu de M. de *Voltaire*, crut cependant avant de la faire paraître, lui devoir l'attention de la lui communiquer, & de se soumettre à ses corrections. L'édition en état de paraître, M. de *Voltaire* en a acheté cent cinquante exemplaires pour faire des présens à Paris, qu'il a payés, & qui lui reviennent, avec la reliûre, à près de cent pistoles.

(*) C'est-à-dire, pour lui-même.

Voilà, Madame, ce que les ouvrages M. de *Voltaire* lui ont produit; voilà pl de quoi confondre le calomniateur, & v voyez quelle foi on peut ajouter aux imp tures dont son ouvrage est tissu.

J'ai l'honneur d'être avec un très-prof respect, &c.

Prault, fils.

Déclaration de l'abbé Guyot Desfontaines la police.

Je déclare que je ne suis point l'auteur d libelle imprimé, qui a pour titre *la Voltai manie*, & que je le désavoue en son en regardant comme calomnieux tous les r qui sont imputés à M. de *Voltaire* dans libelle, & que je me croirais déshonoré j'avais eu la moindre part à cet écrit, ay pour lui tous les sentimens d'estime due à talens, & que le public lui accorde si just men. Fait à Paris, ce 4 d'avril 1739

Desfontaines.

N. B. *L'original est entre les mains de Hérault.*

LETTRE

DE M. DE CHAMPBONIN,

A SON FILS.

Au bureau des fortifications, à Paris.

A Champbonin, ce 15 de mai 1739.

Ce n'eſt plus à Cirey, mon fils, qu'il faut que vous écriviez à M. de *Voltaire*; il vient de partir pour Bruxelles avec M. & madame *du Châtelet.* Vous vous imaginez aſſez dans quelle douleur ſon abſence nous laiſſe. Jamais il ne fut d'ami plus tendre & plus reſpectable. Nous regrettons ſenſiblement les quatre années qu'il a paſſées en Champagne. Ce temps heureux où nous avons vécu avec lui, doit vous rappeler comme à nous, mon fils, les marques d'amitié dont il nous a comblés; elles ſont telles pour nous en particulier, que je n'aurais pu faire que les mêmes choſes pour votre fortune, ſi elles euſſent été en mon pouvoir. Eh! que ne lui devez-vous point de reconnaiſſance! Rien ne l'engageait à vous donner des marques ſi ſingulières d'attachement, & j'eſpère que vous n'oublirez jamais l'excès de ſes bontés. Ce n'eſt pas aſſez de les partager avec nous, il faut que vous nous ſurpaſſiez en reconnaiſſance. Aimez-le comme votre père: vous lui devez tous les ſentimens dont vous êtes ca-

pable, & j'en ferai plus touché que de ceux
vous avez pour moi.

Votre mère eſt pénétrée de regrets a
bien que moi; vous connaiſſez notre
pour lui, & tous deux nous pleurons la
ceur qu'il attachait à la ſienne pour nous.

M. & madame la comteſſe de *la Neuvi*
de qui vous me demandez des nouvell
regrettent auſſi infiniment la ſociété de M.
Voltaire. Il part adoré de tout le canton
nous gémiſſons tous de ſon abſence. M.
madame *du Châtelet* nous flattent de leur
tour à Cirey, dès que leurs affaires ſe
finies.

Ecrivez bien régulièrement à Bruxelles,
comptez, mon fils, ſur mon amitié & c
de votre mère qui vous embraſſe.

Champbonin.

LETTRE

DE M. L'ABBÉ PREVOST

A M. DE VOLTAIRE.

Le 15 de janvier 1740.

JE ſouhaiterais extrêmement, Monſieu
de vous devenir utile en quelque choſe; c'
un ancien ſentiment que j'ai fait éclater pl
ſieurs fois dans mes écrits, que j'ai comm
niqué à M. *Tairiot* dans plus d'une occaſio
& qui s'eſt renouvelé fort vivement dep
l'affai

l'affaire de *Prault*. Je ne puis soutenir qu'une infinité de misérables, s'acharnant contre un homme tel que vous, les uns par malignité pure, les autres par un faux air de probité & de justice, s'efforcent de communiquer le poison de leur cœur aux plus honnêtes gens.

Il m'est venu à l'esprit que le goût du public, qui s'est soutenu jusqu'à présent pour ma façon d'écrire, me rend plus propre qu'un autre à vous rendre quelque service. L'admiration que j'ai pour vos talens, & l'attachement particulier dont je fais profession pour votre personne, suffiraient bien pour m'y porter avec beaucoup de zèle; mais mon propre intérêt s'y joint: & si je puis servir, dans quelque mesure, à votre réputation, vous pouvez être aussi utile pour le moins à ma fortune.

Voilà deux points, Monsieur, qui demandent un peu d'explication; elle sera courte, car je n'ai que le fait à exposer.

1°. J'ai pensé qu'une *Défense de M. de Voltaire & de ses ouvrages*, composée avec soin, force, simplicité, &c. pourrait être un fort bon livre, & forcerait peut-être, une fois pour toutes, la malignité à se taire: je la diviserais en deux; l'une regarderait sa personne; l'autre, ses écrits. J'y emploîrais tout ce que l'habitude d'écrire pourrait donner de lustre à mes petits talens, & je ne demanderais d'être aidé que de quelques mémoires pour les faits. L'ouvrage paraîtrait avant la fin de l'hiver.

2°. Le dérangement de mes affaires est tel que si le ciel, ou quelqu'un inspiré de lui, n'y met ordre, je suis à la veille de repasser en Angleterre. Je ne m'en plaindrais pas si

c'était ma faute; mais depuis cinq ans que suis en France, avec autant d'amis qu'il y d'honnêtes gens à Paris, avec la protecti d'un prince du sang qui me loge dans s hôtel (*), je suis encore sans un bénéfice cinq sous. Je dois environ cinquante louis p lesquels mes créanciers réunis m'ont fait gner, &c.; & le cas est si pressant, qu'ét convenu avec eux d'un terme qui expire premier du mois prochain, je suis menacé d' décret de prise de corps, si je ne les sati fais dans ce temps. De mille personnes o lentes avec lesquelles ma vie se passe, je ve mourir si j'en connais une à qui j'aie la h dieſſe de demander cette somme, & de je me croie sûr de l'obtenir.

Il est question de savoir si M. de *Voltair* moitié engagé par sa générosité & par son z pour les gens de lettres, moitié par le dess que j'ai de m'employer à son service, voudr me délivrer du plus cruel embarras où je sois trouvé de ma vie. L'entreprise est di de lui; & la seule nouveauté de rétablir d ses affaires un homme qui ne veut s'aider la protection d'un prince du sang, & j'ose de l'amitié de tout Paris, me paraît amorce singulière.

Au reste, j'ai deux manières de restitu l'une en sentiment de reconnaissance, & serais réduit à celle-là si la mort me surp nait, car je ne possède pas un sou de reven mais je suis dans un âge, je jouis d'une sa qui me promettent une longue vie; l'au

(*) Le prince de *Conti*.

voie de reſtitution, eſt de donner à prendre ſur mes libraires ; elle pourrait me ſervir avec mes créanciers, s'ils entendaient raiſon : mais des tapiſſiers & des tailleurs, qu'on a différé un peu de payer, n'y trouvent point aſſez de ſureté. Un homme de lettres conçoit mieux la ſolidité de cette reſſource.

Je finis, Monſieur, car voilà en vérité une lettre fort extraordinaire. Je me flatte qu'autant je trouverai de plaiſir à me vanter du bienfait, ſi vous me l'accordez, autant vous voudrez bien prendre ſoin d'enſevelir ma prière ſi quelque raiſon, que je ne chercherai pas même à pénétrer, ne vous permet pas de la recevoir auſſi favorablement que je l'eſpère. Mais dans l'un ou l'autre cas, vous regarderez, s'il vous plaît, Monſieur, comme un de vos plus dévoués ſerviteurs & de vos admirateurs les plus paſſionnés,

L'abbé Prévoſt.

P. S. Vous vous imaginerez bien que c'eſt le récit que *Prault* m'a fait de vos généroſités, qui m'a fait naître les deux idées que je viens de vous propoſer.

RAPPORT

Fait à l'académie des ſciences par meſſieurs Pitot & Clairaut, le 26 d'avril 1741, ſur le mémoire de M. de Voltaire, touchant les forces vives.

NOUS avons examiné par ordre de l'académie, un mémoire de M. de *Voltaire* intitulé :

Doutes sur la mesure des forces motrices & sur leur nature. Ce mémoire contient deux parties ; la première est une exposition abrégée des principales raisons qui ont été données pour prouver que les forces des corps, en mouvement, sont comme leurs quantités de mouvement, c'est-à-dire, comme les masses multipliées par leurs simples vîtesses, & non par les carrés, ainsi que le prétendent ceux qui reçoivent la théorie des *forces vives*. Les raisons que M. de *Voltaire* rapporte, ne sont pas avancées comme des démonstrations, ce sont simplement des doutes qu'il propose ; mais les doutes d'un homme éclairé, qui ressemblent beaucoup à une décision.

Nous n'entrerons point dans l'examen de cette première partie, parce que l'auteur ne paraît y avoir eu en vue que de rendre les plus fortes raisons qui ont été données contre les forces vives, d'une manière assez claire & assez abrégée pour que les lecteurs puissent se les rappeler promptement.

Dans la seconde partie, M. de *Voltaire* considère la nature de *la force*. Comme il a conclu que la *force motrice* n'est autre chose que le produit de la masse par la simple vîtesse, il n'admet point de distinction entre les *forces mortes* & les *forces vives*. Lorsque l'on dit que la force d'un corps en mouvement diffère infiniment de celle d'un corps en repos, c'est, suivant lui, comme si l'on disait qu'un liquide est infiniment plus liquide quand il coule que quand il ne coule pas.

Il dit ensuite que si la force n'est autre chose que le produit de la masse par la vîtesse,

elle n'eſt préciſément que le corps lui-même agiſſant, ou prêt à agir : & il rejette ainſi l'opinion des philoſophes qui ont cru que la force était un être à part, une ſubſtance qui anime les corps, & qui en eſt diſtinguée, que la force doit ſe trouver dans les êtres ſimples, appelés *monades*, &c.

M. de *Voltaire* remarquant, comme pluſieurs l'ont déjà fait, que la quantité de mouvement augmente dans pluſieurs cas, & étant toujours convaincu que la force n'eſt autre choſe que la quantité de mouvement, il demande ſi les philoſophes qui ont ſoutenu la conſervation d'une même quantité de force dans la nature, ont plus de raiſon que ceux qui voudraient la conſervation d'une même quantité d'eſpèces d'individus, de figures, &c.

Il demande enſuite, ſi de ce qu'un corps élaſtique qui en choque un plus grand, lui communique plus de quantité de mouvement, & par conſéquent, ſelon lui, plus de force qu'il n'en avait, il ne s'enſuit pas évidemment que les corps ne communiquent point de force : en ſorte que la maſſe & le mouvement ne ſuffiſant pas pour la communication du mouvement, il faut encore l'inertie ſans laquelle la matière ne réſiſterait pas ; & ſans laquelle il n'y aurait nulle action.

M. de *Voltaire* croit encore que l'inertie, la maſſe & le mouvement ne ſuffiſent pas. Il penſe qu'il faut un principe qui tienne tous les corps de la nature en mouvement, & leur communique inceſſamment une force agiſſante, ou prête d'agir ; & ce principe doit être,

felon lui, la gravitation, foit qu'elle ait u
caufe mécanique, foit qu'elle n'en ait pas.

La gravitation, continue-t-il, ne peut p
non plus fatisfaire à tous les effets de la natur
elle eft très-loin d'expliquer la force des cor
organifés ; il leur faut encore un principe i
terne, comme celui du reffort.

M. de *Voltaire* termine fon mémoire
difant que puifque la force active du reffo
produit les mêmes effets que toute force que
conque, on en peut conclure que la natu
qui va fouvent à differens buts par la mên
voie, va auffi au même but par différens ch
mins ; & qu'ainfi la véritable phyfique confif
à tenir regiftre des opérations de la nature
avant que de vouloir tout affervir à une l
générale.

De toutes les queftions, difficiles à appro
fondir, que renferment les deux parties de c
mémoire, il paraît que M. de *Voltaire* eft trè
au fait de ce qui a été donné en phyfique
& qu'il a lui-même beaucoup médité fur ce
fcience.

A Paris, le 26 avril 1741.

Pitot, *Clairaut*.

Je certifie la copie ci-deffus être conform
à l'original. A Paris, le 27 avril 1741.

Dortous de Mairan, fecrétaire perpétue
de l'académie royale des fciences.

LETTRE

DE L'AVOCAT MANNORY, (*)

A M. DE VOLTAIRE.

Ce 10 de mai 1744.

Il y a long-temps, Monsieur, que vous n'avez entendu parler de moi, & il est bien fâcheux que je ne rappelle vos idées à mon sujet que pour vous entretenir de mes malheurs; mais je connais trop les sentimens de votre cœur pour vous manquer de confiance. Mon père vit toujours, il a 80 ans; il est extrêmement cassé & affaibli. J'aurai plus de cent mille francs de bien, & je n'en ai jamais reçu un écu. Ma profession est difficile; il y faut des secours sur lesquels j'avais compté, & qui m'ont manqué. J'ai essuyé des maladies longues & considérables: j'ai enfin rétabli ma santé; mais pendant ce temps mon cabinet s'est trouvé vide. J'avais à faire alors, Monsieur, à une propriétaire riche & dévote, j'avais extrêmement dépensé dans sa maison pour m'ajuster; elle m'a inhumainement mis dehors, & j'ai perdu toutes mes dépenses & mes arrangemens. Enfin, Monsieur, le pauvre M. de *Firmaçon* s'est adressé à moi; j'ai cru ses affaires bonnes, je m'y suis livré tout entier.

(*) Il a reçu de moi l'aumône, & a fait contre moi un libelle. (*Apostille de M. de Voltaire.*)

Mes maladies m'avaient affaibli mon cabinet de la moitié. J'ai perdu l'autre moitié pour ne penser qu'à M. de *Firmaçon.*

Je me flattais qu'en le tirant d'affaire, je me ferais honneur, & que sa reconnaissance me dédommagerait suffisamment. Rien n'a réussi, Monsieur. Pendant ce temps j'ai été trois mois à trouver une maison. J'en ai loué une le 23 décembre. Depuis cet instant les ouvriers y sont. Voilà donc six mois que je suis [illegible] maison, sans cabinet, & par conséquent [illegible] travail.

Jugez, Monsieur, de ma situation. Je ne tirerais pas un écu de mon père. Quand [illegible] a été dur toute sa vie, on ne devient pas bon & généreux à 80 ans. M. *Dodun*, l'ancien receveur général, de qui j'ai loué [illegible] m'a fait attendre, mais il a dépensé quatre mille francs pour m'ajuster, & je [illegible] mieux. J'ai des meubles qui, en les fe[illegible] aux lieux, me suffiront. Il ne me [illegible] Monsieur, que de pouvoir satisfai[illegible] la dépense de mon emménagement qui ne [illegible] pas que d'être un objet; de payer [illegible] petites dettes que j'ai depuis six mois, [illegible] une faible somme devant moi pour ouvrir [illegible] cabinet & vivre en attendant la pratiq[ue qui] viendra surement.

J'ai toujours entendu dire, Monsieur, qu'il était permis aux malheureux de se vanter un peu. En profitant de ce privilége que je n'ai que trop acquis par ma situation qui est cruelle, je puis me vanter de ne craindre aucun des avocats qui ont actuellement de l'emploi. Si

j'ai du secours, je vais reprendre dans l'instant; mon cabinet a sa valeur. Dans un an, mon emploi peut être considérable; & mon père me laissera enfin ce qu'il ne pourra pas emporter. Si je n'ai point de secours, ma maison me devient inutile. Je ne pourrai plus reparaître au palais, & je suis perdu sans ressource, car je ne suis bon à aucune autre chose. Je donnerai toutes les suretés que je pourrai; je m'engagerai solidairement avec ma femme; je ferai même des lettres de change, pourvu que l'on me donne des délais suffisans.

M'abandonnerez-vous, Monsieur? oublierez-vous l'ancienne amitié que vous avez eue pour moi? je suis un de vos plus vieux serviteurs, & l'apologiste d'Œdipe ne doit pas périr dans la misère au milieu de si belles espérances; il ne s'agit que de l'aider un peu. Ce sera un avocat que vous ferez; & s'il devient bon, l'opération n'est pas indigne de vous. Jusqu'à présent, Monsieur, vous avez fait tant de choses différentes, & dans tous les genres, que celle-là vous manquait peut-être. J'attends tout de vous, Monsieur; les temps sont affreux, puisque personne n'est sensible aux talens. Vous seul les connaissez tous, vous les protégez; & si vous pensez que je puisse faire quelque chose, vous ne m'abandonnerez certainement pas. Ma fortune dépend donc du jugement que vous porterez de moi. J'attends votre décision avec confiance. Je demeure, rue de la comédie française, chez M. *Dubois*, au palais royal. En attendant que vous me mettiez en état de gagner l'île, je compte que vous m'honorerez d'une réponse. Je suis

avec le plus tendre respect, Monsieur, '
très-humble, &c.

Mannory.

AUTRE DU MÊME.

Ce jeudi matin.

VOUS m'avez permis, Monsieur, de importuner encore, après votre retour (campagne. Je suis honnête en robe, ma manque totalement d'habit, & je ne pui présenter devant personne. Cela dérange tc mes affaires. Avez-vous pensé à M. *Thir* je vous prie, Monsieur, de me le marc Je suis depuis six jours avec quatre sous ma poche. Vous m'avez promis quelques lé secours; ne me les refusez pas aujourd' Monsieur. Dès que je serai habillé, je en état de suivre mes affaires, & ma situ changera. On m'annonce beaucoup d'aff au palais, mais elles ne sont pas encore vées. Nous touchons aux vacances; le t n'est pas favorable. Souffrirez-vous, Mons que je meure de faim; je n'ai mangé hi & avant hier que du pain. C'était fête n'ai pu décemment sortir en robe; & habit n'est pas mettable. Je n'ai osé aller personne, & je n'avais pas d'argent pour a quelque chose chez moi. L'état est affreux. grâce, Monsieur, donnez au porteur de c lettre ce que vous pouvez pour mon soul ment présent; il est sûr. Mandez-moi si n sieur *Thiriot* fait quelque chose. Laisserez-v

rir de misère un ancien serviteur, un homme
, j'ose le dire, a quelques talens, & qui
actuellement à la vue du port? son vaisseau
est un peu délabré; mais il ne s'agit que de
sécourir pour entrer dans le port.

Je suis avec la plus vive reconnaissance,
Monsieur, votre, &c.

Mannory.

LETTRE

DE M. J. J. ROUSSEAU,

A M. DE VOLTAIRE.

Paris, le 11 de décembre 1745.

MONSIEUR,

L y a quinze ans que je travaille pour me
endre digne de vos regards & des soins dont
ous favorisez les jeunes muses en qui vous
couvrez quelque talent. Mais pour avoir
t la musique d'un opéra, je me trouve, je
sais comment, métamorphosé en musicien.
C'est, Monsieur, en cette qualité que M. le
uc de *Richelieu* m'a chargé des scènes dont
ous avez lié les divertissemens de la Princesse
e Navarre. Il a même exigé que je fisse, dans
s canevas, les changemens nécessaires pour
rendre convenables à votre nouveau sujet.
ai fait mes respectueuses représentations;
onsieur le duc a insisté, j'ai obéi. C'est le

ſeul parti qui convienne à l'état de ma
M. *Ballot* s'eſt chargé de vous comn
ces changemens. Je me ſuis attaché à le
en moins de mots qu'il était poſſible.
ſeul mérite que je puis leur donner.
ſupplie, Monſieur, de vouloir les ex
ou plutôt d'en ſubſtituer de plus dign
place qu'ils doivent occuper.

Quant au récitatif, j'eſpère auſſi, M
que vous voudrez bien le juger avan
cution, & m'indiquer les endroits oi
ſerai écarté du beau & du vrai, c'eſ
de votre penſée. Quel que ſoit pour
ſuccès de ces faibles eſſais, ils me
toujours glorieux s'ils me procurent l'l
d'être connu de vous, & de vous
l'admiration & le profond reſpect avec
j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

Votre très-humb

J. J. Rouſſeau, citoyen de (

AUTRE DU MÊM

A Paris, le 30 de janvier 1750.

MONSIEUR,

UN *Rouſſeau* (*) ſe déclara autrefo
ennemi, de peur de ſe reconnaître v

(*) *Jean-Baptiſte*. On ne connaît point l'autre
ce n'eſt pas celui de Toulouſe, auteur du *Journ*
pédique, ni celui de Gotha.

eur : un autre *Rousseau* ne pouvant appro-
r du premier par le génie, veut imiter ses
ıvais procédés. Je porte le même nom qu'eux,
s n'ayant ni les talens de l'un ni la suffi-
:e de l'autre, je suis encore moins capable
'oir leurs torts envers vous. Je consens
ı de vivre inconnu, mais non déshonoré ;
e croirais l'être si j'avais manqué au res-
que vous doivent tous les gens de lettres,
ju'ont pour vous tous ceux qui en méritent
-mêmes.
ɜ ne veux point m'étendre sur ce sujet,
ɜnfreindre, même avec vous, la loi que
ɜ suis imposée de ne jamais louer personne
face. Mais, Monsieur, je prendrai la li-
é de vous dire que vous avez mal jugé
ı homme de bien, en le croyant capable
ɔayer d'ingratitude & d'arrogance la bonté
'honnêteté dont vous avez usé envers lui
sujet des fêtes de *Ramire* (**). Je n'ai
ıt oublié la lettre dont vous m'honorâtes
s cette occasion ; elle a achevé de me
vaincre que, malgré de vaines calomnies,
s êtes véritablement le protecteur des talens
sans qui en ont besoin. C'est en faveur de
x dont je fesais l'essai que vous daignâtes
promettre de l'amitié. Leur sort fut mal-
reux, & j'aurais dû m'y attendre. Un
'aire qui ne sait point parler, un homme
de, découragé, n'osa se présenter à vous.
ıl eût été mon titre ? Ce ne fut point le
qui me manqua, mais l'orgueil ; & n'osant
ffrir à vos yeux, j'attendis du temps quelque

*) La princesse de Navarre.

occasion favorable pour vous témoigner mon respect & ma reconnaissance.

Depuis ce jour j'ai renoncé aux lettres & à la fantaisie d'acquérir de la réputation ; & désespérant d'y arriver comme vous, à force de génie, j'ai dédaigné de tenter, comme les hommes vulgaires, d'y parvenir à force de manége ; mais je ne renoncerai jamais à mon admiration pour vos ouvrages. Vous avez peint l'amitié & toutes les vertus en homme qui les connaît & les aime. J'ai entendu murmurer l'envie, j'ai méprisé ses clameurs, & j'ai dit sans crainte de me tromper : ces écrits qui m'élèvent l'ame & m'enflamment le courage, ne sont point les productions d'un homme indifférent pour la vertu.

Vous n'avez pas, non plus, bien jugé d'un républicain, puisque j'étais connu de vous pour tel. J'adore la liberté ; je déteste également la domination & la servitude, & ne veux en imposer à personne. De tels sentimens sympathisent mal avec l'insolence ; elle est propre à des esclaves, ou à des hommes plus vils encore, à de petits auteurs jaloux des grands.

Je vous proteste donc, Monsieur, que non seulement *Rousseau* de Genève n'a point tenu les discours que vous lui avez attribués, mais qu'il est incapable d'en tenir de pareils. Je ne me flatte pas de mériter l'honneur d'être connu de vous, mais si jamais ce bonheur m'arrive, ce ne sera, j'espère, que par des endroits dignes de votre estime.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,
Monsieur,

Votre très-humble, &c.

J. J. Rousseau, citoyen de Genève.

LETTRE

DE M. LE MARQUIS D'ADHEMAR,

A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 25 de Novembre 1750.

AVAIS été instruit dans le temps, Monsieur, l'ingratitude & de l'insolence du petit d'*Araud* envers vous, & j'en avais marqué mon ndignation. Je priai même M. d'*Argental* de nonter à l'origine de la *lettre à Fréron*, & d'en prendre copie. Cette lettre était sue e tout le monde, & se débitait d'une manière désavantageuse, que je voulus voir la pré- e dont on se plaignait, & qu'on accusait être tronquée. Elle me parut aussi simple que pouvais le désirer, & je n'y retrouvai à ire que le nom de l'auteur & son style. in, Monsieur, je ne doute point que le and roi que vous servez, ne vous rende omptement justice. On est heureux d'avoir défendre la vérité devant le monarque qui éclaire & qui la protège.

Cependant, malgré cette assurance, je vous xhorte encore, Monsieur, au plus grand ourage. Les grandes réputations & la par- aite tranquillité ne vont guère de compagnie.

Mais pour revenir à notre petit homme, on me dit dans le moment qu'il vient d'écrire une nouvelle lettre à *Fréron* où il assure que tout est raccommodé. Au nom de Dieu, Monsieur, en soutenant les vrais talens, gardez-vous de ces lourds frélons; ils ne se souviennent de ce qu'ils vous doivent que pour en punir leur bienfaiteur. Je me rappelle à ce propos qu'une personne (*) me disait un jour qu'étant placé à l'amphithéâtre auprès de l'abbé *Desfontaines* & de d'*Arnaud*, il entendit le premier reprocher à l'autre quelque attachement pour vous. Mais, Monsieur, répondit d'*Arnaud*, vous ne faites pas attention qu'il m'oblige, & que je lui dois de la reconnaissance. Eh bien, reprit l'abbé, on peut prendre de lui lorsqu'on a des besoins, mais il faut en dire du mal.

Vous voyez que l'homme s'est souvenu de la morale, & qu'il n'a pas tardé de la mettre en pratique.

Adieu, Monsieur, méprisez cette vile engeance, & tâchez de vous armer de philosophie sur les événemens. La vérité triomphe toujours à la longue, & l'envie se trouve abattue sous le poids des grandes réputations.

(*) M. *Dutartre*.

LETTRE

LETTRE

IEUR GUYOT DE MERVILLE, (*)

A M. DE VOLTAIRE.

A Lyon, le 15 d'avril 1755.

US ne pouvez pas ignorer, Monfieur,
 fuis établi à Genève depuis deux ans.
l'efpèce de néceffité où les mauvais pro-
 des comédiens français de Paris m'ont
 fuir leur préfence, il n'y avait point
traite qui convînt mieux au penchant
l que j'ai pour le repos & pour la liberté.
s d'autant plus content de mon choix,
'autres raifons vous ont déterminé pour
me afile. Mais ce n'eft pas affez que nos
 s'accordent, ils faut encore que nos
iens fe concilient. Quel défagrément pour
 pour l'autre fi, habitant les mêmes lieux
quentant les mêmes maifons, nous ne
ons ni nous voir ni nous parler qu'avec
inte & peut-être avec aigreur! Je fais
e vous ai offenfé; mais je ne l'ai fait
icune de ces paffions qui déshonorent
 l'humanité que la littérature.
n attachement à *Rouffeau*, ma complai-
 pour l'abbé *Desfontaines* font les feules

(*) La réponfe de M. de *Voltaire* fe trouve au tome
ne de la Correfpondance générale, placée par erreur
innée 1754, ainfi qu'un extrait de cette lettre.

causes du mal que j'ai voulu vous faire, & que je ne vous ai point fait. Leur mort vous a vengé de leurs inspirations, & le peu de fruit des sacrifices que je leur ai faits, m'a consolé de leur mort.

Mille gens pourraient vous dire, Monsieur, que je vous estime plus que vos partisans les plus zélés, parce que je vous estime moins légérement & moins aveuglément qu'eux. La preuve en est incontestable. D'*Auberval*, comédien à Lyon, dont vous avez goûté les talens, & dont vous adoreriez le caractère, si vous le connaissiez comme moi, peut vous certifier que je le chargeai trois jours avant votre départ subit & imprévu, des vers que je vous envoie. Je profitais du passage que vous fesiez en cette ville, où je n'étais aussi qu'en passant. Ces vers sont encore plus de saison que puisque je serai à Genève le 22 de ce & que nous y voilà fixés tous les de n'ai rien à y ajouter que les offres sui

J'ai fait, en quatre volumes manuscri critique de vos ouvrages. Je vous la re Il y a à la tête de ma première con lettre dont *Rousset* m'écrivit autrefois q aviez été choqué, je la supprimerai tion que je prépare de mes œuvres. Desfontaines a fait imprimer deux pi vers qu'il m'avait suggérées contre vo les supprimerai aussi. C'est à ce prix veux mériter votre amitié.

Je ferai plus. Mes *Œuvres diverses* en deux volumes sont dédiées à un gentilhomme du pays de Vaud qui brûle de vous voir, & que vous serez bien aise de connaître; pour convaincre

le public de la sincérité de mes intentions & de ma conduite à votre égard, je suis prêt, si vous le permettez, à vous dédier mon théâtre en quatre volumes. Je ne crois pas que vous puissiez rien exiger de plus.

Mais à propos d'édition, il est bien temps, onsieur, que vous pensiez, ainsi que moi, en faire paraître une de vos ouvrages, sous vos yeux & de votre aveu. Le public l'attend 'ec impatience, parce qu'il ne croira jamais vous tenir que vous ne vous donniez vous-même. Vous êtes à Genève en place pour cela; & je me charge, si vous voulez, d'une partie du matériel de cette impression, comme vous m'avez chargé à la Haie, il y a plus de trente ans, de la correction des épreuves de la Henriade.

J'envoie copie de cette lettre & des vers qui l'accompagnent, à M. de *Montpéroux* qui m'honore de son estime & de son affection. Je me flatte qu'il voudra bien appuyer le tout. Mais est-il besoin que monsieur le résident joigne sa recommandation à ma démarche? Ne savez-vous pas, Monsieur, qu'il est plus grand de reconnaître ses fautes que de n'en jamais faire, & plus glorieux de pardonner que de se venger? Je parle à *Voltaire*, & c'est *Merville* qui lui parle. Vous voyez que je finis en poëte; mais ce n'est pas en poëte, c'est en ami, c'est en admirateur, c'est en homme qui pense, que je vous assure de l'estime sigulière & du dévouement parfait avec lequel je suis, Monsieur, &c.

Guyot de Merville.

LETTRE

DE M. J. J. ROUSSEAU, (*)

À M. DE VOLTAIRE.

10 de septembre 1755.

C'EST à moi, Monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir, & vous rendre un hommage que nous vous devons tous, comme à notre chef. Sensible d'ailleurs à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnaissance de mes citoyens, & j'espère qu'elle ne sera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez et éclairez un peuple digne de vos leçons : vous qui savez si bien peindre les ver la liberté, apprenez-nous à les chérir nos mœurs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire & de l'immortalité.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup pour ma part le peu que j'en ai perdu.

(*) Voyez la lettre de M. de *Voltaire* à M. Rousseau, du 30 d'auguste 1755, tome quatrième de la Correspondance générale.

ı votre égard, Monſieur, ce retour ſerait un ıiracle ſi grand, qu'il n'appartient qu'à DIEU e le faire, & ſi pernicieux, qu'il n'appartient u'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas e retomber à quatre pattes; perſonne au ıonde n'y réuſſirait moins que vous. Vous ous redreſſez trop bien ſur nos deux pieds, our ceſſer de vous tenir ſur les vôtres. Je onviens de toutes les diſgraces qui pourſuivent s hommes célèbres dans la littérature, je onviens même de tous les maux attachés à humanité, qui paraiſſent indépendans de nos aines connaiſſances: les hommes ont ouvert r eux-mêmes tant de ſources de misères, ıe quand le haſard en détourne quelqu'une, n'en ſont guère plus heureux. D'ailleurs il a dans le progrès des choſes, des liaiſons ıchées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais ıi n'échapperont point à l'œil du philoſophe, ıand il y voudra réfléchir.

Ce n'eſt ni *Térence*, ni *Cicéron*, ni *Virgile*, *Sénèque*, ni *Tacite* qui ont produit les crimes s Romains & les malheurs de Rome. Mais ns le poiſon lent & ſecret qui corrompait ſenſiblement le plus vigoureux gouvernement ont l'hiſtoire ait fait mention, *Cicéron*, ni *icrèce*, ni *Salluſte* ni tous les autres, n'euſ-nt point exiſté, ou n'euſſent point écrit. Le cle aimable de *Lélius* & de *Térence* amenait loin le ſiècle brillant d'*Auguſte* & d'*Horace*, enfin les ſiècles horribles de *Sénèque* & de *éron*, de *Tacite* & de *Domitien*. Le goût des ences & des arts naît chez un peuple d'un ce intérieur qu'il augmente bientôt à ſon ur: & s'il eſt vrai que tous les progrès

humains font pernicieux à l'efpèce, ceux de l'efprit & des connaiffances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où elles font néceffaires pour l'empêcher d'augmenter : c'eft le fer qu'il faut laiffer dans la plaie, de peur que le bleffé n'expire en l'arrachant.

Quant à moi, fi j'avais fuivi ma première vocation, & que je n'euffe ni lu ni écrit, j'en aurais été fans doute plus heureux. Cependant fi les lettres étaient maintenant anéanties, je ferais privé de l'unique plaifir qui me refte. C'eft dans leur fein que je me confole de tous mes maux; c'eft parmi leurs illuftres enfans que je goûte les douceurs de l'amitié, que j'apprends à jouir de la vie & à méprifer la mort. Je leur dois le peu que je fuis, je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais confultons l'intérêt dans nos affaires, & la vérité dans nos écrits; quoiqu'il faille des philofophes, des hiftoriens, & de vrais favans pour éclairer le monde & conduire fes aveugles habitans; fi le fage *Memnon* m'a dit vrai, je ne connais rien de fi fou qu'un peuple de fages. Convenez-en, Monfieur; s'il eft bon que de grands génies inftruifent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs inftructions. Si chacun fe mêle d'en donner, où feront ceux qui les voudront recevoir? Les boiteux, dit *Montaigne*, font mal propres aux exercices du corps; & aux exercices de l'efprit, les ames boiteufes. Mais en ce fiècle favant on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres.

. . . .

Le peuple reçoit les écrits des sages pour es juger, & non pour s'instruire. Jamais on vit tant de dandins ; le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences, es quais regorgent de leurs écrits, & j'entends ritiquer l'*Orphelin*, parce qu'on l'applaudit, tel grimaud si peu capable d'en voir les fauts qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source de tous les sordres de la société, nous trouvons que ous les maux des hommes leur viennent plus l'erreur que de l'ignorance, & que ce ue nous ne savons point nous nuit beaucoup ins que ce que nous croyons savoir. Or, uel plus sûr moyen de courir d'erreurs en rreurs que la fureur de savoir tout ? Si l'on 'eût pas prétendu savoir que la terre ne urnait pas, on n'eût point puni *Galilée* pour voir dit qu'elle tournait ; si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'*Encyclodie* n'eût point eu de persécuteurs ; si cent irmidons n'aspiraient point à la gloire, vous uiriez paisiblement de la vôtre, ou du moins ous n'auriez que des adversaires dignes de ous. Ne soyez donc point surpris de sentir elques épines inséparables des fleurs qui uronnent les grands talens. Les injures de s ennemis sont les cortéges de votre gloire, mme les acclamations satiriques étaient ceux nt on accablait les triomphateurs. C'est l'empressement que le public a pour tous vos écrits ui produit les vols dont vous vous plaignez ; ais les falsifications n'y sont pas faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient avec l'or.

Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt

que je prends à votre repos & à notre instruction : méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à de mauvaises injures. Eh, qui oserait vous attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous ne continuerez qu'à faire d'inimitables ? Je suis sensible à votre invitation ; & si cet hiver me laisse en état d'aller au printemps habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aime encore mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches ; & quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y trouver que le *lotos* qui n'est que la pâture des bêtes, ou le *moli* qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur, avec respect, &c.

J. J. Rousseau, citoyen de Genève.

LETTRE

DE M. L'ABBÉ AUBERT,

A M. DE VOLTAIRE.

En lui renvoyant le recueil de ses fables.

A Paris, le 10 de janvier 1752.

O toi dont les sublimes chants
Imitent les sons fiers des clairons, des trompettes;
Daigne écouter mes chansonnettes,
Daigne favoriser mes timides accens.

Des cœurs ambitieux admirable interprète,
Ta muse fait parler les princes, les héros;
La mienne fait jaser le serin, la fauvette;
Par l'organe de l'âne, elle enseigne les sots.
Si quelquefois, dans d'heureuses images,
J'ai peint avec succès le vice ou la vertu,
Voltaire, c'est à toi que l'hommage en est dû:
J'ai relu cent fois tes ouvrages.

J'ai toujours pensé, Monsieur, que le premier voir d'un homme qui voulait se faire un nom, s quelque genre de poésie que ce fût, ıt de se former sur vos ouvrages; & le cond, de vous offrir ses essais. Je m'acquitte ce dernier en comptant beaucoup sur votre dulgence & sur vos avis. Jusqu'à présent les ersonnes que j'ai consultées m'ont toutes donné es conseils si opposés que je ne sais quel parti rendre. L'un me reproche d'imiter trop *la ontaine*, & l'autre de ne pas l'imiter assez; elui-ci se plaint que mes morales sont trop ngues, celui-là qu'elles sont trop courtes; troisième voudrait m'obliger à les supprimer outes, alléguant pour raison, malgré l'exemple tous les fabulistes, que le but d'une fable oit se faire sentir assez de soi-même, pour passer de cette espèce de commentaire que 'on appelle morale. Il y en a qui voudraient ue mes fables fussent toutes aussi simples que elle de *la cigale & la fourmi*, comme si un ıbuliste était condamné à n'être lu que par es enfans.

Cette variété d'opinions sur mon recueil m'a

mis souvent dans le cas de m'appliquer la fable du *meunier, son fils & l'âne.*

Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde & son père.

Vous voyez, Monsieur, combien j'ai besoin d'être fixé par des avis sûrs & dont on ne puisse appeler. Je me déciderai, Monsieur, d'après les vôtres, si je vaux la peine que l'auteur de la Henriade sacrifie quelques momens à la lecture d'une cinquantaine de fables, & qu'il daigne m'écrire ce qu'il en pense. J'attends, Monsieur, cette faveur de votre attention à encourager les talens naissans, & je me ferai, en tout temps, l'honneur de prendre des leçons du plus beau génie de la France.

Je suis, &c.

EPITRE DU MÊME. (*)

Ma muse n'est pas assez vaine
Pour espérer, par ses essais,
Égaler les brillans succès
De l'ingénieux la Fontaine.
Elle connaît tout le danger
Du goût décidé qui l'entraîne;
Mais tu daignas l'encourager;
Et si son vol est téméraire,

(*) A l'occasion de la lettre de M. de *Voltaire* à l'auteur des fables, du 22 mars 1758, tome cinquième de la Correspondance générale.

Dès qu'elle t'a déjà ſu plaire,
Que riſque-t-elle à s'y livrer ?
Depuis qu'au pays de la feinte
Un vif penchant me fait errer,
Sans ceſſe une importune crainte
Devant moi venait ſe montrer.
Aujourd'hui la douce eſpérance
Y guide, y ranime mes pas.
Je cède au ſéduiſant appas
D'une trop flatteuſe indulgence.
Eh, comment ne s'enivrer pas
D'un encens que ta main diſpenſe ?

Je n'ai pas les charmans pinceaux
De l'ami de la Sablière ;
Mais ſur l'homme & ſur ſes défauts,
Je puis dans de rians tableaux,
Répandre à mon tour la lumière ;
Et du ſceptre juſqu'au rabot,
Prouver à l'homme qu'il eſt un ſot.
Tous les animaux, dans mes fables,
Lions, fourmis, aigles, moineaux,
Peuvent, par quelques traits nouveaux,
Trahir l'orgueil de mes ſemblables.
Ta voix a chanté des héros ;
Mais qu'il ſoit d'Athène ou de Rome,
De Pétersbourg ou de Paris,
Tes philoſophiques écrits
Font voir que tout héros eſt homme.
Ecoutons ce ruſtre hébété
Que fait raiſonner la Fontaine :
Il voudrait, plein de vanité,

Que celui qui créa le chêne
Dans ses œuvres l'eût consulté.
L'homme est plus ou moins entêté
De quelque orgueilleuse faiblesse.
L'apologue fut inventé
Pour corriger avec adresse
Des grands l'insolente fierté,
Des flatteurs l'indigne bassesse,
Des petits l'indocilité.
Heureux si, plein d'un zèle extrême
Sur les ridicules d'autrui,
Un auteur corrigeait lui-même
Les défauts qu'on remarque en lui.
Mais quoi que l'on en puisse dire,
Fier d'un si glorieux accueil
On verra croître mon orgueil
Si mes fables te font sourire.

OBSERVATIONS

De M. de Chauvelin, l'ambassadeur, sur une lettre de M. de Voltaire au roi de Prusse, écrite par ordre du ministère, 1759. (*)

La lettre est très-bien, le fonds & le ton en sont à merveilles, je n'y ferai que deux observations.

1°. Je ne sais si je lui présenterais aussi déci-

(*) On n'a point trouvé cette lettre au roi; voyez celle qu'il écrit à *Voltaire*, du 22 septembre 1759, tome second de sa Correspondance.

sivement l'idée de restitution : je crois qu'elle lui sera toujours amère, & je ne sais si elle ne blesserait pas sa gloire autant que son intérêt. Peut-être faudrait-il adoucir ce passage.

2°. Je crois qu'il conviendrait de lui expliquer davantage le fond d'un système de pacification fondé sur les idées propres à lui qu'il développe dans sa dernière lettre. En conséquence je lui dirais, ce me semble :

Vous ne voulez pas faire la paix sans les Anglais, vous avez raison, votre honneur y est intéressé ; mais pourquoi ne feriez-vous pas faire la paix aux Anglais en même temps qu'à vous ? n'avez-vous pas acquis assez de droits sur leur estime, assez d'ascendant sur eux pour qu'ils sacrifient quelques-uns de leurs avantages à l'honneur de vous assurer les vôtres ? Alors les Français, en compensation d'un tel bienfait, ne seront-ils pas excités & autorisés à déterminer leurs alliés à des sacrifices équivalens à ceux que les Anglais auront faits pour eux en votre faveur ? Alors ne serez-vous pas l'auteur & le mobile de cette condescendance réciproque qui ramènera tout à un équilibre désirable & utile à tout l'univers ? En un mot, si vous déterminez les Anglais à ne pas envahir l'empire des mers, la propriété de toutes les colonies, & le commerce universel, doutez-vous que les Français n'engagent vos ennemis à renoncer aux prétentions qui vous seraient nuisibles ?

Il me semble que cette tirade, maniée par le génie de M. de *Voltaire*, embellie des grâces nerveuses de son style, & ajoutée aux notions qu'il a des prises du roi de Prusse, &

des objets les plus propres à l'émouvoir, peut mettre dans tout son jour l'idée d'un plan qu'il serait très-heureux que ce prince saisît, adoptât, & conduisît à sa maturité.

LETTRE

DE M. LE COMTE DE TRESSA

A M. DE VOLTAIRE.

A Commerci, ce 29 de juillet 1759.

SA Majesté polonaise, Monsieur, veut que je supplée à sa vue pour répondre à la lettre charmante qu'elle vient de recevoir de vous. Ce prince m'ordonne de vous assurer de son amitié pour vous, & de sa haute estime pour vos ouvrages.

Sa Majesté confirme de nouveau l'attestation qu'elle m'avait ordonné de vous envoyer au sujet de l'exacte vérité de tous les faits contenus dans votre Histoire de *Charles XII.* Elle apprend par vous, Monsieur, avec un plaisir sensible que le roi son gendre, en renouvelant les anciens priviléges de vos terres, vous donne une marque distinguée de sa bienveillance & de son estime. Mais je sens, Monsieur, tout ce que vous perdriez si vous ne voyiez pas du moins les caractères d'une main que vous baiseriez avec tant de plaisir; un seul mot de ce prince adoré, qui exécute sans cesse tout ce que vous aimez à célébrer dans les grands

rois, sera mille fois plus précieux pour vous, que tout ce que le plus fidelle de vos serviteurs & amis pourrait vous dire.

Tressan.

P. S. Du roi *Stanislas*, à peine lisible.

Je vous réponds de cœur, au défaut de vue, pour vous assurer que je conserve toujours les sentimens d'une parfaite estime & amitié pour vous.

P. S. De M. de *Tressan.*

Votre cœur vous fera deviner que mon cher & aimable maître vous écrit : *Je vous réponds de cœur, au défaut de vue, &c.* Plaignez une ame active (& celle des rois le sont si rarement.) *Eheu !* plaignez-la d'être privée du bonheur de revoir ses ouvrages, de ne pouvoir plus lire, écrire, peindre, jouer des instrumens, & voir votre ancienne amie chez qui le roi vient d'écrire ce petit mot.

LETTRES
DU SIEUR CLÉMENT, *de Dijon*,
A M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

A Dijon, ce 6 de décembre 1759.

MONSIEUR,

Si je ne savais pas que votre sagesse vous fait assez mépriser les petitesses des grands, pour

n'en pas être fufceptible, je ne ferais pas furpris que vous euffiez dédaigné de répondre à la lettre que j'ai ofé vous écrire, & où mon cœur vous a peint tout ce qu'il reffentait. J'étais convaincu, quand ma main vous a tracé des caractères fidelles interprètes de mes fent ,
que la nobleffe des vôtres ne vous per
pas d'être infenfible à la douleur d'un heureux, & que vous faviez effuyer des p
que l'infortune a fait couler : j'étais perl
que l'on n'implore pas en vain votre bo
que vos bras s'ouvraient facilement p
donner un afile à l'innocence, que votre cœ
enfin était encore plus grand que votre e
Voilà ce dont j'étais perfuadé, dont je le
encore, & ce qui m'a enhardi à vous
ma trifte fituation dans ma première
Jugez à préfent, Monfieur, fi votre filence peut ne pas m'affliger. Peut-être, hélas, vous êtes-vous imaginé que vous me verriez pa
votre amitié, vos bienfaits par la plus noire ingratitude; que je ferais affez lâche,
criminel pour n'en être pas plus reconnai
Ah! Monfieur, n'ayez pas, fi vous le vo
égard à mes autres prières, mais ne me
pas l'injure de foupçonner ainfi ma pr
C'eft le feul bien qui me refte; c'eft ce
précieux que je voudrais délivrer de la
tagion générale. Vos foupçons le
raient; votre générofité, votre grandeur
peuvent en conferver, en relever l'éclat. Ma tendreffe, mon zèle, mon refpect, voilà mes feuls biens; ils font à vous, ils y feront toujours. Quand même vous me refuferiez ce que je vous demande avec tant d'ardeur, mais que

vous n'êtes pas en droit de m'accorder, quand, dis-je, vous me le refuseriez, je serais toujours convaincu que votre vertu le permet, que des raisons qui me sont inconnues vous y engagent, & je ne soupirerais alors qu'après le bonheur de les connaître. Enfin, Monsieur, telles que soient vos bontés, faites les savoir un jeune homme que l'incertitude met dans état le plus triste, & qui ne vous en aimera s moins, quand vous ne recevriez pas les œux qu'il vous adresse.

Peut-être, Monsieur, n'avez-vous pas reçu a première lettre. Si cela était, & que vous siraissiez la voir, vous pourriez me le dire. Voici mon adresse : *A Clément fils, chez son père, procureur à Dijon, derrière les Minimes.*

LETTRE II.

Dijon 17 de mai 1762.

MONSIEUR, permettez qu'un de ceux qui aime le plus les belles-lettres, sans pouvoir les cultiver, & les génies qui les cultivent avec succès, vous renouvelle aujourd'hui des hommages sincères qui le flattent plus que vous. Les sentimens que mon ingénuité vous a découverts ont paru vous toucher ; je suis assez payé de ma tendresse, si vous l'avez sentie comme moi.

La bonté que vous m'avez témoignée m'engage à vous demander une grâce. Dans quelques momens que de tristes occupations laissent à mon goût pour la poésie, j'ai eu le

deſſein téméraire d'entreprendre une trag
ſur le ſujet le plus ſingulier & le plus i
reſſant qui ſoit peut-être dans notre hiſtoir
derne. C'eſt la mort de *Charles I* & l'uſu
tion de *Cromwel*. Les difficultés de traiter
ſujet étaient grandes, & un an de trav
les a pas encore ſurmontées. Je n'ai fait
qu'ici que le plan de ma pièce, après l'a
changé pluſieurs fois, & brûlé impitoyable
ment un acte entier, & plus, qui ne ré
pas à l'idée que je m'étais formée de
de mon ſujet. Je ne me ſuis cepen t
découragé, & j'ai recommencé de nouv
Ce qui a cependant ralenti mon ardeur,
que j'ai appris que vous travaillez,
quelque temps, ſur le même fonds, & que
donneriez tôt ou tard cette pièce au pu c.

Vous devez bien penſer, Monſieur,
témérité n'irait pas juſqu'à me do
concurrent tel que vous. Il n'appartient
peu de génies d'entrer dans la même lice
ſes maîtres, & de les vaincre. J'abando
bientôt mon deſſein, ſi j'étais ſûr qu'il
le vôtre, d'autant plus que ce ſerait peut-
le ſeul ouvrage que je puiſſe faire pen
ma vie obſcure, relégué dans le fond
ville où il y a des gens d'eſprit qui ne s'en
ſervent pas, & qui haïſſent ou mépriſent ceux
qui s'en ſervent. Mes jours ſeront abrégés
par le travail, ſeul bien, ſeul plaiſir que la
fortune n'a pu m'ôter; & *Cromwel*, ſeul à
qui je donnerai tout ce que j'ai enc
vivre, conſervera la mémoire d'un je
homme qui fut vieux trop tôt, parce qu
penſa de trop bonne heure.

ıi, Monſieur, j'ai tâché de cultiver les
ı dès l'âge de ſept ans ; & vous pouvez
combien une étude aſſidue uſe la ſanté
enfant. Mais excuſez-moi ſi je vous en-
:ns ſi long-temps des choſes ſi peu inté-
ıtes. Apprenez-moi donc, je vous prie,
dois continuer mon projet, & ſi vous ne
z pas vous-même exécuté. Daignez m'éclai-
e vos leçons ; j'en ai trop beſoin, & mon
eſt trop vif pour que vous ne m'en don-
pas. Vos lumières pourront me découvrir
obſtacles que je n'ai pas prévus, ou
autés que je ne pouvais imaginer. Vous
merez dans un travail difficile, vous me
rerez les écueils. Je m'y précipiterais ſans
, & votre génie m'aidera à les franchir.
·efuſez pas, de grâce, un jeune homme
:herche à s'inſtruire & qui reſpecte ſes
es ; qui vous aime, parce qu'il aime vos
ıges, & que votre ame y eſt ; qui vous
tout, parce que vos écrits lui ont appris
ıſer.
ſuis, Monſieur, avec toute l'eſtime du
, &c.

Clément.

LETTRE III.

A Paris, le 5 de décembre 1768.

ı briſé mes entraves, Monſieur ; j'ai
é la pouſſière claſſique. Me voici libre,
ɔeu prés heureux à Paris, dans le centre
rts, où j'ai depuis ſi long-temps déſiré

de cultiver les lettres. Mais, Monsieur, q
les arts, les lettres & le bon goût ont étra
gement dépéri dans ce pays ! que tout ce
j'y vois s'accorde peu avec les idées que
m'étais formées d'après la lecture de nos m
dèles ! Je me trouve ici comme tombé des n
Je n'y entends personne, & l'on ne m'y enten
point. On me parle de comédies qui f
pleurer, & je vois des tragédies qui me
rire. On me dit de travailler dans ce goût-l
& je ne sais ce que c'est que ce goût.
Cependant il faudra bien m'y faire ; & je com
mence à entrevoir que cela n'est pas si difficil

En vérité, Monsieur, je ne sais ce
pensera un jour de notre siècle ; mais je
bien moi qu'il ressemble furieusement à
de *Sénèque* & de *Silius italicus*. C'est v
qui avez vu finir les beaux jours de n
littérature, & qui nous en avez si long-
consolés : & vous avez la douleur de ne
après vous aucun espoir de nous consc
votre absence.

Pardonnez, Monsieur, cette complainte
un triste partisan du vieux goût, à un
rateur de vos ouvrages. Il n'est pas pos
que je m'accoutume jamais à trouver beau c
qui ne le sera jamais, qu'à condition
Molière, *Racine*, *Boileau* & vous serez dé
tables.

Mais je viens enfin au principal objet
ma lettre, qui est de vous remercier
connaissance que vous m'avez procurée de
de *la Harpe*. Je n'ai qu'à me louer de sa po
litesse & de ses conseils, & sur-tout de
vénération qu'il témoigne pour vous. Il

votre nom, comme *Philoctète* jurait par
ule; & je ne doute point qu'il ne rem-
glorieusement le rôle de *Philoctète*. Il
certainement bien en état de s'opposer
ent & de combattre les monstres de
ittérature, mais le mal est trop invétéré;
exemple vient trop tard, & il ne fera que
ver du naufrage général.

n'ai pas trouvé les esprits fort prévenus
ur de ma Médée non-magicienne. On
r mauvais gré d'avoir ôté cette brillante
tion qui fait un si bel effet aux yeux
ercs & du peuple. On me dit aussi que
vocations magiques de *Longepierre* ne sont
ans agrément, & qu'après tout ses vers
viennent assez bons pour nos oreilles. J'ai
eau dire, après vous, qu'une femme sor-
ne peut nous toucher ni nous intéresser,
la magie détruit tout l'effet, & rend tout
personnage que *Médée* ridicule devant
que c'est un monstre dégoûtant de tuer
nfans sans raison, puisqu'elle peut les
ner dans son char: j'ai dit mille autres
s semblables, mais on ne m'en a tenu
te; & dans ce siècle philosophe, j'ai
é qu'on aimait encore assez les sorcières,
croire.

, Monsieur, j'ai remis ma pièce entre
ains de M. *le Kain*, & j'attends son
pour la lire à messieurs les comédiens
lés. Je n'en augure pas un grand succès,
je m'en consolerai en fesant mieux.

me mes revenus ne sont pas assez con-
es pour vivre ici en simple feseur de
je cherche à m'y placer un peu honnê-

tement, ou comme secrétaire ou comme
tituteur dans quelque maison considérable
par vos connaissances, Monsieur, vous pou
m'aider dans mes vues, je joindrais cette b
à celles que vous avez déjà eues pour
& ma reconnaissance vivrait autant que n
même.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec l
miration & l'attachement le plus sincère,

Clémen

LETTRE

DE L'EX-JESUITE PAULIA

A M. DE VOLTAIRE.

A Avignon, ce 4 de décembre 1765.

MONSIEUR,

Il est bien flatteur pour moi que le plus
génie de ce siècle veuille bien jeter
sur quelqu'un de mes ouvrages. Je suis
que la troisième édition du dictionnaire
vous demandez ne soit pas encore finie.
que ce dictionnaire, augmenté d'un vol
paraîtra, j'aurai l'honneur de vous en
hommage : j'espère qu'il sera moins i
que celui-ci de vous être présenté. En at
dant, je vous prie d'accepter un
de mon *Traité de paix entre Descar*

l mérite votre approbation, je suis assuré 'il méritera par-là même l'immortalité.
J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

Paulian, ancien professeur de physique du collége d'Avignon, de la compagnie de *Jésus*.

LETTRE
DE M. THIRIOT,
A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce vendredi 13 de janvier 1769.

Nec si plura velim, tu dare deneges.

Il n'y a que vous au monde, mon ancien ami, mon honneur & mon soutien, avec qui je puisse prendre l'air & le ton dont je vous écris.

Frontis ad urbanæ descendo præmia.

y a deux ans que je paye habituellement tributs que la vieillesse doit à la nature. L hme était mon incommodité dominante & ıière; mais un régime austère & une plante j'ignore & dont je n'use plus, mais dont ıı heureusement une bonne provision, en a fait disparaître tous les symptômes à la fin de Ma santé est donc aussi bonne que je vi le souhaiter; mais ma petite fortune affaires sont dans le plus grand dé-

rangement. J'ai payé trois années, de 60
livres chacune, pour remplir les engagemer
que j'avais pris pour le mariage de ma fill

Voici mes revenus : de 1200 livres du r
de Pruſſe, dont il ne me reſte que 1000 livres
les 200 livres payant tous les papiers littérai
dont je lève mes extraits, payant auſſi a
copies des pièces & autres ouvrages qu'il fa
y joindre. Ces 1000 livres du roi de Pruſſe
avec 2600 livres viagères ſur l'hôtel de ville
& 400 livres par an ſur M. le comte d
Lauraguais, me donnaient l'eſpérance de m
tirer d'affaire, en payant même mon enga
gement de 600 livres. Mais une nouvel
charge perpétuelle m'eſt ſurvenue par la né
ceſſité de prendre une ſeconde femme pour m
ſervir & me ſecourir dans mes infirmités.

Vous me fites l'amitié de m'écrire, au com
mencement de 1766, lorſque je vous demandai
d'être inſcrit ſur la feuille de vos bienfaits
que j'avais attendu trop tard, que j'en ſerai
puni, que j'attendrais; qu'il aurait fall
vous parler de mon grenier dans le temps d
la moiſſon, que tout le monde avait glané
hors moi, parce que je ne m'étais pas préſenté
Vous me promettiez de réparer ma négligence
vous ajoutiez, de la manière la plus agréabl
& la plus conſolante, que vous m'aimiez comm
on aime dans la jeuneſſe.

Cela m'a rappelé avec quelle vivacité vou
entreprîtes & vous pourſuivîtes, ſur la fin d
la régence, de faire mettre ſur ma tête l
moitié de votre penſion, & comme, par vo
inſtances, M. le duc de *Melun* s'intéreſſa a
ſuccès de ce projet ſous le miniſtère de M. l

du

duc. Mais les tristes événemens qui se succédèrent coup sur coup, renversèrent une si rare marque d'amitié & de bienfesance dont la gazette de Hollande fit une mention particulière. C'est ce qui m'a toujours encouragé de vous dire, s'il en était besoin, comme *Horace* le dit à *Mécène* en lui rappelant ses bienfaits : *Nec si plura velim, tu dare deneges ;* & c'est ce qui me fesait dire dernièrement à table, chez M. le lieutenant civil, qu'il n'y avait que M. de *Voltaire* à qui je pusse demander avec plaisir, & de qui je pusse recevoir de même. . . Je ne vous écrirai point de nouvelles de littérature, parce que je suis trop plein de petits chagrins domestiques.

NOTE

Sur M. de Voltaire, & faits particuliers concernant ce grand homme, recueillis par moi (*) Pour servir à son histoire, par M. l'abbé du Vernet.

L'amitié d'un grand-homme est un bienfait des Dieux.
ŒDIPE, acte Ier, scène Ière.

PUIS-JE ne pas me glorifier d'un titre qui a fait à la fois mon état, ma fortune & le bonheur de ma vie ? L'extrait que j'en vais donner justifiera l'épigraphe que j'ai choisie, & qui pourrait paraître un peu trop orgueilleuse.

(*) *Le Kain.*

La paix de 1748, en rappelant les plaisirs de tout genre dans la ville de Paris, devint l'époque mémorable d'une nouvelle institution de quelques sociétés bourgeoises qui se réunirent pour le seul plaisir de jouer la comédie.

La première fut établie à l'hôtel de *Soyecourt*, au faubourg Saint-Honoré; la seconde, à l'hôtel de *Clermont-Tonnerre*, au Marais; la troisième, à l'hôtel de *Jabac*, rue Saint-Méri. C'est de ce dernier théâtre dont je suis le fondateur.

De tous les jeunes gens qui jouissaient alors de quelque célébrité sur ces différens théâtres, dont quelques-uns se sont fixés dans nos provinces, je suis le seul qui soit resté à Paris, & c'est une faveur que je dois plus à ma bonne étoile qu'à la supériorité de mon talent. Voici comment la chose est arrivée.

Le propriétaire de l'hôtel de *Jabac*, forcé de faire des réparations urgentes dans l'intérieur de la salle que nous occupions, nous mit dans la nécessité de demander à messieurs les comédiens de *Clermont-Tonnerre*, la permission de jouer alternativement avec eux leur théâtre; traité qui fut stipulé entre eux & nous au mois de juillet 1749, en pa[illegible] la moitié des frais. Nous y débutâmes [illegible] Sidney & George-Dandin.

Il n'est pas difficile de se figurer que la concurrence de ces deux sociétés excita d[illegible] le public quelques contestations dont le résultat ne pouvait être favorable aux uns sans diminuer de la considération dont les autres avaient joui jusqu'alors. On était partagé sur les talens de messieurs *tels* & *tels*, sur ceux des demoi-

les *telles* & *telles*. Les unes étaient plus
s, plus décentes que les autres; mais ces
s avaient plus d'usage du théâtre, plus
grace, plus de finesse, &c. C'est ainsi que
public s'amusait & prenait parti, soit pour
ssieurs de *Tonnerre*, soit pour messieurs de
c. Mais qui pourra jamais croire qu'une
été de jeunes gens, qui réunissait le plaisir
a décence, pût exciter la jalousie & les
es des grands chantres de *Melpomène?*

Le crédit de ces derniers nous fit fermer
e théâtre; & ce fut un prêtre janséniste
en obtint la réhabilitation. M. l'abbé de
auvelin, conseiller-clerc au parlement de
ris, daigna s'intéresser pour des élèves contre
s maîtres, & nous fit jouer le Mauvais
e, comédie nouvelle en cinq actes & en
ers, de M. d'*Arnaud*. La pièce eut peu de
cès au jugement de la plus brillante assem-
qu'il y eût alors à Paris. C'était au mois
rier 1750.

M. de *Voltaire* y fut invité par l'auteur;
soit indulgence pour M. d'*Arnaud*, soit
bonté pour les acteurs qui s'étaient donné
te la peine imaginable pour faire valoir un
rage faible & sans intérêt, ce grand-
me parut assez content, & s'informa scru-
eusement qui était celui qui avait joué le
l'*amoureux*. On lui répondit que c'était
e fils d'un marchand orfévre de Paris, lequel
ouait la comédie pour son plaisir, mais qui
ıspirait réellement à en faire son état. Il té-
moigna à M. d'*Arnaud* le désir de me connaître,
& le pria de m'engager à l'aller voir le sur-
endemain.

Le plaisir que me causa cette invitation fut encore plus grand que ma surprise; mais ce que je ne pourrais peindre, c'est ce qui se passa dans mon ame à la vue de cet homme dont les yeux étincelaient de feu, d'imagination & de génie. En lui adressant la parole, je me sentis pénétré de respect, d'enthousiasme, d'admiration & de crainte; j'éprouvais à la fois toutes ces sensations, lorsque M. de *Voltaire* eut la bonté de mettre fin à mon embarras, en m'ouvrant ses deux bras, & en *remerciant* DIEU *d'avoir créé un être qui l'avait ému & attendri en proférant d'assez mauvais vers.*

Il me fit ensuite plusieurs questions sur mon état, sur celui de mon père, sur la manière dont j'avais été élevé, & sur mes idées de fortune. Après l'avoir satisfait sur tous ces points, & après ma part d'une douzaine de tasses de chocolat mélangé avec du café, seule nourriture de M. de *Voltaire* depuis cinq heures du matin jusqu'à trois heures après midi, je lui répondis, avec une fermeté intrépide, que je ne connaissais d'autre bonheur sur la terre que de jouer la comédie; qu'un hasard cruel & douloureux me laissant le maître de mes actions, & jouissant d'un petit patrimoine d'environ sept cents cinquante livres de rente, j'avais lieu d'espérer qu'en abandonnant le commerce & le talent de mon père, je ne perdrais rien au change si je pouvais un jour être admis dans la troupe des comédiens du roi.

« Ah! mon ami, s'écria M. de *Voltaire*, ne prenez jamais ce parti-là; croyez-moi,

jouez la comédie pour votre plaisir, mais n'en faites jamais votre état. C'est le plus beau, le plus rare, le plus difficile des talens; mais il est avili par des barbares & proscrit par des hypocrites. Un jour la France estimera votre art, mais alors il n'y aura plus de *Baron*, plus de *le Couvreur*, plus de *Dangeville*. Si vous voulez renoncer à votre projet, je vous prêterai dix mille francs pour commencer votre commerce, & vous me les rendrez quand vous pourrez. Allez, mon ami, revenez me voir vers la fin de la semaine; faites bien vos réflexions, & donnez-moi une réponse positive. »

Etourdi, confus, & pénétré jusqu'aux larmes des bontés & des offres généreuses de ce grand homme que l'on disait avare, dur & sans pitié, je voulus m'épancher en remercîmens. Je commençai quatre phrases sans pouvoir en terminer une seule. Enfin, je pris le parti de lui faire ma révérence en balbutiant; & j'allais me retirer lorsqu'il me rappela pour me prier de lui réciter quelques lambeaux des rôles que j'avais déjà joués. Sans trop examiner la question, je lui proposai, assez mal-adroitement, de lui déclamer le grand couplet de Gustave, au second acte. *Point, point de Piron*, me dit-il avec une voix tonnante & terrible, *je n'aime pas les mauvais vers; dites-moi tout ce que vous savez de Racine.*

Je me souvins heureusement qu'étant au collége de Mazarin, j'avais appris la tragédie entière d'Athalie, après avoir entendu répéter nombre de fois cette pièce aux écoliers qui devaient la jouer. Je commençai donc la pre-

mière ſcène, en jouant alternativement *Abner* & *Joad.* Mais je n'avais pas encore tout-à-fait rempli ma tâche, que M. de *Voltaire* s'écria auſſitôt avec un enthouſiaſme divin : *Ah ! mon Dieu ! les beaux vers ! Ce qu'il y a de bien étonnant, c'eſt que toute la pièce eſt écrite avec la même chaleur, la même pureté, depuis la première ſcène juſqu'à la dernière, c'eſt que la poéſie en eſt par-tout inimitable. Adieu, mon cher enfant*, ajoute-t-il en m'embraſſant, *je vous prédis que vous aurez la voix déchirante, que vous ferez un jour les plaiſirs de Paris, mais ne montez jamais ſur un théâtre public.*

Voilà le précis le plus vrai de ma première entrevue avec M. de *Voltaire*. La ſeconde fut plus déciſive, puiſqu'il conſentit, après les plus vives inſtances de ma part, à me recuillir chez lui comme ſon penſionnaire, & à faire bâtir au-deſſus de ſon logement un petit théâtre où il eut la bonté de me jouer avec ſes nièces & toute ma ſocié[illegible] [illegible] ne voyait qu'avec un déplaiſir horrible qu[illegible] nous en avait coûté juſqu'alors beaucoup d[illegible] gent pour amuſer le public & nos amis.

La dépenſe que cet établiſſement mo[illegible] cauſa à M. de *Voltaire*, & l'offre [illegible] reſſée qu'il m'avait faite quelques j[illegible] [illegible] ravant, me prouvèrent, d'une man[illegible] [illegible] ſenſible, qu'il était auſſi généreux & noble dans ſes procédés que ſes ennemis ét[illegible] injuſtes, en lui prêtant le vice de la ſo[illegible] économie. Ce ſont des faits dont j'ai été témoin. Je dois encore un autre aveu à [illegible] vérité : c'eſt que M. de *Voltaire* m'a [illegible] ſeulement aidé de ſes conſeils pendant

de six mois, mais qu'il m'a défrayé pendant ce temps; & que depuis que je suis au théâtre, je puis prouver avoir été gratifié par lui de plus de deux mille écus. Il me nomme aujourd'hui son *grand acteur*, son *Garrick*, son *enfant chéri* : ce sont des titres que je ne dois qu'à ses bontés pour moi ; mais ceux que j'adopte au fond de mon cœur, sont ceux d'un *élève respectueux & pénétré de reconnaissance.*

Pourrais-je n'être pas affecté d'un sentiment aussi respectable, puisque c'est à M. de *Voltaire* seul que je dois les premières notions de mon art, & que c'est à sa seule considération que M. le duc d'*Aumont* a bien voulu m'accorder mon ordre de début au mois de septembre 1750.

Il est résulté de ces premières démarches que, par une persévérance à toute épreuve, je suis enfin, au bout de dix-sept mois, par-
u à surmonter tous les obstacle de la ville
de la cour, & à me faire inscrire sur le
leau de messieurs les comédiens du roi, au
is de février 1752.

Quiconque voudra bien lire tous ces détails,
obferver la filiation, reconnaîtra que je
loin de ressembler à ces cœurs ingrats
rougissent d'un bienfait ; & qui, pour con-
ner leur scélératesse, calomnient indigne-
nt leurs bienfaiteurs. J'en ai connu plus
un de cette espèce à l'égard de M. de *Vol-
aire.* J'ai été témoin des vols qui lui ont été
its par des gens de toutes sortes d'états. Il
plaint les uns, méprisé tacitement les autres,
is jamais il n'a tiré vengeance d'aucun. Les
res, qu'il a prodigieusement enrichis par

les différentes éditions de ses ouvrages, l'(toujours déchiré publiquement; mais il n'y a pas un seul qui ait osé l'attaquer en justi(parce que tous avaient tort.

M. de *Voltaire* est toujours resté fidelle à amis. Son caractère est impétueux; son cœur bon; son ame est compatissante & sensible. M deste au suprême degré sur les louanges que ont prodiguées les rois, les gens de lettres, & peuple réuni pour l'entendre & l'admirer. Pr(& juste dans ses jugemens sur les ouvrages d'(trui, rempli d'aménité, de politesse & de grâ dans le commerce civil; inflexible sur les g(qui l'ont offensé; voilà son caractère de d'après nature.

On ne pourra jamais lui repr(ier r attaqué le premier ses adversaires; les premières hostilités commises, il s comme un lion sorti de son repaire, & de l'aboiement des roquets qu'il a 1 par le seul aspect de sa crinière hér e. en a quelques-uns qu'il a écrasés en bant sous sa patte majestueuse; les a((pris la fuite.

Je lui ai entendu dire mille f(il au désespoir de n'avoir pu être (ami (*billon*; qu'il avait toujours estimé f(plus que sa personne, mais qu'il ne (donnerait jamais d'avoir refusé d'approuv *Mahomet*.

Je ne dirai rien de la sublimité de ses tale en tout genre. Il n'en est aucun où il n'(répandu beaucoup d'érudition, de grâce, goût & de philosophie. Du reste, c'est à l'E rope entière à faire son éloge. Ses ouv

répai

répandus d'un pôle à l'autre, font des matériaux suffisans pour l'entreprendre. Heureux celui qui saura les apprécier, & parler dignement d'un homme aussi célèbre & aussi rare.
Tout le monde connaît sa facilité pour écrire, mais personne n'a vu ce dont mes yeux ont été les témoins pour sa tragédie de Zulime.

Son secrétaire avait égaré, ou brûlé comme brouillon inutile, le cinquième acte de cette tragédie. M. de *Voltaire* le refit de nouveau en très-peu de temps, & sur de nouvelles idées qui lui furent suscitées par les circonstances.
Je lui ai vu faire un nouveau rôle de *Cicéron* dans le quatrième acte de Rome sauvée, lorsque nous jouâmes cette pièce au mois d'auguste 50, sur le théâtre de madame la duchesse du *Maine*, au château de Sceaux. Je ne crois pas qu'il soit possible de rien entendre de plus vrai, de plus pathétique & de plus enthousiaste que M. de *Voltaire* dans ce rôle. C'était en vérité, *Cicéron* lui-même tonnant de la tribune aux harangues sur le destructeur de la patrie, des lois, des mœurs & de la religion. Je me souviendrai toujours que madame la duchesse *du Maine*, après lui avoir témoigné son étonnement & son admiration sur ce nouveau rôle qu'il venait de composer, lui demanda quel était celui qui avait joué le rôle de *Lentulus Sura*, & que M. de *Voltaire* lui répondit : *Madame, c'est le meilleur de tous.* Ce pauvre hère qui traitait avec tant de bonté, c'était moi-même ; & ce n'était pas ce qui flatta le plus les marquis, les comtes & les chevaliers dont j'étais alors le camarade.

Je ne finirai point cet article sans citer en-

core quelques anecdotes qui sont à ma connaissance, & qui serviront peut-être à donner encore quelques idées particulières du caractère de M. de *Voltaire.*

Personne n'ignore qu'à la mort du célébre *Baron*, ainsi qu'à la retraire de *Beaubourg*, l'emploi tragique & comique de ces deux grands comédiens fut donné à *Sarrasin* qui ne suivait alors que de bien loin les traces de ses maîtres. C'est ce qui lui attira une assez bonne plaisanterie de M. de *Voltaire*, lorsque ce dernier le chargea du rôle du Brutus dans la tragédie de ce nom. On répétait la pièce au théâtre, & la mollesse de *Sarrasin* dans son invocation au dieu *Mars*, le peu de fermeté, de grandeur & de majesté qu'il mettait dans tout le premier acte, impatienta tellement M. de *Voltaire*, qu'il lui dit avec une ironie sanglante : *Monsieur, songez donc que vous êtes Brutus, le plus ferme de tous les consuls Romains, & qu'il ne faut point parler au dieu Mars comme si vous disiez : Ah ! bonne Vierge, faites-moi gagner un lot de cent francs à la loterie !*

Il résulta de ce nouveau genre de donner des leçons, que *Sarrasin* n'en fut ni plus vigoureux ni plus mâle, parce que ni l'une ni l'autre de ces qualités n'étaient en lui, & qu'il ne fut vraiment bon acteur que dans les choses pathétiques. Il ignorait l'art de peindre les passions avec énergie. On ne lui vit jamais l'ame de *Mithridate* ni la noblesse d'*Auguste.*

L'on connaît la célébrité que mademoiselle *Dumesnil* s'était acquise dans le rôle de *Mérope*,

& qu'elle a constamment soutenue pendant vingt ans; cette même célébrité ne fut cependant pas à l'abri du sarcasme de M. de *Voltaire*. Lorsqu'il fit répéter Mérope pour la première fois, il trouvait que cette fameuse actrice ne mettait ni assez de force ni assez de chaleur dans le quatrième acte, quand elle invective *Polifonte*. *Il faudrait*, lui dit mademoiselle *Dumesnil*, *avoir le diable au corps pour arriver au ton que vous voulez me faire prendre. Eh, vraiment oui, Mademoiselle*, lui répondit M. de *Voltaire*, *c'est le diable au corps qu'il faut avoir pour exceller dans tous les arts*. Je crois que M. de *Voltaire* disait alors une grande vérité.

Il était un jour questionné sur la préférence que les uns accordaient à mademoiselle *Dumesnil* sur mademoiselle *Clairon*, & sur l'enthousiasme que cette dernière excitait au grand regret de celle qui lui avait servi de modèle. Ceux qui tenaient encore au vieux goût, prétendaient que pour attacher l'ame, la remuer & la déchirer, *il fallait avoir*, comme mademoiselle *Dumesnil*, *de la machine à Corneille*, & que mademoiselle *Clairon* n'en avait point. *Elle l'a dans la gorge*, s'écria M. de *Voltaire*: & la question fut jugée.

Une très-jeune & jolie demoiselle, fille d'un procureur au parlement, jouait avec moi le rôle de Palmire dans Mahomet, sur le théâtre de M. de *Voltaire*. Cette aimable enfant qui n'avait que quinze ans, était fort éloignée de pouvoir débiter avec force & énergie les imprécations qu'elle vomit contre son tyran. Elle n'était que jeune, jolie & intéressante;

aussi M. de *Voltaire* s'y prit-il à son égard avec plus de douceur, & pour lui remontrer combien elle était éloignée de la situation de son rôle, il lui dit : « Mademoiselle, figurez-vous que Mahomet est un imposteur, un fourbe, un scélérat qui a fait poignarder votre père, qui vient d'empoisonner votre frère, & qui, pour couronner ses bonnes œuvres, veut absolument coucher avec vous. Si tout ce petit manége vous fait un certain plaisir, ah, vous avez raison de le ménager comme vous faites ; mais pour peu que cela vous répugne, voici, Mademoiselle, comme il faut vous y prendre. »

Alors M. de *Voltaire* répétant lui-même cette imprécation, donna à cette pauvre innocente, rouge de honte & tremblante de peur, une leçon d'autant plus précieuse qu'elle joignait le précepte à l'exemple. Elle devint par la suite une actrice très-agréable.

En 1755, étant aux Délices, près de Genève, dans la maison que M. de *Voltaire* venait d'acquérir du procureur général *Tronchin*, je devins le dépositaire de l'Orphelin de la Chine que l'auteur avait fait d'abord en trois actes, & qu'il nommait ses *magots*. C'est en conférant avec lui sur cet ouvrage d'un caractère noble & d'un genre aussi neuf, qu'il me dit : « Mon ami, vous avez les inflexions de la voix naturellement douces, gardez-vous bien d'en laisser échapper quelques-unes dans le rôle de *Gengis*. Il faut bien vous mettre dans la tête que j'ai voulu peindre un tigre qui, en caressant sa femelle, lui enfonce ses griffes dans les reins. Si vos camarades

trouvent quelques longueurs dans le cours de l'ouvrage, je leur permets de faire des coupures; ce sont des citoyens qu'il faut quelquefois sacrifier au salut de la république, mais faites en sorte que l'on en use modérément, car les faux connaisseurs sont souvent plus à craindre, pour ces sortes de changemens, que ceux qui sont bonnement ignorans. »

Après mon départ de Ferney, au mois d'avril 1762, M. de *Voltaire* eut la fantaisie de faire jouer sur son petit théâtre sa tragédie de l'orphelin de la Chine. Le libraire *Cramer* s'était exercé avec M. le duc de *Villars* sur le rôle de *Gengis*. Il n'y a personne qui ne soit instruit de la prétention de ce grand seigneur pour bien enseigner à jouer la comédie. Aussi fit-il de son élève *Cramer* un froid & plat déclamateur; & c'est ce dont M. de *Voltaire* ne tarda pas à s'apercevoir. Dès la première répétition, il sentit plus que jamais que l'on pouvait être en même temps duc, bel esprit, & le fils d'un grand-homme, mais que ni l'un ni l'autre de ces titres ne donnaient du talent pour exercer les beaux arts, des connaissances pour les approfondir, & du goût pour les bien juger.

M. de *Voltaire* se mit à persifler son *Cramer*, & promit de le tourmenter jusqu'à ce qu'il eût changé sa diction. Le fidelle génevois fit des études incroyables pour oublier tout ce que son maître lui avait appris, & revint au bout de quinze jours à Ferney pour répéter de nouveau son rôle avec M. de *Voltaire*, qui s'apercevant d'un très-grand changement, s'écria

avec joie à madame *Denis* : *Ma nièce, Dieu soit loué ! Cramer a dégorgé son duc.*

Depuis plus de trente ans l'on n'avait pas encore vu de cabale aussi forte que celle qui s'éleva contre M. de *Voltaire* à la première représentation de la tragédie d'Oreste (si toutefois on en excepte celle qui fut faite contre Adélaïde du Guesclin) sifflée depuis trois heures jusqu'à huit. Cependant la plus saine partie du public, celle dont le jugement seul demeure, parce qu'il est impartial, l'emportait de temps en temps sur les fanatiques de *Crébillon*, & témoignait alors sa satisfaction par les acclamations les moins suspectes. C'est dans un de ces momens de transport & d'ivresse que M. de *Voltaire* s'élançant à mi-corps de sa loge, se mit à crier de toutes ses forces : *Applaudissez, applaudissez, braves Athéniens, c'est du Sophocle tout pur.*

Cette franchise & cette admirable présence d'esprit caractérisaient à chaque heure du jour l'homme unique dont nous avons recueilli quelques anecdotes. En voici une qui le montre tel que la nature l'avait formé, c'est-à-dire, vif, éloquent & toujours philosophe.

En 1743, à la troisième ou quatrième représentation de Mérope, M. de *Voltaire* fut frappé d'un défaut de dialogue dans les rôles de *Polifonte* & d'*Erox*. De retour de chez madame la marquise *du Châtelet* où il avait soupé, il rectifia ce qui lui avait paru vicieux dans cette scène du premier acte, fit un paquet de ses corrections, & donna ordre à son domestique de les porter chez le sieur *Paulin*, homme très-estimable, mais acteur très-mé-

diocre, & qu'il élevait, disait-il, à la brochette, pour jouer les tyrans. Le domestique observa à son maître qu'il était plus de minuit, & qu'à cette heure il lui était impossible de réveiller M. *Paulin*. *Va, va*, lui répliqua l'auteur de Mérope, *les tyrans ne dorment jamais*.

DÉCLARATION

De M. de Voltaire au roi de Prusse, remise de sa main au ministre de sa Majesté, à Francfort, 1753.

JE suis mourant; je proteste devant DIEU & devant les hommes que n'étant plus au service de sa Majesté le roi de Prusse, je ne lui suis pas moins attaché, ni moins soumis à ses volontés pour le peu de temps que j'ai à vivre.

Il m'arrête à Francfort pour le livre de ses poésies dont il m'avait fait présent. Je reste en prison jusqu'à ce que le livre revienne de Hambourg. J'ai rendu au ministre de sa Majesté prussienne à Francfort toutes les lettres que j'avais conservées de sa Majesté, comme des marques chères des bontés dont elles m'avait honoré. Je rendrai à Paris toute les autres lettres qu'il pourra me redemander.

Sa Majesté veut ravoir un contrat qu'elle avait daigné faire avec moi; je suis assurément prêt à le rendre comme tout le reste, & dès qu'il sera retrouvé, je le rendrai ou le ferai rendre. Cet écrit, qui n'était point un contrat,

mais un pur effet de la bonté du roi, ne tirant à aucune conséquence, était sur un papier de la moitié plus petit que celui que d'*Arget* porta de ma chambre à l'appartement du roi à Potsdam. Il ne contenait autre chose que des remercîmens de ma part, de la pension dont sa Majesté me gratifiait avec la permission du roi mon maître, de celle qu'il accordait à ma nièce après ma mort, & de la croix & de la clef de chambellan.

Le roi de Prusse avait daigné mettre au l de ce petit feuillet, autant qu'il m'en souvient: *Je signe de grand cœur le marché que j'avais envie de faire il y a plus de quinze ans.* Ce papier, absolument inutile à sa majesté, à moi, au public, sera certainement rendu dès qu'il sera retrouvé parmi mes autres papiers. Je ne peux, ni ne veux en faire le moindre usage. Pour lever tout soupçon, je me déclare criminel de lèse-Majesté envers le roi de France mon maître, & le roi de Prusse, si je ne rends le papier à l'instant qu'il sera entre mes mains.

Ma nièce, qui est auprès de moi dans ma maladie, s'engage sous le même serment à le rendre si elle le retrouve. En attendant que je puisse avoir communication de mes papiers à Paris, j'annulle entièrement ledit écrit; je déclare ne prétendre rien de sa Majesté le roi de Prusse, & je n'attends rien dans l'état cruel où je suis que la compassion que doit sa grandeur d'ame à un homme mourant, qui avait tout sacrifié & qui a tout perdu pour s'attacher à lui, qui l'a servi avec zèle, qui lui a été utile, qui n'a jamais manqué à sa personne, & qui comptait sur la bonté de son cœur. Je

suis obligé de dicter, ne pouvant écrire. Je signe avec le plus profond respect, la plus pure innocence, & la douleur la plus vive.

Voltaire.

LES J'AI VU,

Attribués faussement à M. de Voltaire, & qui le firent mettre à la Bastille, sous la régence, en 1716.

Tristes & lugubres objets,
J'ai vu la Bastille & Vincennes,
Le Châtelet, Bicêtre, & mille prisons pleines
De braves citoyens, de fidelles sujets :
J'ai vu la liberté ravie,
De la droite raison la règle poursuivie :
J'ai vu le peuple gémissant
Sous un rigoureux esclavage :
J'ai vu le soldat rugissant
Crever de faim, de soif, de dépit & de rage;
J'ai vu les sages contredits,
Leurs remontrances inutiles :
J'ai vu des magistrats vexer toutes les villes
Par des impôts crians & d'injustes édits :
J'ai vu sous l'habit d'une femme (*)
Un démon nous donner la loi,
Sacrifier son Dieu, sa religion, son ame
Pour séduire l'esprit d'un trop crédule roi :
J'ai vu un homme épouvantable, (**)
Ce barbare ennemi de tout le genre-humain,
Exercer dans Paris, les armes à la main,

(*) Madame de *Maintenon.*
(**) M. d'*Argenson.*

Une police abominable :
J'ai vu les tyrans impunis :
J'ai vu les gens d'honneur persécutés, bannis :
J'ai vu même l'erreur en tous lieux triomphante,
La vérité trahie, & la foi chancellante :
J'ai vu le lieu saint avili ;
J'ai vu Port-royal aboli ;
J'ai vu l'action la plus noire
Qui puisse jamais arriver ;
L'eau de tout l'Océan ne pourrait la laver,
Et nos derniers neveux auront peine à la croire :
J'ai vu dans ce séjour par la grâce habité,
Des sacriléges, des profanes
Remuer & tourmenter les manes
Des corps marqués au sceau de l'immortalité.
Ce n'est pas tout encor ; j'ai vu la prélature
Se vendre, ou devenir le prix de l'imposture :
J'ai vu les dignités en proie aux ignorans :
J'ai vu les gens de rien tenir les premiers rangs :
J'ai vu de saints prélats devenir la victime
Du feu divin qui les anime.
O temps ! ô mœurs ! j'ai vu dans ce siècle maudit
Ce cardinal, l'ornement de la France
Plus grand encor, plus saint qu'on ne le dit,
Ressentir les effets d'une horrible vengeance ;
J'ai vu l'hypocrite honoré :
J'ai vu, c'est tout dire, le jésuite adoré.
J'ai vu ces maux sous le règne funeste
D'un prince que jadis la colère céleste
Accorda, par vengeance, à nos désirs ardens :
J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.

Fin des Pièces justificatives.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A LA VIE

DE M. DE VOLTAIRE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous imprimons ici ces mémoires singuliers dont une partie seulement a été refondue dans les *commentaires sur la vie & les ouvrages de l'auteur de la Henriade.* (*)

Voltaire les commença peu de temps après l'aventure de Francfort, & ensuite les abandonna. Il est même très-vraisemblable qu'il les avait oubliés, & que même long-temps avant de mourir il n'avait plus l'idée de les laisser après lui.

Une copie trouvée dans ses papiers, fut imprimée quelque temps après sa mort ; elle fut lue par *Frédéric* qui parut insensible à ce qu'elle renfermait d'injurieux, sans doute parce que sa raison lui fit apercevoir que les traits lancés contre son avarice, sa dureté, & ses prétentions poétiques, paraissant renfermer tout ce qu'un sentiment de vengeance avait pu rassembler contre lui, donnaient plus de poids à ce qu'on disait, dans le même ouvrage, de son génie & de son courage.

(*) Mélanges littéraires, tome II.

Ces mémoires aſſurent en effet au roi de Pruſſe tout ce qu'ils ne lui ôtent point ; & dans ce ſens, les ſatires dont les auteurs ſont inſtruits, & qui reſpectent les vraiſemblances, ſervent ſouvent plus la renommée de ceux qui en ſont l'objet, qu'un ſilence qui permet quelquefois aux imputations du vulgaire, de s'accréditer, & expoſe les hiſtoriens à devenir l'écho des calomnies populaires.

ÉMOIRES

POUR SERVIR A LA VIE

E M. DE VOLTAIRE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

AIS las de la vie oisive & turbulente de , de la foule des petits-maîtres, des ais livres imprimés avec approbation & ége du roi, des cabales des gens de s, des bassesses & du brigandage des ables qui déshonoraient la littérature. Je ai, en 1733, une jeune dame qui pensait près comme moi, & qui prit la réso d'aller passer plusieurs années à la cam-, pour y cultiver son esprit loin du te du monde : c'était madame la marquise *hâtelet*, la femme de France qui avait s de disposition pour toutes les sciences. père, le baron de *Breteuil*, lui avait pprendre le latin qu'elle possédait comme me *Dacier*, elle savait par cœur les plus morceaux d'*Horace*, de *Virgile* & de *ce*, tous les ouvrages philosophiques de *n* lui étaient familiers. Son goût domi-était pour les mathématiques & pour la hysique. On a rarement uni plus de jus- d'esprit, & plus de goût, avec plus eur de s'instruire; elle n'aimait pas moins

le monde & tous les amusemens de son ! de son sexe. Cependant elle quitta tout aller s'ensevelir dans un château délabr les frontières de la Champagne & de la raine, dans un terrain très-ingrat & vilain. Elle embellit ce château qu'elle de jardins assez agréables. J'y bâtis un lerie ; j'y formai un très-beau cabin physique. Nous eûmes une bibliothéque breuse. Quelques savans vinrent philos dans notre retraite. Nous eûmes deu entiers le célébre Kœnig, qui est mor fesseur à la Haie, & bibliothécaire de m la princesse d'*Orange*. *Maupertuis* vint *Jean Bernoulli*, & dès-lors *Maupertuis* était né le plus jaloux des hommes, m pour l'objet de cette passion qui lui toujours très-chère.

J'enseignai l'anglais à madame *du Châ* qui au bout de trois mois le sut aussi bie moi, & qui lisait également *Locke*, *Neu* *Pope*. Elle apprit l'italien aussi vîte ; lûmes ensemble tout le *Tasse* & tout l'*A* De sorte que quand *Algarotti* vint à Ci il acheva son *Neutonianismo per le dan* la trouva assez savante dans sa langue p donner de très-bons avis dont il p *Algarotti* était vénitien fort aimable, fi marchand fort riche ; il voyageait dans l'Europe, savait un peu de tout, & d à tout de la grâce.

Nous ne cherchions qu'à nous instruir cette délicieuse retraite, sans nous in de ce qui se passait dans le reste du r Notre plus grande attention se tourna

temps du côté de *Leibnitz* & de *Newton*. Madame *du Châtelet* s'attacha d'abord à *Leibnitz*, & développa une partie de son système dans un livre très-bien écrit, intitulé: *Institutions de physique*. Elle ne chercha point à parer cette philosophie d'ornemens étrangers: cette afféterie n'entrait point dans son caractère mâle & vrai. La clarté, la précision & l'élégance composaient son style. Si jamais on a pu donner quelque vraisemblance aux idées de *Leibnitz*, c'est dans ce livre qu'il la faut chercher. Mais on commence aujourd'hui à ne plus s'embarrasser de ce que *Leibnitz* a pensé.

Née pour la vérité, elle abandonna bientôt les systèmes, & s'attacha aux découvertes du grand *Newton*. Elle traduisit en français tout le livre des principes mathématiques; & depuis, lorsqu'elle eut fortifié ses connaissances, elle ajouta à ce livre que si peu de gens entendent, un commentaire algébrique qui n'est pas davantage à la portée du commun des lecteurs. M. *Clairault*, l'un de nos meilleurs géomètres, a revu exactement ce commentaire. On en a commencé une édition; il n'est pas honorable pour notre siècle qu'elle n'ait pas été achevée.

Nous cultivions à Cirey tous les arts. J'y composai Alzire, Mérope, l'Enfant prodigue, Mahomet. Je travaillai pour elle à un essai sur l'Histoire générale depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours: je choisis cette époque de *Charlemagne*, parce que c'est celle où *Bossuet* s'est arrêté, & que je n'osais toucher à ce qui avait été traité par ce grand-homme. Cependant elle n'était pas contente de l'Histoire

universelle de ce prélat. Elle ne la trouvait qu'éloquente ; elle était indignée que presque tout l'ouvrage de *Bossuet* roulât sur une nation aussi méprisable que celle des Juifs.

Après avoir passé six années dans cette retraite, au milieu des sciences & des arts, il fallut que nous allassions à Bruxelles, où la maison *du Châtelet* avait depuis long-temps un procès considérable contre la maison de *Honsbrouk*. J'eus le bonheur d'y trouver un petit-fils de l'illustre & infortuné grand-pensionnaire de *Witt*, qui était premier présid de la chambre des comptes. Il avait une des plus belles bibliothèques de l'Europe, qui me servit beaucoup pour l'Histoire générale ; mais j'eus à Bruxelles un bonheur plus rare & qui me fut plus sensible : j'accommodai le procès pour lequel les deux maisons se ruinaient en frais depuis soixante ans. Je fis avoir à M. le marquis *du Châtelet* deux cents vingt mille livres, argent comptant ; moyennant quoi tout fut terminé.

Lorsque j'étais encore à Bruxelles, en 1740, le gros roi de Prusse *Frédéric-Guillaume*, le moins endurant de tous les rois, sans contredit le plus économe & le plus riche en argent comptant, mourut à Berlin. Son fils, qui s'est fait une réputation si singulière, entretenait un commerce assez régulier avec moi depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père & de fils qui se ressemblassent moins que ces deux monarques. Le père était un véritable vandale, qui dans tout son règne n'avait songé qu'à amasser de l'argent, & à entretenir à moins de frais qu'il

ſe pouvait les plus belles troupes de l'Europe. Jamais ſujets ne furent plus pauvres que les ſiens, & jamais roi ne fut plus riche. Il avait acheté à vil prix une grande partie des terres de ſa nobleſſe, laquelle avait mangé bien vîte le peu d'argent qu'elle en avait tiré, & la moitié de cet argent était rentrée encore dans les coffres du roi par les impôts ſur la conſommation. Toutes les terres royales étaient affermées à des receveurs qui étaient en même temps exacteurs & juges; de façon que quand un cultivateur n'avait pas payé au fermier à jour nommé, ce fermier prenait ſon habit de juge, & condamnait le délinquant au double. Il faut obſerver que quand ce même juge ne payait pas le roi, le dernier du mois, il était lui-même taxé au double le premier du mois ſuivant.

Un homme tuait-il un lièvre, ébranchait-il un arbre dans le voiſinage des terres du roi, ou avait-il commis quelque autre faute, il fallait payer une amende. Une fille feſait-elle un enfant, il fallait que la mère, ou le père, ou les parens donnaſſent de l'argent au roi pour la façon.

Madame la baronne de *Knipauſen*, la plus riche veuve de Berlin, c'eſt-à-dire, qui poſſédait ſept à huit mille livres de rente, fut accuſée d'avoir mis au monde un ſujet du roi dans la ſeconde année de ſon veuvage: le roi lui écrivit de ſa main que, pour ſauver ſon honneur, elle envoyât ſur le champ trente mille livres à ſon tréſor; elle fut obligée de les emprunter, & fut ruinée.

Il avait un miniſtre à la Haie nommé

Luicius : c'était assurément de tous les
des têtes couronnées le plus mal pay
pauvre homme pour se chauffer fit
quelques arbres dans le jardin d'Hons-
appartenant pour lors à la maison de :
il reçut bientôt après des dépêches du
maître qui lui retenaient une année d'a
temens. *Luicius* désespéré se coupa la
avec le seul rasoir qu'il eût : un vieu
vint à son secours, & lui sauva malheure
la vie. J'ai retrouvé depuis son Excel
la Haie, & je lui ai fait l'aumône à l
du palais nommé *la vieille cour* ; pal
tenant au roi de Prusse, & où ce
ambassadeur avait demeuré douze ans.

Il faut avouer que la Turquie est
publique en comparaison du despotisme
par *Frédéric Guillaume*. C'est par ces
qu'il parvint, en vingt-huit ans de rè
entasser dans les caves de son palais de
environ vingt millions d'écus bien e
dans des tonneaux garnis de cercles de
se donna le plaisir de meubler tout le
appartement du palais de gros effets c
massif, dans lesquels l'art ne surpassai
matière. Il donna aussi à la reine sa
en compte, un cabinet dont tous les
étaient d'or, jusqu'aux pommeaux de
& pincettes, & jusqu'aux cafetières.

Le monarque sortait à pied de ce
vêtu d'un méchant habit de drap b
boutons de cuivre, qui lui venait à la
des cuisses ; & quand il achetait un
neuf, il fesait servir ses vieux bouton
dans cet équipage que sa majesté, armé

osse canne de sergent, fesait tous les jours revue de son régiment de géans. Ce régiment t son goût favori & sa plus grande dépense. premier rang de sa compagnie était composé mmes dont le plus petit avait sept pieds haut : il les fesait acheter aux bouts de urope & de l'Asie. J'en vis encore quelques- s après sa mort. Le roi son fils qui aimait beaux hommes & nom les grands hommes, t mis ceux-ci chez la reine sa femme en ité d'édukes. Je me souviens qu'ils accomèrent un vieux carosse de parade qu'on voya au-devant du marquis de *Beauveau* i vint complimenter le nouveau roi au mois novembre 1740. Le feu roi *Frédéric Guilme* qui avait autrefois fait vendre tous les ubles magnifiques de son père, n'avait pu défaire de cet énorme carrosse dédoré. Les ıkes qui étaient aux portières pour le souir, en cas qu'il tombât, se donnaient la in par-dessus l'impériale.

Quand *Frédéric Guillaume* avait fait sa ree, il allait se promener par la ville; tout monde s'enfuyait au plus vîte : s'il renconit une femme, il lui demandait pourquoi perdait son temps dans la rue : *Va-t-en toi, gueuse; une honnête femme doit être is son ménage.* Et il accompagnait cette ntrance ou d'un bon soufflet, ou d'un coup pied dans le ventre, ou de quelques coups canne. C'est ainsi qu'il traitait aussi les mires du saint évangile quand il leur pret envie d'aller voir la parade.

On peut juger si ce vandale était étonné & hé d'avoir un fils plein d'esprit, de grâces,

de politeſſe & d'envie de plaire, qui cherchai à s'inſtruire, & qui feſait de la muſique & de vers. Voyait-il un livre dans les mains di prince héréditaire, il le jetait au feu : prince jouait-il de la flûte, le père caſſai la flute, & quelquefois traitait ſon Alt royale comme il traitait les dames & le prédicans à la parade.

Le prince laſſé de toutes les attentions son père avait pour lui, réſolut un beau matin, en 1730, de s'enfuir, ſans bien ſavoi encore s'il irait en Angleterre ou en France L'économie paternelle ne le mettait pas à portée de voyager comme le fils d'un fermie général ou d'un marchand anglais. Il emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables, *Kat* & *Keit*, devaient l'accompagner. *Kat* était le fils uni d'un brave officier général. *Keit* était genare de cette même baronne de *Knipauſen* à qui i en avait coûté dix mille écus pour faire de enfans. Le jour & l'heure étaient déterminés, le père fut informé de tout ; on arrêta en même temps le prince & ſes deux compagnons de voyage. Le roi crut d'abord que la princeſſe *Guillemine* ſa fille, qui depuis a épo le prince margrave de Bareith, était du co plot ; & comme il était expéditif en fait juſtice, il la jeta, à coups de pieds,] fenêtre qui s'ouvrait juſqu'au plancher. La reine mère qui ſe trouva à cette expédition dans temps que *Guillemine* allait faire le ſaut, retint à peine par ſes jupes. Il en reſta à la princeſſe une contuſion au-deſſous du teton gauche, qu'elle a conſervée toute ſa vie

mme une marque des sentimens paternels, qu'elle ma fait l'honneur de me montrer.

Le prince avait une espèce de maîtresse, fille in maître d'école de la ville de Brandebourg, etablie à Potsdam. Elle jouait du clavecin assez al; le prince royal l'accompagnait de la flûte. Il crut être amoureux d'elle, mais il se trompit; sa vocation n'était pas pour le sexe. Cependant comme il avait fait semblant de l'aimer, le père fit faire à cette demoiselle le tour de la place de Potsdam, conduite par le bourreau qui la fouettait sous les yeux de son fils.

Après l'avoir régalé de ce spectacle, il le fit transférer à la citadelle de Custrin, située au milieu d'un marais. C'est là qu'il fut enfermé six mois, sans domestiques, dans une espèce de cachot; & au bout de six mois on lui donna un soldat pour le servir. Ce soldat, jeune, beau, bien fait, & qui jouait de la flûte, servit en plus d'une manière à amuser le prisonnier. Tant de belles qualités ont fait depuis sa fortune. Je l'ai vu à la fois valet de chambre & premier ministre, avec toute l'insolence que ces deux postes peuvent inspirer.

Le prince était depuis quelques semaines dans son château de Custrin, lorsqu'un vieil officier, suivi de quatre grenadiers, entra dans sa chambe, fondant en larmes. *Frédéric* ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le cou. Mais l'officier, toujours pleurant, le fit prendre par les quatre grenadiers qui le placèrent à la fenêtre, & qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupait celle de son ami *Kat* sur un échafaud dressé immédiatement sous la croisée. Il tendit la main à *Kat*,

& s'évanouit. Le père était présent à ce spectacle, comme il l'avait été à celui de la fille fouettée.

Quant à *Keit*, l'autre confident, il s'enfuit en Hollande. Le roi dépêcha des soldats pour le prendre : il ne fut manqué que d'une minute, & s'embarqua pour le Portugal, où il demeura jusqu'à la mort du clément *Frédéric Guillaume*.

Le roi n'en voulait pas demeurer là. Son dessein était de faire couper la tête à son fils. Il considérait qu'il avait trois autres garçons dont aucun ne fesait des vers, & que c'était assez pour la grandeur de la Prusse. Les mesures étaient déjà prises pour faire condamner le prince royal à la mort, comme l'avait été le czarowit fils aîné du czar *Pierre I*.

Il ne paraît pas bien décidé par les lois divines & humaines, qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé, pour avoir voulu voyager. Mais le roi aurait trouvé à Berlin des j
aussi habiles que ceux de Russie. En tout
son autorité paternelle aurait suffi. L'em
Charles VI, qui prétendait que le
royal, comme prince de l'empire, ne p
être jugé à mort que dans une diète, envc
le comte de *Sekendorff* au père pour
les plus sérieuses remontrances. Le comte *Sekendorff*, que j'ai vu depuis en Saxe où il s'est retiré, m'a juré qu'il avait eu beaucoup de peine à obtenir qu'on ne tranchât la tête au prince. C'est ce même *Sekendorff*
a commandé les armées de Bavière,
le prince, devenu roi de Prusse, fait
trait affreux dans l'histoire de s
a insérée dans une trentaine d'ex

res de Brandebourg (*). Après cela, ser- princes, & empêchez qu'on ne leur e la tête.

Au bout de dix-huit mois, les sollicitations l'empereur & les larmes de la reine de se obtinrent la liberté du prince hérédi- e qui se mit à faire des vers & de la mu- plus que jamais. Il lisait *Leibnitz*, & même *olf* qu'il appe...it un compilateur de fatras, il donnait tant qu'il pouvait dans toutes les nces à la fois.

Comme son père lui accordait peu de part ires, & que même il n'y avait point es dans ce pays, où tout consistait en ues, il employa son loisir à écrire aux s de lettres de France qui étaient un peu nus dans le monde. Le principal fardeau a sur moi. C'était des lettres en vers; ait des traités de métaphysique, d'his- re, de politique. Il me traitait d'homme : je le traitais de *Salomon*. Les épithètes us coûtaient rien. On a imprimé quel- es-unes de ces fadaises dans le recueil de s œuvres; & heureusement on n'en a pas rimé la trentième partie. Je pris la liberté lui envoyer une très-belle écritoire de *rtin*; il eut la bonté de me faire présent de quelques colifichets d'ambre. Et les beaux esprits des cafés de Paris s'imaginèrent avec horreur que ma fortuue était faite.

Un jeune courlandais nommé *Keyserling*, qui fesait aussi des vers français tant bien que mal,

(*) J'ai donné à l'électeur Palatin l'exemplaire dont le roi de Prusse m'avait fait présent.

& qui en conséquence était alors son favori, nous fut dépêché à Cirey des frontières de la Poméranie. Nous lui donnâmes une fête : je fis une belle illumination, dont les lumières dessinaient les chiffres & le nom du prince royal, avec cette devise : *L'espérance du genre-humain*. Pour moi, si j'avais voulu concevoir des espérances personnelles, j'en étais très en droit, car on m'écrivait *mon cher ami*, & on me parlait souvent, dans les dépêches, des marques solides d'amitié qu'on me destinait quand on serait sur le trône. Il y monta enfin lorsque j'étais à Bruxelles ; & il commença par envoyer en France en ambassade extraordinaire un manchot nommé *Camas*, ci-devant français réfugié, & alors officier dans ses troupes. Il disait qu'il y avait un ministre de France à Berlin à qui il manquait une main, & que pour s'acquitter de tout ce qu'il devait au roi de France, il lui envoyait un ambassadeur qui n'avait qu'un bras. *Camas*, en arrivant au cabaret, me dépêcha un jeune homme, qu'il avait fait son page, pour me dire qu'il était trop fatigué pour venir chez moi ; qu'il me priait de me rendre chez lui sur l'heure, & qu'il avait le plus grand & le plus magnifique présent à me faire de la part du roi son maître. Courez vîte, dit madame *du Châtelet* ; on vous envoie surement les diamans de la couronne. Je courus, je trouvai l'ambassadeur qui pour toute valise avait derrière sa chaise un quartaut de vin de la cave du feu roi, que le roi régnant m'ordonnait de boire. Je m'épuisai en protestations d'étonnement & de reconnaissance, sur les marques liquides des bontés de

, substituées aux solides dont elle
aic flatté, & je partageai le quartaut avec
is.

in Salomon était alors à Strasbourg. La
e lui avait pris, en visitant ses longs &
Etats qui allaient depuis Gueldres jus-
la mer Baltique, de voir incognito les
is & les troupes de France.
ie na ce plaisir dans Strasbourg sous
du comte *du Four*, riche seigneur de
. Son frère le prince royal, qui l'ac-
;nait, avait pris aussi son nom de guerre;
;arotti, qui s'était déjà attaché à lui, était
qui ne fût pas en masque.
roi m'envoya à Bruxelles une relation
voyage, moitié prose & moitié vers,
un goût approchant de *Bachaumont* & de
lle, c'est-à-dire, autant qu'un roi de
peut en approcher. Voici quelques en-
de sa lettre :
Après des chemins affreux, nous avons
des gîtes plus affreux encore.

Car des hôtes intéressés,
De la faim nous voyant pressés,
D'une façon plus que frugale,
Dans une chaumière infernale
nous empoisonnant nous volaient nos écus.
) siècle différent du temps de Lucullus!

Des chemins affreux, mal nourris, mal abreu-
s; ce n'était pas tout : nous essuyâmes en-
: l des accidens; & il faut assurément
re équipage ait un air bien singulier

puisqu'en chaque endroit où nous passâmes, on nous prit pour quelque chose d'autre.

Les uns nous prenaient pour des rois ;
D'autres pour des filous courtois ;
D'autres pour gens de connaissance.
Parfois le peuple s'attroupait,
Entre les yeux nous regardait
En badauds curieux remplis d'impertinence.

Le maître de la poste de Kehl nous ayant assuré qu'il n'y avait point de salut sans passeport, & voyant que le cas nous mettait dans la nécessité absolue d'en faire nous-mêmes, ou de ne point entrer à Strasbourg, il fallut prendre le premier parti, à quoi les armes prussiennes que j'avais sur mon cachet nous secondèrent merveilleusement.

Nous arrivâmes à Strasbourg, & le corsaire de la douane & le visiteur parurent contens de nos preuves.

Ces scélérats nous épiaient ;
D'un œil le passe-port lisaient,
De l'autre lorgnaient notre bourse.
L'or, qui toujours fut de ressource,
Par lequel Jupin jouissait
De Danaé qu'il caressait ;
L'or par qui César gouvernait
Le monde, heureux sous son empire ;
L'or plus Dieu que Mars & l'Amour ;
Ce même or sut nous introduire
Le soir dans les murs de Strasbourg. »

On voit par cette lettre qu'il n'était pas

encore devenu le meilleur de nos poëtes, & que sa philosophie ne regardait pas avec indifférence le métal dont son père avait fait provision.

De Strasbourg il alla voir ses Etats de la basse Allemagne, & me manda qu'il viendrait *incognitò* me voir à Bruxelles. Nous lui préparâmes une belle maison; mais étant tombé malade dans le petit château de Meuse, à deux lieues de Clèves, il m'écrivit qu'il comptait que je ferais les avances. J'allai donc lui présenter mes profonds hommages. *Maupertuis* qui avait déjà ses vues, & qui était possédé de la rage d'être président d'une académie, s'était présenté de lui-même, & logeait avec *Algarotti* & *Keyserling* dans un grenier de ce palais. trouvai à la porte de la cour un soldat pour te garde. Le conseiller privé *Rambonet*, mi- e d'Etat, se promenait dans la cour en soufflant dans ses doigts. Il portait de grandes anchettes de toile sales, un chapeau troué, ne vieille perruque de magistrat dont un côté trait dans une de ses poches, & l'autre ssait à peine l'épaule. On me dit que cet homme ait chargé d'une affaire d'Etat importante; cela était vrai.

Je fus conduit dans l'appartement de sa Majesté. Il n'y avait que les quatre murailles. 'aperçus dans un cabinet, à la lueur 'une bougie, un petit grabat de deux pieds demi de large, sur lequel était un petit omme affublé d'une robe de chambre de gros rap bleu: c'était le roi qui suait & qui tremblait sous une méchante couverture, dans un ccès de fièvre violent. Je lui fis la révérence,

& commençai la connaissance par lui tâter le pouls, comme si j'avais été son premier médecin. L'accès passé, il s'habilla, & se mit à table. *Algarotti*, *Keyserling*, *Maupertuis*, & le ministre du roi auprès des Etats-Généraux, nous fûmes du souper, où l'on traita à fond de l'immortalité de l'ame, de la liberté, & des androgynes de *Platon*.

Le conseiller *Rambonet* était pendant ce temps-là monté sur un cheval de louage : il alla toute la nuit, & le lendemain arriva aux portes de Liége, où il instrumenta au nom du roi son maître, tandis que deux mille hommes des troupes de Vésel mettaient la ville de Liége à contribution. Cette belle expédition avait pour prétexte quelques droits que le roi prétendait sur un faubourg. Il me chargea même de travailler à un manifeste, & j'en fis un, tant bon que mauvais, ne doutant pas qu'un roi, avec qui je soupais & qui m'appelait son ami, ne dût avoir toujours raison. L'affaire s'accommoda bientôt, moyennant un million qu'il exigea en ducats de poids, & qui servirent à l'indemniser des frais de son voyage de Strasbourg, dont il s'était plaint dans sa poétique lettre.

Je ne laissai pas de me sentir attaché à lui, car il avait de l'esprit, des grâces ; & de plus il était roi, ce qui fait toujours une grande séduction, attendu la faiblesse humaine. D'ordinaire ce sont nous autres gens de lettres qui flattons les rois ; celui-là me louait depuis les pieds jusqu'à la tête, tandis que l'abbé *Desfontaines* & d'autres gredins me diffamaient dans Paris, au moins une fois la semaine.

Le roi de Prusse, quelque temps avant la mort de son père, s'était avisé d'écrire contre les principes de *Machiavel*. Si *Machiavel* avait eu un prince pour disciple, la première chose qu'il lui eût recommandée aurait été d'écrire contre lui. Mais le prince royal n'y avait pas entendu tant de finesse. Il avait écrit de bonne foi dans le temps qu'il n'était pas encore souverain, & que son père ne lui fesait pas aimer le pouvoir despotique. Il louait alors de tout son cœur la modération, la justice; & dans son enthousiasme il regardait toute usurpation comme un crime. Il m'avait envoyé son manuscrit à Bruxelles pour le corriger & le faire imprimer; & j'en avais déjà fait présent à un libraire d'Hollande, nommé *Van Duren*, le plus insigne fripon de son espèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer l'*Anti-Machiavel*, tandis que le roi de Prusse, qui avait cent millions dans ses coffres, en prenait un aux pauvres Liégeois par la main du conseiller *Rambonet*. Je jugeai que mon *Salomon* ne s'en tiendrait pas là. Son père lui avait laissé soixante & six mille quatre cents hommes complets d'excellentes troupes; il les augmentait, & paraissait avoir envie de s'en servir à la première occasion.

Je lui représentai qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le temps même qu'on pourrait lui réprocher d'en violer les préceptes. Il me permit d'arrêter l'édition. J'allai en Hollande uniquement pour lui rendre ce petit service; mais le libraire demanda tant d'argent que le roi, qui d'ailleurs n'était pas fâché dans le fond du

cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien que de payer pour ne l'être pas.

Lorſque j'étais en Hollande occupé de cette beſogne, l'empereur *Charles VI* mourut, au mois d'octobre 1740, d'une indigeſtion de champignons qui lui cauſa une apoplexie ; & ce plat de champignons changea la deſtinée de l'Europe. Il parut bientôt que *Frédéric II*, roi de Pruſſe, n'était pas auſſi ennemi de *Machiavel* que le prince royal avait paru l'être. Quoiqu'il roulât déjà dans ſa tête le projet de ſon invaſion en Siléſie, il ne m'appela pas moins à ſa cour.

Je lui avais déjà ſignifié que je ne pouvais m'établir auprès de lui, que je devais préférer l'amitié à l'ambition, que j'étais attaché à madame *du Châtelet*, & que philoſophe pour philoſophe j'aimais mieux une dame qu'un roi.

Il approuvait cette liberté, quoiqu'il n'aimât pas les femmes. J'allai lui faire ma cour au mois d'octobre. Le cardinal de *Fleuri* m'écrivit une longue lettre pleine d'éloges pour l'*Anti-Machiavel*, & pour l'auteur ; je ne manquai pas de la lui montrer. Il raſſemblait déjà ſes troupes, ſans qu'aucun de ſes généraux ni de ſes miniſtres pût pénétrer ſon deſſein. Le marquis de *Beauvau*, envoyé auprès de lui pour le complimenter, croyait qu'il allait ſe déclarer contre la France en faveur de *Marie-Thérèse*, reine de Hongrie & de Bohème, fille de *Charles VI* ; qu'il voulait appuyer l'élection à l'empire de *François de Lorraine*, grand-duc de Toſcane, époux de cette reine ; qu'il pouvait y trouver de grands avantages.

Je devais croire plus que perſonne qu'en

effet le nouveau roi de Prusse allait prendre ce parti, car il m'avait envoyé, trois mois auparavant, un écrit politique de sa façon, dans lequel il regardait la France comme l'ennemie naturelle & la déprédatrice de l'Allemagne. Mais il était dans sa nature de faire toujours tout le contraire de ce qu'il disait & de ce qu'il écrivait, non par dissimulation, mais parce qu'il écrivait & parlait avec une espèce d'enthousiasme, & agissait ensuite avec une autre.

Il partit au 15 de décembre, avec la fièvre quarte, pour la conquête de la Silésie, à la tête de trente mille combattans, bien pourvus de tout, & bien disciplinés; il dit au marquis de *Beauvau* en montant à cheval : *Je vais jouer votre jeu; si les as me viennent, nous partagerons.*

Il a écrit depuis l'histoire de cette conquête; il me l'a montrée toute entière. Voici un des articles curieux du début de ces annales; j'eus soin de le transcrire de préférence, comme un monument unique.

Que l'on joigne à ces considérations, des troupes toujours prêtes d'agir, mon épargne bien remplie, & la vivacité de mon caractère; c'étaient les raisons que j'avais de faire la guerre à Marie-Thérèse, reine de Bohême & d'Hongrie. Et quelques lignes ensuite, il y avait ces propres mots : *L'ambition, l'intérêt, le désir de faire parler de moi, l'emportèrent; & la guerre fut résolue.*

Depuis qu'il y a des conquérans, ou des esprits ardens qui ont voulu l'être, je crois qu'il est le premier qui se soit ainsi rendu

justice. Jamais homme peut-être n'a plus senti la raison, & n'a plus écouté ses passions. Ces assemblages de philosophie & de déréglemens d'imagination ont toujours composé son caractère.

C'est dommage que je lui aie fait retrancher ce passage quand je corrigeai depuis tous ses ouvrages : un aveu si rare devait passer à la postérité, & servir à faire voir sur quoi sont fondées presque toutes les guerres. Nous autres gens de lettres, poëtes, historiens, déclamateurs d'académie, nous célébrons ces beaux exploits : & voilà un roi qui les fait, & qui les condamne.

Ses troupes étaient déjà en Silésie quand le baron de *Gotter*, son ministre à Vienne, fit à *Marie-Thérèse* la proposition incivile de céder de bonne grâce au roi électeur son maître les trois quarts de cette province, moyennant que le roi de Prusse lui prêterait trois millions d'écus, & ferait son mari empereur.

Marie-Thérèse n'avait alors ni troupes, ni argent, ni crédit; & cependant elle fut inflexible. Elle aima mieux risquer de tout perdre que de fléchir sous un prince qu'elle ne regardait que comme le vassal de ses ancêtres, & à qui l'empereur son père avait sauvé la vie. Ses généraux rassemblèrent à peine vingt mille hommes; son maréchal *Neuperg*, qui les commandait, força le roi de Prusse de recevoir la bataille sous les murs de Neiss, à Molwitz. La cavalerie prussienne fut d'abord mise en déroute par la cavalerie autrichienne; & dès le premier choc, le roi qui n'était pas encore accoutumé à voir des batailles, s'enfuit jusqu'à Ope-

à douze grandes lieues du champ où l'on
t :. *Maupertuis*, qui avait cru faire une
fortune, s'était mis à sa suite dans
rre campagne, s'imaginant que le roi lui fe-
t au moins fournir un cheval. Ce n'était pas
a coutume du roi. *Maupertuis* acheta un âne
ıx ducats, le jour de l'action, & se mit à
re sa Majesté sur son âne du mieux qu'il
Sa monture ne put fournir la course; il
s & dépouillé par les housards.

édéric passa la nuit couché sur un grabat
s un cabaret de village près de Ratibor,
: confins de la Pologne. Il était déses-
e, & se croyait réduit à traverser la moitié
la Pologne pour rentrer dans le nord de
Etats, lorsqu'un de ses chasseurs arriva du
) de Molwitz, & lui annonça qu'il avait
la bataille. Cette nouvelle lui fut con-
un quart d'heure après par un aide de
n. La nouvelle était vraie. Si la cavalerie
e était mauvaise, l'infanterie était la
ı de l'Europe. Elle avait été disciplinée
n trente ans par le vieux prince d'*Anhalt*.
échal de *Shwerin* qui la comman-
ıır, était un élève de *Charles XII*; il gagna
bataille aussitôt que le roi de Prusse se fut
ıi. Le monarque revint le lendemain, & le
al vainqueur fut à peu près disgracié.

Je retournai philosopher dans la retraite de Cirey. Je passais les hivers à Paris où j'avais une foule d'ennemis; car m'étant avisé d'écrire, long-temps auparavant, l'Histoire de *Charles XII*, de donner plusieurs pièces de théâtre, de faire même un poëme épique, j'avais comme de raison pour persécuteurs tous ceux qui se

mêlaient de vers & de profe. Et comme j'avais même pouffé la hardieffe jufqu'à écrire fur la philofophie, il fallait bien que les gens qu'on appelle *dévots*, me traitaffent d'athée, felon l'ancien ufage.

J'avais été le premier qui eût ofé développer à ma nation les découvertes de *Newton*, en langage intelligible. Les préjugés cartéfiens, qui avaient fuccédé en France aux préjugés péripatéticiens, étaient alors tellement enracinés, que le chancelier d'*Agueffeau* regardait comme un homme ennemi de la raifon & de l'Etat quiconque adoptait des découvertes faites en Angleterre. Il ne voulut jamais donner de privilége pour l'impreffion des Elémens de la philofophie de *Newton*.

J'étais grand admirateur de *Locke* : je le regardais comme le feul métaphyficien raifonnable ; je louai fur-tout cette retenue fi nouvelle, fi fage en même temps, & fi hardie, avec laquelle il dit que nous n'en faurons jamais affez par les lumières de notre raifon pour affirmer que DIEU ne peut accorder le don du fentiment & de la penfée à l'être appelé *matière*.

On ne peut concevoir avec quel acharnement & avec quelle intrépidité d'ignorance, on fe déchaîna contre moi fur cet article. Le fentiment de *Locke* n'avait point fait de bruit en France auparavant, parce que les docteurs lifaient St *Thomas* & *Quefnel*, & que le gros du monde lifait des romans. Lorfque j'eus loué *Locke*, on cria contre lui & contre moi. Les pauvres gens qui s'emportaient dans cette difpute, ne favaient furement ni ce que c'eft

la tière, ni ce que c'eſt que l'*eſprit*. Le t que nous ne ſavons rien de nous-mê-es, que nous avons le mouvement, la vie, ſentiment & la penſée, ſans ſavoir com-t ; que les élémens de la matière nous ont auſſi inconnus que le reſte ; que nous ſommes des aveugles qui marchons & raiſon-ns à tâtons ; & que *Locke* a été très-ſage avouant que ce n'eſt pas à nous à décider ce que le Tout-puiſſant ne peut pas faire.

Cela, joint à quelques ſuccès de me pièces théâtre, m'attira une bibliothéque immenſe brochures dans leſquelles on prouvait que ais un mauvais poëte, athée, & fils d'un yſan.

On imprima l'hiſtoire de ma vie dans la-lle on me donna cette belle généalogie. allemand n'a pas manqué de ramaſſer tous contes de cette eſpèce, dont on avait farci libelles qu'on imprimait contre moi. On utait des aventures avec des perſonnes e je n'avais jamais connues, & avec d'autres n'avaient jamais exiſté.

trouve, en écrivant ceci, une lettre de e maréchal de *Richelieu*, qui me donnait is d'un gros libelle où il était prouvé que femme m'avait donné un beau carroſſe, & lque autre choſe, dans le temps qu'il n'avait de femme. Je m'étais d'abord donné le ur de faire un recueil de ces calomnies ; mais ues ſe multiplièrent au point que j'y renonçai.

C'était-là tout le fruit que j'avais tiré de s travaux. Je m'en conſolais aiſément, tantôt s la retraite de Cirey, & tantôt dans la compagnie de Paris.

Tandis que les excrémens de la littérature me fesaient ainsi la guerre, la France la fesait à la reine d'Hongrie : & il faut avouer que cette guerre n'était pas plus juste ; car après avoir solennellement stipulé, garanti, juré la pragmatique sanction de l'empereur *Charles VI*, & la succession de *Marie-Thérèse* à l'héritage de son père ; après avoir eu la Lorraine pour prix de ces promesses, il ne paraissait pas trop conforme au droit des gens de manquer à tel engagement. On entraîna le cardinal de *Fleuri* hors de ses mesures. Il ne pouvait dire comme le roi de Prusse, que c'était vivacité de son tempérament qui lui prendre les armes. Cet heureux prêtre re[illegible] à l'âge de quatre-vingt-six ans, & tenait rênes de l'Etat d'une main très-faible. s'était uni avec le roi de Prusse dans le t[illegible] qu'il prenait la Silésie ; on avait envoyé en Allemagne deux armées pendant que *Marie-Thérèse* n'en avait point. L'une de ces armées avait pénétré jusqu'à cinq lieues de Vienne sans trouver d'ennemis : on avait donné la Bohème à l'électeur de Bavière qui fut élu empereur, après avoir été nommé lieutenant général des armées du roi de France. Mais on fit bientôt toutes les fautes qu'il fallait pour tout perdre.

Le roi de Prusse ayant pendant ce temps-là mûri son courage & gagné des batailles, fesait sa paix avec les Autrichiens. *Marie* lui abandonna, à son très-grand regret, le comté de Glats avec la Silésie. S'étant détaché de la France sans ménagement, à ces conditions, au mois de juin 1742, il me manda qu'il s'était

ièdes, & qu'il conseillait aux ma es de se rétablir.

e se voyait alors au comble de sa , ayant à ses ordres cent trente mille de troupes victorieuses, dont il avait cavalerie, tirant de la Silésie le double 'elle avait produit à la maison d'Au- mi dans sa nouvelle conquête, & plus heureux que toutes les autres souffraient. Les princes se ruinent par la guerre : il s'y était enrichi.

s se tournèrent alors à embellir la lin, à bâtir une des plus belles salles qui soient en Europe, à faire venir en tout genre ; car il voulait aller e par tous les chemins, & au meilleur possible.

père avait logé à Potsdam dans une maison ; il en fit un palais. Potsdam une jolie ville. Berlin s'agrandissait ; on à y connaître les douceurs de la le feu roi avait très-négligées : quel- onnes avaient des meubles ; la plupart aient des chemises ; car sous le règne nt ne connaissait guère que des s chemise qu'on attachait avec des ; le roi régnant n'avait pas été élevé . Les choses changeaient à vue d'œil : one devenait Athènes. Des déserts riches ; cent trois villages furent dans des marais desséchés. Il n'en fesait de la musique & des livres : ainsi il ir savoir si mauvais gré de l'ap- Nord. Je lui donnais dans

mes lettres ce sobriquet qui lui demeura long-temps.

Les affaires de la France n'étaient pas alors si bonnes que les siennes. Il jouissait du plaisir secret de voir les Français périr en Allemagne, après que leur diversion lui avait valu la Silésie. La cour de France perdait ses troupes, son argent, sa gloire & son crédit, pour avoir fait *Charles VII* empereur; & cet empereur perdait tout, pour avoir cru que les Français le soutiendraient.

Le cardinal de *Fleuri* mourut le 29 de janvier 1743, âgé de quatre-vingt-dix ans: jamais personne n'était parvenu plus tard au ministère, & jamais ministre n'avait gardé sa place plus long-temps. Il commença sa fortune, à l'âge de soixante-treize ans, par être roi de France, & le fut jusqu'à sa mort sans contradiction; affectant toujours la plus grande modestie, n'amassant aucun bien, n'ayant aucun faste, & se bornant uniquement à régner. Il laissa la réputation d'un esprit fin & aimable plutôt que d'un génie, & passa pour avoir mieux connu la cour que l'Europe.

J'avais eu l'honneur de le voir beaucoup chez madame la maréchale de *Villars*, quand il n'était qu'ancien évêque de la petite vilaine ville de Fréjus, dont il s'était toujours intitulé *évêque par l'indignation divine*, comme on le voit dans quelques-unes de ses lettres. *Fréjus* était une très-laide femme [illegible]'il avait répudiée le plutôt qu'il avait pu. L[illegible] de *Villeroi*, qui ne savait pas q[illegible] eque avait été long-temps l'amant de [illegible] sa femme, le fit nommer par *Louis*

eur de *Louis XV*, de précepteur il devint
mier miniſtre, & ne manqua pas de con-
ier à l'exil du maréchal ſon bienfaiteur.
ait, à l'ingratitude près, un aſſez bon
ne. Mais comme il n'avait aucun talent,
écartait tous ceux qui en avaient, dans quel-
genre que ce pût être.

Pluſieurs académiciens voulurent que j'euſſe
place à l'académie françaiſe. On demanda,
ſouper du roi, qui prononcerait l'oraiſon
unèbre du cardinal à l'académie. Le roi ré-
ndit que ce ſerait moi. Sa maîtreſſe, la
eſſe de *Châteauroux*, le voulait; mais le
omte de *Maurepas*, ſecrétaire d'Etat, ne le
lut point: il avait la manie de ſe brouiller
ec toutes les maîtreſſes de ſon maître, & il
eſt trouvé mal.

Un vieil imbécille, précepteur du dauphin,
efois théatin, & depuis évêque de Mi-
ix, nommé *Boyer*, ſe chargea par prin-
ipe de conſcience de ſeconder le caprice de
de *Maurepas*. Ce *Boyer* avait la feuille
des bénéfices, le roi lui abandonnait toutes les
affaires du clergé: il traita celle-ci comme
point de diſcipline eccléſiaſtique. Il repré-
nta que c'était offenſer DIEU qu'un profane
e moi ſuccédât à un cardinal. Je ſavais
M. de *Maurepas* le feſait agir; j'allai
trouver ce miniſtre; je lui dis: une place à
l'académie n'eſt pas une dignité bien impor-
tante, mais après avoir été nommé, il eſt
triſte d'être exclus. Vous êtes brouillé avec
madame de *Châteauroux* que le roi aime, &
avec M. le duc de *Richelieu* qui la gouverne,
quel rapport y a-t-il, je vous prie, de vos

brouilleries avec une pauvre place à l'académie française ? Je vous conjure de me répondre franchement : en cas que madame de *Châteauroux* l'emporte sur M. l'évêque de *Mirepoix*, vous y opposerez-vous ?... Il se recueillit un moment & me dit : *Oui, & je vous écraserai.*

Le prêtre enfin l'emporta sur la maîtresse. Et je n'eus point une place dont je ne me souciais guère. J'aime à me rappeler cette aventure qui fait voir les petitesses de ceux qu'on appelle grands, & qui marque combien les bagatelles sont quelquefois importantes pour eux.

Cependant les affaires publiques n'allaient pas mieux depuis la mort du cardinal que dans ses deux dernières années. La maison d'Autriche renaissait de sa cendre. La France était pressée par elle & par l'Angleterre. Il ne nous restait alors d'autre ressource que dans le roi de Prusse qui nous avait entraînés dans la guerre, & qui nous avait abandonnés au besoin.

On imagina de m'envoyer secrétement chez ce monarque pour sonder ses intentions, pour voir s'il ne serait pas d'humeur à prévenir les orages qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne sur lui, après avoir tombé sur nous ; & s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes dans l'occasion pour mieux assurer sa Silésie. Cette idée était tombée dans la tête de M. de *Richelieu* & de madame de *Châteauroux*. Le roi l'adopta ; & M. *Amelot*, ministre des affaires étrangères, mais ministre très-subalterne, fut chargé seulement de presser mon départ.

Il fallait un prétexte. Je pris celui de ma
erelle avec l'ancien évêque de Mirepoix.
roi approuva cet expédient. J'écrivis au
r... de Prusse que je ne pouvais plus tenir aux
rsécutions de ce théatin, & que j'allais me
ri igier auprès d'un roi philosophe, loin des
tr asseries d'un bigot. Comme ce prélat signait
toujours, l'*anc. évêq. de Mirepoix*, en abrégé;
que son écriture était assez incorecte, on
it: *L'âne de Mirepoix*, au lieu de l'ancien
fut un sujet de plaisanteries; & jamais né-
n tion ne fut plus gaie.

Le roi de Prusse, qui n'y allait pas de main
rte quand il fallait frapper sur les moines
sur les prélats de cour, me répondit avec
déluge de railleries sur l'âne de *Mirepoix*,
1 pressa de venir. J'eus grand soin de faire
e mes lettres & les réponses. L'évêque en
informé. Il alla se plaindre à *Louis XV*
ce que je le fesais, disait-il, passer pour
sot dans les cours étrangères. Le roi lui
r ondit que c'était une chose dont on était
convenu, & qu'il ne fallait pas qu'il y prît
garde.

Cette réponse de *Louis XV*, qui n'est guère
dans son caractère, m'a toujours paru extraor-
dinaire. J'avais à la fois le plaisir de me ven-
ger de l'évêque qui m'avait exclu de l'acadé-
mie, celui de faire un voyage très-agréable,
& celui d'être à portée de rendre service au
roi & à l'Etat. M. de *Maurepas* entrait même
avec chaleur dans cette aventure, parce
qu'alors il gouvernait M. *Amelot*, & qu'il
croyait être le ministre des affaires étrangères.
Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est qu'il

fallut mettre madame *du Châtelet* de la confidence. Elle ne voulait point, à quelque prix que ce fût, que je la quittasse pour le roi de Prusse ; elle ne trouvait rien de si lâche & de si abominable dans le monde que de se séparer d'une femme pour aller chercher un monarque. Elle aurait fait un vacarme horrible. On convint, pour l'apaiser, qu'elle entrerait d le mystère, & que les lettres passeraient ; ses mains.

J'eus tout l'argent que je voulus pour mon voyage, sur mes simples reçus de M. de *Montmartel*. Je n'en abusai pas. Je m'arrêtai quelque temps en Hollande, pendant que le roi de Prusse courait d'un bout à l'autre de ses Etats pour faire des revues. Mon séjour ne fut pas inutile à la Haie. Je logeai dans le palais de la vieille cour qui appartenait alors au roi de Prusse par ses partages avec la maison d'*Orange*. Son envoyé, le jeune compte de *Podevils*, amoureux & aimé de la femme d'un des principaux membres de l'Etat, attrapait par les bontés de cette dame des copies de toutes les résolutions secrètes de leurs Hautes-puissances très-mal-intentionnées contre nous. J'envoyais ces copies à la cour ; & mon service était très-agréable.

Quand j'arrivai à Berlin, le roi me logea chez lui, comme il avait fait dans mes précédens voyages. Il menait à Potsdam la vie qu'il a toujours menée depuis son avénement au trône. Cette vie mérite quelque petit détail.

Il se levait à cinq heures du matin en été, & à six en hiver. Si vous voulez savoir les cérémonies royales de ce lever, quelles étaient

les grandes & les petites entrées, quelles étaient les fonctions de son grand aumônier, de son grand chambellan, de son premier gentilhomme de la chambre, de ses huissiers; je répondrai qu'un laquais venait allumer son feu, l'habiller, & le raser; encore s'habillait-il presque tout seul. Sa chambre était assez belle; une riche balustradre d'argent, ornée de petits amours très-bien sculptés, semblait fermer l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux était, au lieu de lit, une bibliothéque : & quant au lit du roi, c'était un grabat de sangles avec un matelas mince, caché par un paravent. *Marc-Aurèle* & *Julien*, ses deux apôtres, & les plus grands hommes du stoïcisme, n'étaient pas plus mal couchés.

Quand sa Majesté était habillée & bottée, le stoïque donnait quelques momens à la secte d'*Epicure* : il fesait venir deux ou trois favoris, soit lieutenans de son régiment, soit pages, soit édukes, ou jeunes cadets. On prenait du café. Celui à qui on jetait le mouchoir, restait demi-quart d'heure tête à tête. Les choses n'allaient pas jusqu'aux dernières extrémités, attendu que le prince, du vivant de son père, avait été fort maltraité dans ses amours de passade, & non moins mal guéri. Il ne pouvait jouer le premier rôle : il fallait se contenter des seconds.

Cés amusemens d'écoliers étant finis, les affaires d'Etat prenaient la place. Son premier ministre arrivait par un escalier dérobé, avec une grosse liasse de papiers sous le bras. Ce premier ministre était un commis qui logeait

au fecond étage dans la maifon de *Federfdorff*, ce foldat devenu valet de chambre & favori, qui avait autrefois fervi le roi prifonnier dans le château de Cuftrin. Les fecrétaires d'Etat envoyaient toutes leurs dépêches au commis du roi. Il en apportait l'extrait : le roi fefait mettre les réponfes à la marge, en deux mots. Toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainfi en une heure. Rarement les fecrétaires d'Etat, les miniftres en charge l'abordaient : il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi fon père avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait fi militairement, l'obéiffance était fi aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

Vers les onze heures, le roi en bottes fefait dans fon jardin la revue de fon régiment des gardes : & à la même heure, tous les colonels en fefaient autant dans toutes les provinces. Dans l'intervalle de la parade & du dîner, les princes fes frères, les officiers généraux, un ou deux chambellans mangeaient à fa table, qui était auffi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie paffable, ni une poularde, & où il faut tirer le froment de Magdebourg.

Après le repas, il fe retirait feul dans fon cabinet, & fefait de vers jufqu'à cinq ou fix heures. Enfuite venait un jeune homme nommé d'*Arget*, ci-devant fecrétaire de *Valori*, envoyé de France, qui fefait la lecture. Un petit concert commençait à fept heures : le roi y jouait de la flûte auffi bien que le meilleur artifte. Les concertans exécutaient

rent de ses compositions; car il n'y avait
un art qu'il ne cultivât, & il n'eût pas
chez les Grecs la mortification qu'eut
ninondas d'avouer qu'il ne savait pas la
ie.

I soupait dans une petite salle dont le plus
;ulier ornement était un tableau dont il
r donné le dessein à *Pêne* son peintre, l'un
meilleurs coloristes. C'était une belle
ee. On voyait des jeunes gens embrassant
ies, des nymphes sous des satyres,
iours qui jouaient au jeu des Encolpes
Gitons: quelques personnes qui se pâ-
it en regardant ces combats, des tour-
s qui se baisaient, des boucs sautant sur
vres, & des beliers sur des brebis.

.es repas n'étaient pas souvent moins phi-
hiques. Un survenant qui nous aurait
en voyant cette peinture, aurait cru
les sept sages de la Grèce au bordel.
s ne parla en aucun lieu du monde
ec tant de liberté de toutes les superstitions
s; & jamais elles ne furent traitées
pi de plaisanterie & de mépris. DIEU
t respecté, mais tous ceux qui avaient
pé les hommes en son nom, n'étaient pas
gnés.

Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes
prêtres. En un mot *Frédéric* vivait sans
our, sans conseil, & sans culte.

Quelques juges de province voulurent faire
ller je ne sais quel pauvre paysan accusé
r un prêtre d'une intrigue galante avec son
se: on n'exécutait personne sans que le roi
confirmé la sentence, loi très-humaine

qui se pratique en Angleterre & dans d'autres pays; *Frédéric* écrivit au bas de la sentence, qu'il donnait dans ses Etats *liberté de conscience & de v...*

Un prêtre d'auprès de Stettin, très-scandalisé de cette indulgence, glissa dans un ser n sur *Hérode* quelques traits qui pouvaient re er le roi son maître: il fit venir ce ministre village à Potsdam en le citant au consistoire, quoiqu'il n'y eût à la cour pas plus de consistoire que de messe. Le pauvre homme fut amené: le roi prit une robe & un rabat de prédicant, d'*Argens*, l'auteur des *Lettres juives*, & un baron de *Polnits* qui avait changé trois ou quatre fois de religion, se revêtirent du même habit; on mit un tome du *Dictionnaire* de *Bayle* sur une table, en guise d'évangile, & le coupable fut introduit par deux grénadiers devant ces trois ministres du Seigneur. *Mon frère*, lui dit le roi, *je vous demande au nom de* DIEU *sur quel Hérode vous avez prêché. Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfans*, répondit le bon homme. *Je vous demande*, ajouta le roi, *si c'était Hérode premier du nom, car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs.* Le prêtre de village ne sut que répondre. *Comment!* dit le roi, *vous osez prêcher sur un Hérode, & vous ignorez quelle était sa famille! vous êtes indigne du saint ministère. Nous vous pardonnons cette fois, mais sachez que nous vous excommunierons si jamais vous prêchez quelqu'un sans le connaître.* Alors on lui délivra sa sentence & son pardon. On l trois noms ridicules, inventés à plaisir. *N a s demain à Berlin*, ajouta le roi, *nous d ous*

grâce pour vous à nos frères : ne manquez pas de nous venir parler. Le prêtre alla dans Berlin chercher les trois ministres : on se moqua de lui ; & le roi qui était plus plaisant que libéral, ne se soucia pas de payer son voyage.

Frédéric gouvernait l'Eglise aussi despotiquement que l'Etat. C'était lui qui prononçait les divorces quand un mari & une femme voulaient se marier ailleurs. Un ministre lui cita un jour l'ancien Testament, au sujet d'un de ces divorces : *Moïse*, lui dit-il, *menait ses Juifs comme il voulait, & moi je gouverne mes Prussiens comme je l'entends.*

Ce gouvernement singulier, ces mœurs encore plus étranges, ce contraste de stoïcisme & d'épicuréisme, de sévérité dans la discipline militaire, & de mollesse dans l'intérieur du palais, des pages avec lesquels on s'amusait dans son cabinet, & des soldats qu'on fesait passer trente-six fois par les baguettes sous les fenêtres du monarque qui les regardait, des discours de morale, & une licence effrénée, tout cela composait un tableau bizarre, que peu de personnes connaissaient alors, & qui depuis a percé dans l'Europe.

La plus grande économie présidait dans Potsdam à tous ses goûts. Sa table, & celle de ses officiers & de ses domestiques, étaient réglées à trente-trois écus par jour, indépendamment du vin. Et au lieu que chez les autres rois ce sont des officiers de la couronne qui se mêlent de cette dépense, c'était son valet de chambre *Federsdoff* qui était à la fois son grand-maître d'hôtel, son grand échanson, & son grand panetier.

Soit économie, ſoit politique, il n'accordait pas la moindre grâce à ſes anciens favoris, & ſur-tout à ceux qui avaient riſqué leur vie pour lui quand il était prince royal. Il ne payait pas même l'argent qu'il avait emprunté alors: & comme *Louis XII* ne vengeait pas les injures du duc d'*Orléans*, le roi de Pruſſe oubliait les dettes du prince royal.

Cette pauvre maîtreſſe qui avait été fouettée pour lui par la main du bourreau, était alors mariée à Berlin au commis du bureau des fiacres; car il y avait dix-huit fiacres dans Berlin, & ſon amant lui feſait une penſion de ſoixante & dix écus qui lui a toujours été très-bien payée. Elle s'appelait madame *Shommers*, grande femme, maigre, qui reſſemblait à une ſibylle, & n'avait nullement l'air d'avoir mérité d'être fouettée pour un prince.

Cependant quand il allait à Berlin, il y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil. C'était un très-beau ſpectacle pour les hommes vains, c'eſt-à-dire, pour preſque tout le monde, de le voir à table entouré de vingt princes de l'Empire, ſervi dans la plus belle vaiſelle d'or de l'Europe, & trente beaux pages & autant de jeunes édukes ſuperbement parés, portant de grands plats d'or maſſif. Les grands officiers paraiſſaient alors, mais hors de là on ne les connaiſſait point.

On allait après dîner à l'opéra, dans cette grande ſalle de trois cents pieds de long qu'un de ſes chambellans, nommé *Knoberſtof* avait bâtie ſans architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danſeurs étaient à ſes gages. La *Barbarini* danſait alors ſur ſon théâtre: c'eſt

elle qui depuis épousa le fils de son chancelier. Le roi avait fait enlever à Vénise cette danseuse par des soldats qui l'emmenèrent par Vienne même jusqu'à Berlin. Il en était un peu amoureux, parce qu'elle avait les jambes d'un homme. Ce qui était incompréhensible, c'est qu'il lui donnait trente-deux mille livres d'appointemens.

Son poëte italien, à qui il fesait mettre en vers les opéra dont lui-même fesait toujours le plan, n'avait que douze cents livres de gages; mais aussi il faut considérer qu'il était fort laid, & qu'il ne dansait pas. En un mot, la *Barbarini* touchait à elle seule plus que trois ministres d'Etat ensemble. Pour le poëte italien, il se paya un jour par ses mains. Il décousut dans une chapelle du premier roi de Prusse de vieux galons d'or dont elle était ornée. Le roi qui jamais ne fréquenta de chapelle, dit qu'il ne perdait rien. D'ailleurs il venait d'écrire une dissertation en faveur des voleurs, qui est imprimée dans les recueils de son académie: & il ne jugea pas à propos, cette fois-là, de détruire ses écrits par les faits.

Cette indulgence ne s'étendait pas sur le militaire. Il y avait dans les prisons de Spandau un vieux gentilhomme de Franche-Comté, haut de six pieds, que le feu roi avait fait enlever pour sa belle taille; on lui avait promis une place de chambellan, & on lui en donna une de soldat. Ce pauvre homme déserta bientôt avec quelques-uns de ses camarades; il fut fait, & ramené devant le feu roi auquel il eut la naïveté de dire qu'il ne se repentait que de n'avoir pas tué un tyran comme lui. On lui

coupa pour réponſe le nez & les oreilles; il paſſa par les baguettes trente-ſix fois; après quoi il alla traîner la brouette à Spandau. Il la traînait encore quand M. de *Valori*, notre envoyé, me preſſa de demander ſa grâce au très-clément fils du très-dur *Frédéric-Guillaume*. Sa Majeſté ſe plaiſait à dire que c'était pour moi qu'il faiſait jouer *la Clemenza di Tito*, opéra plein de beautés du célébre *Metaſtaſio*, mis en muſique par le roi lui-même, aidé de ſon compoſiteur. Je pris mon temps pour recommander à ſes bontés ce pauvre franc-comtois ſans oreilles & ſans nez; & je lui détachai cette ſemonce.

Génie univerſel, ame ſenſible & ferme !
Quoi ! lorſque vous régnez il eſt des malheureux !
Aux tourmens d'un coupable il vous faut mettre un
terme,
Et n'en mettre jamais à vos ſoins généreux.

Voyez autour de vous les Prières tremblantes,
Filles du Repentir, maîtreſſes des grands cœurs,
S'étonner d'arroſer de larmes impuiſſantes
Les mains qui de la terre ont dû ſécher les pleurs.

Ah ! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce ſpectacle brillant où triomphe Titus !
Pour achever la fête, égalez ſa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus.

La requête était un peu forte; mais on a le privilége de dire ce qu'on veut en vers. Le roi promit quelque adouciſſement; & même

plusieurs mois après, il eut la bonté de mettre le gentilhomme dont il s'agissait à l'hôpital, à six sous par jour. Il avait refusé cette grâce à la reine sa mère qui apparemment ne l'avait demandée qu'en prose.

Au milieu des fêtes, des opéra, des soupers, ma négociation secrète avançait. Le roi trouvait bon que je lui parlasse de tout, & j'entremêlais souvent des questions sur la France & sur l'Autriche à propos de l'*Enéide* & de *Tite-Live*. La Conversation s'animait quelquefois : le roi s'échauffait, & me disait que tant que notre cour frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix, il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. Je lui envoyais de ma chambre à son appartement, mes réflexions sur un papier à mi-marge. Il répondait sur une colonne à mes hardiesses. J'ai encore ce papier où je lui disais : *Doutez-vous que la maison d'Autriche ne vous redemande la Silésie à la première occasion ?* Voici sa réponse en marge :

Ils seront reçus, biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

Cette négociation d'une espèce nouvelle finit par un discours qu'il me tint dans un de ses mouvemens de vivacité contre le roi d'Angleterre, son cher oncle. Ces deux rois ne s'aimaient pas. Celui de Prusse disait : *George est l'oncle de Frédéric, mais George ne l'est pas du roi de Prusse.* Enfin, il me dit : *Que la France déclare la guerre à l'Angleterre, & je marche.*

Je n'en voulais pas davantage. Je retournai

vîte à la cour de France : je rendis compte de mon voyage. Je lui donnai l'espérance qu'on m'avait donnée à Berlin. Elle ne fut point trompeuse : & le printemps suivant le roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohème avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alsace.

Si j'avais conté à quelque bon parisien mon aventure & le service que j'avais rendu, il n'eût pas douté que je ne fusse promu à quelque beau poste. Voici quelle fut ma récompense.

La duchesse de *Châteauroux* fut fâchée que la négociation n'eût pas passé immédiatement par elle ; il lui avait pris envie de chasser M. *Amelot*, parce qu'il était bègue, & que ce petit défaut lui déplaisait ; elle haïssait de plus cet *Amelot*, parce qu'il était gouverné par M. de *Maurepas* ; il fut renvoyé au bout de huit jours, & je fus enveloppé dans sa disgrace.

Il arriva quelque temps après que *Louis XV* fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz : M. de *Maurepas* & sa cabale prirent ce temps pour perdre madame de *Châteauroux*. L'évêque de Soissons, *Fitz-James*, fils du bâtard de *Jacques II*, regardé comme un saint, voulut, en qualité de premier aumônier, convertir le roi, & lui déclara qu'il ne lui donnerait ni absolution ni communion, s'il ne chassait sa maîtresse & sa sœur la duchesse de *Lauraguais*, & leurs amis. Les deux sœurs partirent chargées de l'exécration du peuple de Metz. Ce fut pour cette action que le peuple de Paris, aussi sot que celui de Metz, donna à *Louis XV* le sur-

nom de *Bien-aimé.* Un polisson, nommé *Vadé*, imagina ce titre que les almanachs prodiguèrent. Quand ce prince se porta bien, il ne voulut être que le bien-aimé de sa maîtresse. Ils s'aimèrent plus qu'auparavant. Elle devait rentrer dans son ministère ; elle allait partir de Paris pour Versailles, quand elle mourut subitement des suites de la rage que sa démission lui avait causée. Elle fut bientôt oubliée.

Il fallait une maîtresse. Le choix tomba sur la demoiselle *Poisson*, fille d'une femme entretenue, & d'un paysan de la Ferté-sous-Jouare, qui avait amassé quelque chose à vendre du blé aux entrepreneurs des vivres. Ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelque malversation. On avait marié sa fille au sous-fermier *le Normand*, seigneur d'Etiole, neveu du fermier général *le Normand de Tournehem*, qui entretenait la mère. La fille était bien élevée, sage, aimable, remplie de grâces & de talens, née avec du bon sens & un bon cœur. Je la connaissais assez : je fus même le confident de son amour. Elle m'avouait qu'elle avait toujours eu un secret pressentiment qu'elle serait aimée du roi, & qu'elle s'était senti une violente inclination pour lui, sans trop la démêler.

Cette idée qui aurait pu paraître chimérique dans sa situation, était fondée sur ce qu'on l'avait souvent menée aux chasses que fesait le roi dans la forêt de Sénar. *Tournehem*, l'amant de sa mère, avait une maison de campagne dans le voisinage. On promenait madame d'*Etiole* dans une jolie calèche. Le roi la remarquait, & lui envoyait souvent des

chevreuils. Sa mère ne cessait de lui dire qu'elle était plus jolie que madame de *Châteauroux*; & le bon homme *Tournehem* s'écriait souvent: *Il faut avouer que la fille de madame Poisson est un morceau de roi.* Enfin, quand elle eut tenu le roi entre ses bras, elle me dit qu'elle croyait fermement à la destinée; & elle avait raison. Je passai quelques mois avec elle à Etiole, pendant que le roi fesait la campagne de 1746.

Cela me valut des récompenses qu'on n'avait jamais données ni à mes ouvrages ni à mes services. Je fus jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'académie. Je fus nommé historiographe de France; & le roi me fit présent d'une charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Je conclus que pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la maîtresse d'un roi que d'écrire cent volumes.

Dès que j'eus l'air d'un homme heureux, tout mes confrères les beaux-esprits de Paris se déchaînèrent contre moi avec toute l'animosité & l'acharnement qu'ils devaient avoir contre quelqu'un à qui on donnait toutes les récompenses qu'ils méritaient.

J'étais toujours lié avec la marquise *du Châtelet* par l'amitié la plus inaltérable & par le goût de l'étude. Nous demeurions ensemble à Paris & à la campagne. Cirey est sur les confins de la Lorraine: le roi *Stanislas* tenait alors sa petite & agréable cour à Lunéville. Tout vieux & tout dévot qu'il était, il avait une maîtresse: c'était madame la marquise de *Boufflers*. Il partageait son ame entre elle &

un jésuite nommé *Menou*, le plus intrigant & le plus hardi prêtre que j'aie jamais connu. Cet homme avait attrapé au roi *Stanislas*, par les importunités de sa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont partie fut employée à bâtir une magnifique maison pour lui & pour quelques jésuites, dans la ville de Nanci. Cette maison était dotée de vingt-quatre mille livres de rente : dont douze pour la table de *Menou*, & douze pour donner à qui il voudrait.

La maîtresse n'était pas, à beaucoup près, si bien traitée. Elle tirait à peine alors du roi de Pologne de quoi avoir des jupes ; & cependant le jésuite enviait sa portion, & était furieusement jaloux de la marquise. Ils étaient ouvertement brouillés. Le pauvre roi avait tous les jours bien de la peine, au sortir de la messe, à repatrier sa maîtresse & son confesseur.

Enfin, notre jésuite ayant entendu parler de madame *du Châtelet*, qui était très-bien faite & encore assez belle, imagina de la substituer à madame de *Boufflers*. *Stanislas* se mêlait quelquefois de faire d'assez mauvais petits ouvrages : *Menou* crut qu'une femme auteur réussirait mieux qu'une autre auprès de lui. Et le voilà qui vient à Cirey pour ourdir cette belle trame : il cajole madame *du Châtelet*, & nous dit que le roi *Stanislas* sera enchanté de nous voir : il retourne dire au roi que nous brûlons d'envie de venir lui faire notre cour. *Stanislas* recommande à madame de *Boufflers* de nous amener.

Et en effet, nous allâmes passer à Lunéville

toute l'année 1749. Il arriva tout le contraire de ce que voulait le révérend père. Nous nous attachâmes à madame de *Boufflers*. Et le jésuite eut deux femmes à combattre.

La vie de la cour de Lorraine était assez agréable, quoiqu'il y eût, comme ailleurs, des intrigues & des tracasseries. *Poncet*, évêque de Troyes, perdu de dettes & de réputation, voulut sur la fin de l'année augmenter notre cour & nos tracasseries : quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendez aussi la réputation de ses oraisons funèbres & de ses sermons. Il obtint par nos dames d'être grand aumônier du roi, qui fut flatté d'avoir un évêque à ses gages, & à de très-petits gages.

Cet évêque ne vint qu'en 1750. Il débuta par être amoureux de madame de *Boufflers*, & fut chassé. Sa colère retomba sur *Louis XV*, gendre de *Stanislas* : car étant reto à Troyes, il voulut jouer un rôle dans la cule affaire des billets de confession, inve par l'archevêque de Paris, *Beaumont* ; il tête au parlement, & brava le roi. Ce n' pas le moyen de payer ses dettes, mais c'e celui de se faire enfermer. Le roi de Fr l'envoya prisonnier en Alsace, dans un cou de gros moines allemands. Mais il faut rev à ce qui me touche.

Madame *du Châtelet* mourut dans le palais de *Stanislas*, après deux jours de maladie. Nous étions tous si troublés, que personne de nous ne songea à faire venir ni curé, ni jésuite, ni sacrement. Elle n'eut point les horreurs de la mort : il n'y eut que nous qui

les femmes. Je fus saisi de la plus douloureuse affliction. Le bon roi *Stanislas* vint dans ma chambre me consoler, & pleurer avec moi. Peu de ses confrères en font autant en pareilles occasions. Il voulut me retenir : je ne pouvais plus supporter Lunéville, & je retournai à Paris.

Ma destinée était de courir de roi en roi, quoique j'aimasse ma liberté avec idolâtrie. Le roi de Prusse à qui j'avais souvent signifié que je ne quitterais jamais madame *du Châtelet* pour lui, voulut à toute force m'attraper quand il fut défait de sa rivale. Il jouissait alors d'une paix qu'il s'était acquise par des victoires, & son loisir était toujours employé à faire des vers, ou à écrire l'histoire de son pays, & de ses campagnes. Il était bien sûr, à la vérité, que ses vers & sa prose étaient fort au-dessus de ma prose & de mes vers, quant au fonds des choses ; mais il croyait que, pour la forme, je pouvais en qualité d'académicien donner quelque tournure à ses écrits ; il n'y eut point de séduction flatteuse qu'il n'employât pour me faire venir.

Le moyen de résister à un roi victorieux, poëte, musicien & philosophe, & qui fesait semblant de m'aimer ! je crus que je l'aimais. Enfin, je pris encore le chemin de Potsdam au mois de juin 1750. *Astolphe* ne fut pas mieux reçu dans le palais d'*Alcine*. Etre logé dans l'appartement qu'avait eu le maréchal de *Saxe*, avoir à ma disposition les cuisiniers du roi quand je voulais manger chez moi, & les cochers quand je voulais me promener, c'étaient les moindres faveurs qu'on me fesait.

& fans contredit le plus mauvais médecin de la terre dans la pratique ; auffi, grâces à Dieu, ne pratiquait-il point. Il s'était moqué de toute la faculté de Paris, & avait même écrit contre les médecins beaucoup de perfonnalités qu'ils ne pardonnèrent point ; ils obtinrent contre lui un décret de prife de corps. *La Métrie* s'était donc retiré à Berlin, où il amufait affez par fa gaieté ; écrivant d'ailleurs, & fefant imprimer tout ce qu'on peut imaginer de plus effronté fur la morale. Ses livres plurent au roi qui le fit, non pas fon médecin, mais fon lecteur.

Un jour, après la lecture, *la Mètrie* qui difait au roi tout ce qui lui venait dans la tête, lui dit qu'on était bien jaloux de ma faveur & de ma fortune. Laiffez faire, lui dit le roi, on preffe l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus. *La Métrie* ne manqua pas de me rendre ce bel apophthegme, digne de *Denis* de Syracufe.

Je réfolus dès-lors de mettre en fureté les pelures de l'orange. J'avais environ trois cents mille livres à placer. Je me gardai bien de mettre ce fonds dans les Etats de mon *Alcine*; je le plaçai avantageufement fur les terres que le duc de *Wirtemberg* pofsède en France. Le roi qui ouvrait toutes mes lettres fe douta bien que je ne prétendais pas refter auprès de lui. Cependant la fureur de faire des vers le poffédait comme *Denis*. Il fallait que je rabotaffe continuellement, & que je reviffe encore fon hiftoire de Brandebourg, & tout ce qu'il compofait.

La Métrie mourut après avoir mangé chez

ord *Tirconel*, envoyé de France, tout un
é farci de truffes, après un très-long dîné.
prétendit qu'il s'était confeſſé avant de
ir ; le roi en fut indigné ; il s'informa
tement ſi la choſe était vraie ; on l'aſſura
c'était une calomnie atroce, & que *la*
ie était mort comme il avait vécu, en
ıant DIEU & les médecins. Sa Majeſté ſa-
aite compoſa ſur le champ ſon oraiſon fu-
ıre, qu'il fit lire en ſon nom à l'aſſemblée
ique de l'académie par *d'Arget*, ſon ſe-
taire, & il donna ſix cents livres de pen-
ı à une fille de joie que *la Métrie* avait
enée de Paris, quand il avait abandonné
femme & ſes enfans.

aupertuis qui ſavait l'anecdote de l'écorce
range, prit ſon temps pour répandre le
ıit que j'avais dit que la charge d'athée du
était vacante. Cette calomnie ne réuſſit
ı ; mais il ajouta enſuite que je trouvais les
rs du roi mauvais, & cela réuſſit.

Je m'aperçus que depuis ce temps-là les
ıpers du roi n'étaient plus ſi gais ; on me
onait moins de vers à corriger ; ma diſgrace
ıit complète.

Algarotti, *d'Arget*, & un autre français
mmé *Chaſot*, qui était un de ſes meilleurs
iciers, le quittèrent tous à la fois. Je me
poſais à en faire autant. Mais je voulus
paravant me donner le plaiſir de me moquer
ın livre que *Maupertuis* venait d'imprimer.
occaſion était belle ; on n'avait jamais rien
rit de ſi ridicule & de ſi fou. Le bon homme
opoſait ſérieuſement de faire un voyage
oit aux deux pôles, de diſſéquer des têtes

de géans, pour connaître la nature de l'ame par leurs cervelles; de bâtir une ville où l'on ne parlerait que latin, de creuser un trou jusqu'au noyau de la terre, de guérir les maladies en enduisant les malades de poix résine, & enfin de prédire l'avenir en exaltant son ame.

Le roi rit du livre, j'en ris, tout le monde en rit. Mais il se passait alors une scène plus sérieuse, à propos de je ne sais quelle fadaise de mathématique, que *Maupertuis* voulait ériger en découverte. Un géomètre plus savant, nommé *Koenig*, bibliothécaire de la princesse d'*Orange*, à la Haie, lui fit apercevoir qu'il se trompait, & que *Leibnitz*, qui avait autrefois examiné cette vieille idée, avait démontré la fausseté dans plusieurs de dont il lui montra des copies.

Maupertuis, président de l'acad Berlin, indigné qu'un associé étran prouvât ses bévues, persuada d'abord au que *Koenig*, en qualité d'homme établi Hollande, était son ennemi, & avait coup de mal de la prose & de la poésie Majesté à la princesse d'*Orange*.

Cette première précaution prise, il quelques pauvres pensionnaires de l' qui dépendaient de lui, & fit condam comme faussaire, à être rayé du académiciens. Le géomètre d'Hollande a pris les devants, & avait renvoyé sa de la dignité d'académicien de Berlin.

Tous les gens de lettres de l'Europe fu aussi indignés des manœuvres de *Mau* qu'ennuyés de son livre. Il obtint la le mépris de ceux qui se piquaient

sophie & de ceux qui n'y entendaient rien. On se contentait à Berlin de lever les épaules, car le roi ayant pris parti dans cette malheureuse affaire, personne n'osait parler ; je fus le seul qui élevai la voix. *Koenig* était mon ami ; j'avais à la fois le plaisir de défendre la liberté des gens de lettres avec la cause d'un ami, & celui de mortifier un ennemi qui était autant l'ennemi de la modestie que le mien. Je n'avais nul dessein de rester à Berlin ; j'ai toujours préféré la liberté à tout le reste. Peu de gens de lettres en usent ainsi. La plupart sont pauvres ; la pauvreté énerve le courage ; & tout philosophe à la cour devient aussi esclave que le premier officier de la couronne. Je sentis combien ma liberté devait déplaire à un roi plus absolu que le grand turc. C'était un plaisant roi dans l'intérieur de la maison, il le faut avouer. Il protégeait *Maupertuis*, & se moquait de lui plus que de personne. Il se mit à écrire contre lui, & m'envoya son manuscrit dans ma chambre par un des ministres de ses plaisirs secrets, nommé *Marvits* ; il tourna beaucoup en ridicule le trou au centre de la terre, sa méthode de guérir avec un enduit de poix résine, le voyage au pôle austral, la ville latine, & la lâcheté de son académie qui avait souffert la tyrannie exercée sur le pauvre *Koenig*. Mais comme sa devise était : Point de bruit si je ne le fais, il fit brûler tout ce qu'on avait écrit sur cette matière, excepté son ouvrage.

Je lui renvoyai son ordre, sa clef de chambellan, ses pensions ; il fit alors tout ce qu'il put pour me garder, & moi tout ce que je pus pour le quitter. Il me rendit sa croix & sa

clef, il voulut que je foupaffe avec lui; je fis donc encore un fouper de *Damoclès*; après quoi je partis avec promeffe de revenir, & avec le ferme deffein de ne le revoir de ma vie.

Ainfi nous fûmes quatre qui nous échappâmes en peu de temps, *Chafot*, d'*Arget*, *Algarotti* & moi. Il n'y avait pas en effet moyen d'y tenir. On fait bien qu'il faut fouffrir auprès des rois; mais *Frédéric* abufait un peu trop de fa prérogative. La fociété a fes lois, à m[oins] que ce ne foit la fociété du lion & de la chèvre. *Frédéric* manquait toujours à la première loi de la fociété, de ne rien dire de défobligeant à perfonne. Il demandait fouvent à fon chambellan *Polnitz*, s'il ne changerait pas volontiers de religion pour la quatrième fois, & il offrait de payer cent écus comptant pour fa converfion. Eh mon Dieu, mon cher *Polnitz*, lui difait-il, j'ai oublié le nom de cet homme que vous volâtes à la Haie, en lui vendant de de l'argent faux pour du fin; aidez un peu ma mémoire, je vous prie. Il traitait à peu près de même le pauvre d'*Argens*. Cependant ces deux victimes reftèrent. *Polnitz* ayant mangé tout fon bien, était obligé d'avaler ces couleuvres pour vivre; il n'avait pas d'autre pain; & d'*Argens* n'avait pour tout bien dans [le] monde que fes *Lettres juives*, & fa fe[mme] nommée *Cochois*, mauvaife comédienne [de] province, fi laide qu'elle ne pouvait rien gagner à aucun métier, quoiqu'elle en fît plufieurs. Pour *Maupertuis* qui avait été affez mal avifé pour placer fon bien à Berlin, ne fongeant pas qu'il vaut mieux avoir cent piftoles dans un pays libre, que mille dans un pays

despotique, il fallait bien qu'il restât dans les fers qu'il s'était forgés.

En sortant de mon palais d'*Alcine*, j'allai passer un mois auprès de madame la duchesse de *Saxe-Gotha*, la meilleure princesse de la terre, la plus douce, la plus sage, la plus égale, & qui, Dieu merci, ne fesait point de vers. De-là je fus quelques jours à la maison de campagne du landgrave de Hesse, qui était beaucoup plus éloigné de la poésie que la princesse de *Gotha*. Je respirais. Je continuai doucement mon chemin par Francfort. C'était là que m'attendait ma très-bizarre destinée.

Je tombai malade à Francfort; une de mes nièces, veuve d'un capitaine au régiment de Champagne, femme très-aimable, remplie de talens, & qui de plus était regardée à Paris comme bonne compagnie, eut le courage de quitter Paris pour venir me trouver sur le Mein; mais elle me trouva prisonnier de guerre. Voici comme cette belle aventure s'était passée. Il y avait à Francfort un nommé *Freitag*, banni de Dresde, après y avoir été mis au carcan, & condamné à la brouette, devenu depuis dans Francfort agent du roi de Prusse, qui se servait volontiers de tels ministres, parce qu'ils n'avaient de gages que ce qu'ils pouvaient attraper aux passans.

Cet ambassadeur & un marchand nommé *Smith*, condamné ci-devant à l'amende pour fausse monnaie, me signifièrent de la part de sa Majesté le roi de Prusse, que j'eusse à ne point sortir de Francfort, jusqu'à ce que j'eusse rendu les effets précieux que j'emportais à sa Majesté. Hélas! Messieurs, je n'emporte rien

de ce pays-là, je vous jure, pas même l
moindres regrets. Quels sont donc les joya
de la couronne brandebourgeoise que v
redemandez ? *c'être, monsir*, répondit *Freit*
l'œuvre de poëshie du roi mon gracieux m
tre. Oh ! je lui rendrai sa prose & ses v
de tout mon cœur, lui répliquai-je, qu
qu'après tout j'aie plus d'un droit à cet o
vrage. Il m'a fait présent d'un bel exempla
imprimé à ses dépens. Malheureusement
exemplaire est à Leipsick avec mes aut
effets. Alors *Freitag* me proposa de rester
Francfort, jusqu'à ce que le trésor qui étai
Leipsick fût arrivé ; & il me signa ce beau bill

« Monsir, sitôt le gros ballot de Leips
» sera ici, où est l'œuvre de *poëshie* du
» mon maître, que sa Majesté demande,
» l'œuvre de poëshie rendu à moi, v
» pourrez partir où vous paraîtra bon.
» Francfort, 1 de juin 1753. *Freitag*, résid
» du roi mon maître. » J'écrivis au bas
billet, *bon pour l'œuvre de Poëshie du*
votre maître : de quoi le résident fut tr
satisfait.

Le 17 de juin arriva le grand ballot
poëshies. Je remis fidellement ce sacré dép
& je crus pouvoir m'en aller sans manq
à aucune tête couronnée : mais dans l'inst
que je partais, on m'arrête, moi, mon sec
taire & mes gens ; on arrête ma nièce ; qua
soldats la traînent au milieu des boues ch
le marchand *Smith*, qui avait je ne sais qu
titre de conseiller privé du roi de Prusse.
marchand de Francfort se croyait alors
général prussien : il commandait douze sold

la ville dans cette grande affaire, avec
ite l'importance & la grandeur convenables.
i nièce avait un passe-port du roi de
rance, & de plus, elle n'avait jamais corrigé
vers du roi de Prusse. On respecte d'ordi-
ire les dames dans les horreurs de la guerre;
is le conseiller Smith & le résident Freitag,
en agissant pour Frédéric, croyaient lui faire
ir cour en traînant le pauvre beau sexe
ns les boues.

On nous fourra tous deux dans une espèce
d'hôtellerie, à la porte de laquelle furent postés
douze soldats : on en mit quatre autres dans
ma chambre, quatre dans un grenier où l'on
avait conduit ma nièce, quatre dans un galetas
vert à tous les vents, où l'on fit coucher
n secrétaire sur de la paille. Ma nièce,
ait à la vérité un petit lit; mais ses quatre
dats avec la baïonnette au bout du fusil,
tenaient lieu de rideaux & de femmes de
mbre.

Nous avions beau dire que nous en appel-
ns à César, que l'empereur avait été élu
ns Francfort, que mon secrétaire était flo-
ntin, & sujet de sa Majesté impériale, que
nièce & moi nous étions sujets du roi
s-chrétien, & que nous n'avions rien à
êler avec le margrave de Brandebourg :
nous répondit que le margrave avait plus
crédit dans Francfort que l'empereur.
ous fûmes douze jours prisonniers de guerre,
il nous fallut payer cent quarante écus par
ur.

Le marchand Smith s'était emparé de tous
s effets, qui me furent rendus plus légers

de moitié. On ne pouvait payer plus ch
ment l'*œuvre de poëshie du roi de Pruſſ*
perdis environ la ſomme qu'il avait dép
pour me faire venir chez lui, & pour pre
de mes leçons. Partant nous fûmes quitt

Pour rendre l'aventure complette, un ce
Van Duren, libraire à la Haie, fripo
profeſſion, & banqueroutier par habit
était alors retiré à Francfort. C'était le n
homme à qui j'avais fait préſent, treize
auparavant, du manuſcrit de l'*Anti-Mach*
de *Frédéric*. On retrouve ſes amis dans l'o
ſion. Il prétendit que ſa Majeſté lui red
une vingtaine de ducats, & que j'en
reſponſable. Il compta l'intérêt, & l'i
rêt de de l'intérêt. Le ſieur *Fickard*, bo
meſtre de Francfort, qui était même le bo
meſtre régnant, comme cela ſe dit, tr
en qualité de bourgmeſtre le compte très-
& en qualité de régnant, il me fit débo
trente ducats, en prit vingt-ſix pour lui
en donna quatre au fripon de libraire.

Toute cette affaire d'oſtrogoths & de v
dales étant finie, j'embraſſai mes hôtes
les remerciai de leur douce réception.

Quelque temps après, j'allai prendre
eaux de Plombières; je bus ſur-tout celle
Léthé, bien perſuadé que les malheurs
quelque eſpèce qu'ils ſoient, ne ſont bons
oublier. Ma nièce, madame *Denis*, qui f
la conſolation de ma vie, & qui s'était a
chée à moi par ſon goût pour les lettres
par la plus tendre amitié, m'accompagna
Plombières à Lyon. J'y fus reçu avec
acclamations par toute la ville, & aſſez

par le cardinal de *Tencin*, archevêque de Lyon, si connu par la manière dont il avait fait sa fortune en rendant catholique ce *Law* ou *Lass*, auteur du système qui bouleversa la France. Son concile d'Embrun acheva la fortune que la conversion de *Law* avait commencée. Le système le rendit si riche qu'il eut de quoi acheter un chapeau de cardinal. Il fut ministre d'Etat: & en qualité de ministre il m'avoua confidemment qu'il ne pouvait me donner à dîner en public, parce que le roi de France était fâché contre moi de ce que je l'avais quitté pour le roi de Prusse. Je lui dis que je ne dînais jamais, & qu'à l'égard des rois, j'étais l'homme du monde qui prenais le plus aisément mon parti, aussi-bien qu'avec les cardinaux. On m'avait conseillé les eaux d'Aix en Savoie; quoiqu'elles fussent sous la domination d'un roi, je pris ma route pour aller en boire. Il fallait passer par Genève: le fameux médecin *Tronchin*, établi à Genève depuis peu, me déclara que les eaux d'Aix me tueraient, & qu'il me ferait vivre.

J'acceptai le parti qu'il me proposait. Il n'est permis à aucun catholique de s'établir à Genève, ni dans les cantons Suisses protestans. Il me parut plaisant d'acquérir des domaines dans les seuls pays de la terre où il ne m'était pas permis d'en avoir.

J'achetai par un marché singulier, & dont il n'y avait point d'exemple dans le pays, un petit bien d'environ soixante arpens, qu'on me vendit le double de ce qu'il eût coûté auprès de Paris: mais le plaisir n'est jamais trop cher; la maison est jolie & commode;

l'aspect en est charmant; il étonne & ne l
point. C'est d'un côté le lac de Genève, c
la ville de l'autre; le Rhône en sort à g
bouillons, & forme un canal au bas de i
jardin; la rivière d'Arve qui descend de
Savoie se précipite dans le Rhône; plus
on voit encore une autre rivière. Cent m
sons de campagne, cent jardins rians, orn
les bords du lac & des rivières; dans le lo
tain s'élèvent les Alpes, & à travers l
précipices on découvre vingt lieues de m
tagnes couvertes de neiges éternelles. J'ai
core une plus belle maison, & une vue
étendue à Lausanne; mais ma maison au
de Genève est beaucoup plus agréable. J'ai
ces deux habitations ce que les rois ne donn
point, ou plutôt ce qu'ils ôtent, le repo
la liberté; & j'ai encore ce qu'ils donnent q
quefois, & que je ne tiens pas d'eux; je
en pratique ce que j'ai dit dans le Mondain

Oh, le bon temps que ce siècle de fer!

Toutes les commodités de la vie en am
blemens, en équipages, en bonne chère
trouvent dans mes deux maisons; une so
douce & de gens d'esprit remplit les mo
que l'étude & le soin de ma santé me lai
Il y a là de quoi faire crever de douleur
d'un de mes chers confrères les gens de lett
cependant je ne suis pas né riche, il
faut beaucoup. On me demande par quel
je suis parvenu à vivre comme un ferm
général; il est bon de le dire, afin que
exemple serve. J'ai vu tant de gens de le

par

pauvres & méprisés, que j'ai conclu dès long-temps que je ne devais pas en augmenter le nombre.

Il faut être en France enclume ou marteau : j'étais né enclume. Un patrimoine court devient tous les jours plus court, parce que tout augmente de prix à la longue, & que souvent le gouvernement a touché aux rentes & aux espèces. Il faut être attentif à toutes les opérations que le ministère toujours obéré & toujours inconstant fait dans les finances de l'Etat. Il y en a toujours quelqu'une dont un particulier peut profiter, sans avoir obligation à personne ; & rien n'est si doux que de faire sa fortune par soi-même : le premier pas coûte quelques peines ; les autres sont aisés. Il faut être économe dans sa jeunesse ; on se trouve dans sa vieillesse un fonds dont on est surpris. C'est le temps où la fortune est le plus nécessaire, c'est celui où je jouis ; & après avoir vécu chez des rois, je me suis fait roi chez moi, malgré des pertes immenses.

Depuis que je vis dans cette opulence paisible & dans la plus extrême indépendance, le roi de Prusse est revenu à moi ; il m'envoya, en 1755, un opéra qu'il avait f t de ma tragédie de Mérope : c'était sans contredit ce qu'il avait jamais fait de plus mauvais. Depuis ce temps il a continué à m'écrire ; j'ai toujours été en commerce de lettres avec sa sœur la margrave de *Bareith* qui m'a conservé des bontés inaltérables.

Pendant que je jouissais dans ma retraite de la vie la plus douce qu'on puisse imaginer, j'eus le petit plaisir philosophique de voir que

les rois de l'Europe ne goûtaient pas cette heureuſe tranquillité, & de conclure que la ſituation d'un particulier eſt ſouvent préférable à celle des plus grands monarques, comme vous allez voir.

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpens de neige, en 1756 : dans le même temps l'impératrice reine d'Hongrie, parut avoir quelque envie de reprendre, ſi elle pouvait, ſa chère Siléſie, q le roi de Pruſſe lui avait arrachée. Elle negociait dans ce deſſein avec l'impératrice de Ruſſie, & avec le roi de Pologne, ſeulement en qualité d'électeur de Saxe; car on ne négocie point avec les Polonais. Le roi de Fı de ſon côté voulait ſe venger ſur les Etats d'Hanovre, du mal que l'électeur d'Hanovre, roi d'Angleterre, lui feſait ſur mer. *Frédéric*, qui était alors allié avec la France, & qui avait un profond mépris pour notre gouvernement, préféra l'alliance de l'Angleterre à celle de France; & s'unit avec la maiſon d'Hanovre, comptant empêcher d'une main les Ruſſes d'avancer dans ſa Pruſſe, & de l'autre les Français de venir en Allemagne; il ſe trompa dans ces deux idées; mais il en avait une troiſième dans laquelle il ne ſe trompa point; ce fut d'envahir la Saxe ſous prétexte d'amitié, & de faire la guerre à l'impératrice reine d'Hongrie avec l'argent qu'il pilla chez les Saxons,

Le marquis de Brandebourg, par cette manoeuvre ſingulière fit ſeul changer tout le ſyſtème de l'Europe. Le roi de France voulant le retenir dans ſon alliance, lui avait

envoyé le duc de *Nivernois*, homme d'eſprit & qui feſait de très-jolis vers. L'ambaſſade d'un duc & pair & d'un poëte ſemblait devoir flatter la vanité & le goût de *Frédéric*; il ſe moqua du roi de France, & ſigna ſon traité avec l'Angleterre le jour même que l'ambaſſadeur arriva à Berlin; joua très-poliment le duc & pair, & fit une épigramme contre le poëte.

C'était alors le privilége de la poéſie de gouverner les Etats. Il y avait un autre poëte à Paris, homme de condition, fort pauvre, mais très-aimable; en un mot l'abbé de *Bernis*, depuis cardinal. Il avait débuté par faire des vers contre moi, & enſuite était devenu mon ami, ce qui ne lui ſervait à rien; mais il était devenu celui de madame de *Pompadour*, & cela lui fut plus utile. On l'avait envoyé du Parnaſſe en ambaſſade à Veniſe, il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le roi de Pruſſe dans ce beau livre de *poëshies*, que ce M. *Freitag* redemandait à Francfort avec tant d'inſtance, avait gliſſé un vers contre l'abbé de *Bernis*.

Evitez de Bernis la ſtérile abondance.

Je ne crois pas que ce livre & ce vers fuſſent parvenus juſqu'à l'abbé : mais comme DIEU eſt juſte, DIEU ſe ſervit de lui pour venger la France du roi de Pruſſe. L'abbé conclut un traité offenſif & défenſif avec M. de *Staremberg*, ambaſſadeur d'Autriche, en dépit de *Rouillé*, alors miniſtre des affaires étrangères. Madame de *Pompadour* préſida à cette

négociation : *Rouillé* fut obligé de signer le traité conjointement avec l'abbé de *Bernis*, ce qui était sans exemple. Ce ministre *Rouillé*, il faut l'avouer, était le plus inepte secrétaire d'Etat que jamais roi de *France* ait eu, & le pédant le plus ignorant qui fût dans la robe. Il avait demandé un jour si la Vétéravie était en Italie. Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuses à traiter, on le souffrit : mais dès qu'on eut de grands objets, on sentit son insuffisance, on le renvoya, l'abbé de *Bernis* eut sa place.

Mademoiselle *Poisson*, dame *le Normand*, marquise de *Pompadour*, était réellement premier ministre d'Etat. Certains termes outrageans, lâchés contre elle par *Frédéric* qui n'épargnait ni les femmes ni les poëtes, avaient blessé le cœur de la marquise, & ne contribuèrent pas peu à cette révolution dans les affaires, qui réunit en un moment les maisons de France & d'Autriche, après plus de deux cents ans d'une haine réputée immortelle. La cour de France qui avait prétendu en 1741 écraser l'Autriche, la soutint, en 1756, & enfin l'on vit la France, la Russie, la Suède, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, & le fiscal de l'Empire, déclarés contre le seul marquis de Brandebourg.

Ce prince, dont l'aïeul pouvait à peine entretenir vingt mille hommes, avait une armée de cent mille fantassins, & de quarante mille cavaliers, bien composée, encore mieux exercée, pourvue de tout ; mais enfin il y avait plus de quatre cents mille hommes en armes contre le Brandebourg.

Il arriva, dans cette guerre, que chaque parti prit d'abord tout ce qu'il était à portée prendre. *Frédéric* prit la Saxe, la France prit les Etats de *Frédéric* depuis la ville de Gueldre jusqu'à Minden sur le Véser, & s'empara pour un temps de tout l'électorat d'Hanovre, & de la Hesse, alliée de *Frédéric* : l'impératrice de Russie prit toute la Prusse : ce roi, battu d'abord par les Russes, battit les Autrichiens, & ensuite en fut battu dans la Bohème, le 18 de juin 1757.

La perte d'une bataille semblait devoir écraser ce monarque : pressé de tous côtés par les Russes, par les Autrichiens & par la France, lui-même se crut perdu. Le maréchal de *Richelieu* venait de conclure près de Stade un traité avec les Hanovriens & les Hessois, qui ressemblait à celui des Fourches Caudines. Leur armée ne devait plus servir; le maréchal était près d'entrer dans la Saxe avec soixante mille hommes; le prince de *Soubise* allait y entrer d'un autre côté avec plus de trente mille, & était secondé de l'armée des Cercles de l'Empire; de-là on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un second combat, & étaient déjà dans Breslau : un de leurs généraux même avait fait une course jusqu'à Berlin, & l'avait mis à contribution : le trésor du roi de Prusse était presque épuisé, & bientôt il ne devait plus lui rester un village ; on allait le mettre au ban de l'Empire ; son procès était commencé ; il était déclaré rebelle ; & s'il était pris, l'apparence était qu'il aurait été condamné à perdre la tête.

Dans ces extrémités, il lui passa dans l'es-

prit de vouloir se tuer. Il écrivit à sa so madame la margrave de *Bareith*, qu'il a terminer sa vie : il ne voulut point fini pièce sans quelques vers ; la passion de la p était encore plus forte en lui que la l de la vie. Il écrivit donc au marquis d'*A*, une longue épître en vers, dans laque lui fesait part de sa résolution, & lui adieu. Quelque singulière que soit cette é par le sujet, & par celui qui l'a écrite par le personnage à qui elle est adressé n'y a pas moyen de la transcrire ici toute tière, tant il y a de répétitions ; mais trouve quelques morceaux assez bien tou pour un roi du Nord ; en voici plus passages :

Ami, le sort en est jeté ;
Las de plier dans l'infortune ;
Sous le joug de l'adversité,
J'accourcis le temps arrêté
Que la nature notre mère
A nos jours remplis de misère
À daigné prodiguer par libéralité.
D'un cœur assuré, d'un œil ferme
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort
Sans timidité, sans effort.
Adieu grandeurs, adieu chimères ;
De vos bluettes passagères
Mes yeux ne sont plus éblouis.
Si votre faux éclat de ma naissante aurore
Fit trop imprudemment éclore

Des désirs indiscrets, long-temps évanouis ;
Au sein de la philosophie ;
Ecole de la vérité,
Zénon me détrompa de la frivolité
Qui produit les erreurs du songe de la vie.
Adieu, divine volupté,
Adieu, plaisirs charmans, qui flattez la mollesse ;
Et dont la troupe enchanteresse,
Par des liens de fleurs enchaîne la gaîté.
Mais que fais-je, grand Dieu ! courbé sous la tristesse ;
Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'alégresse ?
Et sous la griffe du vautour,
Voit-on la tendre tourterelle
Et la plaintive Philomèle
Chanter ou respirer l'amour ?
Depuis long-temps pour moi l'astre de la lumière
N'éclaira que des jours signalés par mes maux ;
Depuis long-temps Morphée avare de pavots,
N'en daigne plus jeter sur ma triste paupière.
Je disais ce matin, les yeux couverts de pleurs,
Le jour qui dans peu va paraître
M'annonce de nouveaux malheurs ;
Je disais à la nuit : Tu vas bientôt renaître
Pour éterniser mes douleurs.
Vous, de la liberté héros que je révère,
O manes de Caton, ô manes de Brutus !
Votre illustre exemple m'éclaire
Parmi l'erreur & les abus ;
C'est votre flambeau funéraire
Qui m'instruit du chemin peu connu du vulgaire
Que nous avaient tracé vos antiques vertus.

J'écarte les romans & les pompeux fantômes
Qu'engendra de ses flancs la superstition ;
Et pour approfondir la nature des hommes,
Pour connaître ce que nous sommes,
Je ne m'adresse point à la Religion.
J'apprends de mon maître Epicure
Que du temps la cruelle injure
Dissout les êtres composés ;
Que ce souffle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organisés
N'est point de nature immortelle.
Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfans,
Souffre de la douleur cruelle,
Il s'égare, il s'éclipse, il baisse avec les ans.
Sans doute il périra quand la nuit éternelle
Viendra nous arracher du nombre des vivans.
Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
Je souffre en ma douleur profonde
Plus de maux dans cet univers,
Que dans les fictions de la fable féconde
N'en a jamais souffert Prométhée aux Enfers.
Ainsi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un destin cruel & trompant leurs bourreaux,
D'un noble effort brisent leurs chaînes ;
Sans m'embarrasser des moyens
Je romps les funestes liens
Dont la subtile & fine trame
A ce corps rongé de chagrins
Trop long-temps attacha mon ame.

Tu vois dans ce cruel tableau
De mon trépas la juste cause.
Au moins ne pense pas du néant du caveau
Que j'aspire à l'apothéose.
Mais lorsque le printemps paraissant de nouveau,
De son sein abondant t'offre des fleurs écloses,
Chaque fois d'un bouquet de myrtes & de roses
Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Il m'envoya cette épître écrite de sa main. y a plusieurs hémistiches pillés de l'abbé Chaulieu & de moi. Les idées sont incohé- ites, les vers en général mal faits, mais il en a de bons; & c'est beaucoup pour un i de faire une épître de deux cents mauvais ers dans l'état où il était. Il voulait qu'on qu'il avait conservé toute la présence & ste la liberté de son esprit dans un moment les hommes n'en ont guère.

La lettre qu'il m'écrivit témoignait les mêmes entimens; mais il y avait moins de myrtes & le roses, & d'*Ixions* & de douleur profonde. combattis en prose la résolution qu'il disait oir prise de mourir; & je n'eus pas de ine à le déterminer à vivre. Je lui conseillai d'entamer une négociation avec le maréchal de *Richelieu*, d'imiter le duc de *Cumberland*; je pris enfin toutes les libertés qu'on peut prendre avec un poëte désespéré, qui était tout près de n'être plus roi. Il écrivit en effet au maréchal de *Richelieu*; mais n'ayant pas de réponse, il résolut de nous battre. Il me manda qu'il allait combattre le prince de *Soubise*; sa lettre finissait par des vers plus

dignes de sa situation, de sa dignité, de son courage & de son esprit.

Quand on est voisin du naufrage,
Il faut en affrontant l'orage
Penser, vivre & mourir en roi.

En marchant aux Français & aux Impériaux, il écrivit à madame la margrave de *Bareith*, sa sœur, qu'il se ferait tuer : mais il fut p heureux qu'il ne le disait, & qu'il ne croyait. Il attendit, le 5 de novembre 1757, l'armée française & impériale dans un poste assez avantageux, à Rosbac, sur les frontiè de la Saxe ; & comme il avait toujours paris de se faire tuer, il voulut que son frère le prince *Henri* acquittât sa promesse à la tète cinq bataillons Prussiens qui devaient sou le premier effort des armées ennemies, ta que son artillerie les foudroierait, & q cavalerie attaquerait la leur.

En effet le prince *Henri* fut légèrem à la gorge d'un coup de fusil; & ce fut, je le seul prussien blessé à cette journée. Les Français & les Autrichiens s'enfuirent à première décharge. Ce fut la dér e la inouie & la plus complète dont l'h ire jamais parlé. Cette bataille de R r long-temps célébre. On vit trente e çais, & vingt mille Impériaux endre fuite honteuse & précipitée devant cinq bataillons & quelques escadrons. Les défaites d'Azincour, de Crécy, de Poitiers, ne furent pas si humiliantes.

La discipline & l'exercice militaire que son

ère avait établis, & que le fils avait fortifiés, furent la véritable cause de cette étrange victoire. L'exercice prussien s'était perfectionné pendant cinq ans. On avait voulu l'imiter en France comme dans tous les autres Etats; mais on n'avait pu faire en trois ou quatre ans, avec des Français peu disciplinables, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Prussiens; on avait même changé les manœuvres en France presqu'à chaque revue, de sorte que les officiers & les soldats, ayant mal appris des exercices nouveaux, & tous différens les uns des autres, n'avaient rien appris du tout, & n'avaient réellement aucune discipline ni aucun exercice. En un mot, à la seule vue des Prussiens tout fut en déroute, & la fortune fit passer *Frédéric*, en un quart d'heure, du comble du désespoir à celui du bonheur & de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût très-passager; il craignait d'avoir à porter tout le poids de la puissance de la France, de la Russie & de l'Autriche, & il aurait bien voulu détacher *Louis XV* de *Marie-Thérèse*.

La funeste journée de Rosbac fesait murmurer toute la France contre le traité de l'abbé de *Bernis* avec la cour de Vienne. Le cardinal de *Tencin*, archevêque de Lyon, avait toujours conservé son rang de ministre d'Etat, & une correspondance particulière avec le roi de France; il était plus opposé que personne à l'alliance avec la cour Autrichienne. Il m'avait fait à Lyon une réception dont il pouvait croire que j'étais peu satisfait: cependant l'envie de se mêler d'intrigues, qui le suivait dans

ſa retraite, & qui, à ce qu'on prétend, donne jamais les hommes en place, le ſe lier avec moi, pour engager mad margrave de *Bareith* à s'en remettre à à lui confier les intérêts du roi ſon f voulait réconcilier le roi de Pruſſe roi de France, & croyait procurer la n'était pas bien difficile de porter mad *Bareith* & le roi ſon frère à cette n tion; je m'en chargeai avec d'autant plaiſir que je voyais très-bien qu'elle r irait pas.

Madame la margrave de *Bareith* éc la part du roi ſon frère. C'était par i paſſaient les lettres de cette princeſſe cardinal: j'avais en ſecret la ſatisfaction l'entremetteur de cette grande affaire, & être encore un autre plaiſir, celui de que mon cardinal ſe préparait un gra goût. Il écrivit une belle lettre au roi envoyant celle de la margrave; mais tout étonné que le roi lui répondît aſſez ment que le ſecrétaire d'Etat des étrangères l'inſtruirait de ſes intention

En effet l'abbé de *Bernis* dicta au car réponſe qu'il devait faire: cette répon un refus net d'entrer en négociation. obligé de ſigner le modèle de la lettre envoyait l'abbé de *Bernis*; il m'envoya triſte lettre qui finiſſait tout, & il en mou chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu comment on de chagrin, & comment des miniſtres vieux cardinaux, qui ont l'ame ſi dure pourtant aſſez de ſenſibilité pour être

à mort pour un petit dégoût : mon dessein avait été de me moquer de lui, de le mortifier, non pas de le faire mourir.

Il y avait une espèce de grandeur dans le ministère de France à refuser la paix au roi de Prusse, après avoir été battu & humilié par lui ; il y avait de la fidélité & bien de la bonté de se sacrifier encore pour la maison d'Autriche : ces vertus furent long-temps mal récompensées par la fortune.

Les Hanovriens, les Brunswikois, les Hessois furent moins fidelles à leurs traités, & s'en trouvèrent mieux. Ils avaient stipulé avec le maréchal de *Richelieu* qu'ils ne serviraient plus contre nous ; qu'ils repasseraient l'Elbe, au-delà duquel on les avait renvoyés ; ils rompirent leur marché des Fourches Caudines, dès qu'ils surent que nous avions été battus à Rosbac. L'indiscipline, la désertion, les maladies détruisirent notre armée, & le résultat de toutes nos opérations fut, au printemps de 1758, d'avoir perdu trois cents millions, & cinquante mille hommes en Allemagne pour *Marie-Thérèse*, comme nous avions fait dans la guerre de 1741, en combattant contre elle.

Le roi de Prusse qui avait battu notre armée dans la Turinge à Rosbac, s'en alla combattre l'armée autrichienne à soixante lieues de-là. Les Français pouvaient encore entrer en Saxe, les vainqueurs marchaient ailleurs ; rien n'aurait arrêté les Français ; mais ils avaient jeté leurs armes, perdu leur canon, leurs munitions, leurs vivres, & sur-tout la tête. Ils s'éparpillèrent. On rassembla leurs débris difficile-

ment. *Frédéric*, au bout d'un mois, remporte à pareil jour une victoire plus signalée & plus disputée sur l'armée d'Autriche, auprès de Breslau ; il reprend Breslau, il y fait quinze mille prisonniers ; le reste de la Silésie rentre sous ses lois ; *Gustave-Adolphe* n'avait pas fait de si grandes choses. Il fallut bien alors lui pardonner ses vers, ses plaisanteries, ses petites malices, & même ses péchés contre le sexe féminin. Tous les défauts de l'homme disparurent devant la gloire du héros.

Aux Délices, 6 de Novembre 1759.

J'avais laissé là mes mémoires, les croyant aussi inutiles que les lettres de *Bayle* à madame sa chère mère, & que la vie de *Saint-Evremont* écrite par *des Maiseaux*, & que celle de l'abbé de *Mongon* écrite par lui-même : mais bien des choses qui me paraissent ou neuves ou plaisantes me ramènent au ridicule de parler de moi à moi-même.

Je vois de mes fenêtres la ville où régnait *Jean Chauvin*, le picard, dit *Calvin*, & la place où il fit brûler *Servet* pour le bien de son ame. Presque tous les prêtres de ce pays-ci pensent aujourd'hui comme *Servet*, & vont même plus loin que lui. Ils ne croient point du tout *Jésus-Christ* DIEU ; & ces Messieurs qui ont fait autrefois main basse sur le purgatoire se sont humanisés jusqu'à faire grâce aux ames qui sont en enfer. Ils prétendent que leurs peines ne seront point éternelles, que *Thésée* ne sera pas toujours dans son fauteuil, que *Sisyphe* ne roulera pas toujours son rocher :

ıſ, de l'enfer auquel ils ne croient plus, ils t fait le purgatoire auquel ils ne croyaient . C'eſt une aſſez jolie révolution dans l'hiſre de l'eſprit humain. Il y avait là de quoi couper la gorge, allumer des bûchers, ıre des Saint-Barthelemi ; cependant on ne ›ſt pas même dit d'injures, tant les mœurs ıt changées. Il n'y a que moi à qui un de prédicans en ait dit, parce que j'avais oſé ancer que le picard *Calvin* était un eſprit r qui avait fait brûler *Servet* fort mal à ·opos. Admirez, je vous prie, les contraſtions de ce monde. Voilà des gens qui ſont eſque ouvertement ſectateurs de *Servet*, & i m'injurient pour avoir trouvé mauvais que *Calvin* l'ait fait brûler à petit feu avec des fagots verts.

Ils ont voulu me prouver en forme que *Calvin* était un bon homme ; ils ont prié le conſeil de Genève de leur communiquer les pièces du procès de *Servet* : le conſeil plus ſage qu'eux les a refuſées ; il ne leur a pas été permis d'écrire contre moi dans Genève. Je regarde ce petit triomphe comme le plus bel exemple des progrès de la raiſon dans ce ſiècle.

La philoſophie a remporté encore une plus grande victoire ſur ſes ennemis à Lauſanne. Quelques miniſtres s'étaient aviſés dans ce pays-là de compiler je ne ſais quel mauvais livre contre moi, pour l'honneur, diſaient-ils, de la religion chrétienne. J'ai trouvé ſans peine le moyen de faire ſaiſir les exemplaires, & de les ſupprimer par autorité du magiſtrat : c'eſt peut-être la première fois qu'on ait forcé

des théologiens à se taire, & à respecter un philosophe. Jugez si je ne dois pas aimer passionnément ce pays-ci. Etres pensans, je vous avertis qu'il est très-agréable de vivre dans une républiqne aux chefs de laquelle on peut dire : venez demain dîner chez moi. Cependant je ne me suis pas encore trouvé assez libre ; & ce qui est, à mon gré, digne de quelque attention, c'est que, pour l'être parfaitement, j'ai acheté des terres en France. Il y en avait deux a ma bienséance à une lieue de Genève, qui avaient joui autrefois de tous les priviléges de cette ville. J'ai eu le bonheur d'obtenir du roi un brevet par lequel ces priviléges me sont conservés. Enfin, j'ai tellement arrangé ma destinée que je me trouve indépendant à la fois en Suisse, sur le territoire de Genève & en France.

J'entends parler beaucoup de liberté, mais je ne crois pas qu'il y ait eu en Europe un particulier qui s'en soit fait une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra ou qui pourra.

Je ne pouvais certainement mieux prendre mon temps pour chercher cette liberté & le repos loin de Paris. On y était alors aussi fou & aussi acharné dans des querelles puériles que du temps de la fronde ; il n'y manquait que la guerre civile ; mais comme Paris n'avait ni un roi des halles, tel que le duc de *Beaufort*, ni un coadjuteur donnant la bénédiction avec un poignard, il n'y eut que des tracasseries civiles : elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde, inventés, comme j'ai déjà dit, par l'archevêque de Paris

Paris *Beaumont*, homme opiniâtre, fesant le mal de tout son cœur par excès de zèle, un fou sérieux, un vrai saint dans le goût de *Thomas* de Cantorbéri. La querelle s'échauffa pour une place à l'hôpital, à laquelle le parlement de Paris prétendait nommer, & que l'archevêque réputait place sacrée, dépendante uniquement de l'Eglise. Tout Paris prit parti; les petites factions janséniste & moliniste ne s'épargnèrent pas; le roi les voulut traiter comme on fait quelquefois les gens qui se battent dans la rue; on leur jette des seaux d'eau pour les séparer. Il donna le tort aux deux partis, comme de raison; mais ils n'en furent que plus envenimés : il exila l'archevêque, il exila le parlement; mais un maître ne doit chasser ses domestiques que quand il est sûr d'en trouver d'autres pour les remplacer; la cour fut enfin obligée de faire revenir le parlement, parce qu'une chambre nommée royale, composée de conseillers d'État & de maîtres des requêtes, érigée pour juger les procès, n'avait pu trouver pratique. Les Parisiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant cette cour de justice qu'on appelle parlement. Tous ses membres furent donc rappelés, & crurent avoir remporté une victoire signalée sur le roi. Ils l'avertirent paternellement, dans une de leurs remontrances, qu'il ne fallait pas qu'il exilât une autrefois son parlement, attendu, disaient-ils, *que cela était de mauvais exemple*. Enfin, ils en firent tant que le roi résolut au moins de casser une de leurs chambres, & de réformer les autres. Alors ces messieurs donnèrent tous leur dé-

mission, excepté la grand'chambre; les murmures éclatèrent : on déclamait publiquement au palais contre le roi. Le feu qui sortait de toutes les bouches prit malheureusement à la cervelle d'un laquais, nommé *Damiens*, q allait souvent dans la grand'salle. Il est prouvé par le procès de ce fanatique de la robe, qu'i n'avait pas l'idée de tuer le roi, mais seulement celle de lui infliger une petite correction. Il n'y a rien qui ne passe par la tête des hommes Ce misérable avait été cuistre au collége des jésuites, collége où j'ai vu quelquefois les écoliers donner des coups de canif, & les cuistres leur en rendre. *Damiens* alla donc à Versailles dans cette résolution, & blessa le roi au milieu de ses gardes & de ses courtisans avec un de ces petits canifs dont on taille des plumes

On ne manqua pas, dans la première horreur de cet accident, d'imputer le coup aux jésuites qui en étaient, disaient-on, en possession par un ancien usage. J'ai lu une lettre d'un père *Griffe* dans laquelle il disait : *Cette fois-ci ce n'* *pas nous, c'est à présent le tour de messieurs* C'était naturellement au grand prévôt de la cour à juger l'assassin, puisque le crime avait été commis dans l'enceinte du palais du roi Le malheureux commença par accuser sept membres des enquêtes : il n'y avait qu'à laisser subsister cette accusation, & exécuter le criminel; par-là le roi rendait le parlement à jamais odieux, & se donnait sur lui un avantage aussi durable que la monarchie. On croit que M. d'*Argenson* porta le roi à donner à son parlement la permission de juger l'affaire : il

fut bien récompensé, car huit jours après il fut dépossédé & exilé.

Le roi eut la faiblesse de donner de grosses pensions aux conseillers qui instruisirent le procès de *Damiens*, comme s'ils avaient rendu quelque service signalé & difficile. Cette conduite acheva d'inspirer à messieurs des enquêtes une confiance nouvelle; ils se crurent des personnages importans; & leurs chimères de représenter la nation & d'être les tuteurs des rois se réveillèrent: cette scène passée, & n'ayant plus rien à faire, ils s'amusèrent à persécuter les philosophes.

Omer Joly de Fleuri, avocat général du parlement de Paris, étala devant les chambres assemblées le triomphe le plus complet que l'ignorance, la mauvaise foi & l'hypocrisie aient jamais remporté. Plusieurs gens de lettres très-estimables par leur science & par leur conduite, s'étaient associés pour composer un dictionnaire immense de tout ce qui peut éclairer l'esprit humain: c'était un très-grand objet de commerce pour la librairie de France: le chancelier, les ministres encourageaient une si belle entreprise. Déjà sept volumes avaient paru; on les traduisait en italien, en anglais, en allemand, en hollandais; & ce trésor ouvert à toutes les nations par les Français pouvait être regardé comme ce qui nous fesait alors le plus d'honneur, tant les excellens articles du *Dictionnaire encyclopédique* rachetaient les mauvais, qui sont pourtant en assez grand nombre. On ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage que trop de déclamations puériles, malheureusement adoptées par les auteurs du

recueil, qui prenaient à toute main pour grossir l'ouvrage ; mais tout ce qui part de ces auteurs est excellent.

Voilà *Omer Joly de Fleuri* qui, le 23 de février 1759, accuse ces pauvres gens d'être athées, déistes, corrupteurs de la jeunesse, rebelles au roi, &c. *Omer*, pour prouver ces accusations, cite *St Paul*, le procès de *Théophile*, & *Abraham Chaumeix*. (*) Il ne lui manquait que d'avoir lu le livre contre lequel il parla, ou s'il l'avait lu, *Omer* était un étrange imbécille. Il demande justice à la cour contre l'article *ame*, qui selon lui est le matérialisme tout pur. Vous remarquerez que cet article *ame*, l'un des plus mauvais du livre, est l'ouvrage d'un pauvre docteur de sorbonne, qui se tue à déclamer à tort & à travers contre le matérialisme. Tout le discours d'*Omer Joly de Fleuri* fut un tissu de bévues pareilles. Il défère donc à la justice le livre qu'il n'a point lu ou qu'il n'a point entendu ; & tout le parlement, sur la réquisition d'*Omer*, condamne l'ouvrage, non-seulement sans aucun examen, mais sans en avoir lu une page. Cette façon de rendre justice est fort au-dessous de celle de *Bridoye*, car au moins *Bridoye* pouvait rencontrer juste.

Les Éditeurs avaient un privilége du roi. Le parlement n'a pas certainement le droit de réformer les priviléges accordés par sa Majesté ;

(*) *Abraham Chaumeix*, ci-devant vinaigrier, s'étant fait jansénisté & convulsionnaire, était alors l'oracle du parlement de Paris. *Omer Fleuri* le cita comme un père de l'Eglise. *Chaumeix* a été depuis maître d'école à Moscou.

il ne lui appartient de juger ni d'un arrêt du confeil, ni de rien de ce qui eſt ſcellé à la chancellerie : cependant il ſe donna le droit de condamner ce que le chancelier avait approuvé ; il nomma des conſeillers pour décider des objets de géométrie & de métaphyſique contenus dans l'*Encyclopédie*. Un chancelier un peu ferme aurait caſſé l'arrêt du parlement comme très-incompétent : le chancelier de *Lamoignon* ſe contenta de révoquer le privilége, afin de n'avoir pas la honte de voir juger & condamner ce qu'il avait revêtu du ſceau de l'autorité ſuprême. On croirait que cette aventure eſt du temps du père *Garaſſe*, & des arrêts contre l'émétique ; cependant elle eſt arrivée dans le ſeul ſiècle éclairé qu'ait eu la France, tant il eſt vrai qu'il ſuffit d'un ſot pour déshonorer une nation. On avouera ſans peine que dans de telles circonſtances Paris ne devait pas être le ſéjour d'un philoſophe, & qu'*Ariſtote* fut très-ſage de ſe retirer à Calcis lorſque le fanatiſme dominait dans Athènes. D'ailleurs l'état d'homme de lettres à Paris eſt immédiatement au-deſſus de celui d'un bateleur : l'état de gentilhomme ordinaire de ſa Majeſté que le roi m'avait conſervé, n'eſt pas grand'choſe. Les hommes ſont bien ſots, & je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau château, comme j'ai fait, y jouer la comédie & y faire bonne chère que d'être levraudé à Paris, comme *Helvétius*, par les gens tenant la cour de parlement, & par les gens tenant l'écurie de la ſorbonne. Comme je ne pouvais aſſurément ni rendre les hommes plus raiſonnables, ni le parlement moins

pédant, ni les théologiens moins ridicules, continuai à être heureux loin d'eux.

Je suis quasi honteux de l'être, en cont plant du port tous les orages : je vois l'A magne inondée de sang, la France ruinée fond en comble, nos armées, nos flo battues, nos ministres renvoyés l'un a l'autre, sans que nos affaires en aillent mie le roi de Portugal assassiné, non pas pai laquais, mais par les grands du pays, & c fois-ci les jésuites ne peuvent pas dire : *n'est pas nous*. Ils avaient conservé leur dr & il a été bien prouvé depuis que les l pères avaient saintement mis le couteau les mains des parricides. Ils disent pour l raisons qu'ils sont souverains au Paraguai qu'ils ont traité avec le roi de Portugal couronne à couronne.

Voici une petite aventure aussi singul qu'on en ait vu depuis qu'il y a eu des & des poëtes sur la terre : *Frédéric* a passé un temps assez long à garder les f tières de la Silésie dans un camp inexpugnal s'y est ennuyé ; & pour passer le temps, fait une ode contre la France & contre le r m'envoya, au commencement de mai 17 son ode signée *Frédéric*, & accompagnée paquet énorme de vers & de prose. J'ou le paquet & je m'aperçois que je ne suis le premier qui l'ait ouvert : il était visible q chemin il avait été décacheté. Je fus transf frayeur en lisant dans l'ode les strophes vantes :

Ô nation folle & vaine,
Quoi, sont-ce là ces guerriers
Sous Luxembourg, sous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers?
Qui, vrais amans de la gloire,
Affrontaient pour la victoire
Les dangers & le trépas.
Je vois leur vil assemblage
Aussi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats.

Quoi, votre faible monarque
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque
Des opprobres de l'amour;
Lui qui détestant les peines,
Au hasard remet les rênes
De son empire aux abois,
Cet esclave parle en maître.
Ce Céladon sous un hêtre
Croit dicter le sort des rois.

tremblai donc en voyant ces vers parmi
uels il y en a de très-bons, ou du moins
passeront pour tels. J'ai malheureusement
éputation méritée d'avoir jusqu'ici corrigé
vers du roi de Prusse. Le paquet a été
ert en chemin, les vers transpireront dans
ublic, le roi de France les croira de moi,
ne voilà criminel de lèse-Majesté, &, qui
est, coupable envers madame de *Pompadour*.
Dans cette perpléxité, je priai le résident
France à Genève de venir chez moi; je lui

montre le paquet ; il convient qu'il a cacheté avant de me parvenir. Il ju n'y a pas d'autre parti à prendre , d affaire où il y allait de ma tête , que d' le paquet à M. le duc de *Choiseul* , en France : en toute autre circons n'aurais point fait cette démarche ; ma obligé de prévenir ma ruine : je fes naître à la cour tout le fond du cara son ennemi. Je savais bien que le *Choiseul* n'en abuserait pas , & qu'il nerait à persuader le roi de France q de Prusse était un ennemi irréconcilia fallait écraser , si on pouvait. Le duc de ne se borna pas là ; c'est un homme coup d'esprit , il fait des vers , il a qui en font , il paya le roi de Prusse monnaie , & m'envoya une ode contre aussi mordante , aussi terrible que l'é de *Frédéric* contre nous. En voici de tillons détachés :

Ce n'est plus cet heureux génie
Qui des arts dans la Germanie
Devait allumer le flambeau,
Epoux , fils & frère coupable ,
C'est celui qu'un père équitable
Voulut étouffer au berceau.

Cependant c'est lui dont l'audace
Des neufs sœurs & du Dieu de Th
Croit réunir les attributs ,
Lui qui chez Mars comme au Parn
N'a jamais occupé de place
Qu'entre Zoïle & Mévius.

Vois, malgré la garde romaine,
Néron poursuivi sur la scène
Par les mépris des légions;
Vois l'oppresseur de Syracuse
Sans fruit prostituant sa muse
Aux insultes des nations.

Jusque-là, censeur moins sauvage,
Souffre l'innocent badinage
De la nature & des amours.
Peux-tu condamner la tendresse,
Toi qui n'en as connu l'ivresse
Que dans les bras de tes tambours.

Le duc de *Choiseul*, en me fesant parvenir te réponse, m'assura qu'il allait la faire imper, si le roi de Prusse publiait son ouvrage, qu'on battrait *Frédéric* à coups de plume nme on espérait le battre à coups d'épée. Il tenait qu'à moi, si j'avais voulu me réjouir, voir le roi de France & le roi de Prusse e la guerre en vers : c'était une scène ivelle dans le monde. Je me donnai un autre isir, celui d'être plus sage que *Frédéric* : je écrivis que son ode était fort belle, mais il ne devait pas la rendre publique, qu'il vait pas besoin de cette gloire, qu'il ne ait pas se fermer toutes les voies de ré-iciliation avec le roi de France, l'aigrir

sans retour, & le forcer à faire
efforts pour tirer de lui une juste
J'ajoutai que ma nièce avait brû
dans la crainte mortelle qu'elle ne
putée. Il me crut, me remercia
quelques reproches d'avoir brû
beaux vers qu'il eût faits en sa
de *Choiseul* de son côté tint pa
discret.

Pour rendre la plaisanterie, com
ginai de poser les premiers fonde
paix de l'Europe sur ces deux piè
vaient perpétuer la guerre jusqu'à
déric fût écrasé. Ma correspondan
duc de *Choiseul* me fit naître cett
me parut si ridicule, si digne de
se passait alors, que je l'embrassa
donnai la satisfaction de prouver
même sur quels petits & faibles piv
les destinées des royaumes. M.
m'écrivit plusieurs lettres ostensibles
conçues que le roi de Prusse pût se
faire quelques ouvertures de paix
l'Autriche pût prendre ombrage d
de France, & *Frédéric* m'en écrivit
dans lesquelles il ne risquait pas de
la cour de Londres. Ce commerce
dure encore; il ressemble aux mine
deux chats qui montrent d'un côt
velours, & des griffes de l'autre.
Prusse battu par les Russes & a
Dresde, a besoin de la paix; la Fra
sur terre par les Hanovriens, & su
les Anglais, ayant perdu son argen

propos, est forcée de finir cette guerre ruineuse.

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en sommes.

Aux Délices, ce 27 de Novembre 1759.

Je continue, & ce sont toujours des choses ..lières, Le roi de Prusse m'écrit du 27 de ..mbre : *Je vous en manderai davantage de ..esde où je serai dans trois jours* ; & le troi.. jour il est battu par le maréchal *Daun*, .. perd dix-huit mille hommes. Il me semble .. tout ce que je vois est la fable du *Pot au* .. Notre grand marin *Berrier*, ci-devant ..eutenant de Police à Paris, & qui a passé de ce poste à celui de secrétaire d'Etat & de ministre des mers, sans avoir jamais vu d'autre flotte que la galiotte de Saint-Cloud & le coche d'Auxerre, notre *Berrier*, dis-je, s'était mis dans la tête de faire un bel armement naval pour opérer une descente en Angleterre : à peine notre flotte a-t-elle mis le nez hors de Brest qu'elle a été battue par les Anglais, brisée par les rochers, détruite par les vents ou engloutie dans la mer.

Nous avons eu pour contrôleur général des finances un *Silhouette* que nous ne connaissions que pour avoir traduit en prose quelques vers de *Pope* : il passait pour un aigle ; mais en moins de quatre mois l'aigle s'est changé en oison. Il a trouvé le secret d'anéantir le crédit au point que l'Etat a manqué d'argent tout d'un coup pour

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

TABLE

GENERALE

ALPHABETIQUE.

AVERTISSEMEN

DES REDACTEUR

DANS les anciennes éditions des Oeuvres d
taire, on trouve deux ſortes de tables. L'Eſſai
mœurs et l'eſprit des nations, et le Siècle de *Loui*
ſont ſuivis d'une liſte alphabétique des noms pr
et les Hiſtoires de *Charles XII* et de Ruſſie, de
indicatives des faits.

Cette liſte et ces tables ont été conſervées e
primées dans cette nouvelle édition. Mais leur
n'eſt pas ſans doute comparable à celle d'un
générale alphabétique dans laquelle ſont indiquées
les Oeuvres, et juſqu'aux plus petites pièces
ou de proſe qui n'ont pu être placées avec ce
même genre dans la diviſion générale des m
Par cette tables l'homme de lettres et l'hom
monde trouveront très-facilement les pièces qu'i
dront chercher dans cette nombreuſe collection

On y a joint une autre *table* des Oeuvres pré
dans l'ordre *chronologique*. Elle fera connaître l
che de l'eſprit de *Voltaire*, ſon influence ſur l
nions de ſon ſiècle, et les progrès qu'il a fait
la philoſophie ou à la raiſon.

TABLE
GENERALE ALPHABETIQUE.

. B. *Le premier chiffre, suivi d'un point, désigne le tome de la collection, et celui qui est au bout de la ligne indique la page*, etc. etc.

ABBREVIATIONS.

Trag. *tragédie* : com. *comédie* : op. *opéra* : ép. *épître* : sat. *satire* : dial. *dialogue* : hist. *histoire* : mél. *mélanges* : litt. *littéraire* : histor. *historique* : dict. *dictionnaire* : rom. *romans* : voy. *voyez* : tab. *table* : part. *particulière*, etc. etc.

A.

E.

C.

H.

I.

L.

N. B. *Cet article comprend toutes les lettres éparses dans les différens volumes de cette collection, excepté celles de la correspondance générale. (Voyez les tables particulières des tomes 74 - 96.)*

O.

P.

Petit

Q

R

Traductions en prose de divers passages d'auteurs anciens ou étrangers.

Confuci

Traductions en Vers de fragmens d'auteurs anciens ou étrangers.

V.

Z.

TABLE
CHRONOLOGIQUE
DES OEUVRES
DE VOLTAIRE,
OU EPOQUES DE LA PUBLICATION DE SES PRINCIPAUX OUVRAGES.

N. B. *Le chiffre indique le tome de la collection; l'astérisque, les ouvrages imprimés ou recueillis pour la première fois dans cette édition; et les guillemets, ceux dont la date n'est point certaine.* (*)

Nota. *On n'indique ici que les plus anciennes de ces petites pièces, les autres se succédant presque sans interruption dans toutes les années de la vie de l'auteur; un grand nombre d'entre elles, et presque toutes les lettres paraissent pour la première fois dans cette édition.*

(*) Beaucoup de petits ouvrages de M. de Voltaire ont paru sans nom d'auteur ni d'imprimeur et sans date. Ce n'est que par une lecture réfléchie des correspondances qu'on a pu trouver les dates de ces ouvrages.

La Henriade, sous le titre de poëme de la Ligue, t. 12.
Mariamne, trag. 1.
* *La fête de Bellebat*, 14.
L'indiscret, com. 7.
Essai sur la poésie épique, 12.
Essai sur les guerres civiles de France, *idem*.
Les lettres philosophiques écrites en anglais à M. Thiriot.
Brutus, trag. 1.
La mort de mademoiselle le Couvreur, poëme, 14.
Histoire de Charles XII, 32.
Defense de milord Bolingbrocke, 46.
Le temple du Goût, poëme, 14.
* *Eryphile*, trag. 1.
Zaïre, trag. 2.
Samson, op. (imprimé en 1750) 9.
Les lettres philosophiques en français (jointes au Dict. Philos.)
Le temple de l'Amitié, poëme, 14.
Adelaïde du Guesclin, trag. (imprimée en 1765) 2.
Les quatre premiers *Discours* en vers sur l'homme, 14.
Sur la campagne d'Italie, poëme, *idem*.
* *Traité* de métaphysique, 45.
5. *La mort de César*, trag. (faite en 1731) 2.
* *Tanis et Zelide* ou les Rois pasteurs, op. 10.
5. *Alzire*, trag. 2.
L'enfant prodigue, com. 7.
Le mondain, sat. 16.
7. Les trois derniers *Discours* en vers sur l'homme, 14.
3. *Elémens* de philosophie de Newton, (écrits vers 1735) 42.
* *Essai* sur la nature du feu et sa propagation, 43.
* *Memoire* sur un ouvrage de physique de madame du Châtelet, *ibid*.
Observations sur J. Law, Melon et Dutot, etc. 39.
Le préservatif, 69.
Remarques sur les pensées de Pascal, 45.

La femme qui a raison, com. (imprimée en 1759) tome 8.
* *Des embellissemens* de Paris, 39.
* *Panégyrique* de saint Louis, 70.
0. *Oreste*, trag. 4.
La voix du sage et du peuple, 39.
Remercîment sincère à un homme charitable, 67.
* *Voyage* à Berlin, 14.
1. » *Idées* de la Mothe la Vayer, 39.
» *De la paix* perpétuelle, *idem*.
2. *Le duc de Foix*, trag. 2.
Rome sauvée, trag. 4.
Siècle de Louis XIV, 18. 19. 20.
Diatribe d'Akakia, 67.
Micromégas, rom. 64.
» *Fragment* des instructions pour le prince royal de.... 39.
. » *Doutes* sur quelques points de l'histoire de l'Empire, 71.
* » *Le tombeau* de la sorbonne, *idem*.
» *Pensées* sur l'administration publique, 39.
, * *Annales* de l'Empire, 30. 31.
Eloge historique de madame la marquise du Châtelet, 68.
. *La Pucelle* (commencée vers 1730, la première édition donnée par l'auteur est de 1762) 13.
L'Orphelin de la Chine, trag. 4.
. *Essai* sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne, etc. (fait pour madame du Châtelet vers l'année 1740. Quelques fragmens dérobés à l'auteur avaient été imprimés en 1754, sous le titre d'abrégé de l'histoire universelle) t. 22-29.
Le désastre de Lisbonne, poëme, 14.
Les articles pour l'Encyclopédie, (joints au Dict. philos.)
» *Requête* à tous les magistrats du royaume, 39.
* *Articles* pour l'Encyclopédie.
» *Précis* du siècle de Louis XV, 21.
. *Réfutation* d'un écrit contre M. Saurin, 63.

Discours aux Velches, 67.
Dictionnaire philosophique, (commencé en 1760 imprimé en 1764, en un volume, et fort augmenté depuis sous le titre de Questions sur l'Encyclopédie.) 52-63.
Doutes sur le testament du cardinal de Richelieu, etc. 38.
Le blanc et le noir, rom. 64.
Jeannot et colin, rom. *idem.*
Pot pourri, 67.
Traduction du Jules-César de Shakespear, 10.
Traduction de l'Héraclius de Caldéron, *idem.*
65. *Le triumvirat*, trag. 5.
Mandement d'Alexis, etc. 67.
Questions sur les miracles, *idem.*
* *Le pyrrhonisme* de l'histoire, 36.
La philosophie de l'histoire, (écrite en 1763 et 1764. L'auteur l'a depuis fait servir d'introducion à l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.) 22.
66. *Essai* sur les proscriptions, ou Des conspirations contre les peuples, 38.
Relation de la mort du chevalier de la Barre, 41.
Avis au public sur les parricides des Calas et des Sirven, *idem.*
Commentaire sur le traité des délits et des peines, 39.
Le philosophe ignorant, 44.
Petit commentaire sur l'éloge du dauphin, par M. Thomas, 69.
Anecdotes sur Bélisaire, 67.
67. *Les Scythes*, trag. 5.
Charlot ou la comtesse de Givry, com. 8.
Examen important de Bolingbroke, (supposé écrit en 1736) 45.
Questions de Zapata, 47.
La defense de mon oncle, 36.
Lettres à son altesse monseigneur le prince de ***, (Brunsvick) sur Rabelais, etc. 68.

M. de Voltaire, dans ſon ſéjour à Paris, avait propoſé de refaire le Dictionnaire de l'académie françaiſe; meſſieurs les académiciens s'étaient partagé les lettres de l'alphabet, et il avait pris pour lui la lettre A, comme l'une des plus étendues. Il embraſſait avec une ardeur incroyable ce nouveau travail, auſſi faſtidieux qu'utile, quand la mort l'enleva du milieu de ſes compatriotes, le 30 de mai 1778. Il eſt fort à déſirer que l'académie exécute ce dictionnaire ſur le plan propoſé par M. de Voltaire et adopté par elle. Rien, ſans doute, ne contribuerait davantage à fixer la langue françaiſe, et à la préſerver de toute corruption. Cet ouvrage important parait d'autant plus néceſſaire qu'il règne encore dans la grammaire, l'orthographe, la prononciation, quantité de bizarreries et d'incertitudes qu'il pourrait faire diſparaître. Il n'eſt guère douteux que la nation et l'Europe entière n'adoptaſſent les principes que l'académie en corps aurait conſacrés dans ce nouvau dictionnaire.

Fin du centième et dernier Volume.



